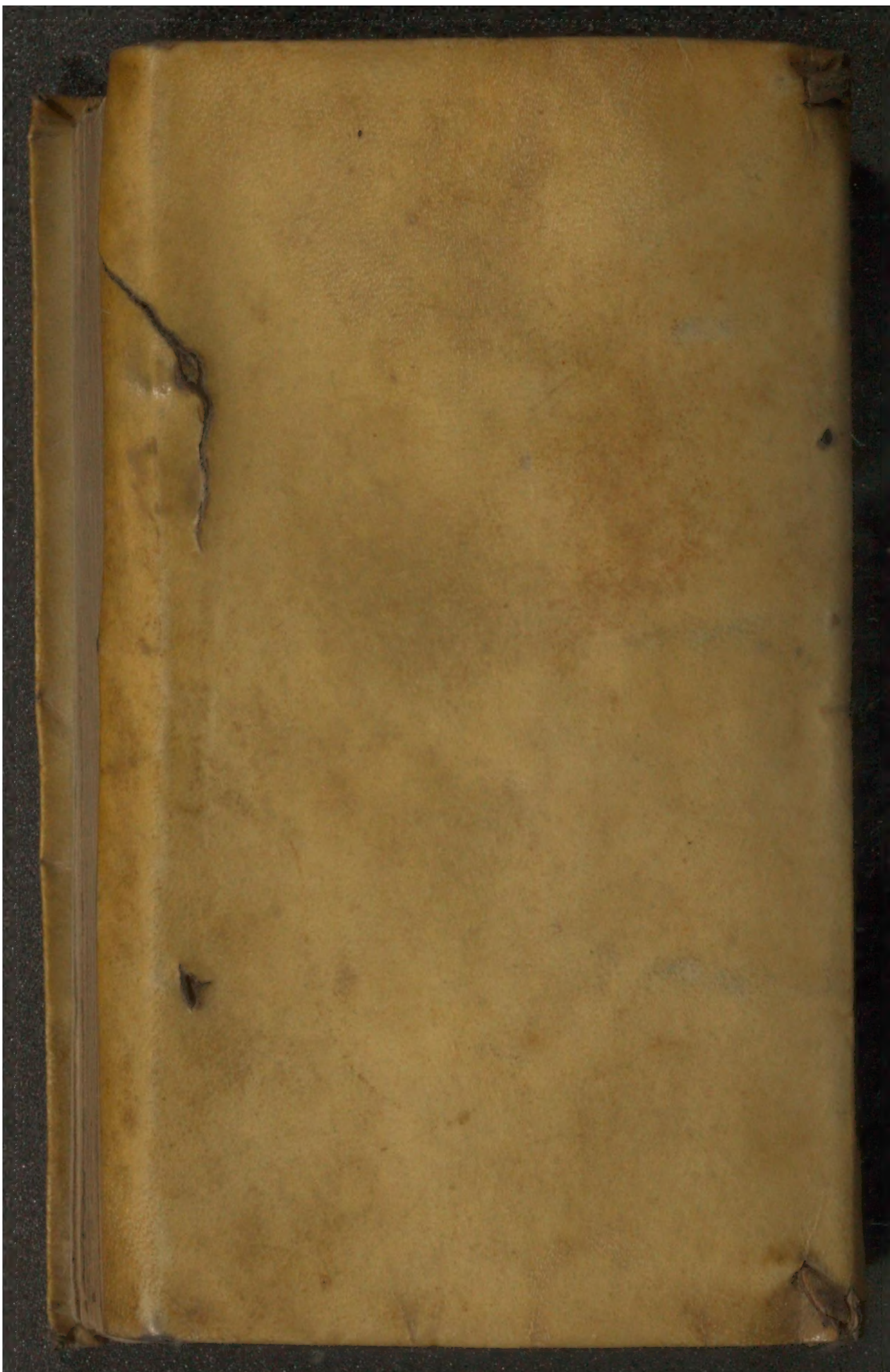


L'examen  
Des  
esprits



1597







Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
3337/A





Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
3337/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
3337/A



3337  
A  
D. XVIII P

27003

ami p 6.50

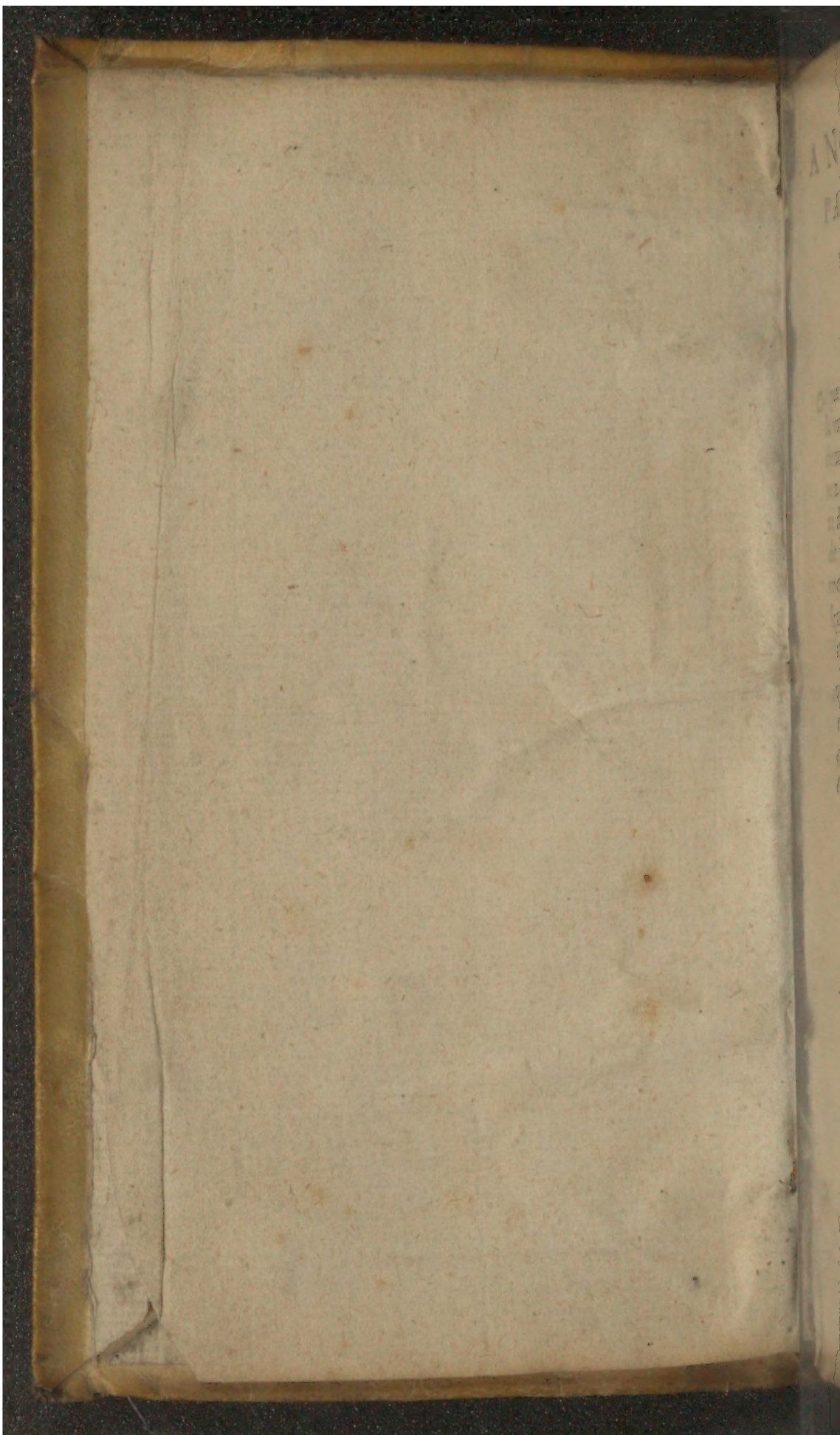


52 D 15

170  
21649

Lib. Mus. Temp.  
515/09







# ANACRISE, OV PARFAIT IUGEMENT

ET EXAMEN DES

Esprits propres & naiz  
aux sciences,

Où par merueilleux & vtils secrets, tirez tant de  
la vraye Philosophie naturelle que diuine, est  
demonstree la difference des graces & habili-  
tez qui se trouuent aux hommes, & à quel gen-  
re de lettres est conuenable l'esprit de chacun:  
de maniere que quiconque lira icy attentie-  
ment, découurra la propriété de son esprit, &  
sçaura élire la science en laquelle il doit profiter  
le plus.

*Composé en Espagnol par M. Iean Huart, Docteur,  
natif de S. Iean du pied du Port: & mis en Fran-  
çois, au grand profit de la Republique, par Gabriel  
Chappuis Tourangeau.*

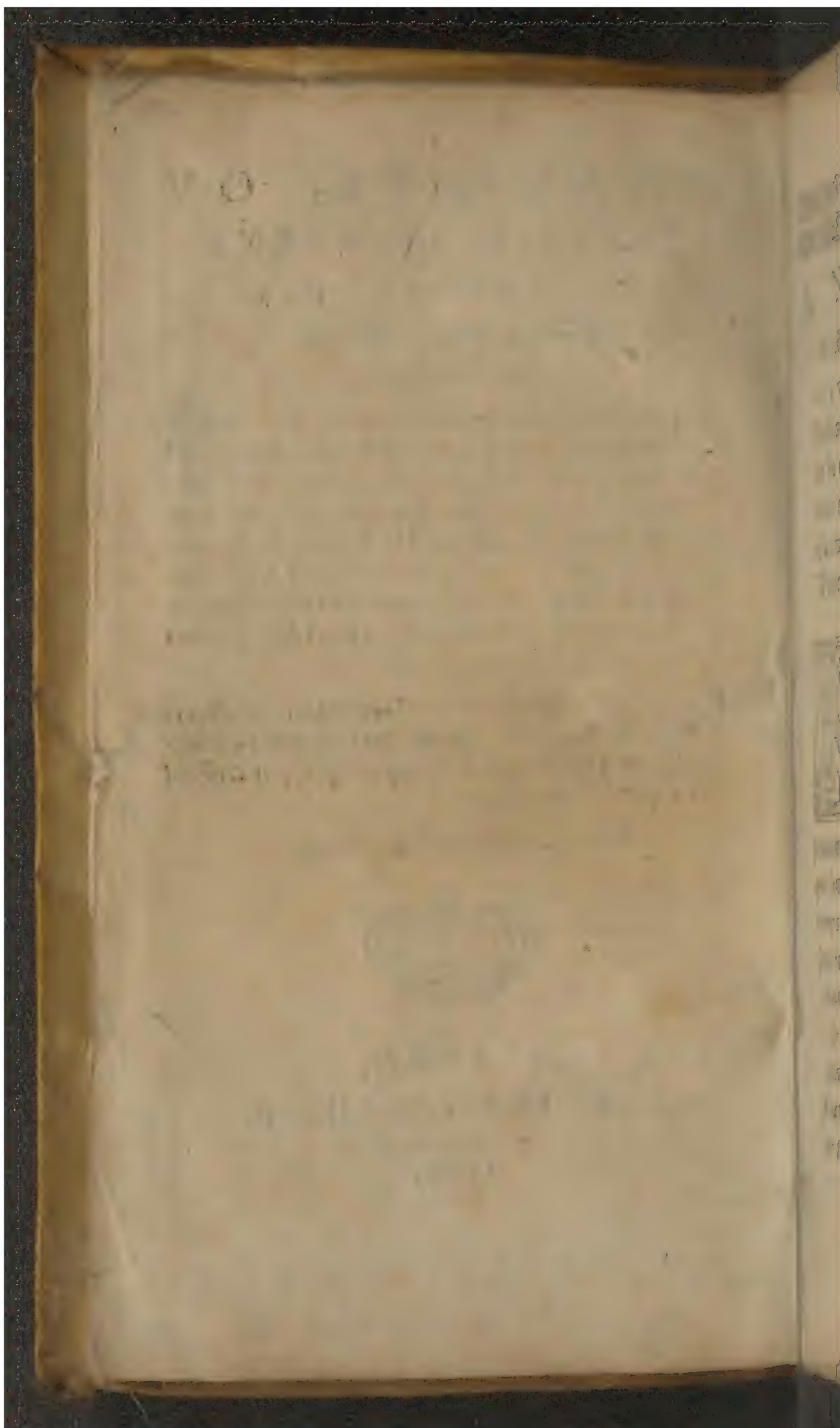
De nouueau reueu & corrigé.



A LYON,  
PAR IEAN DIDIER.

1597.





DESSEIN DE LA BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE DE PARIS

A NOBLE ET  
VERTVEUX SEI-  
GNEVR PIERRE DE  
Baillon, Gentilhomme ordinaire  
de la chambre du Roy, & Gui-  
don de la compagnie d'hommes  
d'armes de feu Monsieur de la  
Tour.



Monsieur, mon principal  
but a tousiours esté de-  
puis six ans en ça, & est  
encor à present, de pro-  
fiter au public ( comme  
peuvent resmoigner quelques ouurages  
qui sont sortis de ma boutique, durant ce  
temps là ) en escriuant choses qui puis-  
sent reüssir au profit & auancemēt d'un  
chacun, & de faire des amis, en voyant  
& dediant mes escrits aux hommes ver-  
tueux & amateurs des lettres. En quoy  
si iamais ie fus heureux, ie me puis van-  
ter tel maintenant, pource que ie ne pou-



## EPISTRE.

uoy mettre en auant chose qui fust tant  
 vtile & profitable à la Republique qu'est  
 ce liure, auquel se peuuent descouvrir des  
 tresors incestimables du plus grand esprit  
 d'homme, & du plus grand philosophe que  
 l'on scauroit voir : & pource que ie me  
 suis, en la dedication de mon labeur, prin-  
 cipalement adressé à vous, qui faites cas  
 des lettres & sciēces (esquelles vous auez  
 esté nourry) & qui auez la seule vertu  
 en recommandation, tellement que si i'ay  
 translaté en nostre langue vn liure autāt  
 vtile & rare que l'on puisse, ie ne diray  
 seulement trouuer, mais aussi inuenter  
 (comme vous verrez par experience) ie  
 puis me vanter aussi de l'auoir donné à vn  
 homme lequel en est parfaictement digne,  
 pour les bonnes parties qui sont en luy.  
 Je vous presente donc hardiment cest œu-  
 ure, tesmoin de la bonne volonté que i'ay  
 de vous faire seruice (pour les dons de vo-  
 stre esprit) & à tous voz semblables, m'e-  
 stimant bien heureux de m'insinuer, par  
 le peu d'industrie qui peut estre en moy,  
 en leur bonne grace, que i'estime plus que  
 tous les biens de Cræsus. Au demeurant,  
 il vous



## EPISTRE.

il vous plaira ouurir les yeux de l'esprit,  
 que vous auez sur tous clair-voyans pour  
 entendre les grands secrets de nature cõ-  
 prins en ce liure : auquel vous pourrez  
 noter, selon vostre sain iugement, la pro-  
 pre & naturelle inclination de vostre  
 esprit, & celle de tous autres, de maniere  
 que ie m'asseure biẽ que vous en receurez  
 vn merueilleux cõtentement: vous y lirez  
 maintes belles choses, non iamais ouyes  
 ny dites, par autheur qui ait oncques  
 escrit, vous verrez vn art nouueau, fondé  
 sur tant viues & certaines raisons tirees  
 de la philosophie, qu'il est impossible de  
 mieux dire, ny plus graument : vous as-  
 seurāt que si ce qui est icy escrit tant do-  
 ctement se pouuoit practiquer & mettre  
 en vsage, ce seroit le plus grand bien qui  
 scauroit iamais aduenir à la Republique,  
 comme certainement vous pourrez iuger  
 par le discours des beaux chapitres en-  
 suiuaus. Celuy qui n'est pas né aux let-  
 tres ne s'y romproit dix ou douze ans la  
 ieste, sans aucun fruit, pource que les  
 parens cognoissans bien la difference de  
 l'esprit de leurs enfans, par les reigles &

## EPISTRE.

preceptes qui en sont icy prescripts, leur  
feroyent apprendre seulement ce à quoy  
ils seroyent nez. Et celuy au cōtraire qui  
est né aux lettres ou aux armes, ne seroit  
contraint s'appliquer à ce qui repugne  
entièrement à l'inclination de son esprit:  
chose de grande importance, comme i'ay  
desia dit, pour le bien & profit public.  
Lisez donc, & m'excusez si ie vous offre  
vn suiet tant philosophique, tant grave  
& merueilleux, ne scachant pas si vous  
faites profession de lire, & d'estudier cho-  
ses si hautes: mais à qui doy-ie faire pre-  
sent des choses graues, subtiles, & hau-  
tes, si n'est à celuy qui a l'esprit haut &  
subtil? ce que ie dy non pour vous auoir  
practiqué par cy deuant au fait de vos  
estudes, mais pour vne certaine coniectu-  
re que i'ay de la bonté, generosité, & vi-  
uacité de vostre esprit, vous voyant tant  
affectionné à la vertu & sagesse, dont  
vous estes amplement pourueu: ce qui ne  
se pourroit faire si vous n'auiez l'esprit  
haut, & si autrefois vous n'auiez esté  
imbu de la douceur, subtilité, & ag-  
réable goust des lettres, voire mesmes  
des profitables preceptes de la philoso-



## EPISTRE.

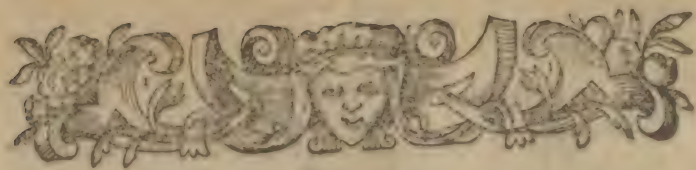
phie morale. principe de sagesse & vertu. Parquoy ie pourray bien inferer que ie me suis tres-bien adressé en vostre endroit, & que i'ay présenté chose convenable à vostre esprit, si quelqu'un d'autanture me vouloit reprendre de n'avoir gardé le decorum (comme l'on dit) en cest endroit. Car combien qu'en ce liure se trouuât beaucoup de choses propres aux Philosophes naturels, & aux Theologiens, desquels la profession ne cōvient à la vostre, est-il defendu aux hommes de bon esprit, de lire & cognoistre les choses curieuses, & qui leur peuuent apporter plaisir & contentement? Si de propos delibéré l'autheur auoit voulu escrire du suiet de la Philosophie naturelle, de la Medecine, ou de la Theologie, ie cōfesse bien qu'il m'eust fallu dedier mon labeur à quelque Philosophe naturel, à quelque Medecin, ou à quelque Theologien: mais puis que son principal but est d'examiner les differences des esprits (suiet rare, & qui deuroit estre cogneu de tous) ce qu'il ne peut faire sans alleguer à propos quelques principes de la Philosophie naturelle, de la



EPISTRE.

Medecine & de la Theologie, par auant-  
iure ne me seray ie pas mesconté en cest  
endroit: autrement il faudroit dire que  
l'Auteur mesme auroit failly d'auoir  
presenté son liure à vn Roy & non pas à  
vn Philosophe naturel, à vn Medecin, à  
vn Legiste, ou à vn Theologien. Mais les  
Rois doiuent philosopher, ( dira on ) ou  
les Philosophes regner: la Philosophie est  
propre à chacun. Or pour ne vous detenir  
plus longuement, ie feray fin en cest en-  
droit, priant Dieu, Monsieur, vous  
auoir en sa sainte garde & protection,  
& vous enuoyer ce qu'il scait vous estre  
necessaire. A Lyon ce 25. iour de  
Fevrier, 1580.

Vostre tres-humble, & tres-asse-  
ctionné seruiteur,  
Gabriel Chappuis, Tourangeau.



## P R E F A C E   D E

L' A V T H E V R, A LA  
*Maiesté du Roy Catholique, Don  
Philippe II. Roy d'Espagne.*

**S**IRE, à fin que les ou-  
rages des artisans ayēt  
la perfection propre &  
conuenable à l'vsage &  
profit de la Republique, il me sem-  
bleroit estre besoin ordonner sur ce,  
& establir vne loy. Que le Char-  
pétier ne fist l'office du Laboureur:  
le Tisserant de l'Architecte: l'Aduo-  
cat du Medecin, ny le Medecin de  
l'Aduocat: mais que chacun exer-  
çat & fist profession seulement de  
l'art & science qu'il a aprinsé, & à  
laquelle il est né, laissant à part tou-  
tes les autres. Parquoy considerant  
combien est court & limité l'esprit

\* 5



PREF. A V R O Y.  
 de l'homme à vne chose, & non  
 à plusieurs, j'ay tousiours estimé, &  
 tenu pour certain que personne ne  
 peut parfaitement sçauoir deux  
 arts, sans manquer ou defaillir en  
 l'vne d'icelles. Et à fin que nul ne  
 faille à choisir celle qui luy est la  
 plus propre & meilleure, on deuroit  
 commettre & depurer hommes sa-  
 ges & sçauans, pour decouvrir en  
 l'age tendre, l'esprit de chacun en-  
 fant, & le faire estudier par force, la  
 science qui luy est conuenable, sans  
 que luy mesme en fasse election.  
 Dont aduiendroit, que vous auriez  
 en vostre Royaume, les plus grands  
 ouuriers & plus parfaits ouurages  
 du monde, pour la conionction de  
 l'art & de la nature. Aussi voudroy-  
 ie que les Academies de vos Royau-  
 mes en fissent de mesme, & voyant  
 qu'elles ne permettent pas que l'es-  
 colier n'entendant bien la langue  
 Latine, passe à vne autre faculté, ie  
 voudroy qu'elles establissent pareil-  
 lement examineurs, pour sçauoir  
 si ce

Plato au  
 liure des  
 Loix.

PREF. A V R O Y.

si celuy qui veut estudier en Diale-  
ctique, Philosophie, Medecine,  
Theologie, ou aux Loix, a l'esprit  
que chacune de ces sciences re-  
quiert. Car, outre le dommage que  
cestuy là fera depuis à la Republi-  
que, exerçant son art mal entendu,  
c'est vne grande presumption à vn  
homme de travailler, & se rompre  
la teste en chose dont il ne peut for-  
tir à son honneur. Pource qu'aujour-  
d'huy n'est employee ceste diligen-  
ce, ceux qui n'ont l'esprit propre à  
la faculté de Theologie ont destruit  
la religion Chrestienne: ceux qui ne  
sont propres à celle de Medecine,  
font perdre la vie des hommes: &  
defaut à la Jurisprudence la perfe-  
ction qu'elle requiert, pour ne sca-  
voir à quelle puissance de raison ap-  
partient l'vsage & la vraye inter-  
pretation des loix. Tous les anciens  
Philosophes ont trouué par expe-  
rience que l'on se tranaille en vain,  
és reigles de l'art, là où ne se trouue  
la nature ou le naturel, qui dispose

*L'escolier  
qui estu-  
diela sciē  
ce nō cō-  
uenable à  
son esprit  
se red es-  
cloue d'i-  
celle.*

*Voyez  
Plato, en  
son dialo-  
gue du  
Iuste.*



P R E F. A V R O Y.

l'homme à quelque science. Person-  
ne aussi ne dist oncques clairement  
& distinctement que c'est de ce na-  
turel, qui rend l'homme propre à  
vne science, & non à vne autre: per-  
sonne ne dist oncques combien se  
trouuent de differences d'esprit au  
genre humain: quels arts & sciēces  
conuiennent particulièrement à vn  
chacun, ny par quels signes on peut  
cognoistre ce qu'en tel cas impor-  
te le plus. La matiere de laquelle se  
doit icy traicter comprend ces qua-  
tre choses ( combien qu'elles sem-  
blent impossibles ) avec plusieurs  
autres qui sont touchees à propos,  
& concernantes ceste doctrine: à  
fin que les peres curieux sçachent  
la maniere de decouurir l'esprit &  
naturel de leurs enfans, pour leur  
faire apprendre la sciēce en laquel-  
le ils profiteront le plus: qui est vn  
aduis que Galien escrit auoir esté  
donné à son pere par vn demon, qui  
luy conseilla, en dormant, de faire  
estudier son fils en Medecine, pour  
ce

*Galē li.  
9. de sa  
Method.  
chap. 4.  
De la  
venue de  
christ au  
monde, les  
demonstres a-  
uoyēt sa-*

D'ESPAGNE.

ce qu'il auoit vn esprit vnique & singulier pour apprédre ceste science. A ceste cause, il plaira à vostre maiesté entendre combien importe à la Republique faire election & examen des esprits, pour apprendre les sciences, attendu le profit & santé que Galien a apporté aux malades de son temps, en ce qu'il auoit estudié en la faculté de Medecine: au moyen dequoy il nous a mesmement laissé tant de remedes par escrit. Balde, personnage tant excellent en la cognoissance du droit, estudia en medecine, laquelle mesmes il pratiqua aucunement: mais s'il eust passé plus outre, il eust esté vn medecin vulgaire (comme veritablement il l'estoit, pour n'auoir l'esprit propre à ceste science) & les loix eussent perdu vne des plus grandes habiletez d'homme, que l'on eust peu trouuer pour la declaration d'icelles. Or voulant reduire en art, ceste nouuelle maniere de philosopher, & la prouuer au moyen d'aucuns

*milier accés aux hommes; & pour vne chose vraye leur disoyét mille men- songes.*

*Il deuoit laisser la medecine, & estudier les loix suyuant ce que dit Cicero li. 1. de ses offices.*



AV ROY D'ESP.

cuns esprits, incontinent m'est sou-  
uenu du vostre (Sire) comme le plus  
notoire, duquel tout le monde est  
esmerueillé, voyant vn prince de si  
grand sçauoir & prudence, duquel  
ie ne peux traiter en cest endroit,  
sans faire tort & deshonneur à l'œu-  
re. Le penultieme chapitre est le  
lieu conuenable, où vostre maiesté  
voit & congnoistra son naturel,  
l'art & les lettres, au moyen des-  
quelles vous eussiez serui à la Repu-  
blique, auenant que fussiez  
homme priué, comme  
vous estes nostre  
Roy & Sei-  
gneur na-  
turel.

P R E F A



P R E F A C E   A V  
L E C T E U R.



**Q**UAND Platon vou-  
loit enseigner quelque *En son*  
doctrine graue, subtile *Timee.*  
& separee de la com-  
mune opinion, il choi-  
sissoit de ses disciples, ceux qui luy sem- *Iesus-*  
bloient d'esprit meilleur & plus deli- *christ fai-*  
cat, ausquels seuls il communiquoit *soit la*  
son aduis: sçachant par experience que *mesme ele*  
d'enseigner choses hautes & subtiles *tiō de ses*  
aux hommes de petit entendement, est *disciples,*  
perdre temps, & peine, & se rompre la *quand il*  
teste en vain. Depuis qu'il les auoit *leur vou-*  
choisiz, la coustume d'iceluy estoit, les *loit ensei-*  
preuenir par certaines & manifestes *gner quel*  
*que se-*  
*cret, com-*  
*me en la*  
*transfigu-*  
*suppo* ration.



# P R E F A C E

*suppositions & maximes, non eslonguez  
 de la conclusion, pource que les propos  
 & sentences qui de primeface, se met-  
 tent en auant, contre l'opinion du vul-  
 gaire, ne seruent du commencement (sans  
 ceste preuention) que de troubler & en-  
 nuier les auditeurs, de maniere qu'ils  
 viennent à perdre la bonne affection, &  
 ont en horreur la doctrine. Je voudroy,  
 curieux lecteur, pouuoir proceder avec  
 toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen  
 de sçauoir de toy & descouurir le talent  
 de ton esprit: car si d'auanture, il estoit  
 tel qu'il fust conuenable à ceste doctri-  
 ne, te separant des autres communes, ie  
 te communiqueroys secrettement choses  
 tant nouuelles & particulieres, que tu  
 ne les penserois iamais pouuoir tomber  
 en l'imagination des hommes. Mais d au-  
 tant que cela ne se peut faire, & que  
 cest œuure doit sortir en public, pour  
 vn chacun, il n'est possible que tu ne te  
 troubles: car si ton esprit est des com-  
 muns & vulgaires, ie sçay bien que tu  
 te persuades & tiens pour certain que  
 le*

AV LECTEUR.

le nombre des sciences & la perfection d'icelles se trouue de long temps accomplie par les anciens, meü d'une vaine raison: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, d'autant qu'es choses ne se trouue autre nouveauté. Si d'auanture tu as ceste opinion, ne passe pas outre, & ne ly plus auant, pource que tu auras peine de voir prouuer l'admirable difference des esprits: mais si tu es discret, bien composé & patient, i'ay enuie de te proposer trois cõclusions tres-  
• veritables, combiẽ que pour la nouveauté d'icelles, on les trouue dignes de grande admiration. La premiere est que de plusieurs differences d'esprit, que l'on trouue au genre humain, tu n'en peux receuoir qu'une principale & eminente: n'estoit que la nature tres-puissante, quand elle te forma, eust employé toute sa force pour en assembler deux ou trois, ou ne pouuant faire dauantage i'eust laissé priué de toutes. L'autre, que à chacune difference d'esprit respond principalement vne seule science & non plus,



# PREFACE

plus, de maniere, que si tu ne rencontres bien à l'election de celle qui est cōforme à ton naturel, tu ne feras pas grand profit es autres, quoy que tu travailles nuit & iour apres. La troisieme, que ayant entendu quelle science est la plus conforme à ton esprit, il te reste vne autre difficulté à souldre, encores plus grande, qui est de sçauoir si ton esprit s'accōmode pluost à la pratique qu'à la theorique, pource que ces deux parties, en quelque genre de lettres que soit, sont tellement opposees, & requierent telle difference d'esprits, que l'une est nuisible à l'autre, comme si elles estoient totalement contraires. Voila de dures sentences, ie le confesse, mais il y a bien encores plus grande difficulté & aspreté, Que d'icelles il n'y a pardeuant qui l'on puisse appeller ou se plaindre, pource que Dieu, autheur de la nature, voyant qu'elle ne donne à chacun homme plus d'une difference d'esprit (comme i'ay dit cy dessus) pour la contrarieté & difficulté qu'il y a de les assembler, s'accōmode avec elle, &

quant

AV LECTEUR

quant aux sciences qu'il depart gratui- s. Paul 1.  
tement aux hommes, il en donne, par aux co-  
merueille, plus d'une en degré eminent. rinthiens  
chap. 12.

Il y a diuision de graces, & vn mes-  
me esprit: diuision de ministeres &  
charges souz vn mesme seigneur, &  
diuision d'œuvres souz vn mesme  
Dieu, qui fait & œuvre toutes choses  
en tous: or à chacun est donnée l'ad-  
ministration de l'esprit à vtilité: à  
l'un est donné, par le moyen de l'e-  
sprit le propos de sapience: à l'autre  
celuy de science selon le mesme es-  
prit: à vn autre la foy, par vn mesme  
esprit: à l'autre la grace de santé, par  
vn mesme esprit: à vn autre l'ope-  
ration des vertus: à vn autre la pro-  
phetie: à vn autre la discretion, par  
l'esprit: à vn autre le don des lan-  
gues: à vn autre l'interpretation des  
languages. Vn seul & mesme esprit  
fait toutes ces choses, diuisant à tous  
comme il luy plaist. Je ne doute pas que  
Dieu n'ayt fait ceste diuision de scien-  
ces, ayant esgard à l'esprit & naturelle  
dispo



## P R E F A C E

ces surnaturelles, & que toute difference d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les recevoir) qu'à plus forte raison les lettres humaines requierent ceste election puis que les hommes les doyuent apprendre, par la force & vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest œuvre, de sçauoir distinguer & cognoistre ces naturelles differences de l'esprit humain, en appliquant par art, à chacune la science en laquelle se cognoistra qu'elle peut faire plus grand profit. Voila mon intention: de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, auteur de tout bien & conseil: sinon, tu sçais bien, sage lecteur, estre impossible inuenter vn art, pour le rendre parfait de tous poincts: car les sciences humaines sont tant spacieuses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'vn homme, pour les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doyuent auoir. Il suffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables,

AV LECTEUR.

tables, à fin que ceux qui viendront  
 apres, par le moyen de ceste semence,  
 ayent occasion d'amplifier l'art luy don-  
 nant la perfection & lime qui luy est re-  
 quise. Sur ce, Aristote dit que les erreurs  
 de ceux qui commencerent premiere-  
 ment à philosopher, doyuent estre tenuz  
 en grande veneration: car estant diffici-  
 le d'inuenter choses nouuelles, & facile  
 d'adiouster à ce qui a esté desia traité au  
 precedent, les fautes du premier, ne me-  
 ritent pour ceste cause, d'estre beau-  
 coup reprinses, & n'est digne de grande  
 loüange celuy qui adiouste peu apres. Je  
 confesse bien que ce mien ouurage ne se  
 peut exempter d'aucuns erreurs, pour  
 la hauteur & subtilité de la matiere, &  
 pource que ie ne trouue chemin ouuert,  
 à fin de la bien traiter. Mais si nous som-  
 mes tombez en matiere, où il soit lici-  
 re à l'entendement d'opiner & asscoir  
 iugement sur cest œuure, ie te prie en tel  
 cas, ingenieux lecteur, deuant que dire  
 ton opinion, que tu lises entierement tout  
 le liure, & que tu aures la maniere  
 de



PREFACE AV LECT.

de ton esprit, & si tu trouues en iceluy  
quelque chose qui ne te semble biẽ dite,  
considere avec iugement les raisons qui  
l'oppugnent & luy sont contraires: &  
si d'auanture tu ne les peux souldre, va  
lire l'onziẽsme chapitre d'iceluy,  
& tu y trouueras la responce  
& solution qui est  
faite d'icelles.

A Dieu.



# TABLE DES

## SOMMAIRES.



Icy se prouue, par exemple, que si l'enfant n'a l'esprit requis pour appiédre la science qu'il veut esliudier, il perd temps de l'ouir de bons maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de traualier à les fueilletter toute sa vie. chapitre 1.

Icy est demonstté que la nature est celle qui rend l'homme habile à apprendre les sciences. chapitre 2.

Quelle partie du corps doit estre bien temperee, à fin que l'en-



T A B L E.

fant soit de bon esprit. chapit-  
tre 3.

Icy se demonstre que l'ame vege-  
tative, sensitive & raisonnable  
est sçauante de soy, ayant le tem-  
peramment conuenable, pour  
exercer son office. chap. 2.

Icy est demonstré que de trois seu-  
les qualitez, chaleur, humidité  
& siccité, prouiennent toutes les  
differences d'esprits de l'homme.  
chap. 5.

Aucuns argumens contre la doctri-  
ne du precedent. chapit. chapi-  
tre 6.

Combien que l'ame raisonnable  
ait besoin du temperament des  
quatre premieres qualitez, tant  
pour demourer au corps que  
pour raisonner, il est demonstré  
icy qu'il ne s'ensuit pas qu'elle  
soit corruptible & mortelle. cha-  
pitre 7.

Comme est donnee à chacune dif-  
ference d'esprit, la science qui  
luy

T A B L E.

luy respond en particulier: en  
luy ostant la contraire. chapi-  
tre 8.

Comme il est prouué que l'Elo-  
quence ne peut estre aux hom-  
mes de grand entendement. cha-  
pitre 9.

Comme se prouue que la theori-  
que de la Theologie appartient  
à l'entendement, & la predica-  
tion (qui en est la pratique) à l'i-  
magination. chap. 10.

Comme la theorique des loix ap-  
partient à la memoire: l'aduo-  
cater & iuger ( qui en est la pra-  
tique ) à l'entendement : & la  
maniere de gouverner vne re-  
publique, à l'imagination. chapi-  
tre 11.

Comme se prouue qu'une partie  
de la theorique de Medecine ap-  
partient à la memoire : l'autre  
partie à l'entendement, & la  
pratique à l'imagination. chapi-  
tre 12.



T A B L E.

Comme se declare à qu'elle difference d'habilité appartient l'art militaire : & par quels signes se cognoist l'homme prouueu de ceste maniere d'esprit. chapitre 13.

Comme se declare à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy, qui aura ceste maniere d'esprit. ch.14.

Comme les peres doyuent engendrer enfans sages & d'esprit tel que les lettres requierent: en quoy se trouuent choses notables. chapitre 15.

Comme l'on cognoit en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité. §.1.

Avec quel homme la femme se doit marier, à fin de conceuoir. §.2.

Quelles diligences il faut employer a fin d'engendrer garçons & non des filles. §.3.

Quel

T A B L E.

Quelles diligences se doyuent employer, à ce que les enfans soyent ingenieux & sages. §. 4.

Quelles diligences sont requises pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nés & formez. §. 5.

Fin de la Table.

a 3.





---

A MONSIEUR DE  
BAILLON,

Sonnet.

N'Estoit ce pas assez, invincible vainqueur,  
D'avoir par vos combats, dans l'onde stygienne  
Plongé des Anciens la memoire fameuse,  
Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?  
Sans vous montrer encor' nompareil en valeur,  
En vainquant la Fortune, & d'ame genereuse  
Tenir dedans la main sa roüe aventureuse,  
Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre honneur?  
Or' vous vainquez la Mort, & malgré son envie,  
Vostre renom acquiert vne éternelle vie  
Par ces doctes escrits, de vos honneurs courriers:  
Si qu'il n'y a rien plus où vos hautes vaillances  
N'ayent desplié l'aile & montré leurs puissances  
Sur les hommes sçavans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres,



# ICY SE PROV- VE PAR EXEMPLE

QVE SI L'ENFANT N'A  
l'esprit & l'habilité requise pour ap-  
prendre la science qu'il veut estu-  
dier, il perd temps de l'ouyr des bons  
maistres, & ne gaigne rien a'auoir  
beaucoup de liures, & de trauailler  
à les lire & fueilleter tout le temps  
de sa vie.

## CHAPITRE I.



ADVIS de Ciceron  
estoit bon de penser *au pre-*  
que pour rendre Marc *mier li-*  
son fils, au genre & e- *ure des*  
tude des lettres par *offices.*  
luy choisi, tel qu'il desiroit, il suffi-  
soit de l'enuoyer en vne vniuersi-



# L' E X A M E N

té tant fameuse & celebre par le  
 monde, comme est celle d'Athe-  
 nes, pour estudier souz la doctri-  
 ne de Cratippe le plus grand philo-  
 sophe de ce temps-là, & le tenir en  
 vne ville tant peuplee, en laquelle  
 pour le grand apport & frequence  
 du peuple qui y aborde, il ne pour-  
 roit faillir d'auoir plusieurs exem-  
 ples & estranges cas, qui luy mon-  
 streroyent par experience, main-  
 tes choses touchant l'estude des  
 lettres auxquelles il s'appliqueroit.  
 Ce neantmoins, avec toute ceste  
 diligence, peine & sollicitude que,  
 comme vn bon pere, il employoit,  
 en luy achetant, en outre, des li-  
 ures, & luy en escriuant d'autres  
 de sa propre inuentions les histo-  
 riens racontent, qu'il fut homme  
 ignorant, de peu d'eloquence, &  
 ayant encores moindte cognois-  
 sance de philosophie : chose fort  
 vsitée entre les hommes, que à  
 l'enfant defaille le grand sçauoir  
 du

du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Ciceron deuoit bien penser & imaginer en son esprit, que puis que son fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature l'esprit & habilité requise pour apprendre la philosophie & l'eloquence, se pourroit amander le defaut de son entendement par l'industrie d'un si bon maistre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu trauail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente: dequoy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesmes recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la philosophie naturelle & morale: du-



# L'EXAMEN

*Aulure,  
du De-  
jlm.*

quel Platon dit, qu'il auoit vn disci-  
ple, qui auoit besoin d'esperon, le-  
quel par le moyen & industrie d'un  
tel maistre, & l'assidu travail de Xe-  
nocrate, deuint grand philosophe.  
Il escrit le semblable de Cleante,  
qui estoit tant lourd & rude d'en-  
tendement, que personne ne le  
vouloit receuoir en son escole. De-  
quoy le ieune homme se sentant  
tout honteux & confuz, travailla  
depuis tellement en l'estude des let-  
tres, qu'il fut appellé second Her-  
cule en sçauoir. L'esprit de Demo-  
sthenes ne sembloit moins rude &  
mal disposé à l'eloquence, veu  
qu'estant déjà assez grand, on dit  
que il ne pouuoit parler, lequel  
neantmoins travaillant avec grand  
soin, apres l'art, souz l'enseigne-  
ment de bons maistres, fut le plus  
grand orateur du monde: & spe-  
cialement Ciceron raconte qu'il  
ne pouuoit prononcer l'R, pour-  
ce qu'il begueoit aucunement, &  
que

que par son estude & exercice, il la  
 profera depuis aussi bien que s'il ne  
 euit iamais esté begue. C'est pour-  
 quoy l'on dit que l'esprit de l'hom-  
 me, pour apprendre les sciences, est  
 comme celuy qui iouë aux dés, le-  
 quel estant mal-heureux à la chan-  
 ce & au poinct, pipe le dé par art, le  
 faisant couler sur le tablier, & a-  
 mande ainsi son mal-heur & sa per-  
 te. Mais tous ces exemples là des-  
 quels Ciceron se sert, ne font rien à  
 ma doctrine, car comme uous prou-  
 uerons cy apres, se trouue vne ru-  
 desse & faute d'esprit és enfans  
 qui denote en autre âge plus grand  
 esprit & entendement, que si des  
 leur enfance ils se monstroyent  
 habiles & d'esprit: voire mesmes  
 estre vn signe que les hommes de-  
 uiendront lourds & ignorans, quand  
 ils commencent incontinens à rai-  
 sonner & estre bien auisez: & de  
 fait si Ciceron eust cogneu les vrais  
 signes, par lesquels se decouurent

*L'esprit,  
 cōme qui  
 ioue aux  
 dés.*



# I' E X A M E N

les esprits, au premier âge, il eust  
trouué vn bon presage en Demo-  
sthene de ce qu'il estoit rude & tar-  
dif à parler, & en Xenocrate de ce  
qu'il auoit besoin d'esperon, &  
d'estre incité à l'estude. Je ne veux  
pas dire que le bon maistre, l'art  
& le trauail n'ayent grande force  
& vertu à façonner les esprits &  
rudes & habiles: mais ie veux re-  
monstrer que si l'enfant n'a de sa  
part l'entendement disposé aux pre-  
ceptes & reigles determinees de  
l'art qu'il veut apprendre, & non  
d'autre quelconque, la peine & dili-  
gence est vaine que Cicéron prend,  
apres son fils, & tout autre pere  
apres le sien. Ceux-la entendront  
facilement la verité & certitude  
de ceste doctrine, qui auront leu

*Au Dia* en Platon, que Socrate (comme luy  
*logue de* mesme raconte) estoit fils d'une  
*la seigneur* sage femme, laquelle, bien qu'elle  
*ceste com* fust fort experimentee en cest offi-  
*paraisse* ce, ne pouuoit neantmoins faire  
*portenté.* en

enfanter la femme, qui n'estoit en-  
ceinte, deuant que venir entre ses  
mains : ainsi Socrate, faisant le mes-  
me office de sa mere, ne pouuoit, par  
maniere de dire faire enfanter la  
science à ses disciples, deuant qu'ils  
fussent enceins d'icelle. Il scauoit  
bien que les sciences estoient seu-  
lement naturelles aux hommes, qui  
auoyent les esprits propres à icelles,  
ausquels aduient ce que nous voyõs  
par experience en ceux qui ont ou-  
blié ce qu'ils scauoient au prece-  
dent: car leur en touchant seulemẽt  
vn mot, ils se souuiennent inconti-  
nent de tout le demourant. Le de-  
voir des maistres à l'ẽdroict de leurs  
escoliers, à ce que i'ay entendu, n'est  
autre que de leur ouurir aucunemẽt  
le chemin à la doctrine, car s'ils ont  
vn esprit fecond & fertile, ceste ou-  
verture suffit à leur faire produire  
merueilleuses conceptions : autre-  
ment ils ne se font que tourmenter,  
& ceux là pareillement qui les en-  
seignent,

*dire & a-  
uerer par  
l'entẽde-  
ment de  
socrate,  
pource  
qu'il en-  
seignoit  
en inter-  
rogãt, &  
faisoit q̃  
le disci-  
ple apre-  
noit la do-  
ctrine,  
sans qu'il  
la decla-  
rast au-  
trement.*



# L' E X A M E N

*La sciēce* seignent, ne paruiennent iamais au  
*n'est pas* but qu'ils prétendent. Quant à moy,  
*une remi-* si i'estoy maistre, deuant que rece-  
*niscēce ou* uoir aucun en mon escole, ie l'es-  
*souuenir,* prouueroy, à tout le moins, & l'ex-  
*cōme dit* perimenteroy en plusieurs manie-  
*Platon,* res, à fin de decouurir & sonder son  
*que nous* naturel, & si ie le trouuoy propre à  
*condāne-* la science de laquelle ie fero y pro-  
*rōs en ce,* fession, ie le receuroy de bon cœur,  
*cy apres.* car c'est vn grand contentement à  
celuy qui enseigne, d'instruire vn  
homme habile & propre à l'instru-  
ction, autrement ie luy conseilleroy  
d'apprendre la science plus conuenable  
à son entendement & naturel:  
mais si ie congnoissoy qu'il ne fust  
propre & disposé à aucun genre de  
de lettres, ie luy tiendroy ces douces  
& amiables parolles, Frere & amy,  
il n'y a moyen que vous deueniez  
homme, par la voye que vous auez  
choisi: à tant ie vous aduise de ne  
perdre le temps & la peine & de  
trouuer autre maniere de viure, qui  
ne

ne requiere si grande adresse & habilité que fait l'estude des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les vns deuiennent fort sçauans, les autres sont de moyenne erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun profit. Je ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, avec egalle diligence & sollicitude, ayans les rudes parauanture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande, de voir que ceux là qui sont rudes en vne science, sont propres & naiz à vne autre, & que ceux là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas comprendre.

pren



## L'EXAMEN

prendre. Je porteray, à tout le moins bon tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compaignōs qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole, pour aprendre le Latin: l'un l'aprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harangue qui fust congrue & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'un de ceux qui ne peurent aprendre la grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu es arts, & les deux autres, n'en peurent, en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estans tous trois venuz à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de consideration que celuy qui n'auoit peu aprendre ny le Latin, ny la Dialectique, sceut en peu de temps; plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre es autres sciences. Dequoy estant esmerueillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus & à philosopher,

pher, & trouuay, en fin de compte, que chacune science demande son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre apliqué à autre de differéte sorte ny sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est par la preuue que nous en ferons cy apres) & si quelqu'un entroit aujourdhuy aux Ecoles de nostre temps, pour sonder & faire élite des esprits : combien en renuoyeroit-il apprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit il au champ, cōme lourdauts, hebetez & inhabiles pour apprendre les sciences, & combien en restablirait il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sont arrestez à quelques arts mecaniques, desquels neantmoins la nature a fait les esprits propres à l'estude de lettres ? mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux là, il les faut laisser en leur train, & passer outre. Ce que ie dy ne se peut nier, qu'il y ait des  
natu



## L' E X A M E N

naturels esprits propres & determinez à vne science , qui ne sont pas à vne autre : & pour ceste cause , deuant que mettre vn enfant à l'estude , il faut decouurir la maniere de son esprit, & voir quelle des sciēces est conforme à son naturel, & puis la luy faire apprendre. Il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit de la parole , pour le rendre consommé & parfait aux lettres , pource qu'il faut garder autres cōditions qui ne sont pas moins nécessaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hippocrate dit que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion avec la science , que la terre avec la semence : car combien que la terre, de soy mesme , soit feconde & fertile , si est ce qu'il la faut labourer, & cultiver, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle, pource que toute terre ne produit avec toute maniere de semence , sans aucune distinction

distinction. Aucune produisent mieux  
 du bled que de l'orge, és autres l'or-  
 ge vient mieux que le bled: les vnes  
 souffrent vne semence & sont abon-  
 dantes, les autres ne la peuuent  
 souffrir. Mais le laboureur ne se  
 contente de ceste distinction là: car  
 apres auoir labouré la terre, en bon-  
 ne saison, il aduise le temps conue-  
 nable pour semer, pource qu'il ne  
 le peut faire en tout temps, & quand  
 le bled est fort, il le purge de l'i-  
 uraye & autres mauuaises herbes, à  
 fin qu'il puisse croistre & rapporter  
 le fruit qu'il attend de la semence.  
 Ainsi faut-il estant la science choi-  
 sie, la plus conuenable à l'homme,  
 qu'il commence à l'estudier en son  
 premier âge, lequel, comme dit  
 Aristote, est le plus propre & meil-  
 leur, pour aprendre: ioint que la  
 vie de l'homme est fort courte, &  
 les arts fort long: à raison dequoy  
 est besoin d'auoir temps suffisant  
 pour les aprendre, & temps pour  
 les

*En la 30.  
 sec. probl.*

*4.  
 Hippo. 1.  
 des Apho-  
 ris. 3 sect.  
 probl. 4.*



# L' E X A M E N

les exercer, & par le moyen d'iceux, profiter à la republique. La memoire des enfans, dit Aristote, est vuide & nue sans aucune impression, à raison dequoy, aussi tost qu'ils sont naiz, ils reçoivent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes âgez laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veuës, tout le temps de leur vie, ne peut recevoir aucune chose d'auantage. Et pour ceste cause, Platon a dit, que tousiours nous racontions choses honnestes deuât les petis enfans, à fin qu'ils soyent incitez aux œuvres de vertu, d'autât qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils aprennent en cest âge. Et ne faut suivre le conseil de Galien, qui dit que depuis que nostre nature attein toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut apprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison, si d'auanture il ne veut vser de distinction. Celuy qui doit apprendre le

Latin

*Au Dialogue, du iuste.*

*En sa harangue persuasive aux bons arts.*

Latin ou quelque autre langue, le  
 doit faire en sa première ieunesse:  
 car s'il attend que son corps soit en-  
 durcy & creu parfaitement, il n'ap-  
 prendra iamais chose qui vaille. Au *En l'Adolescence*  
 second âge, qui est l'adolescence, il *l'homme*  
 faut traualier en l'art de dialecti- *assemble*  
 que, pource que se commençà des- *toutes les*  
 couvrir l'esprit & entendement, le- *differēces*  
 quel en l'estude de dialectique se *d'esprit,*  
 peut rapporter aux liens & trauers *pource q*  
 que l'on met aux pieds d'une mule, *cest âge*  
 avec lesquels cheminant quelques *est le plus*  
 iours, elle apréd à aller l'amble. Ainsi *teperé de*  
 nostre entendement duit & façonné *tous, qu'il*  
 aux reigles & preceptes de dialecti- *ne faut*  
 que, comme vne haquenée à l'am- *laisser*  
 ble, ha puis apres és sciences & dis- *passer,*  
 putes, vne gentile maniere de dis- *sans aprē*  
 courir & raisonner. L'homme estāt *dre les let*  
 parueni au tiers âge de iouuence, *tres, qui*  
 peut apprendre toutes les autres sciē- *sont pour*  
 ces qui appartiennent à l'entende- *seruir à*  
 ment, pource qu'il est deia assez ma- *l'homme.*  
 nifeste & découuert. Il est vray que  
 Aristo



# L'EXAMEN

Aristote excepte la philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé, pour aprendre ceste maniere de lettres, en quoy il semble qu'il ait raison, pour estre vne science, de plus grande consideration & prudence que nul autre. Or donc sachant l'âge, auquel se doiuent aprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pource que la mere, les freres, parés & amis qui ne sont de sa profession, luy sont vn grād destourbier d'aprendre. Cela se voit clairement és escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon par grande merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant, par eschâge des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamanque, estu-  
dier

dier en la ville d'Alcala de Henares,  
 & ceux d'Alcala, en Salamanque. Et  
 quant à ce que l'homme doit laisser  
 son païs natal, pour deuenir ver-  
 tueux & sage, est bien de telle im-  
 portance, qu'il n'y a maistre au mō-  
 de, qui luy puisse de tāt seruir & en-  
 seigner, se voyant speciallemēt priué  
 de la faueur & plaisir de sa patrie.  
*Sors de ton pays (dist Dieu à Abrabā)* *En Gene*  
*d'entre tes parens, & de la maison de se, ch. 12.*  
*ton pere, & i'en va au lieu que ie t'en-*  
*seigneray, où i'agrandiray ton nom, &*  
*te donneray ma benediction.* Dieu en  
 dit autant à tous ceux qui desirent la  
 vertu & science: car cōbien qu'il les  
 puisse benir en leurs pays, il veut  
 neantmoins que les hōmes se dispo-  
 sent par tel moyē qu'il ordōne, pour  
 obtenir ces dōs & graces. Tout cela  
 se doit entēdre, pourueu que l'hom-  
 me soit douē d'un bon esprit & na-  
 turel: car autrement, quiconque va à  
 Rome, estāt vne beste, retourne vne  
 beste: il ne sert de gueres au rude &  
 mal

*Tu ne fe-  
 ras rien  
 malgré  
 Minerve.*



# L' E X A M E N

mal habile d'aller estudier à Salamanque, où il ne trouuera la chaire d'entendement ny de prudence, ny homme qui l'enseigne. Pour la troisieme diligence, il faut trouuer vn maistre qui enseigne facilement & avec methode, duquel la doctrine soit bonne & certaine; non pas sophistique ny de vaines considerations: car tout ce que fait l'escolier, en tout le temps qu'il apried & estudie, est de croire tout ce que le maistre luy propose, pource que il n'a pas la discretiō ny l'entier iugemēt, pour discerner & separer le faux, du vray: combien que soit chose casuelle & non aux choix de ceux là qui aprennent, d'aller en certains tēps estudier aux Vniuersitez pourueues de bons ou mauuais maistres: comme il aduint à certains Medecins desquels parle Galen, & lesquels ayans esté par luy conuaincus par plusieurs experiences & raisons, des fautes qu'ils commettoient en leurs

*Au 8. de  
sa Metho  
de, ch 4.*

leurs cures & pratiques, au grád prejudice de la santé des hommes, les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commencerent à maudire leur mauuaise fortune, d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoyent enseignez. Il est vray que se trouuent en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre, de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauent bien reietter, & approuuer, au contraire, ce que ils enseignent de bon. Ceux-là enseignent beaucoup d'auantage le maistre, au bout de l'an, qu'ils ne sont pas enseignez du maistre: pour ce que doutans & interroguans subtilement, ils font sçauoir au maistre, & respondre choses fort hautes & subtiles, que iamais il n'eut appris, si le disciple par la bonté de son esprit ne luy en eust ouuert le chemin: mais ne se trouuent gueres de tels, & les autres ru-

b



## L'EXAMEN

tres rudes & ignorans sont infinis, & par ainsi seroit expedient ( bien que ne se deust faire ceste election & examen, pour aprendre les sciences ) que les Vniuersitez se pourueussent tousiours de bons maistres, douez d'une saine doctrine & bon entendement, & fin qu'ils n'enseignent erreurs, ny faulx propositions, aux ignorans. Pour la quatriesme diligence qu'il conuient employer, il faut estudier la science par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle, gagnant peu à peu le milieu & puis apres la fin, sans ouyr premierement autre matiere. Car i'ay tousiours pensé estre vne grande fante, d'entendre plusieurs leçons de diuerses matieres, & de les reuoir toutes ensemble en son estude, pour autant que de cela aduient vn mélange de diuerses choses qui confondent l'esprit. De maniere qu'en la pratique, l'homme puis apres, ne se peut bien seruir des preceptes de son

son art, ny les alfoir en leur lieu conuenable. Il vult mieux apprendre chacune matiere à part, & par son ordre naturel en la composition: car de la mesme maniere qu'elle est apprinse, elle est assise & imprimée en la memoire. Ce que particulièrement doyuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'esprit confus: auquel on peut facilement remedier, entendant vne seule matiere, & puis celle qui la suit, quand elle est acheuée, iusques à la fin de l'art. Or Galen scachant de combien il importoit, estudier les matieres avec bon ordre & methode, a fait vn liure pour enseigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ses oeures, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estudie, ne doit manier qu'un liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut scauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, à fin qu'il ne se trouble ny confonde: en quoy

*De l'ordre de ses liures.*



## L'EXAMEN

ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçavant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'esperoir que la science prenne en son esprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne se maintient de l'abondance de ce que nous mangeons & beuuons en vn iour, ains de ce que l'estomac cuit & digere seulement: ainsi nostre entendement ne se paist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine souvent: nostre esprit se dispose iournellement de mieux en mieux, & avec laps de temps tombe en la cognoissance des choses, qu'il ne pouoit ny entendre ny sçauoir au precedent. L'Entendement ha son principe, accroissement, estat ou constitution & declinaison, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en son adolescence, il ha son accrois-

croissement en la iouuence & âge viril, l'estat en l'âge parfait, & commence à decliner en la vieillesse. Et pour ceste cause, celuy qui veut sçauoir en quel âge son entendement est le plus fort & vigoureux, sache que c'est depuis trente trois ans iusques enuiron les cinquante: auquel temps se doyent faire les graues autheurs, si ainsi est que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions contraires. Celuy qui veut composer & escrire des liures, le doit faire en cest âge, & non deuant ny apres, s'il ne se veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne sont en tous d'une mesme sorte: car aucuns sortent de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, & les autres à dixhuiet. Les âges de ceux-cy sont longs, pource que leur iouuence arrive presque iusques à quarante ans, leur âge arresté & parfait, iusques à soixante. Ils obtiennent pour la vieillesse autres vingt

*En quel âge on doit escrire.*

*Il ne faut l'imiter les âges selon le nombre des ans. Gal. 6. de la conseruation de santé.*



# L' E X A M E N

annees, de maniere qu'ils viuēt qua-  
 tre vingts ans, qui est le terme des  
 plus forts & robustes. Ceux desquels  
 l'enfance est terminee à douze ans,  
 ont la vie fort courte: ils commen-  
 cent bien tost à raisonner, & bien  
 tost la barbe leur vient, l'esprit ne  
 leur dure gueres, & commencent à  
 enuieillir & deuenir caducqz à qua-  
 rante ans, & meurent à quarante  
 huit. De toutes les conditions que  
 i'ay alleguees n'y en a pas vne qui  
 ne soit fort necessaire, vtile & profi-  
 table au ieune homme pour sçauoir:  
 mais le principal poinct est d'auoir  
 le naturel correspondant & conue-  
 nable à la science qu'il veut appren-  
 dre. Car nous voyons que plusieurs  
 hommes, leur ieunesse estant passee,  
 ont commencé à estudier, ont ouy  
 de mauuais maistres, en leur pays,  
 & par vn mauuais ordre & neant-  
 moins en peu de temps, sont deue-  
 nuz grands personnages. Mais si l'es-  
 prit defaut, Hippocrate dit que tou-  
 te la diligence qui est employee à  
 l'e

*Ainsi Bal-  
 de esta-  
 dia les  
 loix estât  
 viel, &  
 fut eniel  
 les grand  
 persona-  
 ge.*

l'estude est perdue. Cicéron l'a cognéu en fin: car estant fâché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroit, il dist en ceste maniere & sens. *Car qu'est-ce autre chose de guerroyer contre les Dieux, comme firent les Geans, sinon résister à la nature? comme s'il eust voulu dire, y a il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier. ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoyent iamais les Dieux, ains demouroyent tousiours vaincus: tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Cicéron mesme nous conseille de ne forcer ny contraindre la nature, pourchassans d'estre grans orateurs, & aduocatx, si elle ne le veut permettre, pource que nous trauaillerions en vain.*

*Au liure  
de l'orne-  
ment cō-  
uenable  
& decet.*



L'EXAMEN

*Icy est demonſtré que la nature eſt celle qui rend le ieune homme propre & habile pour aprendre les ſciences.*

CHAP. II.

*La nature  
rehabili-  
te, l'art  
facilite,  
& l'uſa-  
ge rend  
l'homme  
maître.*

*Hippe-  
crate.*



Es anciens Philoſophes diſent par vne ſentence fort commune & vſitee, que la nature eſt celle qui rend l'homme propre & habile pour aprendre: que l'art avec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'uſage & experience qu'il ha des choſes particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuvre. Mais perſonne d'iceux n'a dit particulièrement que c'eſt de ceſte nature, ny ſouz quel genre elle ſe doit conſtituer. Ils ont dit ſeulement que venāt à defaillir en celuy qui aprend, l'art, l'experience, les maîtres, les liures & le travail ne ſeruent de rien. Le  
po

populaire voyant vn homme de grand esprit & habilité demonstre incontinēt que Dieu en est autheur: & ne se soucie d'aucune autre chose, ains tient pour vne vaine imagination tout ce qui ne se rapporte là: mais les Philosophes naturels se moquent de ceste maniere de parler. Car combien qu'elle soit pleine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle vient neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & establisement que Dieu donna aux choses naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couvrir son ignorance, & de peur que personne le puisse reprendre, ou contredire à son opinion, il certifie que tout se fait par la volonté de Dieu, & qu'il ne auient aucune chose que par sa permission diuine: mais pourautant que cela est tres veritable & notoire, il est digne de reprehension: car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'une mesme maniere, aussi ne doit-on don-

*Arist. au  
1. des To-  
piques.*



L'EXAMEN

Exemple.

ner toute responce d'une mesme maniere, combien qu'elle soit veritable. Estant (à ce propos) vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, avec vn Grammerien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy, faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer, cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit: mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes qu'elle produisoit du sien? Le Grammerien respondit que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philosophe physicien se print à rire de ceste responce, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne scauoit pas le discours des choses naturelles, ny en quelle maniere elles produisent leurs effects. Le Grammerien le voyant rire, luy demanda se il se

moquoit de luy, ou dequoy il se  
 rioit. Le Philosophe respondit qu'il  
 ne seroit pas de luy, mais du mai-  
 stre qui l'auoit tant mal enseigné:  
 pource que des choses qui vien-  
 nent de la prouidence diuine (com-  
 me les ceures supernaturelles) la  
 cognoissance & solution en appar-  
 tient aux Metaphysiciens, que nous  
 appellons maintenant Theologiens.  
 Mais la question du Iardinier est  
 naturelle & appartient à la iuris-  
 diction des Philosophes naturels,  
 pource que cest effect prouient de  
 certaines choses & manifestes. Par-  
 quoy le Physicien respondit que  
 la terre ressemble à la marastre la-  
 quelle entretient fort bien les en-  
 fans que elle ha faits & engendrez:  
 & oste la nourriture à ceux de son  
 mary: de maniere que nous voyons  
 les siens aller bien nourriz & en  
 bompoinct, & les autres, mai-  
 gres, attenuez & sans couleur. Les  
 herbes que la terre produit du sien  
 sont sorties de ses propres entrailles,

Il faut  
 scauoir  
 les bornes  
 & iuris-  
 diction de  
 chacune  
 science. A-  
 rist. liure  
 1. des Eti-  
 ques cha.  
 4.



# L'EXAMEN

*En l'Epi  
stre à Da  
mage.*

& celles que le lardinier fait leuer par force, sont venues d'une autre mere, au moyen dequoy elle leur oste la vertu & l'aliment par lequel elles deuoient croistre, pour le donner aux herbes qu'elle ha engendrees. Hippocrate raconte aussi que ainsi qu'il fust allé voir ce grand philosophe. Democrite, il luy fit entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine: à sçauoir que se voyans exempts de la maladie, il certifioit, que Dieu seul les guarissoit, & que sans la volonté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois debatue les philosophes naturels, que seroit peine perdue de la penser faire oublier: ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pour autant que le vulgaire iguorant les causes particulieres de quelque effect, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, que non pas autrement.

Et

Et pourtant me suis ie plusieurs fois à considerer d'où vient que le commun peuple attribue tât volontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur les moyens naturels. Je ne sçay pas si i'en ay peu comprendre la raison: toutesfois est il aisé à entendre, que le peuple parle de ceste maniere, pour ne sçauoir quels effects se doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels, à la nature: ioint que les hommes, pour la plus part, sont impatiens, qui veulent que leur desir soit incontinent accompli. Et comme ainsi soit que les moyens naturels soyent de grande estendue, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder: & sachant que Dieu est tout puissant, qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plaist, suiuant les exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnast santé comme au Paralitique: science, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis,

com



# L' E X A M E N

comme il a deliuré David. L'autre  
raison de ceste maniere de parler, est  
que les hommes sont arrogans, &  
presomptueux, plusieurs desquels  
desirent en leur cœur, que Dieu leur  
fasse quelque grace speciale & par-  
ticuliere: & que ce ne soit, par la  
voye commune ( comme est de fai-  
re luire le Soleil sur les iustes & les  
mauvais, & faire plouuoir pour tous  
en general ) pource que les graces  
sont d'autant plus estimees qu'elles  
sont octroyees à moins de person-  
nes. Et pour ceste cause auons nous  
veu plusieurs hommes faindre des  
miracles és maisons & lieux de de-  
uotion, à fin que le peuple accoure  
à eux incontinent & les tienne en  
grande veneration (comme person-  
nes avec lesquelles Dieu s'est rendu  
familier) de maniere que s'ils sont  
pauvres, le peuple les fauorise de  
grandes aumosnes, & aucuns en  
tombent en interest. La troisieme  
raison est que les hommes se veu-  
lent reposer, & ne veulent prendre  
aucu

aucune peine , veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en sçauoir les effects, il est besoin de trauailler : & pourtant voudroyent ils que Dieu vsast en leur endroit de sa toute puissance, & que sans aucun trauail, leurs desirs fussent accomplis. Je laisse à part la malice de ceux, qui demandent à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & congnoistre s'il les pourra faire : autres, qui par vne vengeance, demandent le feu du ciel: & autres, châtimés tres-cruels. La derniere raison vient de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'honneur de Dieu & auancement de sa gloire : ce qui aduient beaucoup plustost par les miracles que par les effects naturels. Mais le vulgaire des hommes ne sçait pas les œuures supernaturelles & prodigieuses que Dieu fait, pour monstrier à ceux qui sont ignorants, comme il est tout puissant, & qu'il les fait pour aprouuer sa

doctri



# L' E X A M E N

doctrine: sans laquelle necessité il ne les feroit iamais. Ce qui est aisé à entendre considerant que Dieu n'exécute plus maintenant ces œuvres estranges du vieil & nouveau testament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles, de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuver, par nouveaux signes & miracles, sa sainte doctrine (en resuscitant les morts, donnant la veüe aux auengles, & guerissant les boiteus & les paralitiques) c'est vne grande erreur: car Dieu enseigne vne fois ce qui est conuenable aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Iob c. 33.* *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grand indice que i'aye pour descouvrir si vn homme n'a pas l'esprit apropié à la philosophie naturelle, est de le voir atribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux lesquels ne cessent  
tant

tant qu'ils sachent la cause particulière de quelque effect. Ceux là sçauent bien que se treuuent certains effects, qui se doiuent immédiatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres, à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennēt de certaines causes. Mais quād nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous establissons Dieu auteur de tout: car quand Aristote a dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entēdre que la nature fust quelque chose vniuerselle ayant iurisdiction separee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu establit en la composition du monde, à fin que succedent les effects qui sont necessaires pour la cōseruation d'iceluy. Par ainsi a l'on coustume de dire que le Roy & le droict ciuil ne font tort à personne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) signifie aucun Prince, qui ait iurisdiction separee de celle du Roy, mais tient  
 que

*Au premier li-  
 ure du  
 ciel.*



# L' E X A M E N

que c'est vn terme qui comprend,  
par sa signification, toutes les loix  
& ordonnances que le Roy a faites,  
pour la conseruation de sa republi-  
que. Et ny plus ny moins que le  
Roy se reserue des cas qui ne peu-  
uent estre determinez par le droit,  
tant ils sont grands & estranges,  
Dieu pareillement se reserue les ef-  
fects miraculeux, qui ne peuvent  
estre produits des causes naturelles.

*L'igno-  
rāce de la  
philoso-  
phie natu-  
relle, prēd  
pour mi-  
racle ce  
qui ne  
l'est p.us.*

Mais il faut bien noter icy, que ce-  
luy qui les doit congnoistre tels, &  
les discerner des œuures naturelles  
doit estre grand Philosophe naturel,  
& sçauoir de chacun effect, la cer-  
taine cause d'iceluy. Et neantmoins  
tout cela ne suffit si l'Eglise Catho-  
lique ne les declare tels. Et comme  
les hommes de lettres trauaillent  
apres l'estude du droit civil, & le  
retiennent en leur memoire, pour  
sçauoir & entendre la volonté du  
Roy, en la determinaison & arrest  
de tel & tel cas : ainsi nous autres  
philosophes naturels ( comme en-  
tenduz

tenduz en ceste faculté ) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soyent succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres, alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrier la loy & raison, par laquelle il le veut decider. Les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, ceste œuvre est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement : ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demande de miracles & faits, par dessus l'ordre de nature, sans qu'il en soit besoin. Car cōbien  
que



# L'EXAMEN

que le Roy casse & establisse tous  
les iours des loix, & change l'ordre  
de la iustice ( tant pour la diuersité  
des temps, que pource que le con-  
seil de l'homme est caduc & mua-  
ble, qui ne peut, pour vne fois at-  
tandre à la droiture & iustice ) si est  
ce que l'ordre naturel de tout l'vni-  
uers, que nous appellons nature, est  
certain, depuis que Dieu a créé le  
monde auquel on ne scauroit ny ad-  
iouster ny diminuer chose que ce  
soit, pource que Dieu l'a establi  
avec telle sagesse & prouidence, que  
de requerir vn tel ordre n'estre gar-  
dé, est vouloir rendre les œuvres de  
Dieu imparfaites & defectueuses.  
Mais retournant à ceste sentence  
tant vſitee des Philosophes anciens,  
*La nature fait habile*, il faut enten-  
dre que l'on trouue des esprits & ha-  
bilitiez que Dieu departit & diuise  
entre les hommes, hors de l'ordre  
naturel, comme fut la science des  
Apostres, lesquels d'hommes lourds  
& idiots, furent miraculeusement  
inſpi

inspirez, & remplis de science & de  
sçauoir. Quāt à ceste maniere d'ha-  
bilité & science, ne se peut verifier  
cecy, *Nature fait habile*, pource que  
c'est vn œuure qui se doit entiere-  
ment rapporter à Dieu, & non pas à  
la nature. Il faut entendre le mesme  
de la science des Prophetes, & de  
tous ceux ausquels Dieu a fait quel-  
que grace. Il y a vne autre maniere  
d'habilité entre les hommes, qui  
leur vient, pource que nature les a  
engendrez par l'ordre & moyen or-  
donné de Dieu à cest effect, & de  
ceste maniere dit-on certainement,  
*Nature fait habile*. Car, cōme nous  
prouuerons au dernier chapitre de  
cest œuure, il y a vn tel ordre & cō-  
uention és choses naturelles, que si  
les peres, au temps de l'engendre-  
ment, y prennent garde, & pensent  
à les garder, tous leurs enfans seront  
sages, & ne s'en faudra pas vn. Ce  
pendant ceste signification de natu-  
re est fort vniuerselle & confuse, &  
l'entendement n'est pas content, &  
ne



L' E X A M E N

*An 2. li.  
De Phy-  
fica au-  
scultatio-  
ne.*

ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier & la dernière cause:& pourtant est besoin trouuer vne autre signification de ce nom (Nature,) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent d'auantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuvres. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous noz faits & actions. Mais comme ainsi soit que toutes les ames raisonnables soyent d'egalle perfection, (tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier, en ceste signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray, tous les hommes seroyent esgaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme

Aristo

Aristote a trouué autre signification *En la 30.  
sect. pro-  
ble. 1.*  
 de nature, qui est cause que l'hom-  
 me est habile, ou inhabile. Car il  
 dit, que le temperament des qua-  
 tre premieres qualitez (chaud, froid,  
 sec, & humide) se doit appeller na-  
 ture: pource que de ceste nature pro-  
 cedét toutes les habilitéz de l'hom-  
 me, toutes les vertus & vices, & ce-  
 ste grande varieté d'esprits que nous  
 voyons. Ce qu'il peut apertement  
 cognoistre & prouuer, en conside-  
 rant les âges d'un homme tres-sage,  
 lequel en son enfance n'est autre  
 qu'un brut animal, n'usant d'autres *Hippocra-  
te a rsc  
de mau-  
uais ter-  
mes, di-  
sant que  
l'ame de  
l'homme  
va tou-  
siours en  
auant, iuf-  
ques à la  
mort. 6.  
epi. part.  
s.com. 5.*  
 puissances que de celles de l'ire &  
 conuoitise: mais estant venu en l'â-  
 ge d'adolescence, il commence à  
 descouvrir un esprit admirable, qui  
 luy dure iusques à certain temps &  
 non plus: car suruenant la vieillesse, il  
 va perdant son esprit de iour en iour,  
 iusques à tant que il deuienne caduc.  
 Il est certain q' ceste diuersité d'es-  
 prits procede de l'ame raisonnable,  
 laquelle en tous âges, est tousiours  
 de



# L' E X A M E N

de mesme , sans receuoir en ses forces & substance , aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun âge l'homme obtient vn diuers temperament & contraire disposition , à raison de laquelle, l'ame fait vne chose, en enfance: vne autre, en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidentement, puis qu'une mesme ame fait œuures contraires en vn mesme corps, à cause du contraire temperament en chacun âge, que quād nous voyons deux ieunes hommes , l'vn habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce que le temperament de l'vn est different de l'autre:

*Hippo. & Gal. li. i. de la nature humaine. & Plaiō au Phedre.* lequel (pour estre principe de toutes les œuures de l'ame raisonnable) les medecins & philosophes ont appelle, nature: de laquelle signification est proprement verifiee ceste sentence, *Nature fait habile.* En confirmation de ceste doctrine, Galien a escrit vn liure, par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suyuent le temperament

rament du corps où elle reside: & *tempérament du corps. Gal.*  
 qu'à raison de la chaleur, froideur,  
 humidité, & secheresse de la region  
 en laquelle les hommes habitent, des  
 viandes qu'ils mangent, des eaux que  
 ils boyent, & de l'air qu'ils respirent,  
 les vns sont ignorans, & les autres  
 sages: les vns vaillans, & les autres  
 couards: les vns cruels & les autres  
 misericordieux: les vns secrets & les  
 autres ouverts: les vns menteurs, &  
 les autres veritables: les vns traistres,  
 & les autres loyaux: les vns incon-  
 stans, & les autres arrestez: les vns  
 doubles, les autres simples: les vns  
 chiches, & les autres liberaux: les vns  
 honteux, & les autres eshontez: les  
 vns incredules, & les autres aisez à  
 persuader. Et pour le prouuer, il s'est  
 seruy de plusieurs passages d'Hippo-  
 crate, de Platon, & d'Aristote, les-  
 quels certifient que la difference des  
 nations, tant en la composition du *D'ouviert la diffé-*  
 corps, comme és conditions de l'a- *rence des*  
 me, vient de la varieté de ce tempe- *nations.*  
 rament. On voit claiſemēt combien



## L'EXAMEN

different les Grecs, des Scithes : les  
Françoys, des Hespagnols : les In-  
diens, des Alemans : & les Aethio-  
piens, des Anglois. Ce qui ne se voit  
seulement és regions tant loingtai-  
nes & separees l'une de l'autre : mais  
si nous considerons les prouinces de  
toute l'Espagne, nous pourrons de-  
partir les vertus & vices susdits aux  
habitans d'icelles, selon qu'ils leur  
seront propres. Et si nous considerós  
l'esprit & mœurs des Catelans, Va-  
lencians, Murcians, Granadins, An-  
daluzes, Estremegnois, Portugais,  
Gallegues, Asturians, Montagnois,  
Bizcains, Nauarrois, Arragonois, &  
Castillans. Qui ne verra & cognoi-  
stra la difference qui est entr'eux, nō  
seulement en la figure du visage &  
composition du corps, mais aussi és  
vertus & vices de l'ame : ce qui vient  
de ce que chacune prouince des sus-  
dites nations, obtient son different  
particulier temperament. Et non  
seulement se voit ceste diuersité de  
mœurs és regions tant esloignees,  
mais

mais aussi és lieux, distans seulement d'une petite lieue l'un de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitants d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuvre. Et combien qu'il ne touche particulièrement aux differences du naturel & habilité des hommes, ny aux sciences que chacune demande en particulier: si a il bien entendu qu'il estoit necessaire de partir les sciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que son naturel requeroit. Et a dit en outre, que les Republicques bien ordonnees deuroient establir hommes de grande prudence & sçavoir, qui descouvrissent en l'âge tendre l'esprit & naturelle industrie d'un chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur seroit conuenable, sans le laisser à leur election.

*Au 9. li-  
ure de  
Placitis  
Hippo. &  
Platonis.*



## L'EXAMEN

*Quelle partie du corps doit estre bien  
temperée, à fin que l'enfant soit ha-  
bile, ou de bon esprit.*

### CHAPITRE III.



LE corps humain ha v-  
ne si grande varieté de  
parties & puissances  
(chacune appliquée à  
sa fin) qu'il ne sera hors  
de propos, ains necessaire sçauoir  
premierement quel membre nature  
ha ordonné pour instrument prin-  
cipal, à ce que l'homme fust sage &  
prudent. Car il est certain que nous  
ne raisonnons pas du pied: que nous  
ne chemiions, de la teste: que nous  
ne voyons, du nez: & que nous ne  
oyons pas, des yeux: mais que cha-  
cune de ces parties à son propre v-  
sage & particuliere composition,  
pour l'œuvre qui luy est conuen-  
ble. Deuant que Hippocrate & Pla-  
ton fussent au monde, les Philoso-  
phes naturels tenoyent pour cer-  
tain

tain, que le cœur estoit la principale partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrument, au moyen duquel nostre ame exerce les œuvres de prudence, d'esprit, de memoire & d'entendement. Et pourtant l'écriture sainte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce temps-là, appelle en plusieurs endroits, le cœur la partie supérieure de l'homme. Mais ces deux grandes Philosophes estans venuz au monde, donnerent à entendre que ceste opinion estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le cerueau est le siege principal de l'ame raisonnable. Ce que tous ont accepté, hormis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, est retourné rafraîchir & renouveler la premiere opinion, la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas débattre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion : car il n'y a pas vn philosophe qui n'auoue que

*Le cœur  
& ce qui  
est au de-  
dans du  
corps ha  
sentiment  
& n'est  
partici-  
pant de  
sapience :  
mais le  
cerueau  
est cause  
de toutes  
ces cho-  
ses. Hip-  
pocra. au  
liure, De  
morbo sa-  
cro.*



## L' E X A M E N

le cerueau est l'instrument ordonné de nature, pour rendre l'homme sage & prudent: il conuient declarer seulement quelles doyuent estre les conditions de ceste partie, pour estre bien organisée & composée, & à fin que le ieune homme (à ceste occasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raisonnable puisse commodement faire les œuvres d'entendement & prudence. La premiere est la bonne composition: l'autre, que les parties d'iceluy soyent bien vnies: la troisieme, que la chaleur n'excede ou surpasse la froideur: ny l'humeur, la siccité: la quatrieme, que la substance soit composée de parties subtiles & fort delicates. En la bonne composition sont comprises quatre autres choses: la premiere est la bonne figure: l'autre, la suffisante quantité: la troisieme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules separez & colloquez chacun en son lieu: la quatrieme

me

me que la capacité d'iceux ne soit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galien demonstre la bonne figure du cerueau, considerant par le dehors la forme & composition de la teste: qui seroit telle qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & applatiroit par les costez, de maniere qu'elle fist vn front & le derriere de la teste vn peu esleué & comme bossu: dont s'ensuit que celui qui a le front bien plat, & le derriere de la teste mal fait & vny, n'a pas la figure de cerueau, demonstrent qu'il soit de bon esprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame a besoin, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme: de maniere que deux puiffans boeufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il soit:

*Au liure  
de l'art  
de mede-  
cine, cha.  
II.*

*Quantité  
de la cer-  
uelle de  
l'homme.*



L'EXAMEN

*Les ani-  
maux a-  
prochans  
de la pru-  
dence de  
l'homme  
ont beau-  
coup de  
ceruelle.  
Au liure  
de l'art  
de mede-  
cine cha.  
21.*

& ce qui est le plus notable, entre  
 les bestes brutes, celles qui appro-  
 chent le plus de la prudence & dis-  
 cretion humaine (comme le Singe,  
 le Renard & le Chien) ont plus grā-  
 de quantité de ceruelle que les au-  
 tres, quoy qu'ils soyent plus grands  
 de corps. Et pour ceste cause Galien  
 dit que la petite teste en l'homme,  
 est tousiours vicieuse, pource qu'il  
 a faute de ceruelle. Et certifie pareil-  
 lement que si la grosse teste vient de  
 l'abondance de maniere mal appro-  
 priee, lors que nature la forma, c'est  
 mauuais signe, pource qu'elle est  
 toute composee d'os & de chair, &  
 qu'elle n'a gueres de ceruelle. Com-  
 me il aduiant es fort grādes & gros-  
 ses oranges, lesquelles estans ouuer-  
 tes n'ont gueres de iuz & mouelle,  
 f'e qui of mais beaucoup d'escorce. Il n'y a  
*ense l'a-  
me rai-  
sonnante.  
Au dialo-  
gue de la  
nature.*
 chose qui offense tant l'ame raison-  
 nable que d'estre en vn corps char-  
 gé d'os, de gresse & de chair. Et pour  
 ceste cause Platon dit que les chefs  
 des hommes sages sont ordinaire-  
 ment

ment imbeciles & aisément offen-  
 sez de la moindre occasion du mon-  
 de : pource que nature les a faits le-  
 gers & delicats, & ne les a voulu  
 charger de beaucoup de matiere, de  
 peur d'offenser l'esprit. Et est tant ve-  
 ritable ceste doctrine de Platon: que  
 combien que l'estomac soit si esloi-  
 gné du cerueau, il l'offense neant-  
 moins, s'il est plein de gresse & de  
 chair. Pour confirmation de cela,  
 Galien dit que le ventre gros engen-  
 dre gros entendement : & cela vient  
 de ce que le cerueau & l'estomac  
 sont liez & joints ensemble par le  
 moyen de certains nerfs, qui com-  
 muniquent leurs maux l'un à l'au-  
 tre : & au contraire si l'estomac est  
 sec & descharné, il ayde beaucoup  
 l'esprit, comme nous voyons en  
 ceux qui ont faim & necessité. Per-  
 se s'est fondé en ceste doctrine,  
 quand il a dit que le ventre donnoit  
 l'esprit à l'homme. Mais ce que plus  
 on doit noter en ce cas est, que si les  
 autres parties du corps sont gros-

*Il y a  
 deux ma-  
 nieres de  
 hommes  
 gros, les  
 uns plains  
 de chair,  
 d'os &  
 de sang:  
 les au-  
 tres, de  
 gresse: &  
 ceux-cy  
 s'ont fort in-  
 genieux.*



L'EXAMEN

ses & charneuses, qui font l'homme de grande corpulence, Aristote dit qu'elles luy font perdre l'esprit. Et pourtant suis-ie certain que si l'homme a grosse teste (combien que nature forte en ait esté cause, & que ce soit d'avanture auenu par la quantité de la matiere bien appropriée) il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste moyenne. Aristote neantmoins est de contraire opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous animaux. Aquoy il respond ne se trouuer aucun animal qui ait tant petite teste que l'homme, au regard de son corps: & entre les hommes, dit-il, ceux-là sont les plus sages, qui ont la teste moindre: mais il n'a point de raison en cela: car s'il ouuroit la teste d'un homme, pour voir la quantité de la ceruelle qui est dedans, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teste de deux cheuaux, qu'en la teste de cest homme là. Mais j'ay trouué par experience qu'en ceux

*Au 4 li  
re des  
arties  
es ani-  
maux.*

*En la 30.  
section,  
proble. 3*

*Les petis  
hommes  
doivent*

ceux qui sont petis, il est meilleur & *auoir grã de teste:*  
 vaut mieux que la teste soit vn peu *& les*  
 grande: & petite, au cōtraire en ceux *grands.*  
 qui sont grans de corps, pource que *petite.*  
 en ceste maniere se trouue la mo-  
 yenne quantité, par laquelle l'ame  
 raisonnable execute bien son ceuvre.  
 D'auantage le cerueau a besoin de *Le cer-*  
 quatre ventricules, à fin que l'ame *ueau a*  
 raisonnable puisse discourir & phi- *4. ven-*  
 losopher: l'vn doit estre assis au costé *tricules.*  
 droict d'iceluy: le second, en l'autre  
 costé: le troisieme au milieu de ces  
 deux, & le quatriesme en la derniere  
 partie du cerueau. Nous dirons cy a-  
 pres de quoy seruent à l'ame raison-  
 nable ces ventricules & capacitez  
 larges ou estroittes, quand nous trai-  
 terons des differences de l'esprit de  
 l'homme. Mais ce n'est pas assez aus-  
 si que le cerueau soit biẽ formé, que  
 il ait vne suffisante quantité, & le  
 nombre des ventricules que nous a-  
 uons dit, avec leur capacité peti-  
 te ou grande, si les parties d'iceluy  
 ne gardent vne certaue maniere de



# L'EXAMEN

*Ce qui ad-  
uient pour  
les playes  
de la teste*

continuation, sans estre diuisees. Et pour ceste cause auons nous veu, à cause des playes de la teste, aucuns hommes perdre memoire : autres, l'entendement, & autres l'imagina- tion : & combien que le cerueau, apres la guarison, se vienne à reioin- dre il n'a toutesfois l'vnion naturel- le qu'il auoit au precedent. La troi- sieme condition, des quatres prin- cipales, estoit du cerueau bien tem- peré d'une chaleur moderee, & sans l'exces des autres qualitez. Nous a- uons dit autre part, que ceste dispo- sition là s'apelle bonne nature: pour estre celle qui principalement rend l'homme habile, & la contraire, in- habile. Mais la quatrieme, du cer- ueau composé de parties subtiles & fort delicates est de plus grande im- portance que toutes les autres, com- me dit Galien. Car voulât demōstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties sub- tiles & fort delicates: & si l'entende- ment

*Au liure  
de l'art  
medici-  
nal, cha.  
12.*

ment est tardif, il denote vne grosse substâce & ne fait mention du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, à fin que l'ame raisonnable puisse deuëment exercer son office: mais il y a icy vne grande difficulté, qui est que si nous anatomisons ou faisons dissection de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celui de l'homme, avec toutes les susdites conditions. A raison dequoy peut on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la compositiō de leur cerueau: ou bien faut dire que nostre ame raisonnable ne se sert de ce membre pour instrument principal, par lequel elle fait son office: ce qui ne se peut certifier. Galien respond à ce doute, disant, Certainement on peut douter si au genre des animaux, appelé ir-  
 En la ha-  
 rangue  
 persuasi-  
 ue aux  
 bōs arts.  
 raisonnable, il y a point quelque  
 raison. Car s'il est exempt de celle  
 qui



# L' E X A M E N

qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, parauanture tous animaux sont participans de celle qui est conceuë en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnée aux vns moins & aux autres plus. Mais, certes, personne ne doute, que par ceste mesme raison, l'homme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galien donne à entendre par ces parolles (bien que ce soit avec quelque crainte) que les bestes brutes participent de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles se seruent d'argumens & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parole, & que la differēce qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable & se sert plus parfaitement de prudence. Le mesme

*Au 2. de sa Meth. chap 7.* Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent atteindre par leur esprit à choses plus hautes & subti

subtiles que Platon & Aristote n'ont  
 jamais trouué. Aristote a voulu dire *En la 29.  
 sect. pro-  
 ble. 6.*  
 cela mesme, demandant pourquoy  
 l'homme est plus prudent que tous  
 les animaux : & en vn autre lieu,  
 pourquoy l'homme est le plus iniu-  
 ste de tous les animaux : en quoy il  
 declare cela mesme que Galien a dit  
 au lieu sus allegué. La differēce qu'il  
 y a de l'homme à la beste brute, est  
 la mesme qui se trouue entre l'hom-  
 me ignorant & le sage : & ne faut  
 douter de cela, excepté que les be-  
 stes brutes ont la memoire, l'imagi-  
 natiō & autre puissance qui ressem-  
 ble l'entendement : comme le singe  
 ressemble l'homme, estāt chose cer-  
 taine que leur ame s'aide & se sert  
 de la composition du cerueau, la-  
 quelle estant bonne & telle qu'il est  
 cōuenable, exerce fort bien son œu-  
 re & avec grande prudence : & si le  
 cerueau est mal composé, elle fait  
 mal son office. Ainsi voyons nous  
 des asnes qui sont proprement du na-  
 turel allegué cy deuant : l'on en trou-  
 ue



## L'EXAMEN

ue d'autres tât malicieux qu'ils surpassent leur espee. Entre les chevaux s'en treuuent plusieurs viciens, & autres genereux : les vns plus aisez à dresser que les autres : ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou nial composé. Nous donnerons au chapitre ensuyuant la raison & solution de ce doute, pource que là est encores touchée ceste matiere. On trouue au corps autres parties, du temperamēt desquelles depend l'esprit aussi bien que du cerueau : desquelles nous traiterons au dernier chapitre de ce liure. Mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substance, de laquelle se sert en ses œuures l'ame raisonnable: & veut les trois dernieres qualitez aussi bien que le cerueau, qui sont la suffisante quantité, la substance delicate & le bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioinctz à l'imagination & suiuaus la contemplation.

plation. L'office de cete substance *Office de la substance spirituelle.* spirituelle est de réveiller les puissances de l'homme & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions. Et con-  
 gnoist on cela apertement si l'on vient à considerer les mouuemens de l'imaginatiue, & ce qui aduient apres en l'œuure. Car si l'homme se met à imaginer en quelque honte qu'on luy aura faite, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, & reueille la puissance de l'ire, & luy donne chaleur & forces pour s'en vanger. Si l'homme pense en quelque belle femme, ou que par l'imagination il cuide estre en l'acte venerien, ses esprits vitaux accourent incontinent aux membres genitaux, pour leur donner force & vigueur. Le mesme auient quād il nous souuient de viande delicate & sauoureuse: car incontinent ils accourent à l'estomac & font venir l'eau à la bouche: & est leur mouuement si leger que si quelque femme enceinte  
 a en



# L'EXAMEN

*Cōmēt &  
pourquoy  
les fem-  
mes auor-  
tent.*

*Au 2. des  
Aphorif.  
com 7.*

a enuie de manger quelque chose & qu'elle se l'imagine tousiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en la luy bail-  
lant. Cela vient de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruienne, sont au ventre, aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, à fin de réueiller l'appetit: ce pendant si le ventre n'est pourueu d'une grande force, & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux medecins de ne donner à manger aux malades, estans les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient & s'en viennent à l'estomac, à fin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux,

taux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et comme la grosse substance & mauvais temperament du cerueau, font perdre l'esprit, ainsi les esprits vitaux & le sang de arteres ( n'estans delicats & de bon temperament ) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour cete cause Platon a dit que la douce & bonne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, ayant prouué ailleurs que le cerueau & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoivent telle substance & temperament qu'a celui qui les forme. De ce sang des arteres s'entend ce qu'Aristote a dit que les hommes ayans le sang chaud, delicat & pur, sont bien composez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prompt &

*Au Dialogue de la science.*

*Au 2. livre des parties des animaux.*



## L'EXAMEN

*Hippocrate au 1.  
des Aphorismes.* & vif. Les medecins appellent ces esprits vitaux, Nature : pource que ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature fait l'homme habile.*

*Icy se demonstre que l'ame vegetative, sensitive, & raisonnable sont sçauantes sans que nul les enseigne, ayans le temperament conuenable pour exercer leur office.*

## CHAP. IIII.

**D**E tēperamēt des quatre premieres qualitez, ( qu'ailleurs nous appellons nature ) a si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espee: que s'il viēt d'auanture au poinct parfait qu'il peut

peut auoir : tout soudain & sans que personne les enseigne , les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles , le retenir, le cuire , & reietter les excremens: les bestes brutes congnoissent aussi tost qu'elles sont nées , ce qui est conuenable à leur naturel, & fuyent ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne sçauent la philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science: incontinent & sans l'auoir onques aprins de personne, dit touchant icelle , & met en auât choses si hautes & subtiles qu'on ne le sçaueroit croire. Les philosophes vulgaires voyans les œuures merueilleuses des bestes brutes , disent que il ne s'en faut émerueiller : pource qu'elles font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun , en son espece , ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela , pource que deia nous auons

*Opinion  
des philo-  
sophes  
vulgaires  
touchant  
les œu-  
ures des  
bestes.*



# L' E X A M E N

auons dit & prouué que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames comme elles doyuent exercer leur office: mais ces philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cuident entendre, mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entendre que c'est. Les graues philosophes, comme Hippocrate, Platon & Aristote, referent toutes ces œuures merueilleuses à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe & ne passent plus auant: & demandant qui a enseigné aux bestes brutes de faire œuures desquelles nous sommes émerueillez, & aux hommes à discourir par raison? Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur & maistre*, comme s'il vouloit dire, Les facultez ou le temperament auquel tout ce que dessus consiste, sont toutes sages & sçauantes, sans auoir rien appris de person

*Au liure  
de l'aliment.*

personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuvres de l'ame vegetative & de toutes les autres qui gouvernent l'homme : car si elle a vn peu de semence humaine, avec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnée, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne le sçauoyent contre-faire. De maniere que Galien émerueillé de voir vne tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'usage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetative & le temperamēt sceussent faire vn œuvre tant admirable : & que Dieu estoit auteur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres-sage. Mais nous auons deia reprouué ailleurs ceste maniere de parler, car il n'auient pas bien aux philosophes naturels de rapporter les effets immediatement à Dieu, laissant les causes moytoyennes & secōdes, principale

*Au liure  
intitulé  
De factum formatione.*



# L'EXAMEN

pablement en ce cas, auquel nous voyons par experience que si la semēce humaine est de mauuaise substance, & n'est de conuenable temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide

*Au liure de l'air, des lieux & des eaux 14. sect. probable. 4.* qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayans les iambes tortues, & le nez plat camus, cōme ceux d'Ethiopie: si elle est humide

*Au liure de la meil leur constitution du corps. chap. 4.* (dit mesme Galien) les hommes deuiennent grans & puillans: & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonnent & deformité au genre humain: & en tel cas, n'y a occasion de louer la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de

de la main de Dieu, comme dit Pla- *Audiale*  
 ton : car tous les autres sont naiz de- *gue de la*  
 puis par le moyen des secondes cau- *nature.*  
 ses, lesquelles se trouuans bien or-  
 donnees, l'ame vegetatiue exerce  
 tres-bien son office : mais si elles se  
 trouuent autrement, elle produit,  
 cōme i'ay deja touché, mille absur-  
 ditez & inconueniens. Le bon ordre  
 de nature à cest effect, est quand l'a-  
 me vegetatiue est bien temperee : au-  
 trement que Galien & tous les phi-  
 losophes du monde, ameinent la rai-  
 son pourquoy l'ame vegetatiue a  
 tant de sçauoir & puissance, au pre-  
 mier âge de l'homme (à former le  
 corps, le croistre & le nourrir) & e-  
 stant venue la vieillesse, elle ne le  
 peut faire : entant que si à l'homme  
 vieil vient à tomber vne dent, il n'y  
 a moyen qu'elle retourne iamais, au  
 lieu : que si l'enfant perdoit toutes  
 les dents ensemble, nous voyons que  
 nature luy en fait venir d'autres : &  
 puis comme il est possible qu'une a-  
 me, qui n'a fait autre chose en tout

d



# L'EXAMEN

le cours de la vie, sinõ attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, se soit oubliee, & ne puisse plus faire ce qu'elle auoit accoustumẽ.

*Pour-  
quoy l'a-  
me vege-  
tatiue fait  
en enfan-  
ce ce qu'el-  
le ne peut  
faire en  
age muer  
& en  
vieillesse.*

est certain que Galien respondra que l'ame vegetatiue est sage & puissante en l'enfance, à cause de la grande chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le sçauoir & puissance en vieillesse, à cause de la froideur & siccité du corps en cest âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue depend aussi du temperament du cerueau: car s'il est tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle e-

*Au liure  
6. des  
lieux af-  
fectez,  
chap. 6.  
cõme Ga-  
lien experi-  
mente le  
sçauoir de  
l'ame sen-  
sitiue.*

xerce bien son office: autrement elle y commet faute, aussi bien que l'ame vegetatiue. Galien, pour contempler & cognoistre, à veuë d'œil, le sçauoir & l'industrie de l'ame sensitiue, print vn cabry en naissant, lequel mis en terre, commença à aller, comme si on luy eust dit & enseigné que les pieds seruoient à tel

vfa

vsage : & ce pendant il secoua la superflue humidité, qu'il auoit apportee du ventre de la mere, & leuant le pied, il se grata par dessus l'aureille, & luy ayant mis plusieurs escuelles deuant luy plaines de vin, d'eau, de vinaigre, d'huyle & de laiçt, apres auoir senty de tout, ne mangea autre chose que du laiçt. Ce que veu par plusieurs philosophes lors presens, ils commencerent à dire tout haut que Hippocrate auoit grande raison de dire que les ames scauoient sans auoir esté enseignees d'aucun maistre. Et non seulement Galien se contenta de cela, mais deux

*Autre  
preuue de  
Galien.*

moys apres, il le fit mener au champ quasi mort de faim, où sentant plusieurs herbes, il mangea seulement de celles desquelles les cheures ont coustume de paistre. Mais si Galien, qui se mit à contēpler l'œuure de ce cabry, l'eut aussi contemplé de trois ou quatre ensemble, il eust veu les vns cheminer mieux que les autres, se secouer mieux, se grater



# L'EXAMEN

mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et si Galien eust nourry deux poulains d'un mesme pere, il eust cogneu que l'un eust esté de meilleure grace, eust mieux couru, & eust esté plus fidele que l'autre : & s'il eust prins vn nid d'espreuiers pour les nourrir & esleuer, il eust trouué le premier grand voleur, l'autre grand chasseur & le troisieme goulü & de mauuaises mœurs. Autant en trouuera l'on es chiens, sortis d'une mesme chienne, l'un desquels ne fait que clabauder à la chasse : l'autre ny fait non plus qu'un mastin qui garde le bestail. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instincts de nature, q̃ les philosophes feignent : car si on leur demande pourquoy vn chien a meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'une mesme espece, & venuz d'un mesme pere, ie ne scay qu'ils pourront respondre s'ils ne disent, selon leur commune responce, que Dieu a enseigné l'un plus que l'autre.

l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chien, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au contraire, pourquoy estant ieune, il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est caut & ruzé? Je ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie diroy aduenir, que le chien lequel se monstre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre: & quant à ce d'autre-part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilités & adresse de la chasse: & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la température des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office qu'une autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitive ce qu'elle doit faire. Si Galien eust



# L' E X A M E N

*Voyez le  
passage  
de la fleur  
my aux  
Prouer-  
bes ch. 6.*

considere la voye & le chemin de la  
formy, contemplant la prudence,  
misericorde, iustice & gouuerne-  
ment d'icelle, il se fust esmerueillé de  
voir vn animal si petit pourueu de  
si grande industrie, sans auoir mai-  
stre quelconque qui l'ait enseigné.  
Mais scachant la temperature du  
cerueau de la formy, & voyant que  
elle est appropriee au sçauoir, (com-  
me sera monstré cy apres) nous ne  
serons pas esmerueillez, & cognoi-  
strons que les bestes brutes, par le  
temperament de leur cerueau &  
fantasies qui leur entrent par les  
cinq sens, font avec habilité, ce que  
nous leur voyons faire. Et quant à  
ce que d'entre les animaux d'vne  
mesme espee, l'vn est plus docile &  
plus ingenieux que l'autre, cela vient  
du cerueau qu'il a mieux temperé:  
de maniere que si par quelque occa-  
sion ou maladie se venoit à changer  
& alterer ceste bonne temperature  
du cerueau, il perdrait incontinent  
la prudence & habilité, comme fait  
l'hom

*D'où viēt  
qu'un a-  
nimal est  
plus doci-  
le & in-  
genieux  
qu'un au-  
tre de mes-  
me espee  
Un chas-  
seur a af-  
fermé que  
il auoit*

l'homme. Maintenant s'offre la difficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bien prouuenë de cest instinct naturel, aux œuures & exercice de son espece, qui sont sçauoir & prudence, & comme tout soudain, par le moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entendues de personne: attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont apprinses, personne ne naist avec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'homme. L'un dit que nostre ame raisonnable

*vn fauco  
treshabi-  
le à la  
chasse,  
qui re-  
tourne in  
sensé. &  
qu'il luy  
sit vn cau-  
tere en la  
teste: dont  
il guarit.*

*Platon.*



# L' E X A M E N

sion de temps, se vient à amāder ceste mauuaise temperature, par vne autre meilleure, au moyē de laquelle ( pour estre plus propre & commode aux sciences perdues ) elle viēt peu à peu à se souuenir de ce qu'elle auoit oublie. Ceste opinion est faulse & m'esbahy de Platon, lequel e- quel estant vn si grand philosophe n'a sceu dōner raison du sçauoir hu-

*Reprehen-  
sion de Pla-  
ton.  
Platon a  
pris de  
la sainte  
escripture  
les meil-  
leures sen-  
tences: à  
raison des  
quelles il  
a esté dit  
Diuin.*

*Au 1. li-  
ure de Po-  
sterior. re-  
solu. cha.  
2.*

main : voyant que les bestes brutes sont prouueuēs de leur prudence & habilité naturelle sans que leur ame sorte du corps, pour aller au ciel l'ap- piēdre: à raison dequoy il n'est exēpt de faute, ayant leu principalement en Genesē (auquel id adioustoit foy) que Dieu cōposa le corps d'Adam, deuant qu'il creast l'ame. Le sembla- ble aduient encores de present, ex- ceptē que la nature engendre le corps, & finalement Dieu cree l'ame au mesme corps sans demourer hors d'iceluy, ny temps, ny aucun mo- ment. Aristote a prins vn autre che- min, disant: Toute doctrine & toute dis-

discipline vient de la cognoissance  
precedente : comme voulant dire,  
Tout ce que sçauent & apprennent  
les hommes vient de l'auoir ouy,  
veu, senty, gousté & touché : pource  
qu'en l'entendement ne peut estre  
aucune cognoissance, qui n'ait passé  
premierement par quelqu'un des  
cinq sens. Et pour ceste cause a-il  
dit que ces puissances viennent des  
mains de la nature, & que nostre a-  
me est comme vn tableau plain au-  
quel n'y a aucune peinture. Laquel-  
le opinion est aussi fausse que celle  
de Platon : & à fin que nous le puis-  
sions mieux donner à entre & prou-  
uer, il faut premierement conuenir  
avec les philosophes vulgaires: que  
au corps humain n'y a pas plus d'v-  
ne ame, qui est la raisonnable, la-  
quelle est principe de tout ce q nous  
faisons & mettons en execution,  
(quoy qu'il y ait des opiniōs) & tou-  
tesfois se trouue qui maintient au  
cōtraire qu'avec l'ame raisonnable y  
en a deux ou trois autres. Ainsi donc

*Au 3. li-  
ure, de  
l'ame.*

*Platō con-  
stitue en  
l'homme  
trois a-  
mes.*



# L'EXAMEN

es œuures que fait l'ame raisonna-  
 ble, comme la vegetatiue, nous a-  
 uons deja prouué qu'elle sçait for-  
 mer l'homme & luy donner la figu-  
 re qu'il doit auoir: elle sçait attirer  
 l'aliment, le retenir, le cuire & re-  
 ietter les excremens:& si vient à de-  
 faillir au corps, quelque partie, elle  
 la sçait bien refaire de nouveau, &  
 la former selon son vsage. Et es œu-  
 ures de la sensitiue & motiue, l'en-  
 fant aussi tost qu'il est n'ay, sçait tet-  
 ter & demener les leures, afin de ti-  
 rer le laiët, de maniere que ne sçau-  
 roit aduenir à aucun homme, tant  
 sage soit-il, d'en faire ainsi. Auec ce  
 il-a les qualités qui sont conuenab-  
 les à la conseruation de sa nature  
 & fuit ce qui luy est nuisible & dom-  
 mageable: il sçait plorer & rire, sans  
 l'auoir apprins de personne. Et sil'on  
*hippo-* demande aux Philosophes vulgai-  
*eraic* res, qui a enseigné aux enfans de ce  
*mieux se* faire, ou par quels sens ils sont in-  
*spondus* duits à ce faire? le sçay bien qu'ils re-  
*sant, Na* spondront que Dieu leur a donné  
*ture est* cest

cest instinct naturel, comme aux *scavante,*  
 bestes brutes : enquoy ils ne disent *bien que*  
 pas mal, si l'instinct naturel & le *elle n'ait*  
 temperament sont vne mesme cho- *apprins à*  
 se. L'homme, aussi tost qu'il est nay, *biē faire.*  
 ne peut pas exercer les propres œu- *Au liure*  
 ures de l'ame raisonnable, qui sont, *de Ali-*  
 entendre, imaginer & faire actes *men. &*  
 concernans la memoire: pource que *6. Epid.*  
 le temperament des enfans est mal *p. s. com.*  
 cōuenable pour telles choses, & fort  
 propre pour la vegetatiue & sensi-  
 tiue: comme celuy de la vieillesse est  
 propre & conuenable à l'ame rai-  
 sonnable, & mauuais à la vegetati-  
 ue & sensitive. Et comme le tempe-  
 rament qui sert à la prudence, s'ac-  
 quiert peu à peu au cerueau s'il pou-  
 uoit y entrer tout à coup, l'homme  
 scauroit tout à coup & à l'improui-  
 ste discourir & philosopher mieux q̃  
 s'il l'auoit appris aux escoles. Mais  
 comme la nature ne le peut faire, si-  
 nō avec laps de tēps, ainsi va l'hom-  
 me acquerant peu à peu la science.  
 que ce soit la raison & la cause se



# L' E X A M E N

*Le tempe  
rament se  
change  
tous les  
iours.*

void manifestement quand l'on con-  
sidere que depuis que l'homme est  
fort sçauant il vient peu à peu à se  
rendre ignorant, pource que iour-  
nellement ( iusqu'à la grande vieil-  
lesse & fin) il acquiert autre tempera-  
ment contraire. Quant à moy, ie co-  
gnoy que cōme la nature fait l'hom-  
me de semence chaude & humide  
( qui est le temperament qui ensei-  
gne à la vegetatiue & sensitiue ce  
qu'elles doyuent faire ) si elle le for-  
moit de semence froide & seche, il  
sçauoit, en naissant incontinent  
discourir & raisonner : & n'auroit  
l'adressè de tetter: pource que ceste  
temperature ne s'accorde à telles  
choies. Mais à fin que l'on cognois-  
se par experience que si le cerueau  
est temperé, selon que les naturel-  
les sciences le requierent, il n'est pas  
besoin de maistre qui nous ensei-  
gne. Il faut auoir esgard à vne chose  
laquelle aduient chacun iour, qui est  
que si l'homme tombe en quelque  
maladie, à raison de laquelle le cer-  
ueau

ueau change soudain son tempera-  
 ment (comme est la manie, melan-  
 colie & frenaisie) il luy aduient de  
 perdre (s'il est prudent) tout ce qu'il  
 sçauoit, & extrauague en ses propos:  
 & s'il est ignorant, il acquiert plus  
 grand esprit & habilité qu'il n'auoit  
 au parauant. I'ay ouy vn rustique  
 laboureur, estant frenetique, discou-  
 rir merueilleusement, recomman-  
 dant son salut aux assistans, & les  
 prians d'auoir egard à ses enfans &  
 à sa femme, s'il plaisoit à Dieu l'ap-  
 peller de ce monde, avec tant de  
 lieux de rhetorique, aussi grande ele-  
 gance & purité de vocables, que Ci-  
 ceron eust peu trouuer, en parlant  
 deuant le Senat: dequoy les assistans  
 esmerueillez me demanderent d'où  
 pouuoir proceder vne si grande elo-  
 quence & sçauoir en vn homme, le-  
 quel estant en santé ne sçauoit par-  
 ler? Et me souuient que ie fis respon-  
 ce que l'oratoire est vne science qui  
 prouient de certain poinct & degré  
 de chaleur, & que ce laboureur y  
 estoit

*Quand le  
 cerueau  
 se fait  
 chaud au  
 premier  
 degré,  
 l'homme est  
 rendu elo-  
 quent &  
 s'offre à  
 luy main-  
 tes choses  
 à dire:  
 ainsi ceux*



L' E X A M E N

*qui se tai-  
sent sont  
froids de  
cerueau,  
& ceux  
la q par-  
lēt beau-  
coup, sont  
chauds.  
La frenai-  
sie viēt de  
la colere  
amassée  
en la sub-  
stance du  
cerueau:  
humeur  
propre  
pour le  
Poëte.* estoit parüenu à raison de sa mala-  
die. Je pourroy bien parler d'un au-  
tre frenetique, lequel en plus de huit  
iours ne dist iamais parole qui ne  
fust bien à propos & accordante: &  
le plus souuent faisoit vn couple de  
vers bien formez. Et les assistans e-  
stonnez d'ouyr parler en vers vn  
homme, lequel estant en santé n'en  
sceut iamais faire vn: ie dis, qu'il  
n'auenoit gueres que celuy fust poë-  
te en la frenesie, qui l'estoit en san-  
té: pource que le temperament du  
cerueau, propre à l'homme sain,  
pour la poësie, ordinairement se doit  
changer en la maladie & faire cho-  
ses contraires. I'ay souuenance que  
la femme de ce frenetic, & vne sien-  
ne sœur ( qui s'appelloit Marigar-  
cia ) le reprenoyent de ce qu'il di-  
soit mal des saincts: dequoy le pa-  
tient ennuyé, parla à sa femme en  
ceste maniere, Je renie Dieu pour  
l'amour de vous: sainte Marie, pour  
l'amour de Marigarcia, & S. Pierre  
pour l'amour de Iean d'Olmede: &  
ainsi

ainsi il discourut par plusieurs saicts,  
 qu'il faisoit correspondre aux au-  
 tres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos  
 que tint vn iour vn page d'vn grand seigneur de ce Royaume, estant ma-  
 niaque : lequel, en santé, estoit re-  
 puté pour vn ieune homme de peu  
 d'esprit : mais estant tombé malade,  
 il auoit bonne grace en ses propos.  
 Il respondoit tant bien à ce qu'on  
 luy demandoit, & estoit tant mer-  
 ueilleux à descrire la forme pour  
 bien gouuerner vn Royaume (dont  
 il s'estimoit seigneur) que chacun  
 le venoit voir & ouïr. Et son pro-  
 pre maistre ne partoît gueres d'au-  
 pres de luy, priant Dieu qu'il ne  
 luy r'enuoyast sa santé & qu'il de-  
 mourast tousiours malade. Ce que  
 depuis se manifesta clairement : car  
 estant le page deliuré de ceste ma-  
 ladie, le medecin qui le pensoit s'en  
 alla prendre congé du seigneur &  
 maistre d'iceluy, en esperance de re-  
 ceuoir quelque recompense ou bon-  
 nes

*chose mer-  
 ueilleuse  
 d'un ma-  
 niaque.*



# L'EXAMEN

nes parolles : mais il luy dist ainsi.  
 Je vous assure, mōsieur le docteur,  
 que ie ne fus onques tāt fāché d'in-  
 fortune qui me soit aduenue, que ie  
 suis maintenant de voir mon page  
 guary : pource qu'il ne me sembloit  
 conuenable de changer vne tant sa-  
 ge folie à vn iugement tant lourd &  
 endormy qui luy demoure quand il  
 est en santé. Il m'est aduis q̄ de sage  
 & auisé qu'il estoit, vous l'avez fait  
 deuenir vn sot & vne beste, comme  
 auparauant : qui est la plus grande  
 misere qui puisse aduenir à vn hom-  
 me. Le pauvre medecin voyant le  
 peu de gré qu'on luy sçauoit de ce  
 qu'il auoit fait, s'en alla vers le pa-  
 ge, & en fin, apres plusieurs propos  
 tenuz de part & d'autre, le page luy  
 dist, Mōsieur ie vous remercie hum-  
 blement & vous baise les mains du  
 grand bien que vous m'avez fait, de  
 m'auoir fait recouurer mon iuge-  
 ment, toutesfois ie vous iure ma  
 foy, qu'il me fait mal aucunement  
 d'estre guary, pource qu'estant en  
 ma

ma folie, ie viuoye en la plus grande  
 consideration du monde, & pensoy  
 estre si grād Seigneur, que ie croyoy  
 ne se trouuer Roy sur la terre, qui  
 ne me fust vassal. Et combien que ce  
 fust mensonge, que m'en importoit  
 il, puis que ie prenoy aussi grand  
 plaisir en cela que s'il se fust trouué  
 veritable? Mais ie suis biē pis main-  
 tenant que ie me trouue vn pauvre  
 page, qui doit commander demain  
 au matin à seruir celuy q̄ ie n'eusse  
 daigné, estant malade, prendre pour  
 mon laquais. Que les philosophes  
 recoyuent tout cela & croyent se  
 pouuoir faire, est peu de chose: mais  
 si ie leur certiffioy maintenant par  
 histoires tres-veritables, que quel-  
 ques hommes ignorans (souffrans  
 ceste maladie) ont parlé en Latin,  
 sans l'auoir aprins estans en santé,  
 que diroyent ils? Je pourroye parler  
 d'une femme frenetique qui disoit à  
 tous ceux qui alloient la voir, leurs  
 vertus & vices: & aucunes fois ren-  
 controit, avec telle certitude qu'ont  
 de

*chose  
merueil-  
leuse à  
aucuns.*

*Exemple  
notable  
d'une fē-  
me frene-  
tique.*



## L' E X A M E N

de coustume ceux qui parlent par coniectures & signes : & pour cette cause personne n'osoit aller la voir, craignant la verité qu'elle découuroit. Et ce qui est encores dauantage: comme le barbier la saignoit, vn iour, elle luy dist, Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme se doit remariier avec vn foulon: ce qui se trouua veritable ( combien qu'il fut dit d'auanture) & s'accomplit deuant qu'il fust demy an. Il m'est aduis que deia i'entens dire à ceux qui fuyent la philosophie naturelle, que tout cela est vne moquerie & mensonge (& si d'auanture il est vray) que le Diable, selon qu'il est cauteleux & subtil, par la permission de Dieu entra au corps de cette femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choses merueilleuses. Mais il se trompent grandement, pource que le diable ne peut scauoir ce qui est à venir, n'ayant l'esprit de prophetie. Ils tiennent pour  
vn

vn fort argument de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas cōme cela peut estie, cōme si les choses difficiles & fort hautes estoient fuiettes aux rudes entendemens & se laissoient entendre d'iceux. Je ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont faute d'entendement, pource que ce seroit traualier en vain: mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes temperes selon que leurs œuures requerent, peuuent sçauoir plusieurs choses, sans en auoir particulièrement ouy parler, & sans les auoir aprinses de personne. Voicy donc qu'il dit, *Plusieurs aussi à cause que cette chaleur est prochaine des excremens ou affaisemens, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou bien boüillent & sont eschaufez de l'instinct furieux: à raison dequoy ils deuiennent Sibilles & prophetes & ceux que l'on cuide estre inspirez de l'oracle diuin, ven que cela aduiēt nō par maladie, mais par vne naturelle intemperature. Le poëte Marc citoyē de Syracuse*

*celuy par  
le au dor  
mant qui  
narre au  
fol la sa-  
pièce Ec-  
clesiast.  
chap. 22.*



L'EXAMEN

racuse estoit meilleur poëte lors qu'il estoit aliené de son esprit. Ceux qui ont cete chaleur lasche & moderee, sont entieremēt melācholiques, mais beau-

*Les Sibil-*  
*les admi-*  
*ses par*  
*l'Eglise*  
*Catholi-*  
*que auo-*  
*yent ceste*  
*dispositiō*  
*naturelle*  
*que dit*  
*Aristote:*  
*& de sur-*  
*plus, l'e-*  
*ssrit pro-*  
*phetique*  
*de Dieu.*

coup plus sages. Aristote cōfesse aper-  
tement, que pour la demesuree &  
extreme chaleur du cerueau, plu-  
sieurs hommes cōguoissent les cho-  
ses à venir, comme les Sibiles: ce  
qu'il dit ne proceder à raison de la  
maladie, mais de l'inegalité de la  
chaleur naturelle. Ce qu'il prouue  
par l'exemple de Marc Siracusain,  
qui estoit merueilleux en son poë-  
me, lors que pour la trop grāde cha-  
leur du cerueau, il estoit hors de soy:  
& quand ceste chaleur se venoit à  
moderer, il perdoit ceste industrie:

*Au pre-*  
*mier li-*  
*ure des*  
*prognost.*  
*7.*

mais il demeuroit plus prudent &  
plus sage. De maniere que non seu-  
lement Aristote admet, pour cause  
principalle de ces estraoges cas, le  
temperament du cerueau: mais aussi  
reprend ceux là qui disent, que c'est  
vne reuelation diuine & non pas  
vne chose naturelle. Hippocrate fut  
le



le premier qui appella ces choses merueilleuses, diuinitez, *s'il y a quelque chose de diuines maladies, elle demontre la providence diuine.* Par la-

quelle sentence, il en charge aux medecins de prendre garde, sur ce, aux

propos que tiendront les malades, à fin d'auiser ce qu'ils ont à faire. Mais

ce qui plus me rend émerueillé est que demandant à Platon d'où vient

que de deux enfans d'un mesme pere, l'un sçait faire des vers (sans que

personne luy ait enseigné) & l'autre trouuaillant en l'art de poësie, ne les

peut faire? il respond que celuy qui est nay poëte, est inspiré de la fureur

poëtique, & l'autre non. Parquoy Aristote a eu raison de le reprendre,

pouuant bien rapporter cela au temperament, cōme autres fois il a fait.

Quant à ce que le frenetique parle en Latin, sans l'auoir aprins, cela

monstre la consonance qu'il y a de la langue Latine avec l'ame raison-

nable: & comme nous prouuerons cy apres, il y a vn esprit particulier

&

*Quād les malades tiennent propos diuins, c'est signe que l'ame raisonnable est desliée du corps & par ainsi nul n'escape.*



# L'EXAMEN

& propre, pour inuenter les langues,  
 & sont les vocables Latins & ma-  
 nieres de parler en cette langue, tant  
 conuenables & raisonnables au sens  
 de l'ouye, que l'ame raisonnable  
 trouuant le temperament necessaire  
 pour inuenter vne langue fort ele-  
 gante rencontre incontinent la La-  
 tine & se plaist en icelle. Voire mes-  
 me est il facile à entendre que deux  
 inuenteurs de langues peuuent in-  
 uenter mesme vocables, ayans tous  
 deux mesme esprit & habilité. Si l'õ  
 vient à considerer que comme Dieu  
 crea Adam, & mit toutes choses de-  
 uant luy, à fin de leur donner le nom  
 qu'elles deuoyent auoir, s'il en eust  
 formé vn autre de mesme perfe-  
 ction & grace supernaturelle, &  
 que Dieu mesme luy eust enioinct  
 de donner nom à toutes choses, il est  
 certain & ne faut faire doute aucun,  
 que les noms qu'il leur eust donné,  
 n'eussent rencõtré avec ceux là d'A-  
 dam: pource que tous deux auoyent  
 à regarder à la nature de la chose,  
 qui

qui n'estoit qu'une. De ceste maniere, le phrenetique peut rencontrer avec la langue Latine, & parler Latin sans l'avoir appris, estant en santé: pource que se changeant, à cause de la maladie, le temperament naturel de son cerueau, il le peut faire ny plus ny moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les mesmes vocables (non pas avec telle disposition & elegance continuee) car c'est vn signe que le diable fait mouvoir la langue, comme l'Eglise enseigne à ses exorcistes. Aristote dit que cela *11. sect.* mesme est advenu à aucuns enfans, *prob. 27.* qui en naissant, ont dit quelques expressees parolles, que depuis ils ont teues, & reprend les philosophes vulgaires de son tēps, lesquels ignorans la cause naturelle de cest effect, l'attribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raison pour laquelle les enfans peuuent parler aussi tost qu'ils sont naiz, & pourquoy ils ne disent rien en apres, combien  
que



# L' E X A M E N

*Pour-  
quoy les  
enfans  
parlent  
aussi tost  
qu'ils sont  
naiz.*

que, sur ce, il ait dit maintes choses. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fust inuention du diable, ny effect surnaturel, comme pensent les philosophes vulgaires, lesquels ne pouuans comprendre la raison des choses hautes & subtiles qui concernent la philosophie naturelle, font entendre à ceux qui ne scauent gueres, que Dieu ou le diable sont auteurs des effects rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seiche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, peu de iours & mois apres qu'ils sont naiz, commencent à discourir & à philosopher: pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerōs cy apres) est fort approprié aux œures de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau suplee à ce que deuoit faire la longueur du temps: & pour plusieurs raisons est hastee & comme

me

me anticipee ceste soudaine tempe-  
 rature. Aristote fait mention d'au- *11. sect.*  
 tres enfans, qui commencerent à *probl. 27*  
 parler aussi tost qu'ils furent naiz,  
 & depuis se teurena, tout le temps  
 qu'ils n'eurent l'âge ordinaire &  
 conuenable, pour parler: & cest ef-  
 fect conuient à ce que nous auôs dit  
 du page, & des autres maniaques &  
 frenetiques, & mesmes se peut rap-  
 portes à ce que nous auons dit de  
 celuy qui parla incontinent Latin,  
 sans l'auoir apprins en santé. Au de-  
 mourant on ne sçauroit nier que les  
 enfans, estans au ventre de la mere,  
 & aussi tost qu'ils naissent, ne puis-  
 sent souffrir ceste mesme infirmité.  
 Quant au deuinement de la femme  
 frenetique, i'en pourray mieux don-  
 ner à entendre la raison à Ciceron,  
 qu'à ces philosophes naturels: car  
 Ciceron dechifrant la nature de  
 l'homme, l'appelle. *Animal pouruo-*  
*uant, caut, sage: de mainte sorte, d'e-*  
*sprit, ayant memoire, plain de raison &*  
*de conseil.* Et dit particulierement

*Au li-  
 ure, de  
 Diuina-  
 tione.*



L'EXAMEN

*Ceux qui parlent de la sante ont esté & une certaine force & nature qui annoncent les choses à venir, &c.* Les philosophes naturels errent en ce qu'ils ne considerent pas, comme fait Platon, que l'homme a esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de la diuine prouidence, & qu'il a les puissances pour cognoistre toutes les trois differences de temps: memoire pour le passé: les sens, pour le present: imagination & entendement pour l'auenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees: & autres, en la cognoissance des presentes: ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'un des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, a esté de voir de quelle certitude les malades disoyent les choses

*Argu-  
ment prin-  
cipal de  
Ciceron  
pour prou-  
uer que  
l'ame est  
incorrupti-  
ble.*

ses

ses à venir, spécialement eslans proches de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parolle expresse : & ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent q̄ la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloyent voir, par art diabolique: sçachent q̄ Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cognoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles, du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprits*, par laquelle on cognoit si l'esprit qui nous vient toucher est bon ou mauuais. Car le diable vient souuēt à nous en apparence de bon ange, pour nous tromper: au moyen de quoi auōs nous biē besoin de ceste grace & don surnaturel, pour le cognoistre & discer-



L' E X A M E N

*Gen. cha.  
49.*

ner, du bon. Ceux-là qui n'ont pas l'esprit propre à la philosophie naturelle, sont les plus esloignez de ceste grace, pource que ceste science & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance, qui est l'entendement: s'il est vray que, pour la plus part, Dieu s'accommode à departir ses graces, au bou naturel de chacun, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort (temps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrerent en sa chambre pour le voir: il annonça à chacun particulièrement ses vertuz & vices, & prophetisa ce qui leur deuoit auenir, & à leurs nepueux pareillement. Il est certain qu'il fit cela en l'esprit de Dieu: mais si l'escriture sainte & nostre foy ne le nous certifioient, comment ces philosophes naturels cognoistroient ils que c'estoit-là œuvre de Dieu: & œuvre du diable, ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les

vi

vices & vertus à ceux qui l'alloyent voir, veu que ce fait est semblable en partie, à celuy de Iacob? Ils pensent que la nature de l'ame raisonnable est fort elloignée de celle du diable: & que les puissances d'icelle, qui sont l'entendement, l'imaginative & la memoire, sont d'autre genre fort different: & sont enseignez par ce que si l'ame raisonnable informe vn corps bien organisé, comme estoit celuy d'Adā: elle sçait vn peu moins que le plus aduisé diable qui soit: & hors du corps, est pourueüe de puissances aussi hautes qu'il sçauroit estre. Et si les diables trouuent ce qui est à venir, en coniecturāt & discourant par aucuns signes: l'ame raisonnable en peut autant faire, quād elle se deliure du corps, ou qu'elle a ceste difference de temperament, qui est propre pour la prouidence. Parquoy est-il aussi difficile à l'entendement de trouuer cōme le diable peut sçauoir ces choses tant hautes & cachees, que d'en attribuer la cognoissance à



L'EXAMEN

*Aue Ro  
mains,  
cha. I.*

*L'homme  
auisé &  
discret,  
singe de  
Dieu.*

l'ame raisonnable. Il ne leur peut en-  
trer en l'entendement qu'il y ait si-  
gnes és choses naturelles, par les-  
quels on puisse cognoistre ce qui est  
à venir: & ie dy q̃ se treuuent indices  
pour cognoistre le passé, & le present  
& coniecturer l'aduenir, & aussi  
pour cōiecturer quelques secrets du  
ciel. *Les choses inuisibles d'iceluy, sont  
entendues de la creature du mode par  
les choses qui sont faites.* Celui qui au-  
ra puissance à cest effect, le trouuera:  
& l'autre sera tel que dit Homere,  
L'ignorant entend le passé & nō pas  
l'aduenir: mais celuy qui est auisé &  
discret est le Singe de Dieu, qui l'i-  
mite en plusieurs choses: & combien  
qu'il ne le puisse faire avec telle per-  
fection, si est-ce qu'il a quelque sem-  
blance à le retirer & contrefaire.

*Icy est demonstré & prouué que de  
trois seules qualitez, chaleur, humi-  
dité & siccité, prouiennent toutes  
les differences d'esprits qui se trou-  
uent en l'homme.*

CHA



**E**STANT au corps l'a-  
me raisonnable, il est  
impossible qu'elle puis  
se faire œuvres cōtrai-  
res & différentes, ayant  
son propre & particulier instrument  
pour chacune d'icelles. Cela se voit  
clairement en la faculté de l'animal,  
laquelle exerce œuvres diuerses és  
sens extérieurs, pource que chacun  
a sa particuliere & propre compo-  
sition. Les yeux en ont vne : l'ouye,  
vne autre : le goust, vne autre : le  
sentir ou flairer vne autre : le tou-  
cher vne autre. Car sans cela, ne se  
trouueroit qu'une sorte d'œuvre : le  
tout consisteroit ou en la veüe, ou au  
goust, ou au toucher : pource que l'in-  
strument determine & mesure la puis-  
sance, à vne action ou œuvre seule-  
ment & non pas à plusieurs. Estant  
dōc clair & manifeste ce que j'ay dit  
de ceste faculté qui passe és sens ex-  
térieurs, nous pourrons recueillir de



# L' E X A M E N

là ce qu'il y a és sens interieurs. Par ceste mesme vertu de l'animal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenance. Mais s'il est vray, que chacune œuure, requiere son instrument, particulier: il faut dire necessairement qu'il y a dedans le cerueau, vn instrument pour entendre, vn autre pour imaginer, & vn autre pour la memoire: car si le cerueau estoit entièrement composé & organisé d'une mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination. Et toutesfois nous y remarquons & voyons des œuures fort differentes, au moyen dequoy il est force d'auouer qu'il y a diuersité d'instrumens. Mais si l'on ouure la teste, & que lon fasse anatomie ou dissection du cerueau: on trouuera que le tout est composé d'une mesme substance, sans diuersité de parties. Seulement s'y trouvent quatre petits lieux, esquels estans bien regardez, sont faits & com

composez d'une mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener dequoy ils seruent en la teste, pource que Galien & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray usage d'iceux : mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier dequoy sert le ventricule droit, ny le fenestre, ny celuy qui est au milieu, ny le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste. Ils ont seulement affirmé, avec crainte & doute encores, que ces quatre cautez estoient les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent es animaux, pour donner sentiment & mouuement à toutes les parties du corps. Auquel œuure Galien a dit vne fois que le ventricule du milieu est le plus excellent & le premier : & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais ceste

*An liure  
huiſties-  
me des de-  
crets de  
Hipp. &  
de Pla. &  
au liure  
8. de l'v-  
sage des  
parties.*

*Liure 4.  
des de-  
crets de  
Hipp. &  
de Plat.  
& au li-  
ure 8. de  
l'usage  
des par-  
ties.*



# L' E X A M E N

doctrine n'est pas veritable, ny fondee en bonne philosophie naturelle pource que ne se trouuēt au corps humain, deux operations tant contraires ne qui s'empeschent tant cōme l'arraisonnement & la concoction des viādes & aliments. La raison est, que la cōtemplation demande repos, tranquillité & clarté es esprits animaux: là où la concoction se fait avec bruit & tēpeste: de laquelle operation s'esleuent plusieurs vapeurs qui detourbent & obscurcissent les esprits animaux: de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee que d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font avec vne si grande repugnance & contrariété. Ains Platon louē grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscu-  
ri

*An Dia-  
logue de  
la natu-  
re.*

rité & tenebres qui causent les vapeurs es esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschée à raisonner & faire les discours. Mais sās que Platon nous note ceste philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstāt que le foye & l'estomac soyent fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & propriété du quatrieme ventricule est de cuire & changer les esprits vitaux & les conuertir es animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé des trois autres, & l'a mis à part, esloigné cōme l'on voit, de peur que par l'operatiō d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschée. Car quāt aux trois petis lieux ou ventres de deuāt, ie croy que Nature les a faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, par ce que es



# L'EXAMEN

grands estudes & contemplations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concautez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estās lassées d'exercer leur office, tousiours deulent & font mal les instrumens, avec lesquels elles se sont exercees: comme à regarder trop & excessiuelement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement, auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource que ils sont tant proches & voisins que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le susdit argument, ny par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente, laquelle luy mōstre & offre les figures & phantasies, sūyuāt cecy d'Aristote, *Il faut que celuy qui entēd con-*

*tem*

*Au liure  
3. de l'A  
me.*

temple les phrenesies : ny la memoire, sans estre assistee de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons declare: nous entendrons aisement que toutes les trois puissances sont iointes & assemblees en chacun lieu ou ventricule : que l'entendement seul n'est en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination, au troisieme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste conionction & assemblee de vertuz & puissances, a coustume de se faire au corps humain, quand l'une ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre: cōme l'on void és quatre vertuz naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de Repousser ou reietter : lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblees en vn lieu, & non pas separees l'une de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a elle fait trois petis ventres, & en chacun d'iceux assemblé toutes les trois puissances raisonnables, puis que  
c'estoit



# L'EXAMEN

c'estoit assez d'un pour entendre, & faire l'office de la memoire? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçauoir pourquoy nature a fait deux yeux, & deux oreilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouïr, & que l'on peut voir d'un œil tant seulement? A quoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnées & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfectiō est d'autant plus certaine & asseurée qu'elle est appuyée de plus grand nombre d'icelles: pource que l'une ou deux, par quelque accident peuvent defaillir, & est bon & conuenable qu'autres demourent de mesme sorte, pour l'operation. En la maladie que les medecins appellent resolution ou paralysie, ordinairement se perd l'operation ou œuvre du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroient en leur entier & sans lesion, l'homme seroit

*Exēple.*

roit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pour ce qu'il a faite d'un seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui a accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grand perte & detrimēt à la veüe, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lesion d'une, toutes les trois sont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules sont composez d'une mesme sorte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prendre pour instrument les premieres qualitez & faire autant de differences principales d'esprit, qu'il y a, d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estat au corps, puisse exercer son œuvre, sans instrument corporel, qui luy ayde, c'est cōtre toute la



L' E X A M E N

la philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité & siccité, tous les medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les œuures de l'ame raisonnable. Et ainsi se voit par experience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes les puissances de l'homme sont lentes & tardifues à leur office: de maniere que l'estomac ne peut cuire la viande: les couillons faire leur semence, les muscles, bien demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner.

*Au liure  
Quod ani  
mimoret.  
chap. 5.*

Et pour ceste cause Galien a dit, que la froideur nuit apertement à tous les offices de l'ame: comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tant. Mais

*Au liure  
2. de par.  
ani. ch. 4.*

Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait de bon entendement. Au moyen dequoy peut on voir

voir apertemēt q̄ de la froideur pro-  
 uient la plus grande difference d'e-  
 sprit qui soit en l'homme, à sçauoir  
 l'entendement. Aristote demande *14. sect.  
 probl. 15.*  
 aussi pourquoy les hommes qui de-  
 murent en païs chauds, comme  
 l'Ægypte, sont plus ingenieux & ad-  
 uisez, que ceux là qui demurent en  
 païs froid? A quoy il respond que  
 l'excessiue chaleur du païs gaste &  
 consomme la chaleur naturelle du  
 cerueau, & le rend froid: au moyen  
 dequoy, les hommes deuiennent  
 fort raisonnables. Et au contraire la  
 grande froideur de l'air, fortifie la  
 chaleur naturelle du cerueau, & ne  
 permet pas qu'elle sorte & perisse: &  
 ainsi ceux qui ont le cerueau fort  
 chaud (dit-il) ne peuuent discourir  
 ny philosopher, ains se voyent in-  
 cōstans & instables en vne opinion.  
 A quoy il semble que Galien fasse *Au liure  
 de l'art  
 med. ch.  
 12.*  
 allusion, disant que l'hōme est mua-  
 ble, pource qu'il a le cerueau fort  
 chaud: & au contraire, qu'il est fer-  
 me & stable en son opinion, à cause  
 du



# L' E X A M E N

du cerueau qu'il a froid. Mais la verité est que de ceste qualité ne pro-  
 uient aucune difference d'esprit: de  
 maniere, qu'Aristote n'a voulu dire  
 que le sang froid en extremité fasse  
 l'entendement meilleur, si au moins  
 il n'est chaud. Il est bien vray que  
 l'inconstance de l'homme procede  
 d'une trop grande chaleur, laquelle  
 eleue les figures qui sont au cer-  
 ueau, & les fait bouillir: à raison de-  
 quoy se representent à l'ame plu-  
 sieurs images des choses, qui l'ap-  
 pellent & inuitent à la contempla-  
 tion d'icelles: & pour iouir de tou-  
 tes, elle laisse les vnes, & prend les  
 autres. Il aduiant autrement de la  
 froideur, laquelle rend l'homme fer-  
 me & stable en vne opinion pour ce  
 qu'elle tient les figures reservees de  
 maniere qu'elle ne les permet s'ele-  
 uer: ce qui se fait pour ce que ne se  
 represente à l'homme autre image  
 qui l'appelle. La froideur est de ceste  
 nature qu'elle empesche les mouue-  
 mens, non seulemēt des choses cor-  
 porelles,

porelles, mais aussi rend les figures & especes que les philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau & ceste fermeté & demeure semble plustost vne fetardise & endormissement que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté qui viét de l'entendement bien comprins & non pas de la froideur du cerueau. En apres, la siccité, humidité & chaleur demourent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sçache donner certainement à chacune difference d'esprit, la sienne: Heraclite a dit, *Splendor siccus, animus sapientissimus*, que l'esprit tres-aduisé est vne splendeur seiche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudence & sçauoir de l'homme: mais il n'a pas déclaré en quel genre de sçauoir l'homme est excellent, par le moyen de ceste siccité. Platon a entendu cela mesme,

Galien le  
recite au  
liure,  
*Quod ani-  
mi mores.*  
chap. 5.

An Dia-  
logue de  
la natu-  
re.



L'EXAMEN

me, quand il a dit, que l'ame entre au corps, tressage: mais que la grande humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceste humidité venant à se perdre & consommer, avec l'âge, & le corps deuenant sec: l'ame decouure le sçauoir & prudence qu'elle auoit au parauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles la sont les plus aduisees, qui tiennent en leur temperament, le plus de froideur & siccité: comme les fourmis & abeilles, lesquelles en prudence conuien-

*Horace  
pour mō-  
strer qu'il  
lissene fut  
pas igno-  
rant, dit  
qu'il ne  
fut pas  
conuert  
en pour-  
ceau.*

*Au liure  
Quod ani-  
mi mores,  
chap. 6.*

nent avec les hommes fort raisonnables. Outre plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienne plus d'humidité q̃ le pourceau, & qui ait moins d'esprit: & pour cette cause Pindare, pour taxer les Beociens d'ignorance, les appelle pourceaux, & sots, depourceuz de iugement. Galien dit aussi que le sang, pour la trop grande humilité qu'il a, rend les hommes simples. Et le mesme Galien recite que les comiques taxoyent de cela



cela les enfans d'Hippocrate, disans qu'ils auoyent beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doyuent tenir de ce vice: dequoy ie donneray cy apres la raison. Des quatres humeurs aussi que nous tenons, ne s'en trouuera pas vn qui soit si froid & sec que la melancolie: & de fait, Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez és lettres, ont esté melancholiques. Finalemēt chacun accorde que la siccité rend l'homme sage & aduisé: mais les philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Il n'y a que le Prophete Esaie, qui luy impose nom, quand il dit, *Vexatio dat intellectum*, pource que la tristesse & l'affliction gaste & consomme non seulement l'humidité du cerueau, mais aussi desseiche les os: au moyen dequoy l'entendement se fait plus subtil & aigu. Ce qui peut estre euidemment demon

*Au liure  
de la na-  
ture hu-  
maine.  
com. 11.*

*En la 30.  
sect. pro-  
ble. 1.*

*chap. 28.*



L'EXAMEN

monstré, en considerant plusieurs hommes lesquels reduits en pauvreté & misere sont venuz à dire & escrire choses dignes d'admiration: & depuis ayans eu la fortune prospere, & s'estans trouuez à leur aise ayans tout à souhait, n'ont rien dit ny escrit de bon. Car la vie à souhait, le contentement, le bon succez & plaisir relasche & humecte fort le cerueau, cōme dit Hippocrate, *Gaudiū relaxat cor*: comme s'il vouloit dire, Le cōtentement & la liesse amplifie & dilate le cœur, & luy donne chaleur & l'engraisse. Ce qui est facile à prouuer vne autre fois: car si la tristesse & l'affliction deseiche & consume la chair, & si pour cette raison l'hōme aquiert meilleur entendement: il est certain que son cōtraire, qui est l'alegresse, doit humecter le cerueau & abaisser l'entendement. Ceux là qui sont douëz de cette maniere d'esprit, & qui l'aquerent, s'adonnent volontiers aux passe temps, aux festins & bāquetz, à la musique, hantent

6. epil. p

5. tom. 9.

hantent les ioyeuses compagnies & fuyent au contraire ce qu'autresfois leur souloit donner plaisir & cōtētement. De là le vulgaire pourra scauoir d'où vient que l'homme sage & vertueux ayant esté pauvre, & montant en quelque grāde dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure? Ce qui aduiēt pource qu'il a aquis vn nouueau temperament, humide & rendant plusieurs vapeurs, qui fait que se viennent à effacer les figures qu'il auoit au precedent empreintes en la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit. Il est bien difficile de scauoir quelle differēce d'esprit peut proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit si fort à la faculté de la raison. Au moins, selon l'opinion de Galien, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, font l'homme fol & ignorant : & partant a il dit ainsi, *Animi dexteritas & prudentia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantia erit autor humor*

*Le cœur  
des sages  
où est la  
tristesse:  
le cœur  
des fols,  
là où est  
la liesse,  
Eccl.c.7.*

*Au 1. li-  
ure de la  
nature  
humaine,  
com.11.*



# L'EXAMEN

*humor melancholicus: sanguis, simplicitatis & stupiditatis: pituita natura, ad morum cultum nihil facit.* C'est à dire, La prudence & dextérité de l'ame raisonnable, ou de l'esprit vient de la colere: l'integrité & constance de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la simplicité & stupidité, du sang: le flegme ou la pituite ne sert à rien qu'à faire dormir. De maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flegme aident à ruiner & perdre la faculté de la raison: mais cela sentend des facultez ou esprits raisonnables, discourans & actifs & non pas des passifs: comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement, de la siccité. Or appellons nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert de rien l'entendement ny l'imagination. Elle donne à toutes matiere & figures, pour

Et pour- raisonner, suiuant le dire d'Aristote,  
 tant Cice- *Oportet intelligentem, phantasmata*  
 ro defi- *speculari*, de maniere que le propre  
 nissant la office

office de la memoire est de garder ces figures & fantasies, pour la contemplation de l'entendement : & pourtant si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inoëtion, Galien le dit ainsi. *Ad memoriam quidem recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mente cognita fuerint, quasi cellam quandam & receptaculum eorum, non inuentricem.* Et estant là son office, on peut entendre clairement, qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par estriainte. Ce qui se peut euidentement prouuer par le moyen de l'enfance : car en cest âge là, l'homme a meilleure memoire que en tous les autres, pource qu'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy estans vieux, nous auons meilleur entendement, & estans ieunes nous

*nature de  
l'esprit  
met la me-  
moire en  
sa défini-  
tion.*

*Au liure  
de l'office  
du mede-  
cin. com.  
4.*

*En la 30.  
sect. pro-  
ble. 4.*



# L'EXAMEN

apprenons plus viste & avec plus grande facilité : à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que celle des ieunes enfans, vn peu apres qu'ils sont nez est vuide & non empeschee à raison dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre apertement, en comparant la memoire du matin avec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargée & vuide, mais au soir elle est pleine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respōdre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elles ne peuvent  
te

tenir place : voire mesmes voyons nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuāt chacū iour, nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie donneroy ceste responce, & diroy que les vieilles gens ont bon entendement, pource qu'ils sont fort secs : & qu'ils n'ot point de memoire, pource qu'ils n'ont gueres d'humidite. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures ny plus ny moins que la cire dure mal-aisement peut receuoir la figure du seau, & la molle la recoit si facilement. Il auient au contraire es ieunes gens lesquels pour l'abondance de l'humidite de cerueau, sont despourueuz d'entendement, & ont bonne memoire, a cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisement s'impriment les especes & figures qui viennent de dehors, par le moyē de l'humidite. Que la memoire soit meilleure le matin q̄ le soir,



# L' E X A M E N

on ne le peut nier : mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en avant : le somme il de la nuit en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour desseiche & endureit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuit, font bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, d'autât que le dormir humecte le corps & fortifie toutes les facultez qui gouvernent l'homme.

*Au 5.  
Aphor.  
com. 26.*

*En la 4.  
section,  
probl. 5.*

Que le sommeil produise cest effect, Aristote mesme le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'une grande memoire, doit auoir faute d'entendement. Et celuy au contraire qui est prouueu de grand entendement, ne peut auoir bonne

*Au liure  
de la me-  
moire &  
reminis-  
cence.*

memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ceste maxime, pour prouuer q la  
me

memoire est puillance differēte de la reminiscēce & souuenance: car il forme son argumēt en ceste maniere. Ceux qui ont grande souuenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont despourueuz d'entēdement: & pourtant la memoire & la reminiscēce sont puillances contraires. La maieur, selon ma doctrine, est fausse, pource que ceux-là qui ont grande reminiscēce ou souuenance, ont faute d'entendement, & sont pourueuz d'une grāde imagination, comme ie prouueray bien tost: mais la mineur est veritable, combien qu'Aristote n'ait trouué la raison sur laquelle est fondee l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui est la troisieme qualité, pource qu'il n'y a au cerueau autre puillance raisonnable ny autre qualité qu'on luy peust donner: attendu que les sciences qui appartiennent à l'imagination, sont



# L' E X A M E N

celles que disent ceux qui radottent  
& sont transportez en la maladie, &  
non pas celles qui appartiennent à  
l'entendement & memoire. Et veu  
que la frenesie, la manie & la me-  
lancholie sont passions chaudes du  
cerueau, par cest argument on peut  
prouuer q l'imagination consiste en  
la chaleur. Il n'y a qu'une chose en  
quoy ie trouue difficulté : c'est que  
l'imagination est contraire à l'en-  
tendement, & aussi à la memoire:  
dequoy la raison ne se peut donner  
par l'experience, pource qu'une grā-  
de chaleur & siccité se peuuēt bien  
assembler au cerueau: comme aussi  
la chaleur & humidité en degré  
d'intension ou force. Et pour ceste  
cause, l'homme peut auoir grād en-  
tendement & grande imagination:  
grande memoire, avec une grande  
imagination: & certainemēt est-ce  
une chose merueilleuse de trouuer  
vn homme de grande imagination,  
ayant bon entendement & memoire.  
La cause de cela est que l'enten-  
de

dement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'a-  
uons prouué, de Galien. La grande  
chaleur gaste & consomme le plus  
delicat, & laisse le gros & terrestre.

*Au liure  
de l'art  
medic. ch.  
12.*

Par la mesme raison, la bonne ima-  
gination ne se peut assembler, avec  
beaucoup de memoire, pource que  
la chaleur excessiue resoult l'humidi-  
té du cerueau, & le laisse dur &  
sec: au moyen dequoy, il ne peut fa-  
cilement receuoir les figures. Ainsi  
ne se trouuent en l'homme plus de  
trois principales differéces d'esprit,  
pource que ne se trouuent que trois  
qualitez d'où elles peuvent venir:

*Tout ce  
qui est in-  
téperé ne  
peut lon-  
guement  
durer. Ga-  
lien liure.  
6. de la cō-  
seruation  
de santé.*

Mais dessous ces trois generales dif-  
feréces sont cōtenues plusieurs au-  
tres particulieres, à raisō des degrez  
ou force d'intēsiō q̄ peuent auoir la  
chaleur, l'humidité & la siccité. Tou-  
tesfois ne faut entendre q̄ de chacū  
degré des trois qualitez, resulte &  
prouiēne vne differéce d'esprit, pour  
ce que la siccité, la chaleur, & l'hu-



L'EXAMEN

Au 2. des  
Aphorif.  
com. 30.

Aulicre.  
Quod ant  
minores  
chap. 3.

midité peuuent venir à tel poinct,  
& estre telles, qu'entierement la fa-  
culté animale en est interellée, suy-  
uant ceste sentence de Galien, *Omnis*  
*immodica intemperies, vires exoluit.*

Tout ce qui est trop intēperé resoult  
& anichille les forces: ce qui est vne  
chose certaine: car combié que l'en-  
tendement se serue de la siccité, elle  
peut neantmoins estre si grande,  
qu'elle consomme ses œuures. Ce q̃

n'approuue Galien, ny les philoso-  
phes anciens: qui affirment que si le  
cerueau des vieilles gēs ne se refroi-  
dissoit, iamais ils ne deuiendroyent  
caducs, bien qu'ils se fussent rendus  
secs au quatriesme degré. Mais ils  
n'ōt point de raison en cela, pour ce  
que nous prouuerons en l'imagina-  
tion: car combien que ses œuures se  
fussent avec chaleur, passant le troi-  
sieme degré, elle cōmence inconti-  
nent à se perdre & ruiner: autant en  
aduient de la memoire, au moyen  
d'une trop grande humidité. Je ne  
peux dire maintenant en particulier

com

combien de différences d'esprit proportionnent à raison de l'intention & force de chacune de ces trois qualités: iusqu'à tant que cy apres, nous veniõs à deduire & raconter toutes les œuvres & actions de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: ce pendãt il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuvres de l'entendement: la premiere est, inferer: l'autre, distinguer: & la troisieme, eslire. Et de là se font & establisent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit facilement, & les oublie aussi tost. L'autre tarde à percevoir & retient long tẽps. La troisieme reçoit avec facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de différences: car elle a les trois comme l'entendement & la memoire, & de chacun degré resultet & procedet trois autres. Nous en parlerõs cy apres plus distinctement, quand nous donnerõs à chacune la science qui luy respõd en par-



# L' E X A M E N

ticulier. Mais celuy qui voudra con-  
siderer trois autres differences d'es-  
prit, trouuera y auoir certaines habi-  
litez en ceux qui estudiant: les vnes,  
naturellement disposees aux conté-  
platiōs claires & faciles de l'art que  
ils apprennent: mais quand ils sont  
mis aux obscures, hautes & diffici-  
les, c'est en vain q̄ le maistre en trai-  
te: en vain l'ō rasche de les represen-  
ter par bons exēples, ou d'en com-  
prendre vne autre figure par le mo-  
yen de l'imagination, pource qu'ils  
ne peuuent comprendre cela. En ce  
degré sont constituez tous les mau-  
uais lettrez de quelque faculté que  
soit, lesquels enquis des choses faci-  
les de leur art, disent tout ce qui se  
peut entendre: mais estās venuz aux  
choses plus hautes & subtiles, disēt  
mille absurditez. Autres esprits  
montent vn degré plus haut: car ils  
sont mols & faciles pour receuoir  
impression de toutes les reigles &  
considerations de l'art, claires, obs-  
cures, faciles & difficiles: mais la do-  
ctri



étrine, l'argumēt, la respōce, le dou-  
 te & la distinction, leur doit dōner  
 beaucoup à faire. Ceux là ont be-  
 soin d'ouyr la science, de bons mai-  
 stres qui sçachent beaucoup, auoir <sup>Liure 5.</sup>  
 quantité de liures & estudier en i <sup>de l'A-</sup>  
 ceux, sans cesser: car moins ils liront <sup>me.</sup>  
 & trauaillerōt & moins ils sçaurōt. <sup>De ces</sup>  
 De ceux là se peut auerer ceste sen- <sup>deux ma-</sup>  
 tence tāt celebre d'Aristote, *Intelle-* <sup>nieres d'es-</sup>  
*ctus noster est tanquam tabula rasa, in* <sup>prits, A-</sup>  
*qua nihil est depictū.* Nostre entende- <sup>ristote a</sup>  
 ment est comme vn tableau vuide, <sup>dit, celuy</sup>  
 auquel n'y a rien qui soit depeint, <sup>est tresbō</sup>  
 Il faut donc qu'ils entendent pre- <sup>quient d</sup>  
 mierement d'un autre, tout ce qu'ils <sup>tout de</sup>  
 doyuent sçauoir & apprendre: car <sup>soy-mes-</sup>  
 ils n'ont surce aucune inuētion. Na- <sup>me: & de</sup>  
 ture fait, au troisieme degré certains <sup>rechef ce-</sup>  
 esprits tant parfaits, qu'ils n'ont be- <sup>luy est bō</sup>  
 soin de maistres qui les enseignent <sup>qui obeiz</sup>  
 & leur montrent la maniere de <sup>au biē dī</sup>  
 philosopher: car d'une considera- <sup>sant. libr.</sup>  
 tion en laquelle ils sont acheminez <sup>r. ethi.</sup>  
 par le maistre, ils en tirent cent, &  
 sās dire mot, ils ont le cerueau plain



L'EXAMEN

de sçauoir. Ces esprits là trompe-  
rent Platon, & luy firent dire que

*Galié dit* nostre sçauoir est vne certaine ma-  
*que l'on* niere de reminiscence ou resouue-  
*inueté les* nance, les entendans parler & di-  
*arts, &* re ce qui n'entra ouques en la con-  
*que l'on* sideration des hommes. A ceux-là  
*cōpose les* est permis escrire des liures, & aux  
*liures, ou* autres, non: car l'ordre & moyen  
*par le mo* que l'on doit tenir, à ce que les  
*gen de l'é* sciences reçoquent tous les iours  
*icdemēt,* accroissement & plus grande perfe-  
*ou par la* ction, est d'assembler la nouvelle in-  
*memoire,* uention de nous qui viuons main-  
*ou par l'i* tenant, avec ce que les anciens ont  
*magina-* laissé par escrit, en leurs liures. Car  
*tion: mais* si chacun faisoit cela en son temps,  
*celuy q'es* les arts viendroyent à croistre, & les  
*crit, pour* hommes qui viendront apres, iouy-  
*ce qu'il a* roient de l'inuention & trauail de  
*memoire* ceux qui ont vescu premierement.  
*de plu-* La Republique ne deuroit pas per-  
*sieurs cho* mettre ny consentir q̄ tous les au-  
*ses, ne* tres qui ont faite d'inuention, escri-  
*peut rien* uirēt liures, & les fissent imprimer:  
*dire de* car ils ne fōt autre chose qu'un cer-  
*nouveau.* cle  
*As 1 li.*  
*ure de l'of*  
*fice d'une*  
*dec. com.*  
*2.*



cle des dictz & sentēces des auteurs  
 graues, & ne font que repeter & re-  
 dire : de maniere que prenant vne  
 piece deçà, l'autre de là, il n'y a ce-  
 luy qui ne fasse vn œuvre. Les es-  
 prits inuenteurs, sont dits en langue  
 Toscane, tenir du caprice, c'est à  
 dire d'une prompte fantasie, pour la  
 semblance qu'ils ont avec la chie-  
 ure, en leur aller & aduis. La chie-  
 ure ne veut iamais cheminer par vn  
 lieu plain, mais cherche tousiours  
 les endroits hauts & montagneux :  
 elle va par lieux scabreux & diffici-  
 les, où n'apparoist aucun chemin,  
 & ne veut aller en compagnie. Tel-  
 le propriété se trouue en vne ame  
 raisonnable, pourueüe d'un cerueau  
 bien composé & temperé : iamais  
 elle ne s'arreste à contempler : elle  
 n'est iamais en repos : elle veut sca-  
 uoir & entendre choses nouvelles.  
 De ceste maniere d'ame se verifie ce  
 dit d'Hippocrate, *Anima deambu-*  
*latio, cogitatio hominibus.* Car on trou-  
 ue autres hommes qui ne sortent  
 iamais

*Ceste ma-  
 niere d'e-  
 sprit est  
 fort dan-  
 gereuse  
 pour la  
 theologie,  
 à laquel-  
 le doit e-  
 stre pro-  
 pre l'en-  
 tēdemēt,  
 cōme de-  
 clare l'E-  
 glise ca-  
 tholique.*

*6. Epi p.  
 s. com. s.*



# L'EXAMEN

iamais d'une contemplation, & ne pensent point que l'on puisse decouvrir autre chose au mode. Ceux là ont la propriété de la brebis, laquelle iamais ne se de deuoye du chemin accoustumé, & n'ose cheminer par les lieux deserts: elle ne va que par les chemins cogueuz, & ne marche, sans que quelqu'un aille deuât. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commu-

*ceste dif-  
ferēce d'e  
sprit est  
bonne pour  
la theolo-  
gie: où il  
saut suy-  
ure l'au-  
thorité di-  
uine, de-  
clarée  
par les  
saints cō-  
ciles, &  
pas les s.  
docteurs.* ne opinion: qui iugent & traitent les choses d'une differente maniere, qui sont libres à dōner leur aduis & ne suyuent personne. Autres se recueillent, sont humbles, fort paisibles, se desians d'eux mesmes, & se tenans à l'aduis d'un graue auteur, qu'ils ensuyuent, desquels ils tiennent les propos & sentences pour vne science & demonstration, & iugent vanité & mesonge ce qui est dit au cōtraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estans iointes,

iointes, seruent beaucoup: car ny plus ny moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont accoustumé de mettre vne douzaine de cheutes, pour les mener & conduire promptement au pasturage nouveau & nō encores trouué. Ainsi est il conuenable de trouuer, és lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice pour decouurir aux entendemēs arrestez & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hōmes deuiennent plus sçauans tous les iours.

*Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la responce à iceux.*

## CHAP. VI.



N E des raisons, pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques aujourd'huy  
tant



# L'EXAMEN

tant celebree, est de ce que depuis qu'il fut iugé par l'oracle d'Apolon pour l'homme le plus sage du monde, il dist en ceste maniere, *Hoc unum scio, me nihil scire*. Je sçay vne seule chose, que ie ne sçay riē. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle a esté dite, pource que Socrate estoit vn homme tres-humble, ayant en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimant toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompez: car il n'y eut onques philosophe ancien, qui ait trouué ou aquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sceu que c'est, deuant la venue de Dieu, au monde, lequel nous l'a enseigné. Socrate a bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du philosophe, en tout ce qu'il sçait: voyant par experience que tout est plain de doutes

doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timida & incerta* chap. 9. *providentia nostra*. Les pensees des hommes timides & noz prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses, se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galien eut ceste mesme consideration, quand il dist, *Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinās cognitio: eam neque apud philosophos praesertim, dū rerum naturas perserutantur inuenies, multo sanè minus in re medica, imò ut verbo expediam, ne ad homines quidem venit*. Science est vne connoissance conuenable, ferme & laquelle iamaïs ne s'elongne de la raison: vous ne la trouuerez és philosophes, quand principalement ils recher

*Au liure  
introdu-  
ctoire,  
chap. 5.*



## L'EXAMEN

cherchēt les natures des choses: encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruient aux hōmes. Suyuant cela, l'homme ne peut auoir la vraye connoissance des choses: il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opiniō, qui le tiēt incertain & craintif sans aucune resolutiō de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principalement Galien note en cecy, est que la philosophie & la medecine sont les sciēces les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et si cela est vray, que dirōs nous de la philosophie que nous traitons, en laquelle se fait, par l'entendement, anatomie de chose tāt obscure & difficile, comme sont les puissances & habilitiez de l'ame raisonnable: en laquelle matiere s'offrent tāt de doutes & argumens, qu'il n'y a rien surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumētale  
(comme

(comme à l'imagination & à la mémoire) & l'auons dōné au cerueau, avec siccité, pour instrument, duquel il puisse exercer son office: chose fort eslongnee de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (constituans l'entendement separé de l'organe corporel) prouoyent facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estāt sortie du corps, elle dure à iamais: & se pouuant disputer & debatre l'opinion cōtraire, la porte demoure close, pour ne se pouoir démonstrer. D'auantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, à fin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne sçauroit conclure autre chose, pour ce qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit coniointe à aucune chose corporelle, elle mesme

*Au liure  
3. de l'a-  
me, ch. 4.*



# L'EXAMEN

me empescheroit la cognoissance  
des autres, cōme nous le voyons és  
sens exterieurs: en ce que si le goust  
est amer, tout ce que la langue tou-  
che, tient la mesme saveur: & si l'hu-  
meur cristallin est verd, ou de cou-  
leur palle, l'œil iuge tout ce qu'il  
void, de la couleur mesme qu'il tiét.  
La cause de cela est que *Intus exi-  
stens prohibet extraneum*. Ce qui est  
dedans, empesche le dehors. Ari-  
stote dit aussi que si l'entendement  
estoit meslé avec quelque instru-  
ment corporel, il seroit en qualité,  
pource que à celuy qui se ioint avec  
le chaud ou le froid, necessairement  
luy doit estre la chaleur cōglutinee.  
Et de dire que l'entendement est  
chaud, froid, humide ou sec, c'est vn  
propos abominable à l'ouye des phi-  
losophes naturels. L'autre principal  
doute est qu'Aristote & tous les Pe-  
ripatetiques cōstituent deux autres  
puissances, outre l'entendement, l'i-  
magination & la memoire: qui sont  
la Reminiscence, ou le resouvenir,  
&

& le sens commun, se fondans sur ceste reigle, *Potentia cognoscuntur per actiones*, Les puissances se cognoissent par les actions. Ils trouuent qu'outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par cōsequent de cinq puissances naist & procede l'esprit de l'homme & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auōs prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suyuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre chose au cerueau que garder les figures especes des choses, ny plus ny moins qu'un coffre tient & a en garde les accoustremens lesquels y sont mis. Et si par vne telle comparaison, nous deuons entendre l'office de ceste puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & fasse sortir les figures de la memoire, & les represente à l'entendement, ny plus ny moins qu'il est necessaire de trouuer

uer



# L'EXAMEN

*Au 2. li-  
ure de  
l'ame.*

uer qui ouure le coffre pour en tirer  
ce qui a esté mis dedans. Dauanta-  
ge, nous auons dit, que l'entende-  
ment & la memoire estoient puis-  
sances contraires & que l'une com-  
batoit avec l'autre, pource que l'une  
demande beaucoup de siccité  
& l'autre beaucoup d'humidité &  
mollesse au cerueau. Et si cela est  
vray, pourquoy est ce que Platon  
& Aristote ont dit que les hommes  
ayans la chair molle & delicate,  
ont bon entendement, veu que la  
douceur & mollesse est vn effect  
d'humidité? Nous auons dit aussi,  
que pour auoir bonne memoire, il  
falloit que le cerueau fust mol, d'au-  
tant que les figures se doyuent im-  
primer en iceluy, en pesant dessus,  
comme on fait le cachet sur la cire  
molle: car s'il estoit dur, il ne pour-  
roit pas facilement receuoir telle  
impression. Il est bié vray que pour  
receuoir prôptement la figure, il est  
nécessaire d'auoir le cerueau mol:  
mais pour conseruer & garder lon-  
guement

guement les especes des choses qui s'y impriment tous les philosophes tiennent que la duité & ficeité est necessaire: comme il appert en la cire & autre chose molle que la figure imprimée en icelle, s'efface aisément, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seiche. Par ce moyē voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisement les choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimée en icelle, est incontinent effacee, ny plus ny moins que si l'on vouloit seeller en l'eau. Autres au cōtraire, mettent en memoire avec grāde difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtant semble il chose impossible d'auoir cette difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement & de retenir long temps.

*Au liure  
de l'art  
de med.  
chap. 12.*



## L'EXAMEN

temps. Aussi est il difficile d'entendre comme il est possible d'imprimer tât de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, côme nous voyôs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprimé diuerses figures, il est certain, que les vnes effaceront les autres, par le mélange d'icelles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exercant la memoire, elle se rend plus facile à receuoir les figures: estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus, de l'esprit, desseiche & essuye la chair. Encores est il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancholie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps.

corps. Aristote dit q̄ l'entendement ne se sert de nul autre tāt que de cestuy-là : mais la difficulté est plus grande, quand on vient à cōsiderer que la melancholie est vn humeur gros, froid, & sec, & la colere de substance delicate, & de temperemēt, chaud & sec : & ce neantmoins la melancholie est plus propre à l'entendemēt que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison : pource que cest humeur ayde, par le moyen de deux qualitez à l'entendemēt, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur : & la melācholie ayde par la siccité, & non d'auātage : & contredit & nuit par la froideur & gros seur de substāce, qui est-ce que plus l'entēdement a en horreur. Ainsi dōc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancholie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudētia à bilioso humore proficiscitur, integritatis & constancia* *Aulit. r.*  
*erit author humor melancholicus.* *de la nature hu-*  
 La dexterité & prudence vient de la *maine,*  
*cons. r. r.*



# L'EXAMEN

colere: l'integrité & constance, de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le travail & la continuelle contemplation, en l'estude, en fait plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoyent faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit: de maniere que donnant & receuant, par le moyen de l'imagination, ils viennent à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignotoyent au precedent. Ils n'auoyent pas le temperament requis à icelles: car s'ils en eussent esté pourueuz, il ne leur eust pas esté besoin d'y travailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs autres sont contre la doctrine enseignée au precedent chapitre, pour ce que la philosophie naturelle n'a pas ses principes mathematiques, esquelles le medecin & philosophe (estant ensemble mathematicien) peut tousiours faire demonstration: mais venant à exercer son office, selon

lon l'art de medecine, il y commettra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, ( s'acertant tousiours par les mathematiques ) mais par l'incertitude de son art : & pour ceste cause Aristote a dit, *Non ideo malus medicus, si non semper sanat, dum nihil omiserit eorum que sunt ex arte.* Si le medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il ne ait obmis aucune chose qui cōcerne sō art: mais si le mesme faisoit quelque faute, es mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant, en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy, combien que nous ne fassions demonstrence de ceste doctrine, il ne faut pas, toutesfois, attribuer toute la faute à nostre esprit, ny pēser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre q̄ si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust q̄ faire avec la chaleur,

*Au liure  
I. de To-  
piques.*



# L'EXAMEN

la froideur, l'humidité & la siccité, ny avec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuyuroit q̄ tous les hōmes seroyēt d'un mesme entēdement, & q̄ l'arraisonnement de chacun seroit esgal. Et nous voyons par experience, qu'un homme entend mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux q̄ l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'un mieux disposé qu'e l'autre: & nō pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens, separez du corps, sont d'esgalle perfection & sçauoir.

Ceux qui suyuent la doctrine d'Aristote, voyans par experience qu'aucuns hōmes discourent mieux q̄ les autres, ont trouué vn eschappatoire tout apparēt, disans que l'un ne discourt mieux que l'autre à raison de la puissance organique de l'entēdement, & pource que le cerueau est mieux disposé, es vns qu'aux autres: mais pource que l'entendement humain (ce pendant q̄ l'ame raisonnable

ble demeure au corps) a besoin des figures & fantasies qui s'ot en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy, l'entendement viēt à discourir mal, & non par la faute, ny pour estre ioint à vne matiere mal organizee. Mais ceste responce est contre la doctrine du mesme Aristote, lequel prouue, que l'entendement est d'autant meilleur que la memoire est mauuaise: & au cōtraire que plus la memoire est grāde, plus l'entendement est lasche & abastardy: ce que nous auōs prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la confirmation de cela, Aristote demāde, pourquoy, estans vieux, nous auons tant mauuaise memoire, & bon entendement: & quand nous sommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entendement? Vne chose nous montre l'experience de cela, & ainsi le note Galien, que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau, souuēt esfois se perdent:

*Au liure  
de la me-  
moire &  
reminis-  
cence.*

*En la 30.  
sect. prob.*



# L'EXAMEN

les oeuvres de l'entendement, & demeurent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit auenir si l'entendement n'eust prins pour soy vn instrument particulier, outre celuy que les autres puissances tiennent. Je ne sçay que l'on peust respondre à cela, si n'est par quelque relation metaphysique composee d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux-mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui fasse tant de dommage & nuisance au sçauoir de l'homme que le meffange des sciences: que de traiter en la metaphysique, ce qui est de la philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu d'efficace: car il ne s'ensuit pas que, pource que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doye auoir vn organe ou instrument corpo



porel, pource q̃ les qualitez corpo-  
 relles qui seruent à la composition  
 de l'organe, n'alterent & ne chan-  
 gent pas la puissance, n'y d'elles  
 sortent les fantasies : & sont com-  
 me, *Sensibile positum supra sensum,*  
*quod non causat sensationem.* Cela se  
 voit clairement au toucher : car e-  
 stant composé de quatre qualitez  
 materielles, & ayant en soy quan-  
 tité & mollesse ou dureté, ce neant-  
 moins la main cognoist si vne cho-  
 se est chaude ou froide : dure, ou  
 molle : grande ou petite. Et si l'on  
 demande cōment la chaleur natu-  
 relle qui est en la main, n'empesche  
 au toucher, de cognoistre la chaleur  
 qui est en la pierre : nous responderōs  
 que les qualitez qui seruent à la cō-  
 position de l'organe, ne changent  
 point ny n'altèrent le propre organe,  
 ny d'icelles sortent especes pour les  
 cognoistre. Il appartient à l'œil de  
 cognoistre toutes les figures & quā-  
 titez des choses, & nous voyons  
 que l'œil mesme a sa propre figure

*Empedo-  
 cle disoit  
 q̃ les puis-  
 sances de-  
 uoyent a-  
 uoir la  
 mesme na-  
 ture de  
 l'obiet, à  
 fin de le  
 pouuoir  
 perceuoir  
 & pour-  
 tant il a  
 dit en ce-  
 ste manie-  
 re, Nous  
 sentons la  
 terre, par  
 la terre :  
 la liqueur  
 par la li-  
 queur : la  
 substance  
 aérée, par  
 l'air : & le  
 feu, par le  
 feu. Ce q̃  
 Galien ap-  
 prouue au  
 7. liure,  
 De Pla-  
 citis.*



# L'EXAMEN

& quantité & des humeurs & tuniques qui le cōposent, aucunes ont couleurs: & les autres sont transparentes: ce qui n'empesche point que par le moyen de la veüe, nous ne cognoissions les figures & quantitez de toutes les choses, qui sont mises devant nous. Et c'est, pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ny changer la puissance de la veüe: au moyen dequoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autāt dit de l'entendement: que le propre instrument d'iceluy (bien qu'il soit materiel, & ioint avec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy ne sortēt especes intelligibles qui le puissent alterer ou chāger: & la cause est que *Intelligibile possum supra intellectum, nō causat intellectum*. Et ainsi demeure il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir

auoir qui l'empesche. L'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre : car ny l'entendement ny aucun autre accident peut estre ( qualis ) attendu qu'ils ne peuuent estre, de soy, suiection d'aucune qualite. Et ainsi il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, avec le temperamēt des quatre premieres qualitez, afin que par ce moyen, il s'appelle ( qualis ) puis que le cerueau est le suiection de chaleur, froideur, humidite & siccite, & non l'entendement. Quant à la troisieme difficulte qu'ameinent les Peripatetiques, disans que pour faire à l'entendement, vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalite de l'ame raisonnable: nous disons qu'il y autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traicterōs au chapitre ensuyuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuvre, ne demonstre



# L'EXAMEN

pas diuersité de puïssances: car comme nous prouuerons cy apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroyent d'auantage, dix ou douze puïssances au cerueau. Mais pource que toutes ces œures conuiennent en vne principale raison, elles ne denotent pas plus d'une imagination, laquelle se diuise, en apres, en plusieurs particulieres differences, à raison des diuerses actions d'icelle. Composer les especes en presence des obiects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puïssances generales (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulieres. On peut respondre au troisieme argument que la memoire n'est qu'une mollesse de cerueau, disposée (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce  
que

que l'imagination perçoit, en la  
mesme sorte que l'on voit au papier  
blanc, & en celuy qui doit escrire.  
Car cōme l'escriuāt escrit au papier  
les choses qu'il ne veut estie mises  
en oubly, & lesquelles il retourne  
lire apres les auoir couché par es-  
crit : ainsi doit-on entendre que l'i-  
magination escrit en la memoire les  
figures des choses que les cinq sens  
& l'entēdement ont cogneu, & au-  
tres qu'elle forge elle-mesme. Et  
quand elle se veut souuenir d'icel-  
les, Aristote dit qu'elle retourne les  
voir & contempler. Platon s'est ser-  
uy de ceste maniere de comparai-  
son, quand il a dit, que craignant le  
peu de memoire de la vieillesse, il se  
hastoit d'ē faire vne autre de papier  
(qui sont les liures) afin que son tra-  
uail ne se perdist: & que celui qui le  
voudroit lire, en apres, se le represē-  
tast. L'Imagination en fait autāt, es-  
criuāt en la memoire ce qu'elle re-  
tourne à y lire, quād elle s'ē veut sou-  
uenir. Aristote a touché le premier

*Au 4. li-  
ure de l'a-  
me.*



# L'EXAMEN

Au 3. li-  
ure de  
l'ame.

ceste sentence : & puis apres Ga-  
lien, lequel a dit en ceste maniere,  
*Pars enim anime duæ imaginatur*  
*quæcunque ea sit, hæc eadem recorda-*

Au 2.  
liure du  
mouue-  
ment des  
muscles.

*ri videtur.* Car la partie de l'ame,  
laquelle imagine, quelle elle soit,  
semble rememorer les mesmes  
choses. Ainsi voit on clairement,  
pourquoy les choses que nous ima-  
ginons soigneusement & avec vn  
grand soucy, s'impriment bien en  
la memoire : & ce que nous trai-  
tons, par vne legere consideration,  
s'oublie incontinent. Et comme  
l'escriuain qui fait vne bonne let-  
tre, la rend propre à lire, ainsi ad-  
uient à l'imagination: car si elle im-  
prime ou seelle avec force, la figure  
demeure au cerueau bien impri-  
mee & marquee: autrement, à peine  
se peut elle cognoistre. Cela mes-  
me aduient aussi aux escrits an-  
ciens, lesquels, pource qu'une partie  
est entiere, & l'autre gallee, (avec le  
temps) ne se peuuent bien lire, si ne  
est avec grande peine & discretion.

L'I

L'imagination en fait proprement autant, (quand se sont perdues, en la memoire, aucunes figures & qu'autres demourent) dequoy est procedé l'erreur d'Aristote, qui a pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiscence ou souuenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pour ce que l'imagination (qui est celle qui cause la souuenance) est contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choses, & se souuenir d'icelles, apres les auoir sceu, est œuvre de l'imagination: comme escrire quelque chose, & la retourner lire, est œuvre de l'escriuain & non pas du papier. Et ainsi la memoire demeure pour puissance passive & non active, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'une commodité, à ce qu'un autre y puisse escrire. Au quatriesme doute se peut respon



L'EXAMEN

respondre, que ne sert rien à l'esprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons souuentefois auoir vn temperamēt separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroyent en la mesme qualité & mollesse, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerōs qu'elle est plus douce & delicate que celle des hommes: & ce neantmoins, les hommes communement, ont meilleur esprit que les femmes. La raison de cela est naturelle, que les humeurs qui font la chair douce, sont flegme & sang, pource qu'ils sont tous deux humides (comme nous l'auōs desia noté) desquels Galien a dit, qu'ils font les hommes simples & bons: & au contraire les humeurs qui endureissent la chair, sont la colere & la melancholie: dont procede la

pru

*Les mols,  
blancs &  
gras n'ont  
l'humeur  
melancho  
lic.*

*Gal. au li  
ure, des  
lieux affe  
ctez, c. 6.*



pudence & le ſçauoir des hommes:  
 de maniere que d'auoir la chair dou  
 ce & delicate, c'eſt vn plus mau  
 uais ſigne, que de l'auoir ſeiche &  
 dure. Parquoy és hommes ayans vn  
 egal temperamēt, par tout le corps,  
 il eſt fort aiſé de recueillir la manie  
 re de leur eſprit, par la douceur ou  
 molleſſe, ou durté de la chair: car ſi  
 elle eſt dure & aſpre, elle demon  
 ſtre ou bon entendement ou bon  
 ne imagination: & ſi elle eſt molle  
 & delicate, elle denote le contraire  
 qui eſt bonne memoire, & peu  
 d'entendement & moins d'imagi  
 nation. Et pour ſçauoir ſi le cerueau  
 eſt correfpondant, il faut conſide  
 rer les cheueux: car ſ'ils ſont gros,  
 noirs, aſpres & eſpais, c'eſt l'indice  
 d'vne bonne imagination, ou d'vn  
 bon entendement: & ſ'ils ſont de  
 licats & doux, c'eſt ſigne d'vne grā  
 de memoire & non d'autre choſe.  
 Mais celuy qui voudra diſtinguer  
 & cognoiſtre ſi c'eſt entendement  
 ou imagination (quand les cheueux  
 ſont

*Entre les  
 beſtes bru  
 tes, nulle  
 n'apro  
 che de la  
 prudence  
 humaine  
 tant que  
 fait l'E  
 lephant  
 qui a la  
 chair la  
 plus dure  
 & rude  
 de tous.*



# L' E X A M E N

*Le ris des dets & le marcher de l'homme declarent iceluy. Eccle. ch. 29.* sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quant au rire : car ceste passion decouvre fort que telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs philosophes se sont efforcez la sçauoir : mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres qui fassent l'homme subiect

*Hippo. 6. des apho ris. 53.* à rire. *Desipientia quæ cum risu fiunt, securiores : quæ uerò cum solitudine, periculosiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rient, c'est bon signe, & sont plus asseurez: mais s'ils sont souciez & fachez, ils sont en danger : car le premier se fait par le moyē du sang, qui est vne humeur fort benine : & l'autre, au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement

ment à entendre tout ce qu'en ce cas, on desire sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'une approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dict, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant cõtente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menéz pareillemēt les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous approuuons souuentes fois les propos aiguz & subtils, en baissant la teste. Dauantage, quād l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennent fort bien: de maniere que s'ils ne sont bien conuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'alegresse. De là *chose notable.* vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination: & ce qui est encores plus notable, nous voyons que ceux là lesquels ont grace à parler,



# L'EXAMEN

parler, & qui sont facetieux, ne rient  
 jamais de ce qu'ils disent, ny de ce  
 qu'ils entendent dire aux autres:  
 pource qu'ils ont l'imagination tât  
 delicate & subtile, que la propre  
 grace de leurs parolles & gétils de-  
 uis, ne correspond & ne leur agree,  
 comme ils voudroyent. A quoy l'on  
 peut adiouter que la grace (outie la  
 bõne propositiõ qu'elle doit auoir)  
 doit estre nouuelle & non jamais  
 ouye ny veuë: ce qui n'est propre  
 seulemēt à l'imagination, mais aussi  
 aux autres puissances qui gouver-  
 nent l'hõme. Parquoy nous voyons  
 que l'estomac s'ennuye d'une mes-  
 me viande & qu'il l'abhorre, quand  
 il en vse deux fois: la veuë, en ceste  
 maniere a en horreur vne mesme  
 figure & couleur: l'ouye, vne mesme  
 resonnance, pour bõne qu'elle soit:  
 & l'entendement, vne mesme con-  
 templation. C'est aussi pourquoy le  
 beau parleur ne rit de la grace qu'il  
 a en son parler: car deuant que la  
 grace sorte de sa bouche, il sçait  
 desia



defia ce qu'il doit dire. Parquoy ie  
 conclu que ceux qui sont beaucoup  
 facetieux, sont tous depouruenz d'i-  
 magination : & ainsi toute grace &  
 propos sortant de leur bouche (bien  
 qu'il soit parauanture assez maigre  
 & froid) leur conuient fort bien. Et  
 pource q̄ ceux là qui sont fort san-  
 guins, ont beaucoup d'humidité (la-  
 quelle nous auons dit estre contrai-  
 re & nuire à l'imagination) ils sont  
 aussi fort facetieux. C'est le propre  
 de l'humidité, laquelle, pour sa  
 mollesse & douceur, oste les forces  
 à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle  
 pas tāt. Et ainsi elle se trouue mieux  
 avec la siccité, pource qu'elle a-  
 guise ses actions : ioint que là où se  
 trouue beaucoup d'humidité, c'est  
 signe que la chaleur est lasche &  
 remise : car il ne la peut resoudre ny  
 consommer : & avec vne chaleur  
 tant petite, la puissance imaginati-  
 ue ne peut exercer son operatiō. De  
 là s'ensuit que les hommes de grand  
 entendement sont fort facetieux,  
 pour

*Gal. li. 6.  
 de la con-  
 seruation  
 de la san-  
 té.*



# L'EXAMEN

pource qu'ils sont depourueuz d'imagination. Comme on lit de ce grand philosophe Democrite & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoissons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayans les cheveux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entendement ou en imagination: de maniere qu'Aristote se trompe en cest endroit, & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argument que se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quād cest elemēt domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, de laquelle se sont amassez les autres elemens. Si le cerueau est mol avec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à recevoir & puissante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennēt fort, comme

me l'on voit aux peintures faites à huyle, lesquelles ne reçoivent aucun dōmage du Soleil ny de l'eau: de maniere que si l'on espond de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible en apres, de l'effacer: voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisible avec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il reçoit aisement, la figure se vient aussi à effacer aussi aisement, pource que l'humidité de l'eau n'a point de gresse, à laquelle les especes se puissent conglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se connoissent es cheuaux: celle qui viēt de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est



# L'EXAMEN

n'est en penetrant, pour y estre assise: ou en la maniere que les oiseaux se prennent à la glus, & les mouches, au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & qu'elle ne se peuvent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amolissent la substance du cerueau ( ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigtz ) bien que les esprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs, comme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux fassent ce que j'ay dit cy dessus, & amollissent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons desia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseiche, voire mesme les medecins disent que le moderé engresse. On respond à l'argument huictiesme qu'il y a deux genres de melancholie:

vne

*Galien au li. 2. de la cōseruation de la santé.*



vne naturelle, qui est comme la lie  
 du sang, duquel le temperament est  
 froideur & siccité, avec vne fort  
 grosse substance: elle ne sert de rien  
 à l'esprit, ains rend les hōmes igno-  
 rans, lasches & subiects à rite: &  
 pource qu'ils ont faite d'imagina-  
 tion, elle s'appelle (*atra bilis*) ou co-  
 lere aduste & brulante, laquelle se-  
 lon l'opinion d'Aristote, fait les hō *En la 3.  
sect prob.*  
 mes tres-sages, de laquelle le tem-  
 perament est diuers, comme celuy  
 du vinaigre. Aucunefois a l'effect  
 de chaleur, aucunefois il refroidit:  
 mais il est tousiours sec & de sub-  
 stance fort delicate. Ciceron con-  
 fesse qu'il estoit tardif d'esprit, pour-  
 ce qu'il n'estoit pas melancholi-  
 que aduste: en quoy il dit vray: car  
 s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si  
 eloquent, pource que les melan-  
 choliques adustes ont faite de me-  
 moire, à laquelle appartient le parler  
 avec grand appareil. Ceste colere a  
 vne autre qualité, qui sert beaucoup  
 à l'entendement, qui est d'estre res-  
 plan

*Horace  
dit d'Ore  
ste qu'e-  
stant fol,  
il ne fai-  
soit mal à  
personne:  
mais qu'il*



# L'EXAMEN

trouuoit  
propos  
fort sub-  
tils, à cau-  
se de la  
splendeur  
de sa co-  
lere: &  
pourtaut il  
a dit, In-  
sit quòd  
splendida  
bilis. ser.  
3.

plandissante, comme l'agathe, au  
moyen de laquelle splendeur, elle  
dōne lumiere au dedās du cerueau,  
à fin que les figures se voyent bien.  
Et ceste est l'opinion d'Heraclite,  
quand il a dit: *Splendor siccus, ani-  
mus sapientissimus*. La melancholie  
naturelle n'a pas ceste splendeur,  
ains son noir est mort. Or nous  
prouuerons cy apres comme l'ame  
raisonnable a besoin d'auoir au cer-  
ueau vne lumiere & d'estre esclai-  
ree, pour voir les figures & especes.  
On peut respondre au neuuiesme ar-  
gument, que la prudence & dexte-  
rité de l'esprit que dit Galien, ap-  
partient à l'imagination, par le  
moyen de laquelle se cognoist ce  
qui est à venir: & pour ceste cause  
Ciceron a dit, *Memoria praterio-  
rum, futurorum prudentia*. C'est à di-  
re, La memoire est du passé, & la  
prudence de ce qui est à venir. La  
dexterité de l'esprit, est ce que nous  
appellons subtilité, engin, finesse &  
ruse: & pourtant Ciceron a ainsi  
dit,

Au Dia-  
logue de  
la vieil-  
lesse.

dit, *Prudentia est calliditas quæ ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum.* Prudence est vne ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le choix du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, poutce qu'ils ont faite d'imagination: & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grand sçauoir, es lettres qui appartiennent à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde. Galien a tresbien dit que ceste maniere de prudence, procede de la colere: car Hippocrate con-  
 tant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escrit qu'il estoit au champ, deslourz vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'vne pierre, & environné de bestes brutes, mortes & depecees: dequoy Hippocrate, fut esmerueillé, & luy demanda

*Aux  
Tusculanes.*

*En l'Epi-  
stre à Da-  
ma.*

*Notez  
que les  
hommes de  
grand en-  
tendement  
ne se sou-  
cient pas  
de l'orne-  
ment de*

h



# L' E X A M E N

leur corps que luy seruoient ces animaux ain-  
ils sont si: à quoy il respondit qu'il cherchoit  
tous mal l'humeur qui rend l'homme vacil-  
propres lant, rusé, double & cauteleux: &  
ords & qu'il auoit trouué (en faisant anat-  
crasseux mie de ces bestes brutes) que la co-  
nous en lere estoit cause d'une propriété rât  
donnoit la mauuaise: & que pour se vanger des  
raison au hommes rusez & cauteleux il vou-  
cha. 3. & loit faire en eux, ce qu'il auoit fait,  
14. au renard, au serpent, & au singe.

Aux  
Rom. ch.  
8.

aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia  
carnis inimica est Deo.* La prudence  
de la chair est ennemie de Dieu.  
Platon en donne la raison, quand il  
dit. *Scientia quæ est remota à iustitia,  
culliditas potius, quam sapientia est  
appellanda.* La science qui est esloi-  
gnee de iustice, merite plustost le  
nom de ruse & finelle que de sa-  
pience. Comme s'il vouloit dire, il  
n'est pas raisonnable qu'une science  
laquelle est separee de la iustice  
s'appelle science: mais elle se doit

ap

appeller astuce ou malice de laquelle le Diable se sert tousiours, quand il veut faire mal aux hommes. *Ista sapientia non est de sursum descēdens, sed terrena, animalis & diabolica*, c'est à dire, ceste sapience ne descend du ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou sciēce, coniointe à la droiture & simplicité: par laquelle les hommes cognoissent le bon & reprennent le mauvais: Gallien dit qu'elle appartient à l'entendement, pource qu'en ceste puissance n'est point comprins la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas cōme se peut faire le mal: le tout est en icelle, droiture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui rencontre ceste maniere d'esprit, s'appelle droit & simple: & pour ceste cause Demosthene voulant captiuer la bienveillance des iuges, en vne harāgue que il fit contre Æschines, les appelle droicts & simples, eu egard à la simplicité & integrité de leur office, du-

chap. 3.

*Au li-  
ure 3 des  
progno.  
com. 2.*

*En la  
harangue  
pour Syl-  
la.*



L' E X A M E N

quel Cicerō dit ainsi, *Simplex est officium, atque una bonorum omnium causa.* L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bons, vne. La froideur & siccité de la melancholie sert d'instrument à ceste maniere de sçauoir ou science: mais elle doit estre composee de parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doubte, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne la treuve incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'un temperament à ce conuenable: mais demeurant vn peu en la contemplation de ce qu'il veut sçauoir, incontinent acourt au chef la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperament du cerueau, iusqu'à tant qu'elle vienne au poinct necessaire. Il est vray que la grande consideration nuit aux vns & sert aux autres: car si au cerueau defaut peu, pour venir au poinct,

*Notex  
cōbien im-  
porte de  
travail-  
ler aux  
lettres,  
puis que  
defaillāt  
au cer-  
ueau le tē-  
perament  
conuenā-  
ble, la ve-  
rité d'v-  
ne chose  
s'acquier  
par la cō-  
empla-  
tion.*

point, de la chaleur conuenable, il faut aussi cōtempler, peu de temps: car s'il passe outre, & s'il contemple plus long tēps, incontinent l'entendement se trouble, par la presence de beaucoup d'esprits vitaux: au moyen de quoi il ne parvient & ne touche à ceste verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons plusieurs hōmes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bien: mais quand ils ont pensé à ce qu'ils doyuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de tēps, à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la reste, & fasse en sorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent: & ainsi ceux là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

*Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre*



L'EXAMEN

premieres qualitez, tant pour demourer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

CHAP. VII.

*Au Phé-  
dre.*



Platon tient pour chose véritable que l'ame raisonnable est vne substance sans corps, spirituelle, non sujette à corruption, ni à la mort, comme celle des bestes brutes: laquelle (sortie du corps) ha vne autre meilleure vie, & plus trāquille: mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme ha vescu selon la raison: car autrement mieux eust valu à l'ame, demourer tousiours au corps, que souffrir les tourmens, desquels Dieu chastie les mechans. Cete conclusion est bien tant illustre & catholique, que s'il l'a trouuee par la felicité de son esprit, à iuste cause, est il surnommé le

*En l'A-  
pologie.*

## DES ESPRITS. 85

le divin Platon. Mais bien qu'elle soit telle que l'on voit, iamis toutesfois Galien ne l'a peu cōprendre en son entendement: ains tousiours la eu pour suspecte voyant radoter l'hōme, & sortir de son sens, quand il ha le cerneau trop echaufé: & au contraire, le voyant retourner en son bon sens, en luy apliquant medecines froides. Et pourtant il a dit, qu'il eust esté bien aise, que Platon eust esté en vie, pour luy demander, comme il estoit possible que l'ame raisonnable fust immortelle, ven qu'elle se change & altere si aisement, par la chaleur, froideur, humidité & siccité: attendu mesmement qu'elle s'en va du corps par vne grande ardeur de fièvre continue, ou par vne grande perte de sang, ou en beuvant la cigue, ou par autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle estoit sans corps, & spirituelle (comme dit Platon) la chaleur) estant

*Plato di-  
uin.*

*Au liu-  
re, Quod  
animi mo-  
res, ch. 3.  
& 9. de  
placit.  
Hippo &  
Plat.*

*Au dia-  
logue de  
la nature.*



L'EXAMEN

perdre ses puïssances, & ne luy em-  
pescheroit ses operations. Ces rai-  
sons ont confondu Galien, & l'ont  
fait desirer que quelque Platonique  
l'en resolust, & pense qu'il n'en ait  
trouué en sa vie: mais depuis qu'il  
fut mort, l'experience luy môstra ce  
que son entendement ne peut com-  
prendre. Parquoy, il est certain que  
la certitude infallible de l'immor-  
talité de nostre ame, ne se tire pas  
des raisons humaines, & encores  
moins se trouuent argumens, qui  
prouuent qu'elle soit corruptible:  
car on peut facilement respondre  
aux vns & aux autres: nostre seule  
foy diuine nous fait certains & re-  
soluz de l'immortalité d'icelle. Ce  
neantmoins Galien n'a point eu  
raison de s'empescher & embaras-  
ser en ceste maniere par argumens si  
legers: car ce n'est pas bien recueil-  
ly en philosophie naturelle, de di-  
re que les ceuures qui se doyuent  
faire, par le moyen de quelque in-  
strument, defaillent en l'agent prin-  
ci

Il est cer-  
tain que  
Galien, en  
mourant,  
descendit  
en enfer,  
& vid  
par expe-  
rience que  
le souma-  
nisme  
n'est pas  
bon, ne  
les pou-  
uât con-  
fesser:  
ce mede-  
cin eut co-  
gnouissan-  
ce de la  
doctrinne  
Euange-  
lique, &  
ne la re-  
ceut: au  
liure 2.  
de differ.  
puls. cha.  
3.

cipal, pour ne sortir à l'auanture. Le  
 peintre qui peint bien, tenant le  
 pinceau conuenable à son art, n'est  
 pas coupable, quand avec le mau-  
 uais, il fait quelques traits & lignes  
 mauuaises : aussi n'est ce bien argu-  
 menté de penser que l'escriuain ait  
 aucune lesion ou defect en la main,  
 quand par faute de bonne plume,  
 force luy est d'escrire, avec autre  
 chose. Galien considerât les œuvres  
 merueilleuses qui sont en l'vniuers,  
 & de quel sçauoir & prouidence  
 elles sont faites & ordonnées, a re-  
 cueilly qu'il y auoit vn Dieu au  
 monde : encore q̄ nous ne le voyons  
 pas des yeux corporels, duquel il a  
 dit ces paroles, *Deus nec factus est a-*

*liquando, cum perenniter ingenuus sit,*  
*ac sempiternus.* Dieu n'a point esté

Au liure,  
 de la for-  
 mation du  
 fruiet.

fait, veu qu'il est increé & eternal.  
 Et en vn autre endroit, il dit, q̄ l'a-  
 me raisonnable ny la chaleur natu-  
 relle ne faisoit pas le bastiment &  
 cōposition du corps humain : mais  
 Dieu, ou quelque intelligence soit



# L'EXAMEN

sage. De là se peut former vn argument contre Galien, pour rembar-  
rer & desfaire sa mauuaise conse-  
quence, qui est de ceste maniere.

*Argum-  
ent contre  
Galien, q  
pense l'a-  
me corru-  
pible.*

Tu as soupçon que l'ame raison-  
nable soit corruptible, pource que  
si le cerneau est bien temperé, il  
vient à bien discourir & philo-  
sopher: & s'il s'eschauffe, ou re-  
froidit plus qu'il ne faut, il radot-  
te & dit mille absurditez. Cela  
mesme se peut inferer & conclure  
en considerant les oeuvres que tu  
dis estre de Dieu: car s'il fait vn  
homme en lieux temperez (esquels  
la chaleur n'excede la froideur, ny  
l'humidité, la siccité) il le rend fort  
ingenieux & discret: mais si la re-  
gion n'est temperee, tous les hom-  
mes qui y sont engendrez sont fols  
& ignorans. Et pour ceste cause le  
mesme Galien dit, qu'en Scithie par  
merueille, naquit vn homme sa-  
ge, & qu'en Athenes tous naissent  
philosophes. Dauantage, de pen-  
ser que Dieu est corruptible, de  
ce

*As liu-  
re, Quod  
animi mo-  
ret, cap.  
12.*

ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là , lesquelles , par les côtraires, se font mauuaises. Galen ne le peut auouer , puis qu'il ha dit que Dieu est eternal.

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cōbien que Dieu soit eternal , tout puissant & de science infinie, il s'accōmode au peuple naturel , en ses œuures , & s'affuiettit à la dispositiō des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engēdrer vn hōme tres-sage & semblable à luy, il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde , où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: ny l'humidité, la secheresse: & pour tant il ha dit. *Dens verò quasi belliac* *An Dia*  
*sapientie studiosus , locū qui viros ipsi* *logue de*  
*simillimos produēturus esset , electum,* *la nature.*  
*imprimis incolēdū prabuit.* Et si Dieu vouloit faire vn hōme tres sage en Scithie, ou en autre regiō intēperee, ne se seruant de sa toute puissance, il sortiroit, p̄ necessité, lourd & ingno  
 rant à



# L' E X A M E N

à raison de la contrariété des qualitez premières. Mais Platon n'inféroit & ne concludroit pas ( comme Galien ) que Dieu soit corruptible ny suiet à aucune alteration, pour ce que la chaleur & la froideur luy empeschent ses œuvres. Cela mesme se doit recueillir, quand l'ame raisonnable (demeurant en vn cerueau enflammé) ne peut vser de discretion & prudence: & ne faut penser, qu'à ceste occasion là, elle soit mortelle & corruptible. Et quant à ce qu'elle soit du corps, ne pouuant souffrir la grande chaleur, ny les autres alterations qui tuent les hommes, cela argue & monstre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain: & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositions matérielles, accommodées à l'estre de l'ame qu'elle a: & q̄ les instrumens desquels elle doit ouurer, soyent bien composez & vniz, avec le temperament requis à ses œuvres: ce q̄ defail-  
lant

lant du tout , il luy est force d'errer  
& s'absenter du corps. L'erreur de  
Galien est en ce qu'il veut auer  
par principes de la philosophie na-  
turelle, si l'ame raisonnable (sortant  
du corps) meurt incōtinent ou non:  
veu que c'est vne question qui ap-  
partient à vne autre science supe-  
rieure & de principes plus certains:  
en laquelle nous prouuerons que  
son argument n'est valable, & que  
ce n'est pas bien conclud de dire  
que l'ame de l'homme soit corru-  
ptible, souz ombre qu'elle demeure  
paisiblement au corps avec quel-  
ques qualitez, & qu'elle s'en absen-  
te, à raison d'autres qualitez con-  
traires. Ce qui n'est difficile à prou-  
uer: car autres substances spirituel-  
les de plus grande perfection que  
l'ame raisonnable, elisent lieux alte-  
rez par qualitez materielles, esquels,  
elles semblent habiter à leur con-  
tentement: mais si autres disposi-  
tions contraires viennent en leur  
place, incōtinent elle s'en vont,  
pour



# L'EXAMEN

pource qu'elles ne les peuuent pas souffrir. Ainsi donc il est certain que se trouuent au corps, certaines dispositions, que le diable appetite tellement, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les a: au moyen dequoy, il demeure endiablé: mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faicte euacuation des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se voit clairement par experience, en ce que, s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitee, incontinent y accourent les esprits familiers & demons succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, à fin que le Soleil & la clarté y entre, incontinent ces esprits & demons s'en vont, speciallement si plusieurs y demeurent, si l'on y a plaisirs & passe temps, & mesmes si l'on y touche plusieurs instrumens de musique. Or que l'armonie

monie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstré par ce que dit le texte de l'escriture sainte: que quād Daud prenoit sa harpe & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saul. Et combien qu'il possedaſt son esprit, i'entens que naturellement la musique moleſtoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israel ſçauoit deſia par experience que le diable eſtoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les ſeruiteurs & domestiques de Saul dirent en ceste maniere, *Ecce ſpiritus Dei malus exagitat te: iubeat dominus noſter rex, ut ſerui tui qui coram te ſunt, quarant hominem ſcientem pſallere cithara, ut quando arripuerit ſpiritus domini malus, pſallat manus ſua, & leuius ſeras.* De maniere qu'il y a des patolles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel, pour ne les ouyr, abandonne le lieu, qu'il auoit choiſi pour ſon habitation.

Et

*Au 1. des  
Rois, cha.  
10.*



L' E X A M E N

*Au 8. li.  
des anti-  
quitez,  
chap. 2.*

Et ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de cōiurer, par le moyen desquelles non seulement, pour l'heure, on chassoit dehors le diable, mais aussi cest esprit malin n'osoit jamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorty. Le mesme Salomon monstra pareillement vne racine d'une odeur tant abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chassoit incontinent le diable dehors. Le diable est si ord, triste & ennemy des choses nettes, gayer & cleres, que Iesus Christ entrant au pays des Geraseens. saint Mathieu racōte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoyent tiré du monument, lesquels parloyent & disoyent, Iesus fils de David, quelle indignation as tu contre nous, d'estre venu deuant le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes,

mes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cause la saincte escripture les appelle esprits immondes: au moyen dequoy est clairement entendu que l'ame raisonnable non seulement veut, au corps, les dispositions qui le puissent informer & estre commandemēt de ses œuvres, mais aussi, pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoivent plaisir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galien ne vaut rien (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela) de la maniere que nous auons dit) lequel neātmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez avec qualitez



# L' E X A M E N

tez corporelles, pour y demeurer à son plaisir, mais aussi quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles, qui aydent à ceste fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable, voulant deceuoir Eue, se transforma en vn serpent veneneux plustost qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup & en plusieurs autres animaux qui n'estoyent pas de si espouuentable figure? ie ne sçay pas que l'on me pourra respondre? Je sçay bien que Galië ne reçoit pas les dits & sentëces de Moysë ny de Christ, nostre redempteur, pource que tous deux, dit il, parlent sans demonstration. Mais j'ay tousiours desiré sçauoir la solution de ce doute, & personne ne me la peut donner. Il est certain (comme nous l'auons desia prouué) que la colere aduste ou bruslee, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable cōme se doyuent brasser les embusches & trōperies. Entre

*Au li. 2.  
de la dif.  
du pouls.  
chap. 3.*



tre les bestes brutes, ne se se trouue *Mais le*  
aucun animal, qui participe tant de *serpent e-*  
ceste humeur que fait le serpent: *stoit plus*  
voire mesme l'escriture sainte por- *caute-*  
te tesmoignage qu'il en a plus que *leux que*  
tous les autres, pource qu'il est fin *tous les*  
& malicieux. L'ame raisonnable, *autres a-*  
posé le cas qu'elle est la moindre de *nimaux*  
toutes les intelligences, est de la *de la ter-*  
mesme nature que le diable & les *re q Dieu*  
anges. Et comme elle se sert de ceste *auoit*  
colere veneneuse, afin que l'homme *faits. Ge-*  
soit fin & cauteleux, aussi le diable *nes.ch.3.*  
( mis au corps de ceste cruelle be- *Encela se*  
ste ) se fit plus ingenieux & subtil. *cognoist*  
Ceste maniere de philosopher n'e- *la gran-*  
stonnera pas beaucoup les philoso- *deur de*  
phes naturels, pource qu'elle a quel- *Dieu, le-*  
que apparéce de verité: mais ce qui *que les*  
leur parfera le iugement, est q Dieu *ont puis-*  
voulant deliurer & comme desen- *sant, &*  
chanter le mode qui estoit deceu, & *sas auoir*  
luy enseigner, à plain, la verité (œu- *aucune*  
re contraire à celuy diable ) il vint *nécessité*  
en figure de colombe, & non d'ai- *de ses*  
gle ny de paon, ny d'autres oiseaux, *creatu-*  
*res, se fera*  
*d'ellescō-*  
*me s'il e-*  
*stait agēs*  
*naturel.*  
qui



# L'EXAMEN

qui sont de plus belle figure: ce qu'il fit pource que la colombe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & simplicité: & n'a point de colere, qui est l'instrument de l'astuce & malice. Galien n'accepte aucune de ces choses, ny les philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entēdre comme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substances spirituelles) se peuuent alterer ou changer par qualitez materielles (comme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource q̄ tous deux ont corps & quantité, pour subiect: ce qui defaut és substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent changer la substance spirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures de choses? quel sentiment & flair, pour recevoir les odeurs? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre  
offen

offensez de la grāde chaleur? à quoy sont necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable separee du corps, est offensee, reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que son naturel ne change & ne vienne à se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les philosophes de nostre temps, mais ils ne me font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande propriété que la substance tiennne, est d'estre subiect des accidens, il ne la pas lice à la corporelle ny spirituelle, pource que les especes participent egallement de la propriété du genre. Et pour ceste cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable: & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe, il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la phisionomie. Joint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere: & ainsi se multiplient  
en



# L' E X A M E N

en vn moment , par vn milieu ou  
moyen , & passent par vne verriere  
sans la rompre : & deux contraires  
accidens peuuēt estre en vn mesme  
subiet , avec toute l'estendue qu'ils  
peuuēt auoir:& à raison de ces pro-  
prietez, le mesme Galien les appel-  
le, (Indiuifibles) & les philosophes  
vulgaires(Intentionnels) & estās de  
ceste maniere , ils se peuuent bien  
proportionner avec la substāce spi-  
rituelle. Je ne peux laisser d'enten-  
dre que l'ame raisonnable ( separee  
du corps ) & le diable aussi , ayent  
puissance, de voir, de sentir, d'ouyr  
& de toucher. Ce qui me semble  
facile à prouuer:car s'il est vray que  
les puissances se cognoissent par les  
actions il est certain que le diable a  
la puissance de sentir & flerer, puis  
qu'il sentoit la racine que Salomon  
enuoyoit apliquer aux narines des  
demoniaques : & qu'il a la puissan-  
ce d'ouyr , puis qu'il entendoit la  
musique que Dauid donnoit à Saul.  
Mais de dire que le diable receuoit  
ces

ces qualitez avec l'entendement, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des philosophes vulgaires: car ceste puissance est spirituelle, & les objets des cinq sens, sont materiels: & pour ceste cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, & au diable, avec lesquelles ils se puissent proportionner. Autrement posons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare, vienne au monde, à prescher ses freres & leur persuader d'estre bõs, à fin de ne venir au lieu de tourmens, où il estoit. Je demande à ceste heure, comme l'ame du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maison de ceux là: S'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui serõt en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qu'il est, & qui



L'EXAMEN

qui l'enuoye: s'il a aucune puissance pour ouyr leurs parolles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus Christ nostre Redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurent propos ensemble au desert: on peut demander par quelle ouye, le diable entendoit les parolles & responce de Iesus-Christ. C'est certainemēt faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable, ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les obieets des cinq sens, combien qu'elle soit priuee d'instrumēts corporels. Car par la mesme raison, ie leur prouueray que l'ame raisonnable (separee du corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres, de dire que l'ame raisonnable,

ble, estant separee du corps, ne puisse raisonner & entendre, pour- ce qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue par la mesme histoire, d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita, & Lazarus, similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris: & in ijs omnibus inter nos & vos, chaos magnum firmatum est, ut hi qui volunt: hinc transire ad vos, non possint: nec inde, huc transire. Et ait, Rego ergo te, pater, ut mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque frates, ut testetur illis, ne & ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as en des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé, & tu demeures en tourment: & en tout cela il y a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent: ny ceux qui veulent aller où vous estes auant. Il d'. Le vous prie d'oc pere,



# L' E X A M E N

de l'enuoyer en la maison de mon pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tout-mens. De là ie conclus, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble, & que le riche auare se souuint qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abrahā luy remit en memoire la bōne vie qu'il auoit mencee au monde, & les travaux du Lazare, sās qu'il fust besoin du cerueau: ainsi les ames peuent voir sans yeux corporels: ouyr sans oreilles: goustier sans langue: sentir, sans nēs: & toucher, sans nerfs ny chair: voire mesme beaucoup mieux sans comparaison. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doué d'une mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare pourra resouldre tous ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'estāt en Enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare qui estoit au sein d'Abraham: au moyen dequoy il parla, & dit ainsi, Pere Abraham ayez pitié de moy: enuoyez

enuoyez le Lazare mouiller seulement le bout du doigt en l'eau, à fin de rafraichir ma langue, car ceste flamme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces parolles du riche auare, que le feu qui bruste les ames en enfer est materiel, comme celuy que nous auons icy, & qu'il fait mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur: & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettât en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps, par l'excessiue chaleur de la fieure: & quād il beuuoit de l'eau froide, s'il est certain que son ame sentoit vne grande recreatiō, pourquoy n'entendrons nous cela mesme, estant iointe aux flāmes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms



L' E X A M E N

des puissances de l'ame, à fin que l'écriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut on inferer & cōclure, que si l'ame raisonnable est atteinte de douleur & tristesse (pour ce que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires) elle est corruptible & mortelle. On voit que les cédres sont composees de quatre elemēs, & neātmoins de fait ny de puissance il n'y a agent naturel au mōde qui les puisse corrompre: ny qui leur fasse perdre les qualitez cōuenables à leur naturel. Nous sçauons tous que le naturel temperamēt des cendres est froid & sec: & neantmoins combien que nous les mettions dedans le feu, elles ne perdrōt iamais leur froideur radicale: & cōbien qu'elles demeurent cent mille ans dedans l'eau, il est impossible, estans tirees, qu'elles demeurent avec humidité propre & naturelle,  
& neant

& neantmoins on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu, elles recoiuent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez sont superficielles es cendres, & durent peu au suiet: pource qu'estans separees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles sont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute se presente au propos & colloque du riche auare, avec Abrahā, qui est, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham sceut raisons plus subtiles & hautes que celles du riche auare, veu que nous auons dict ailleurs, que toutes les ames raisonnables (sorties du corps) sont d'egalle perfection & sçauoir? Auquel on peut respondre en deux manieres. La premiere est, que la science & le sçauoir qu'eut l'ame, estant au corps, ne se perd, quand l'homme se meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle se resoult d'aucuns



## L' E X A M E N

erreurs. L'ame d'Abraham partit, tres sage de ceste vie, & pleine de plusieurs revelatiōs & secrets que Dieu luy communiqua, pource que il luy estoit amy: mais il estoit force que celle du riche auare sortist sans sapience: premierement, pour le peché que l'ignorāce nourrit en l'homme, & puis pource que les richesses produisent effet contraire à celuy de la pauvreté: laquelle dōne esprit à l'homme, comme nous prouuerons cy apres, & la prosperité & richesse le luy oste. Il y a vne autre responce, suyuant nostre doctrine, qui est, Que la matiere de laquelle ces deux ames parloyent, estoit Theologie scolastique: car de sçauoir, si estant en enfer, il y auoit lieu de misericorde, & si le Lazare pouoit passer du Lymbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declarast aux viuans la peine, & les horribles tourmens des condamnez, ce sont tous poincts scolastiques, desquels  
la

la decifion appartient à l'entendement, comme ie prouueray en apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puiffance que fait l'excellue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté : mais l'ame d'Abraham demouroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation : au moyen dequoy ne se faut pas ébahir si ses raisons estoyent meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres cōtraires, ils reçoient contentement. Et pour ceste cause ils appetent de demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

*Comme est donnee à chacune differēce d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.*



L'EXAMEN  
CHAP. VIII.

Pour Ar  
chie Poë-  
te.

Est Deus  
in nobis,  
etc.  
Ouid. de  
Fastis.



Tous les arts (dit Ciceron) sont constituez & establis soubz certains principes vniuersels, lesquels se peuuent apprendre, par estude & trauail. Mais l'art de poësie est en cela tant particulier, que si Dieu, ou la nature ne font l'homme poëte, on ne gaigne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, cōme il doit faire des vers: & pour ceste cause il dit, *Caterarum rerum studia & doctrina & præceptis, & arte constant: Poëta natura ipsa valet & mēis viribus excitatur, & quasi diuino quodam spiritu afflatur.* Les estudes & doctrine des autrer choses gisent en preceptes & art: le Poëte se sert de la nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela: car de fait ne se trouue science, ny art inuenté en la Republique, que l'homme puisse appren

apprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il trauaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes: au lieu que si dauanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poësie, sans aucune difference: car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à cōposer des vers, il les fait avec grāde perfection: autrement, il est tousiours vn mauuais Poëte. Estant dōc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de scauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, à fin que chacun entende avec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art lon peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'acquierent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuyuent, la Grammaire latine, ou de quelque autre langue: la Theorique de la Iurisprudence,



# L' E X A M E N

ou du Droit: la Theologie positive: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scolastique: la theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: la pratique de Jurisprudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bõne imagination naissent & procedēt tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, harmonie, & proportion: qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçauoir prescher. Quant à la pratique de Medecine, Mathematique, Astrologie, art Militaire, gouvernement d'une Republique: quant à peindre, tracer, escrire, lire: quant à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quant à tous les esprits, desseins, & œuvres que font les ouuriers, & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille, qui est de dier à quatre escriuains ensemble,

matie

matieres diuerses, de maniere qu'elles soyent toutes bien ordonnees: nous ne pouuons en faire euidente demonstrence, ny prouuer chacune chose à part, pource que ce ne seroit iamais fait: mais le faisant en trois ou quatre sciences, la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les natiōs du monde: ce que nul homme sage ne peut nier, car les langues ont esté inuentees par les hommes, à fin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mystere, ny autres principes naturels, de s'estre les premiers inuenteurs assemblez, ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables, & donner à chacun sa signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, sans principe ny raison, de sor-

*Au 1. li-  
ure de  
l'inter-  
pretatiō.*



# L'EXAMEN

te que si l'homme n'a bonne me-  
moire. il luy est impossible les com-  
prédre , par aucune autre puissance.  
Et quant à ce que l'imagination &  
l'entendement ne sont propres pour  
apprendre les langues & manieres  
de parler , l'enfance le prouue clai-  
remét, qui est l'aage auquel l'hom-  
me est le plus depourueu de ces  
deux puissances: & neâtmoins Ari-  
stote dit que les enfans apprennent  
mieux quelque langue que soit, que  
les hommes faits, bien qu'ils soyent  
plus raisonnables , & qu'ils ayent  
meilleur entendement. Et sans que  
personne nous le die , l'experience  
nous le monstre clairemét, car nous  
voyôs que si vn Biscain de trête ou  
quarante ans vient demeurer à Ca-  
stille, il n'apréd iamais le naturel lâ-  
gage: mais s'il est ieune homme, en  
deux ou trois ans il semble natif de  
Tolede. Autant en est de la langue  
Lafine , & de toutes les autres du  
monde : car ceste mesme raison sert  
en tous lieux. Veu donc qu'en l'âge  
auquel

*En la 30  
sect. pro-  
ble: 3.*

auquel regne le plus , la memoire ,  
 (& moins sert l'entendement & l'i-  
 magination ) l'on apprend mieux les  
 langues , que quand il y a faute de  
 memoire ( estant l'entendement en  
 vigueur ) il est certain qu'elles s'a-  
 quierent par la memoire , & non par  
 aucune autre puissance. Aristote dit  
 que les langues ne cōsistent en dis-  
 cours ny raison , & que par ce mo-  
 yen on ne les peut auoir ; & pourtāt  
 est necessaire ouyr d'un autre le vo-  
 cable & la signification d'iceluy , &  
 le mettre en memoire : au moyen  
 dequoy , il prouue , que si l'homme  
 naist sourd , necessairement il doit  
 estre muet : pource qu'il ne peut en-  
 tendre d'un autre , la prononciation  
 des mots , ny la signification que les  
 inuenteurs leur ont donné. Que les  
 langues soyent inuentees au plaisir  
 & volonte des hommes , se prouue  
 clairement , par ce qu'en toutes , se  
 peuvent enseigner les sciences , &  
 en chacune se peut dire & declarer  
 ce que l'autre veut entendre. Par-  
 quoy

*Ar 4. li.  
 de l'histoi-  
 re des ani-  
 maux, c.  
 9.*



# L'EXAMEN

*Pour-  
quoy l'au-  
teur a es-  
crit en E-  
spagnol.*

quoy ne se trouuera pas vn des gra-  
ues auteurs , qui ait esté chercher  
vne langue estrangere , pour don-  
ner à entendre ses conceptions:ains  
les Grecs ont escrit en Grec:les Ro-  
mains en Latin: les Hebrieux , en  
Hebrien: & les Mores en Arabic:&  
ainsi ay-ie escrit en Espagnol, pour-  
ce que ie sçay mieux ceste langue  
que nulle autre. Les Romains com-  
me seigneurs du mōde, voyans leur  
estre necessaire auoir vne langue  
commune , au moyen de laquelle,  
toutes nations peussent communi-  
quer ensemble:& eux mesmes ouyr  
& entendre ceux qui viendroyent  
vers eux , leur demander iustice, &  
choses concernant leur gouuerne-  
ment: commāderent d'ouuir esco-  
le par tous les endroits de leur em-  
pire , en laquelle l'on enseignast la  
langue Latine: à raison dequoy elle  
a duré iusques aujourd'huy. Il est  
certain q̄ la Theologie scolastique  
appartient à l'entendement: atten-  
du que les œuures de ceste puissan-  
ce,

ce, sont, Distinguer, inferer, raisonner, iuger & elire, pource que rien ne se fait en ceste faculté, que ne soit douter, par inconueniens: respondre, par distinction, & contre la response inferer ce qu'en bonne consequence se peut recueillir: & retourner respondre iusqu'à tant que l'entendement s'appaise & soit content. Mais la plus grande preuue qui se puisse faire sur ce poinct, est de donner à entendre, avec combien grande difficulté s'assemble la langue Latine avec la Theologie scolastique: & cōme ordinairement on ne voit aduenir, qu'un homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effect se sont esmerueillez certains curieux (qui s'y sont rencōtrez) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison, & ont veu que cōme ainsi soit q̄ la Theologie scolastique est escrite en langue plaine & commune, & que les bōs Latins prestēt volōtiērs l'oreille au stile elegant de Ciceron, ils ne se



# L E X A M E N

se peuuent accommoder à icelle. Ce pourroit bien là estre la cause aux Latins, pourquoy forçât l'ouye ( par l'vsage ) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'est plustost douleur du chef, que mal de l'ouye. Ceux qui sont bons Latins, ont conséquemment vne grande memoire: car autrement ils ne pourroyent deuenir si excellens, en vne langue, qui n'est à eux propre. Et pource que la grande & heurense memoire est comme contraire au grand & haut entendement, en vn suiet, elle l'abaisse & deprime aucunement. Et de là vient que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui est la puissance à laquelle appartient, distinguer, conclure, raisonner, iuger & elire) n'aquiert le parfait poinct de la Theologie scholastique. Qui-conque ne se contentera de ceste raison, lise S. Thomas, l'Escot, Durand & Caietan ( qui sont les premiers & principaux de ceste faculté, ) & il trouuera grādes subtilitez  
en

en leurs œuvres, dites & écrites en gros & commun Latin. Dequoy n'y a autre raison, sinon que ces grandes auteurs ont eu, des leur enfance, fort pauvre memoire, pour estre excellens en langue Latine. Mais estans venus à la Dialectique, Metaphysique, & Theologie scholastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grād entendement. J'ay cogneu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en ceste faculté, ne parloit tāt s'en faut elegamment, que mesmes en lisant, ses disciples notoyent qu'il parloit grossierement Latin: au moyen dequoy, ils luy conseillerent, comme gens qui ignoroyent ceste doctrine, de laisser aucune fois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secretement quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoissant que ce conseil luy estoit baillé, par ses bons amis, il tascha de



## L'EXAMEN

de remedier à ce defect non seulement en secret, mais aussi en public: car acheuant de lire la matiere de la Trinité (ou comme le Verbe diuin a peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin: mais c'est vne chose notable qu'en long temps qu'il fit ainsi, il n'aprint non seulement aucune chose de nouveau, mais par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il scauoit au parauant: à raison dequoy force luy fut lire en sa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatriesme demanda quels Theologiens estoient au Concile de Trente, pour les plus signalez, on luy dist qu'il y auoit vn singulier Theologien Espagnol, duquel la resolution, argumens, responce & distinctions estoient dignes d'admiration. Et le Pape desirant voir & cognoistre vn homme tant signalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy scauoir dōner raison de ce qui s'estoit passé au Concile: & quand il fut à Rome, le

le Pape luy fit beaucoup de faueurs, l'enuoya querir & le prenant par la main, le mena en se promenant, iusques au chasteau sainct Ange : & luy deuissa en Latin fort elegant, de certains bastimens, qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda son aduis. A quoy il respondit avec telle peine & si confusément ( pource qu'il ne scauoit parler Latin ) que l'Ambassadeur d'Espagne ( qui estoit lors don Loys de Requesenes grand commandeur de Castille ) vint luy faire honneur avec son Latin, pour distraire le Pape à autre matiere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit possible qu'un homme entendant si peu Latin, fust si scauant en Theologie que l'on disoit. Mais cōme il l'esprouua en ceste langue ( qui est œuure de la memoire ) & au bastiment ( qui appartient à la bonne imagination ) s'il l'eust sondé en choses cōcernans l'entēdemēt, il luy eust dit & amené  
confi



# L' E X A M E N

considerations diuines. Nous auons mis du commencement, la poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ny par faute de consideration: mais pour donner à entendre, combien sont eslongnez d'entendement ceux qui ont bonne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grande, sans comparaison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine avec la Theologie scolastique. Cest art est tant cōtraire à l'entendement, que par la mesme raison qu'aucun se rendra excellent en la poësie, il peut dōner congé à toutes les sciences qui appartiennent à ceste puissance: & mesmes à la langue Latine, pour la cōtrariété qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais confirme mon opi-  
*sect. prob.* nion, par vne experience, disant:

*Marcus*



*Marcus cuius Syracusanus poëta erat  
prestantior, dum mente alienaretur.*

C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens : & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur : & ceste chaleur si grãde, comme nous auons dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi la noté le mesme Aristote : car il dit que Marc de Siracuse se venant à moderer auoit meilleur entendement : mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defect de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination viët à exercer son œuvre. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a monstre voulant escrire en vers les faits heroïques de son consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernee; car il dit ainsi:

*O fortunatam natam, me consule,  
Romam!*

Et



L'EXAMEN

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas, que la science de Poësie estoit contraire à vn homme de si bon esprit que Cicero, il le taxe en ses satyres, & dit. Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, cōtre Marc Antoine, au ton de ce vers tant mal raboté, il ne t'eust pas cousté la vie.

*Au sophiste.*

Platon a dit que la poësie n'estoit science humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estans hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement, ne peut faire des vers: mais

*En la 30. sect. prob.*

Aristote le reprend disant que l'art de poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelation diuine: & auouë que l'homme d'esprit, & qui est en son bon & libre iugement, ne peut estre Poëte. La raison est que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de composer:

ser: ce qui peut estre demonsté plus  
clairement sachant que depuis que  
Socrates eut apprins l'art poétique,  
il ne peut avec tous ces preceptes &  
reigles, faire vn vers: & neantmoins  
il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le  
plus sage homme du monde. Ainsi  
donc ie tiens pour chose certaine  
& manifeste que le ieune homme  
lequel a bonne veine, pour faire  
des vers, & qui trouue legerement  
ce qui y est necessaire, sans gran-  
de consideration, ne sçait ordinai-  
rement avec eminence la langue  
Latine, la Dialectique, la Philoso-  
phie, la Medecine, la Theologie  
scolastique, ny les autres arts &  
sciences qui appartiennent à l'en-  
tendement & memoire. Et ainsi le  
voyons nous par experience: car si  
nous baillons à vn de ces ieunes là,  
vn nominatif à apprendre par cœur,  
il ne le sçaura en deux ny trois iours:  
mais si on luy baille vn papier es-  
crit en vers, pour représenter quel-  
que comedie, il retient inconti-  
nent



# L'EXAMEN

nent tout le contenu d'iceluy. Ceux  
 là se gastent à lire les liures de che-  
 ualleries, Roland, Boscan, Diane de  
 Monte-maior & autres semblables,  
 pource que toutes ces œuvres là  
 appartiennent à l'imagination. Et  
 puis que dirons nous du chant, &  
 des musiciens, desquels l'esprit est  
 fort mal propre au Latin, & à tou-  
 tes les autres sciēces qui appartiē-  
 nent à l'entendement & memoire?  
 Autant en est du toucher des instru-  
 mens & de tout genre de musique.  
 Par ces trois exemples que nous a-  
 uons tiré du Latin, de la Theologie  
 scolastique & de la poēsie, nous en-  
 tendrons que ceste doctrine est ve-  
 ritable: & que nous auons bien fait  
 la diuision susdite, combien que  
 nous ne fassions preuue particulie-  
 re des autres arts & sciences. L'es-  
 criture decouure pareillement l'i-  
 magination: & par ainsi voit on peu  
 d'hommes de grand entendement  
 qui escriuent bien: dequoy i'ay no-  
 té plusieurs exemples: & speciale-  
 ment

ment i'ay cogneu vn Theologien  
 scolastique fort sçauant, lequel fas-  
 ché de voir la mauuaise lettre qu'il  
 faisoit, n'osoit escrire aucunes missi-  
 ues à personne, ny respôdre à celles  
 qu'on luy enuoyoit, tant qu'il deli-  
 bera faire venir secrettemēt vn mai-  
 stre en sa maison, pour luy enseigner  
 aucunement à mieux escrire qu'il ne  
 faisoit. Mais ayāt trauaillé plusieurs  
 iours en cela, il perdit son temps,  
 pource qu'il n'y fit aucun profit: &  
 poustant il laissa tout: & le maistre  
 qui l'enseignoit fut ébahi de voir  
 vn homme si sçauant en sa faculté,  
 tant inhabile à l'escriture. Mais  
 quant à moy, qui sçay bien que la  
 bonne escriture depend de l'œuure  
 de l'imagination, i'ay prins cela  
 pour vn effet naturel. Si quelqu'un  
 le veut voir & noter, considere les  
 estudians qui gaignent leur vie aux  
 vniuersitez à escrire & copier pa-  
 piers, en bonne lettre, & l'on trou-  
 uera qu'ils scauent peu de Gram-  
 maire, peu de Dialectique, & peu

k



# L'EXAMEN

de Philosophie: & s'ils estudient en Medecine ou en Theologie, ils n'y font iamais profonds. Parquoy le ieune homme, lequel avec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bon traitt, n'est propre à aucun genre de lettres, mais doit estre mis avec vn bon Paintre, pour faciliter son naturel, par le moyen de l'art. Lire bien & facilement decouure aussi vne espeece d'imagination: & si est ce chose fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le temps à l'estude des lettres, mais faire seulement qu'il gagne sa vie à lire des proces. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de l'imagination, qui rend les hommes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est necessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir iouer à la prime, & enuier

enuier faussement & au vray, vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & scauoir bien escarter, est ceuvre appartenant à l'imagination. Autant en est de iouer au cent, & à la trionfe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre non seulement ceste difference d'esprit, mais aussi decouure toutes les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu, occasions par lesquelles l'homme demonstre ce qu'il feroit aussi bien en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des Eschets est vne des choses qui decouure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entend fort bien ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme no<sup>r</sup> l'auons deja noté. Et si vn certain



# L' E X A M E N

Theologien scolastique que i'ay cognéu fort sçauant, eust acquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'une chose, de laquelle il doutoit Cestuy ioüoit souuent avec vn sien domestique, & perdât il luy disoit, Qu'est cecy: tu ne sçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combié que tu y ayes estudié) & tu me gagnes, nonobstant que ie sois plain de l'Escot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Escot & de S. Thomas, & estoit dépourueu de la difference d'imaginatiō, par laquelle on ioüe aux eschets: mais le ieune hōme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians qui ont leurs liures bien dressez & arrangez en leur estude (estant chacune

cune chose en son lieu propre) ont  
 vne certaine différence d'imagina-  
 tion fort contraire à l'entendement  
 & memoire. Les hommes propres,  
 mistes, nets, & gentils, qui vont  
 chercher les poils de la cappe, & qui  
 sont faschez des rides & plis d'un  
 accoustrement, sont d'un mesme es-  
 prit: ce qui procede certainement  
 de l'imagination. Car si vn homme  
 ne sçauoit faire des vers, & qu'il y  
 fust mal propre, si dauanture il de-  
 uient amoureux, Aristote dit qu'il  
 se fait bon Poëte: pource que l'a-  
 mour échauffe & desseiche le cer-  
 ueau, qui sont les qualitez de l'ima-  
 gination. Iuuenal note que l'indi-  
 gnation en fait de mesme, qui est  
 vne passion laquelle pareillement  
 échauffe le cerueau.

*z'habille  
 ment du  
 corps, d'o  
 ne indice  
 de l'hō-  
 me,  
 Eccl. ch.  
 19.*

*Es sophi-  
 stes.*

*Si natura negat facit indignatio  
 versum.*

C'est à dire,

*Si nature ne veut, l'indigné fait des  
 vers.*

k 3



# L'EXAMEN

Les beaux parleurs, plaisans, & qui  
 ſçauent donner vn bon traict, ont  
 auſſi vne certaine difference d'ima-  
 gination fort contraire à l'entende-  
 ment & memoire. Et pour ceſte  
 cauſe ils ne ſont iamais bōs Gram-  
 mairiens, Dialecticiens, Theolo-  
 giēs ſcolastiques, Medecins, ny Le-  
 giſtes. Ceux qui ſont ſubtils, fins,  
 & rusez en tout ce qu'ils entre-  
 prennent: pronts à parler, & respon-  
 dre à propos, ſont propres pour ſer-  
 uir au palais, pour ſolliciter, & ma-  
 nier les affaires des marchands, &  
 meſmes pour acheter & vendre:  
 mais ils ne ſont pas bons aux let-  
 tres. En cecy le vulgaire ſe trompe  
 grandemēt de penſer que ceux qui  
 ſont ainſi adroits & ſubtils à toutes  
 choſes, ſeroient propres à l'eſtude  
 des lettres s'ils y eſtoient mis: car,  
 de fait, il n'y a aucun eſprit qui ſoit  
 plus contraire & repugnāt aux ſciē-  
 ces, que de ceux là. Les ieunes hom-  
 mes qui tardent beaucoup à parler  
 ont en la lāgue & au cerueau beau-  
 coup

coup d'humidité: & quand elle est  
consommée par laps de temps, ils  
deviennent fort eloquents, & grâds  
parleurs, à cause de la grande me-  
moire qu'ils ont, depuis que ceste  
humidité se viét à moderer. Ce que  
nous sçauons estre autrefois adue-  
nu à ce grand Orateur Demosthe-  
ne, duquel nous auons dit que Ci-  
ceron s'estoit émerueillé, sçachant  
que de ieunesse il auoit esté fort ru-  
de à parler, & qu'à ceste heure là il  
estoit deuenu si eloquent. Les ieu-  
nes hommes aussi qui ont bonne  
voix, & qui fredonnent de leur gor-  
ge, sont fort ineptes, & mal propres  
à toutes les sciences, pource qu'ils  
sont froids & humides: lesquelles  
deux qualitez, ioinctes ensemble,  
font perdre la partie raisonnable. Les  
estudians qui recitent leur leçon ny  
plus ny moins que le maistre la leur  
a faite, demonstrent bien qu'ils ont  
bonne memoire: mais l'entendement  
le doit bien payer, lequel ils n'ont  
pas bon. Aucuns Problemes & dou-



# L'EXAMEN

tes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra paruanture mieux servir, pour entendre estre veritable ce que nous auôs dit. Pour le premier, on peut demander d'où viêt que les bons Latins sont plus arrogans & presomptueux en leur sçauoir, que ne sont les hommes fort doctes au gent de lettres qui appartiennent à l'entendement: de maniere que pour entendre que c'est du Grammairien, on peut dire en ceste maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est*. Le Grammairien n'est autre chose que la mesme arrogance. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Espagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemands, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septentrion: comme lon voit par leurs œuures, car voyãs vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est estrangier, & si nous en

L'esprit  
des Espa  
gnols re  
pugnât à  
la langue  
Latine.

en voyons vn autre en langage barbare, & mauuais Latin, nous cognoissons qu'il a esté fait par vn Espagnol. Pour le troisieme, comme les choses qui se disent & escriuent en langue Latine, sonnent mieux, sont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne soit elle: ayant dit autrefois que toutes les langues dependent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuentees, sans aucun fondemēt naturel. Pour le quatriesme, comment se peut faire, que estans toutes les sciēces qui appartiennent à l'entendement, escrites en Latin, ceux qui sont depourueuz de memoire les peuuent lire & estudier dedans les liures, veu que par ceste raison, la langue Latine leur est repugnante. On peut respondre au premier, que pour cognoistre si vn homme est depourueu d'entendement, ne se trouue plus certain signe, que de le voir hautain, presomptueux, enflé, ambitieux, poign

k s



# L'EXAMEN

gnant, & plein de ceremonies. La  
raison de cela est, que tout cela est  
oeuvre d'une difference ou maniere  
d'imagination, qui ne demande pas  
plus d'un degre de chaleur, avec le-  
quel compatit aisément une grande  
humidité, qui demande la memoire,  
pour avoir la vertu & force de la  
resoudre. Au cōtraire, l'homme qui  
est naturellement humble, qui ne  
fait cas de soy, ny de ses besongnes,  
qui ne se vāte ny ne se loüe, mais se  
fāsche des louanges que les autres  
luy donnent, & qui est ennemy des  
lieux & ceremonies honorables, de-  
mōstre certainemēt, & par un indi-  
ce infallible, qu'il est pourueu d'un  
entendement merueilleux, & qu'il a  
peu d'imagination & memoire. l'ay  
dit naturellement humble, car s'il  
l'est avec artifice ce signe la n'est pas  
certain, c'est pourquoy l'on voit, que  
comme ainsi soit que les Grammai-  
riens sont de grāde memoire, & as-  
semblent l'imagination avec ceste  
difference, par consequent ils sont  
depour

*On trou-  
ue qui se  
humilie  
malicien  
sement du  
quel l'in-  
terieur est  
plein de  
trōperie.  
Ecclesia.  
chap. 9.*



depourueuz d'entendement, & tels  
 que dit le prouerbe, Que le Gram-  
 merië n'est autre chose qu'une pure  
 arrogance. Quant au secôd, on peut  
 respondre, que Galien recherchant  
 l'esprit des hōmes par le tempera-  
 mēt de la region en laquelle ils ha-  
 bitent, dit que ceux qui demeurent  
 au dessous de Septentrion ont tous  
 faute d'entēdemēt: & ceux qui sont  
 situez entre le Septentrion & la zo-  
 ne torride ou brulāte, sont fort pru-  
 dents & aduisez: laquelle situation  
 respond iustement à nostre pays  
 d'Espagne, qui n'est pas si froid que  
 le North, ny si chaud que la zone  
 torride du milieu. Aristote est de ce-  
 ste opinion, quand il demāde pour-  
 quoy ceux qui habitent en pays  
 fort froids, n'ont pas tant bon en-  
 tendement que ceux qui naissent en  
 regions plus chaudes: En la respōse  
 il traite fort mal les Flamans, Ale-  
 mans, Anglois, & ceux de ces re-  
 giōs là, disant que leur esprit ressem-  
 ble à celuy des yurōgnes: à raisō de-  
 quoy

*Au lin.  
 que les  
 maurs de  
 l'esprit.  
 chap. 9.*

*En la 14  
 sect. pro-  
 ble. 15.*



# L'EXAMEN

quoy ils ne peuent sçauoir la nature des choses. Dequoy est cause la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & es autres parties du corps: ce que demonstre la blâcheur du visage, & la couleur iaune des cheueux: car c'est merueille, quand on voit vn Aleman chauue: ils sont tous grands, à cause de la grâde humidité qui est en eux, qui leur fait dilater les mēbres. Ce qui se trouue tout au cōtraire aux Espagnols, qui sont vn peu basanez avec le poil noir, de moyenne stature, & la plus part chauues: qui est vne disposition que Galiē dit venir du cerueau qui est chaud & sec. Ce qu'estât vray, il est force qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendemēt: au cōtraire des Alemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendemēt. Au moyē dequoy les vns ne peuent sçauoir Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raison que donne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessous

*Au liure  
de l'art  
medec.  
cha. 14.  
& 15.*



deffouz du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre : au moyen dequoy ceux là ont vne grâde humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont prouueuz d'une grande memoire, pour les langues, & d'une bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller souz l'eau, forger machines & œuures de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre priuez d'imaginatiō. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses, en ses termes barbares, que ne fera pas vn estrangier en son beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteté du parler ne dit chose qui soit excellente. Ga-

*Au liure  
Que les  
mœurs de  
l'esprit.  
chap. 10.  
tales.*

lien dit, pour approbation de ceste doctrine, *In Scythys, unus vir factus est philosophus : Athenis autem multi*



L'EXAMEN

*tales.* C'est à dire, En Scithie pronin-  
ce Septentrionale. par merueille est  
forty vn homme philosophe, & en  
Athenes tous naissent tels. Mais  
combien que ces Septentrionaux  
ne soyent nez à la philosophie, ny  
aux autres sciences que nous auons  
dit, les Mathematiques & l'Astro-  
logie leur sont conuenables, pour-  
ce qu'ils ont bonne imagination.  
La responce au troisieme proble-  
me depend d'une question fort ce-  
lebre qui est entre Platon & Aristote.  
L'vn dit se trouuer noms pro-  
pres, qui naturellement signifient  
les choses, & qu'il faut vn grand  
esprit pour les trouuer: qui est vne  
opinion que la sainte escriture fa-  
vorise, disant qu'Adam impoisoit  
nom propre & conuenable à toutes  
les choses que Dieu auoit mis de-  
uant luy. Mais Aristote ne veut pas  
accorder qu'il y ait, en aucune lan-  
gue, nom, ny maniere de parler, qui  
signifie naturellemēt la chose: pour-  
ce que tous les termes & noms sont  
inuen

*An Crat.*

*An li. 1.  
de l'inter  
pre. ch. 2.*

inuentez à l'appetit & volonté des hommes. Et ainsi voit on par experience que le vin a plus de soixante noms & le pain autant (vn, en chacune langue) & ne peut on dire lequel est le propre, naturel, & conuenable, pource que tous les hommes du monde en vseroyent. Ce neantmoins l'opinion de Platon est plus veritable: car, posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont eu, neantmoins, vne volonté raisonnable, communiquee à l'ouye, à la nature de la chose, & à la grace de la prononciation, ne faisans les mots courts ny longs: autrement n'eust esté nécessaire monstrer vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire



# L'EXAMEN

escrire liures de cheualleries, pour-  
ce qu'il estoit prouueu d'une certai-  
ne maniere d'imagination, qu'con-  
uie & appelle l'homme à fictions  
& mensonges. On dit de cestuy là  
qu'introduisant en ses œuures vn  
geant furieux, il demeura long tēps  
à imaginer vn nom, qui fust du tout  
correspondant à son audace: & ia-  
mais ne le peut trouuer, iusqu'à ce  
que ioüant vn iour, aux cartes, en la  
maison d'un sien amy, il ouyt dire  
au maistre de la maison ces mots,  
*O là mochacho tra qui tantos à esta  
mesa*: c'est à dire, O garçon appor-  
te icy des iettons ou marques pour  
mettre en ieu. Incontinent il trou-  
ua ce mot, *Traquitantos* de bonne  
grace, & le sentit bien sonner à ces  
aureilles: & sans regarder dauanta-  
ge, il se leua, disant: Messieurs, ie ne  
iouë plus, car il y a long temps que  
ie cherche vn nom conuenable à vn  
geant furieux que i'introduy en cer-  
taines fictions que ie compose: & ie  
ne l'ay peu encores trouuer iusques  
à ceste

à ceste heure, que ie suis venu en ceste maison, où ie reçois tousiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoyent la curiosité de ce cheualier, & par ce moyen on trouué vn langage bien sonnant aux oreilles. Parquoy ne se faut pas ébahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal: pource que les premiers inuenteurs d'icelles ont esté barbares. I'ay esté contraint de mettre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trompez, veu que la solution en est fort aisée: car ceux là qui ont grand entendement, ne sont pas du tout priuez de memoire: pource que n'en ayant point du tout, l'entendement ne pourroit iamais discourir ny raisonner, d'autant que ceste puissance est celle, qui a la matiere & les fantasies, sur lesquelles se fondent les considerations. Mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection qui



# L'EXAMEN

qui se peuvēt acquerir en la langue Latine, qui sont, l'entendre, l'escire & le bien parler, elle ne peut passer la premiere, si ce n'est mal & grossierement.

*Comme il est prouvé que l'eloquence & netteté de parler, ne peut estre aux hommes de grand entendement.*

## CHAP. IX.



Le vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler avec vne grande eloquence, & ornemēt de langage, avec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exēples accommodez à propos, en la matiere qu'il traite: ce qui vient d'une cōiunction qui se fait de la memoire avec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerueau, & sert à esleuer

*Ciceron  
dit que  
l'honneur  
de l'homme  
est d'a-  
voir l'e-  
sprit pro-  
pre à l'e-  
loquence.*

esleuer les figures & les faire sour-  
 dre: au moyen dequoy se decouurerēt  
 plusieurs conceptions & choses à  
 dire. Il est impossible que l'enten-  
 demēt se trouue en ceste assemblee,  
 pource que nous auons desia dit &  
 prouué vne autre fois, que ceste  
 puissance abomine grandement la  
 chaleur, & que l'humidité ne la  
 peut souffrir. Que si les Atheniens  
 eussent eu ceste doctrine, ils ne se  
 fussent pas tant esmerueillez de voir  
 vne homme si sage que Socrate, qui  
 ne sçauoit parler, de maniere que  
 ceux qui entendoient parler de sa  
 grande sagesse, disoyent que ses pa-  
 rolles & sentences ressembloyent  
 à certaines caisses de matiere rude  
 & mal polie par dehors, qui auoyēt  
 au dedās besongnes riches & pain-  
 tures dignes d'admiration. En la  
 mesme ignorance ont esté ceux les-  
 quels voulans dōner raison de l'ob-  
 scurité & mauuais stile d'Aristo-  
 te, dirent que expressement, à fin  
 que ses œuures eussent plus grande  
 auto

*Platon le  
 conte au  
 dialogue  
 de la sciē  
 ce, & au  
 banquet.*



L'EXAMEN

autorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considerons pareille-

*Cicéron  
ouïant l'e  
loquence  
de Platon  
dit, que si  
Iupiter  
eust vou-  
lu parler  
en Grec,  
il eust par-  
lé comme  
Platon.  
De claris  
orator.*

ment comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit, l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerôs que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il a à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray-ie plus? sinôn que voulant raconter à Damagete son amy, comme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, avec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son royaume, (ayant sur ce plusieurs demandes & responses) il dist ainsi, *Persarum rex accersuit, ignarus quòd apud me maior est sapiens*



*sapientia ratio quàm auri. Vale.* C'est à dire, Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que i'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'un Erasme ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust emply plus d'une main de papier d'escriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine, par l'esprit naturel de saint Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit, par ses forces, sçauoir les langues, ny les parler avec ornement & elegance, s'il n'eust dist ainsi? *Nihil me minus fecisse à magnis Apostolis existimo: nam imperitus sum sermone, sed non scientia.* C'est à dire, Je confesse que ie ne sçay parler, toutesfois en sçauoir & science, personne des Apostles ne me surpasse. Ceste difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust esté

2. Cor. ch.

11.



# L' E X A M E N

esté possible en choisir vne meilleure: car en ceste charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ny se seruir d'un ornement de langage: attendu que la force des orateurs de ce temps là se découuroit, à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & luy persuader par les preceptes de leur art, le contraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable. Qu'ils soustenoyét mesmes qu'il valloit mieux estre pauvre que riche: malade, que sain: ignorant que sçauant, & autres choses qui estoient manifestement contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste cause les Hebrieux les appelloyent *Genanin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce mesme aduis, & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain estoient fondees sur les armes: & que ceux cy commāçoient desia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour

pour s'adonner à ce genre de science : & ainsi en brief il les fit chasser de Rome , de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage si Dieu eust trouué vn prescheur eloquēt, qui fust entré en Athenes ou dedās Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hierusalem vn homme qui estoit vray Dieu , & qu'il est mort de sa propre & agreable volōté, pour racheter les pecheurs: qu'il est resuscité le troisieme iour, & qu'il est morté au ciel où il est maintenāt: qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme , sinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont coustume de mettre en auant la force de leur art ? Et pour ceste cause saint Paul a dit , *Non enim misit me Christus baptizare sed euangelizare , non in sapientia verbi, ut non euacuetur crux Christi.* C'est à dire , Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser, mais pour prescher , non par l'art oratoire , à fin que le peuple ne pensast

1. Cor. ch.

1.



# L'EXAMEN

penſaſt que la croix de Chriſt fuſt quelque vanité, de celles que les orateurs ont couſtume de perſuader. L'eſprit de S. Paul eſtoit propre à ce miniſtere: car il auoit grand entendement pour ſouſtenir & prouuer aux ſynagogues & aux Gentils q̄ Ieſus Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la Loy: & que il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il eſtoit de peu de memoire: à raiſon dequoy il ne pouuoit parler avec ornement de parolles douces & miellees: auſſi la publication de l'Euangile auoit beſoin d'vn tel miniſtre. Je ne veux pas dire pourtant que S. Paul n'eũſt le don des lāgues: car il parloit en toutes auſſi bien qu'en la ſienne: i'entens auſſi peu, q̄ pour defendre le nom de Chriſt, les forces de ſon grand entendemēt fuſſent ſuffiſantes, ſans la grace particulière que Dieu luy auoit faite: ie veux dire ſeulement que les dons ſupernaturels œuurent & produiſſent meilleurs effects en vne bonne natu

natu

nature, qu'en vn homme de soy-  
 mesme tardif & ignorant. A quoy  
 fait ce que dit saint Hierosme en  
 son proëme sur Esaye & Hieremie,  
 quand il demande pourquoy n'y  
 ayant qu'un S.Esprit qui a parlé par  
 la bouche de Hieremie & d'Esaye,  
 l'un propose les choses qu'il escrit,  
 avec vne grande elegance, & Hie-  
 remie à peine peut parler. Il respond  
 à ce doute, que le S.Esprit s'accom-  
 mode à la maniere naturelle de pro-  
 ceder de chacun Prophete, sans chā-  
 ger leur naturel, & leur enseigner le  
 langage par lequel ils doyuent pu-  
 blier la prophetie. Et partant il faut  
 sçauoir qu'Esaye estoit vn cheua-  
 lier illustre, nourry en la cour & ci-  
 té de Hierusalem; & pour ceste cause  
 il parloit avec elegance & orne-  
 ment. Mais Hieremie estoit né, &  
 auoit esté nourry en vn vilage de  
 Hierusalem, qui s'appelloit Ana-  
 thothites, au moyen dequoy il fut  
 rude & grossier en sa maniere de  
 proceder, & parler: & neantmoins



# L'EXAMEN

le saint Esprit s'est bien voulu servir de son stile en la prophetie qu'il luy a communiquee. L'on en peut dire autant des Epistres de saint Paul, auquel le saint Esprit assistoit en les escriuant, à fin qu'il ne peust errer: ce neantmoins saint Paul parloit son naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il escriuoit, pource que la verité de la theologie scolastique abhorre l'abondance de parolles. A la Theologie positive se joint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pource que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'un amas de dictes & sentences Catholiques, prinſes des saints Docteurs, & de l'Eſcriture ſaincte, & gardees en ceste puissance. Côme ſaict vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il lit: lequel cognoiſſant l'occaſion de les alleguer, met en auant quelque choſe de

*Rien que  
l'Epistre  
aux He-  
breux  
ſoit de s.  
Paul, plu-  
ſieurs ont  
voulu di-  
re à cau-  
ſe du ſtile  
diuers,  
qu'il ne  
l'auoit  
faite: ce  
que l'E-  
gliſe n'a  
pour he-  
retique.*

de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il montre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux là qui ont ensemble l'imagination avec la memoire, & qui travaillent à recueillir le grain de tout ce qui a esté dit & escrit en leur faculté, le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente, avec vn grand ornement de parolles, & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent ceste doctrine, qu'ils sont fort profonds, & hauts: mais quand ils viennent à sonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils decouurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçauoir la verité des choses dès leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langage & abondance de parolles. De ceux là l'escriture sainte parle en ceste maniere, *Ubi verba sint plurima, ibi frequenter egestas.*



L'EXAMEN

comme voulant dire , L'homme  
ayant beaucoup de parolles est vo-  
lontiers depourueu d'entendement  
& de prudēce. Ceux qui sont pour-  
ueuz de l'imagination & de la me-  
moire , entrent de grand courage à  
l'interpretation de la saincte escri-  
ture , leur semblant aduis que pour  
sçauoir beaucoup d'Hebrieu, beau-  
coup de Grec & de Latin ils ont le  
chemin ouuert pour tirer le vray  
sens de la lettre. Et de fait, ils se per-  
dent : premierement pource que les  
vocables de la saincte escripture &  
les manieres de parler d'icelle ont  
plusieurs autres significations que  
celles que sçauoit Ciceron : & puis,  
pource que telles gens ont faute  
d'entendement (qui est la puissance  
qui verifie si vn esprit est Catholi-  
que ou depraué) elle peut élire , par  
la grace supernaturelle , de deux ou  
trois sens de lettre , celuy qui est le  
plus veritable & Catholique. Pla-  
ton dit que les tromperies & decep-  
tions n'auient iamais es choses  
dissem

dissemblables & fort differentes, si-  
 non lors que plusieurs se presentent  
 qui ont grande similitude entre el-  
 les : car si nous mettons deuant vn  
 clair-voyant vn peu de sel, de sucre,  
 de farine, & de chaux viue, le tout  
 bien broyé & moulu à part, que fe-  
 roir vn homme priué du goust, si  
 avec les yeux il pensoit remarquer  
 & cognoistre chacune de ces cho-  
 ses? disant, C'est là du sel, c'est là du  
 sucre, voila de la farine, voila de la  
 chaux : ie ne fay pas doute qu'il ne  
 se trompast, pour la grande simili-  
 tude que toutes ces choses on en-  
 semble. Mais s'il voyoit vn mōceau  
 de bled, vn autre d'auoyne, vn autre  
 de paille, vn autre de terre, & vn  
 autre de pierre, il est certain qu'il ne  
 se tromperoit iamais à remarquer  
 chacune chose, encor qu'il ne vist  
 gueres, pource que chacune de ces  
 choses est de tant diuerse maniere  
 & figure. Nous voyons tous les  
 iours la mesme chose aduenir au  
 sens que les Theologiens donnēt à



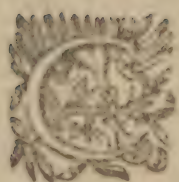
# L' E X A M E N

la sainte Escriture: car de prime face, tout sens a apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel; & que le saint Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour eilire de tel sens le meilleur, & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ny de l'imagination, mais de l'entendement seul. Parquoy ie dy que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy dōner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde: pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant, & iugeant se vient à sçauoir la verité, & decouvrir le mensonge.

Comp

*Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication ( qui en est la pratique ) à l'imagination.*

## CHAP. X.



'E. S. T vne question fort commune, non seulement entre les hommes sçauâs, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, & d'une doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu, Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera d'ôc bon predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy, Vn tel est grand predicateur, il s'ensuyt



# L' E X A M E N

qu'il sçait beaucoup de theologie scolastique: car pour défaire l'une & l'autre consequence, s'offriroyët à chacun plus d'instances qu'il n'y a de cheueux en la teste. Personne, iusques à ceste heure, n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Je trouue bon que l'on n'en sçache plus particulièrement la cause: ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. I'ay dit que la theologie scolastique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui en est la pratique) est œuvre de l'imagination: Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement & imagination, aussi ne se peut faire qu'un homme soit grand theologien scolastique, & fameux predicateur. Que la  
theolo

theologie scolastique soit ceuvre de l'entendement, nous l'auons demõstré ailleurs, prouuât comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine: & pourtât n'est besoin vser en cest endroit de redite. Je veux seulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs, & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, depend du tout de l'imagination, & en partie de la bõne memoire, qui besongne en cela. Et afin que ie le puisse mieux expliquer, & que ie fasse toucher cecy au doigt, il faut supposer premierement que l'homme est animal raisonnable, politique, & amateur de societé: & à fin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux avec l'art, les philosophes anciens ont inuenté la Dialectique; pour luy monstrier comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definir les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, inger & elire: desquelles ceuvres il est im-

*La sciẽce  
humaine  
cõsiste en  
deux: au  
langage  
orné, &  
en la di-  
stinction  
des choses  
Paul. en  
la 2. aux  
col. ch. 1.*



## L'EXAMEN

possible qu'aucun se puisse passer.  
& à fin de pouuoir estre sociable &  
politiq, il estoit necessaire qu'il  
sceust parler, & donner à entendre  
aux autres hommes les choses qu'il  
cōceuoit en son esprit. Et à fin qu'il  
ne les expliquast sans ordre ny rai-  
son, ils ont trouuë vn autre art, que  
ils appellent Rhetorique, laquelle  
par ses preceptes, luy embellit sa  
parolle par le moyen des beaux ter-  
mes, & elegantes manieres de par-  
ler, par affectiōs & couleurs gra-  
cieuses. Mais ny plus ny moins que  
la Dialectique n'enseigne pas l'hō-  
me à discourir & philosopher en  
vne seule sciēce, ains en toutes, sans  
distinction. La Rhetorique aussi en-  
seigne à parler en la Theologie, en  
la Medecine, en la science des loix,  
en l'art militaire, & en toutes les  
autres sciences, & conuersations  
traictées par les hōmes: de maniere  
que si nous voulons feindre vn par-  
fait Dialecticien ou Orateur, il n'est  
possible de le considerer, sans qu'il  
sçache

ſçache toutes les ſciences, pour ce qu'elles ſont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuvent en chacune d'icelles, ſans aucune diſtinction, pratiquer leurs reigles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle la matiere eſt limitee: comme la philoſophie naturelle, morale, Metaphyſique, Aſtrologie, & les autres: & pour ceſte cauſe Cicéron dit, *Oratorem ubicunque conſtit* *Au liure*  
*erit, conſistere in ſuo.* Et en vn autre *du par-*  
 endroit, *In Oratore perfecto, ineſt om-* *fait Ora-*  
*nis Philoſophorum ſcientia.* Et pour *teur.*  
 ceſte cauſe le meſme Cicéron a dit, Qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouver qu'un parfait Orateur: ce qu'il euſt dit avec plus de raiſon, ſ'il euſt ſceu la repugnance qu'il y a d'aſſembler toutes les ſciences, en vn particulier. Les Iuriſconſultes eſtoient anciennement en grand prix par le nom & office d'orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoiſſance de to<sup>r</sup> les arts du môde, à cauſe que les



# L' E X A M E N

loix iugent vn chacun. Et pour ſça-  
 uoir le droit, & la deſſence que cha-  
 cun art ſ'attribue, il eſtoit beſoin  
 auoir vne particuliere cognoiſſan-  
 ce de tous: au moyen dequoy Cice-  
 ron a dit, *Nemo eſt in oratorum nu-  
 mero habendus, qui nō ſit omnibus ar-  
 tibus perpolitus.* Mais voyant qu'il  
 eſtoit impoſſible d'apprendre toutes  
 les ſciēces, à cauſe de la briueſetē de  
 la vie, & meſme pource que l'eſprit  
 de l'homme eſt limitē, ils ont laiſſē  
 cela, & au beſoin ſe ſont cōtentez,  
 d'aiouſter foy aux maiſtres de l'art  
 qu'ils entreprennent deſſendre. A-  
 pres ceſte maniere de deſſendre les  
 cauſes, eſt venue incontinent la do-  
 ctine Euāgelique, laquelle ſe pou-  
 uoit pſuader par art oratoire mieux  
 que tant de ſciēces qu'il y a au mō-  
 de, pour eſtre la plus certaine & ve-  
 ritable: mais Chriſt noſtre redem-  
 pteur enuoya ſainct Paul, pour n'e-  
 ſtre annoncee par art oratoire,  
 qu'il diſt, en la ſapience du mot, à fin  
 que le peuple ne penſaſt point que  
 ce fuſt

ce fust mensonge fardé semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tât d'annees, il est maintenât bien permis de prescher par lieux commûs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de S. Paul: ains voyôs nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui ne se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'un parfait orateur. La raison en est toute manifeste: car si les anciens orateurs faisoient entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aydans en cela de leur art) l'assemblée des Chrestiens se gagnera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice, ce que elle entend & croit desia: attendu que la sainte escriture est, en certaine maniere,



# L'EXAMEN

re, toute chose, pour la vraye interpretation de laquelle toutes sciences sont necessaires, suyuant ce dict  
*Aux Pro* tant celebre, *Misit ancillas suas vo-*  
*uerb. c. 9. cave ad arcem.* Il n'est pas besoin

encharger cela aux predicateurs de nostre temps, ny de les aduiser de ce faire: car (outre le profit qu'ils pretendent faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bon subiect, auquel ils puissent apliquer, à propos, plusieurs gentiles sentences tirees de la sainte escriture, des saints docteurs, des Poëtes, historiens, medecins & legistes; sans obmettre aucune science, & parlent avec elegance & quantité de parolles: au moyen dequoy ils dilatent & estēdent leur subiect, par l'espace d'une heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la professiō du parfait Orateur, en son  
*Au liure* temps. *Vis oratoris professioq, ipsa be-*  
*de l'Or-* *ne dicēdi, hec suscipere ac polliceri vi-*  
*teur.* *detur, ut omni de re quacūque sit pro-*  
*posita,*

*posita, ab eo ornatè copiosèq; dicatur.*  
C'est à dire, La force de l'orateur & la profession mesme de bien dire semble entreprendre & promettre de traiter & parler avec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouuons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait orateur, appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous scauons que le Theologien, qui les aura, sera grand predicateur: mais si on le met en la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, il n'y entendra gueres de choses, pour estre vne science, qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auons deia dit ailleurs quelles choses appartiennēt à l'imagination, & comment on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en refraichir la memoire.

Tout



# L'EXAMEN

Tout ce qui est dit bõne figure, bon propos & suiet, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, commes les facettes, loüanges, broquards, figures & cõparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait orateur (qui sçait desia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumẽs & sentences accommodees, pour dilater & prouuer son fait non avec toutes sortes de parolles, mais seulement avec celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententijs accommodatis ad probandum uti possit*: C'est à dire, l'estime celuy Orateur qui peut se seruir de ioyeuses parolles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de parolles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secõdement le parfait Orateur,

*sçauoir  
choisir par  
reillemẽt  
vn theme,  
entre plu  
sieurs, ap  
partient à  
l'imagi  
nation.*

teur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuention: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dicts & sentences tirees à propos, il a besoin d'estre prouueu d'une grãde imagination, qui soit comme le chien veneur qui cherche & luy mette en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que dire, qu'il fasse vne fin, cõme s'il auoit assez parlẽ. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualite esleue les figures & les fait bouillir. Et pourtant se decouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est cõtainte, non seulement de composer vne figure qui s'accommode avec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles, selon l'ordre de nature, de maniere que d'icelles



# L'EXAMEN

celles il vienne à faire des montaignes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention les orateurs se peuent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignent est definy & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine, qui iette tousiours l'eau fresche. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire: & de le reciter aisement deuant vne assemblée, ne se peut faire, sans la mesme puissance: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignus nomine, qui quaecunque res inciderit, qua sit dictione explicanda prouidenter, copiosè, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, L'Orateur à mon aduis, sera digne d'un si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps, & occasion)  
elegant

elegamment, & par cœur. Nous auôs desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire: & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginative: & de reciter tant de choses sans se reprendre & faire pause, il est certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit que le bon Orateur doit parler par cœur & non par escrit, il faut sçauoir que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defect de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit excellent en sa faculté, ayant son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant soudainement d'apoplexie, il recommanda l'vniuersité d'Alcala, & la harangue



L' E X A M E N

rāgue funebre d'iceluy à vn fameux  
 predicateur , lequel inuenta & dis-  
 posa ce qu'il deuoit dire le mieux  
 qu'il luy fut possible : mais le temps  
 fut si court. qu'il n'eut loisir d'apren-  
 dre sa harangue par cœur : à raison  
 dequoy il monta en chaire , avec le  
 papier en la main , & commença à  
 dire ainsi. Messieurs , i'ay deliberé  
 faire comme faisoit ordinairement  
 cest excellent personnage, quand il  
 lisoit à ses disciples : & ce à cause de  
 sa mort tāt soudaine:il m'a enchar-  
 gé de faire sa harāgue funebre:mais  
 il est mort si soudain que ie n'ay eu  
 ny le temps ny le loisir d'estudier ce  
 qu'il falloit dire , ny mesmes de le  
 mettre en memoire : i'ay par escrit  
 en ce papier , ce que i'ay peu faire  
 ceste nuit. Je vous supplie l'enten-  
 dre avec patience , & excuser ma  
 petite memoire. Ceste maniere de  
 prescher par escrit sembla si mau-  
 uaise au peuple, que l'on ne fist que  
 souz-rire & murmurer : & pourtant  
 Ciceron a bien dit , qu'il falloit ha-  
 ranger



ranguer par cœur & non par escrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention : il la deuoit tirer toute des liures : & pource qu'il n'est besoin de grande estude & memoire : mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ny de la memoire, pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux là pourroyent prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire deux fois ce qu'ils ont presché vingt ans au parauant : & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention, en deux Caremes cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent avec leurs petits papiers & memoires : de maniere qu'à la troisieme, il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs : autrement on diroit d'eux, Cestuy-cy ou cestuy là presche comme il faisoit l'annee passée. Tiercement le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant cha-

cun



# L'EXAMEN

En sa rhé-  
torique  
à Heren-  
nim.

cun dit & sentence en son lieu, de  
maniere que par vne conuenable  
proportion, toute chose responde à  
l'autre: & pourtant Ciceron a dit,  
*Dispositio, est ordo & distributio rerum  
qua demonstrat quid quibus in locis,  
collocandum sit: comme s'il eust dit,*  
La dispositiō n'est autre chose qu'un  
ordre & moyen qu'il faut tenir à di-  
stribuer les dicts & sentences que  
l'on doit alleguer, demonstrent en  
quel lieu, chacune chose doit estre  
assise, à fin qu'estant bien accom-  
modee avec le demeurant, il en re-  
uienne vne bonne figure. Ceste gra-  
ce (n'estant naturelle) a coustume de  
donner beaucoup de peine aux pre-  
dicateurs: car apres auoir trouué de-  
dans les liures beaucoup de choses  
à dire, chacun ne les peut pas aise-  
ment disposer en lieu conuenable.  
Il est certain q̄ ceste propriété d'or-  
donner & distribuer, est œuvre de  
l'imagination, puis que par conue-  
nable figure & forme le tout doit  
estre bien correspondant en soy. La  
qua



quatriesme propriété des bons Ora-  
 teurs, & la plus importante de tou-  
 tes, est l'action, par laquelle ils don-  
 nent estre & vie aux choses qu'ils  
 disent, & par laquelle mesme, ils  
 mouuent l'auditeur, & l'incitent à  
 croire estre veritable ce qu'ils luy  
 veulent persuader. Et pourtant Ci-  
 ceron a dit en ceste maniere, *Adio*  
*qua motu corporis, qua gestu, qua vul-*  
*tu, qua vocis confirmatione ac varie-*  
*tate moderanda est.* C'est à dire, L'A-  
 ction se doit moderer par le mouue-  
 ment du corps, par les gestes, qui  
 sont requis, par la cōtenance du vi-  
 sage, en haussant la voix & l'abaiss-  
 ant, en se fachant, & retournāt sou-  
 dain à s'appaiser: parlant aucunes fois  
 viste, aucunes fois à loisir: en tançant,  
 & adoucissant, demenant le corps  
 ores d'un costé, ores de l'autre, reti-  
 rant les bras, & les dépliant, en riāt  
 & plorant, & donnant vn coup, ou  
 frapant, à bonne occasion. Ceste  
 grace est de si grande importance  
 aux predicateurs, qu'elle leur suffit,  
 sans

*Au livre  
 du par-  
 fait Ora-  
 teur.*



# L'EXAMEN

sans l'inuention & disposition des choses de peu de consequence, à faire vn sermon qui rende le peuple tout esmerueillé, à cause de ceste action qui s'appelle autrement esprit ou prononciation. Il y a en cela vne chose notable par laquelle se decouure, combien peut ceste grace: qui est que les sermons qui se trouuent tant excellens par le moyen de l'esprit & de l'action, ne valent rien en vn papier par escrit, & ne se peuvent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de paindre & représenter les gestes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les predications agreables, en vne chaire. Autres sermons se trouuent bons par escrit, lesquels estans preschez ne se peuvent ouyr, pource qu'on ne leur donne l'action qu'ils requierent. Et pour ceste cause Platon a dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriture: & pour ceste cause voyōs nous plusieurs

*En l'Apolog.*

sieurs hommes qui parlent fort bien  
 & escriuent mal: autres, au contrai-  
 re, escriuent fort bien, qui discou-  
 rent fort mal. Ce qui se doit entie-  
 rement reduire & rapporter à l'a-  
 ction, laquelle est certainemēt œu-  
 re de l'imagination, pource que  
 tout ce que nous auons dit d'icelle  
 fait figure, correspondance, & bon-  
 ne consonance, qui sont œures de  
 l'imagination. La cinquième gra-  
 ce qu'il doit auoir, est de sçauoir  
 dire le mot, tirer exemples propres,  
 & bonnes comparaisons: ce que les  
 auditeurs goustent plustost qu'au-  
 cune autre chose: car par vn bon  
 exemple ils entendent facilement  
 la doctrine. Et sans exemple ils ne  
 comprennent rien: & pourtant Ari-  
 stote demande, pourquoy ceux là *En la 18*  
 qui entendent les Orateurs prennent *sect. pro-*  
 plus grand plaisir aux exemples & *ble. 3.*  
 fables dont ils vsent, pour prouuer  
 ce qu'ils veulēt persuader, qu'à tous  
 les argumens & raisons qu'ils alle-  
 guent. A quoy il respond, que par  
 m



# L' E X A M E N

les exemples & fables, les hommes  
aprennent mieux, pour estre preuue  
laquelle appartient au sens: ce qu'ils  
ne font pas tant bien, par les argu-  
mens & raisons, pour estre chose  
qui requiert grand entendemēt. Et  
pour ceste cause Christ nostre Re-  
dempteur vsoit en ses sermons de  
plusieurs similitudes & paraboles,  
par le moyen desquelles il donnoit  
à entendre beaucoup de secrets di-  
uins. Or est il certain que ceste ma-  
niere de faire & de remonstrier par  
fables & comparaisons appartient  
à l'imagination: pource que c'est fi-  
gure qui correspond, & a consonā-  
ce. La sixième propriété du bon  
Orateur est d'auoir bon langage,  
propre, & non affecté, termes purs,  
& maintes gracieuses manieres de  
parler: desquelles graces nous auōs  
parlé mainte fois ailleurs, prouuant  
qu'une partie d'icelles appartient à  
l'imagination, & l'autre partie à la  
memoire. Le septieme poinct que  
doit auoir le bon Orateur, est ce que  
dit

dit Ciceron, *Instructus voce, actione, & lepore*. Instruit & doié d'une bonne voix, action & grace: d'une voix sonante, paisible, non aspre, enrouée, ny trop deliée. Et combien qu'il soit vray que cela vienne du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix: ce qu'il faut bien sçauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuvent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi, par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'une moderee humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, ont tous vne

*En la section II.  
probl. 34*

*En la section II.  
probl. 65*



# L'EXAMEN

*Au liure  
de la se-  
mence, c.  
16.*

*Au liure  
de l'O-  
rateur.*

voix ferme & bonne. Nous voyons  
cela , par le contraire , aux femmes  
& aux eunuques , lesquels pour la  
grande froideur de leur tempera-  
ment, comme dit Galen, ont la voix  
fort deliée , de maniere que quand  
nous entendrons quelque bonne  
voix, nous sçaurōs bien dire qu'elle  
vient de beaucoup de chaleur &  
humidité de l'estomac : lesquelles  
deux qualitez ( venans iusques au  
cerueau ) font perdre l'entendement,  
& causent vne bonne memoire , &  
bonne imagination , qui sont les  
deux puissances desquelles se ser-  
uent les bons predicateurs , pour  
contenter les escoutans. Ciceron  
dit , que la huietieme proprieté du  
bon Orateur, est d'auoir la langue à  
commandement , prompte & bien  
pendue : grace qui ne peut échoir  
aux hommes de grand entende-  
ment : car pour estre prompte , est  
besoin de beaucoup de chaleur , &  
de siccité moyenne : ce qui ne peut  
aduenir aux melancholiques tant  
natu



naturels, que par aduſtion. Ariſtote  
 le prouue quand il demande pour-  
 quoy ceux là qui heſitent & ſont  
 longs à parler, ſont tous de comple-  
 xion melancholiques: à quoy il reſ-  
 pond fort bien, diſant que les me-  
 lancholiques ont vne grāde & for-  
 te imagination, & que la langue ne  
 peut proferer ſi viſte que l'imagi-  
 nation va dictāt: & ainſi elle l'a fait  
 faillir & heſiter en parlant. Ce qui  
 ne vient d'autre choſe ſinon que les  
 melancholiques ont touſiours grā-  
 de abondance d'eau & de ſaliue en  
 la bouche: au moyen dequoy ils  
 ont la langue humide & fort laſ-  
 che: choſe qui ſe peut voir claire-  
 ment par l'abondance de la ſaliue  
 qu'ils crachent. Ariſtote donne ce-  
 ſte meſme raiſon, quand il a demā-  
 dé pourquoy aucuns heſitent & de-  
 meurent à parler: à quoy il reſpond  
 que ceux là ont la langue fort froi-  
 de & humide, qui ſont deux quali-  
 tez qui l'endorment, & qui la ren-  
 dent tardifue, tellement qu'elle ne

*En la ſe-  
 ction 1.  
 probl. 53*



# L' E X A M E N

peut pas suyure l'imagination. Pour  
à quoy remedier il dit, qu'il est bon  
de boire vn peu de vin : ou deuant  
qu'aller discourir en la presēce d'vn  
peuple , exercer la voix , & parler  
fort & ferme , à fin que la langue se  
eschauffe & se desseiche. Mais Ari-  
stote dit aussi , que ce defect de la  
parolle peut venir aussi de la trop  
grande chaleur & siccité de la lan-  
gue , & ameine l'exemple des cole-  
riques , lesquels estans faschez , ne  
parlent certainement , & quand ils  
sont sans aucune passiō, ils sont fort  
eloquens, au contraire des hommes  
flegmatiques , lesquels estans en  
paix, ne peuuent parler: mais estans  
faschez, ils alleguent sentences , &  
parlent avec eloquence. La raison  
de cela est fort manifeste, car com-  
bien qu'il soit vray que la chaleur  
ayde à l'imagination, & à la langue  
aussi, si est-ce qu'il se peut faire que  
elle ayde à la perdre : d'vn costé,  
pource que ne luy viennent les dits  
& sentences aigues, & pource que  
la

la langue ne peut bien proferer à cause de la grande siccité d'icelle, & ainsi voyons nous que beuvant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee, qui est necessaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont faschez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques estans sans fascherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne scauēt que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité. Mais quād ils sont faschez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & eleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'est leur langue empeschee, pource qu'elle s'est échauffee à raison de ceste colere. Ceux là n'ont pas bonne veine pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids de cerueau, & quand



L'EXAMEN

ils sont faschez ils font de meilleurs vers, & avec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irritez : & à ce propos Iuuenal a dit,

*Si natura negat, facit indignatio  
versum.*

C'est à dire,

*Nature ne voulant, l'indigné fait  
des vers.*

Les hommes de grand entendement ne peuvent estre bons orateurs ny bons prescheurs, pour ce défaut de la langue: ioinct que l'action requiert aucunesfois de parler haut, aucunesfois bas. Et ceux qui sont trauaillez de la lague, ne peuvent orer ny haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui degoustte les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoi les hommes qui hesitent de la langue ne peuvent parler à voix basse: à quoy il respond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se denouë mieux avec force que sans

*En la section 11.  
probl. 35*

sans effort : comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par la pointe, la leue mieux avec force, & tout d'un coup, que peu à peu. Il m'est aduis que i'ay suffisamment prouué que les bonnes proprietéz de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la plus part de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et s'il est vray que les bons predicateurs de nostre temps cõtennent les auditeurs pour estre doüez des mesmes graces, il s'enfuyt que celuy qui sera grand predicateur, sçaura peu de theologie scolastique: & le grand scolastique ne sçaura pas prescher, à cause de la contrarieté qui est entre l'entendement & l'imagination avec la memoire. Aristote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur aprenne la philosophie naturelle & morale, la Medecine, Metaphysique, Iurisprudence, Mathematique, Astrologie, & toutes les autres sciéces: il ne sçait de chacune



# L'EXAMEN

que les fleurs & sentences auerees, sans sçauoir la raison d'icelles. Mais il pēsoit que de ne sçauoir la Theologie, ny la raison des choses, venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous pensons que le philosophe differe de l'orateur, puis qu'ils estudient tous deux en philosophie. A quoy il respōd que le Philosophe employe tout son estude à sçauoir la raison & cause de chacun effect: & l'orateur, à cognoistre seulement l'effet, & non plus. Ce qui aduient pource que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les orateurs sont priuez: & ainsi ne peuuent-ils auoir de la philosophie autre chose qu'une superficielle cognoissance. Ceste mesme difference est entre le Theologien scolastique, & le positif: car l'un sçait la raison de ce qui touche & concerne sa faculté: & l'autre, les propositions auerees & non dauantage. Parquoy, il y a danger

ger que le predicateur ait la charge  
& autorité d'enseigner au peuple  
Chrestien la verité, & que l'audi-  
teur soit obligé à le croire. Or que  
leur defaille la puissance, par la-  
quelle on cognoist la verité des  
choses, & les causes d'icelles, nous  
pourrons alleguer cecy de Christ  
nostre Sauueur, *Laissez les, ils sont* *Ens. Ma*  
*auengles & cōducteurs des auengles:* *thien, ch.*  
*Or si l'auengle conduit l'auengle, ils* *15.*  
*tomberont tous deux en la fosse. C'est*  
*grand cas de voir de quelle hardies-*  
*se se mettent à prescher ceux qui ne*  
*sçauēt pas vn mot de theologie sco-*  
*lastique, & n'ōt habilité naturelle,* *En la 1.*  
*pour la pouuoir apprendre. S. Paul se* *à Timot.*  
*plaint grandemēt de ceux là, disant,* *chap. 1.*  
*Or la fin de la loy de Dieu est la cha-*  
*rité, de cœur pur, de bonne conscience,*  
*& de foy nō feinte: desquelles trois cho-*  
*ses tous se separans, se tournent & ont*  
*recours à vne vaine maniere de par-*  
*ler, voulāts estre docteurs de la loy, sans*  
*eniedre ny ce qu'ils disent, ny ce qu'ils*  
*affirment. Le vain langage & parler*



# L'EXAMEN

des Theologiens Alemans, Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentrion, a fait perdre & gaster l'assemblée Chrestienne, par vne si grande cognoissance des langues, par vn tel ornement & grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or auons nous desia prouué que ceux là sont depourueuz d'entendement, suyuant l'opinion d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiences que nous auons amenees à cest effet. Mais si les auditeurs Anglois & Alemans scauoyent bien ce que saint Paul escrit aux Romains (qui estoient pareillement seduits d'autres faux predicateurs) ils ne se fussent par auanture pas trompez si tost. Or ie vous prie, mes freres, que vous regardiez à ceux qui causent dissensions & scandales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez aprins: separez vous d'eux, car ils ne seruēt pas à nostre Seigneur  
mais

chap. 16.

mais seulement à leur ventre & par  
 leurs douces parolles & benedictions  
 ils seduissent les cœurs des innocens, &  
 abusent ceux là qui ne sçauent gueres.  
 Suyuant cela, nous auons prouué  
 autre part, q̄ ceux là qui sont prou-  
 uuez de grande imagination, sont  
 coleres, fins, malicieux & caute-  
 leux, lesquels sont tousiours enclins  
 à mal, & le sçauent faire avec vne  
 grande astuce & prudence. *Aristo- En la 18.*  
 te, touchât les orateurs de son tēps, *sect. prob.*  
 demande, pourquoy nous appellōs *4.*  
 l'orateur fin & caut & non pas le  
 musicien ny le basteleur: & la diffi-  
 culté eust esté plus grande, si Ari-  
 stote eust sceu que la musique & la  
 representation sont œuures de l'i-  
 magination. A quoy il respond que  
 les musiciens & les representans  
 n'ont autre fin que de donner con-  
 tement à ceux qui les entendent:  
 mais l'orateur tasche d'aquerir pour  
 soy: & pour ceste cause il a besoin  
 d'vser d'astuce & cautelle, à fin que  
 les auditeurs n'entendent à quel but  
 il



# L'EXAMEN

il tend. Ces choses là sont propres à  
ces faux predicateurs, desquels l'A-  
2.ch.11. postre escrit ainsi aux Corinthiens.

*Or ie crains que comme le serpent a se-  
duit Eue, par son astuce, voz sens soyēt  
ainsi corrompuz: car ces faux apostres  
sont cautelenx ouuriers, qui se trāsfor-  
ment en Apostres de Christ: dequoy ne  
se faut pas esmerueiller: car Satan mes-  
mes se transforme en Ange de lumiere:  
il ne se faut dōc pas ébahir si ces mini-  
stres se changent cōme en ministres de  
iustice, l'œuvre desquels sera leur fin.*

L'on entēd bien que toutes ces pro-  
prietiez sont œuvres de l'imagina-  
tion, & qu'Aristote a tres-bien q̄ dit  
les orateurs sont cautelenx & fins:  
pource qu'ils pēsēt tousiours à leur  
profit. Nous auons desia dit vne au-  
trefois, que ceux là qui ont vne forte  
& grāde imagination, sont de tem-  
peramēt fort chaud: & de ceste qua-  
lité procedēt trois principaux vices  
de l'homme, l'Arrogance, la Glou-  
tonnie & la Luxure: & pour ceste  
cause l'Apostre a dit, *Telle maniere  
de*



de gens, ne seruent pas à Christ nostre  
 Sauueur, mais à leur ventre. Et pour-  
 tant ils mettent peine d'interpreter  
 l'escriture sainte, de maniere que  
 ce soit selon leur inclination natu-  
 relle, donnans à entendre à ceux qui  
 ne sçauent guere, que les prebstres  
 se peuvent marier: qu'il n'est pas be-  
 soin d'un carefme, ny de ieusnes,  
 qu'il ne faut pas manifester au con-  
 fesseur les pechez que nous com-  
 mettons contre Dieu. Et vsans de  
 ceste ruse, par l'escriture mal appro-  
 prie, ils font paroistre leurs vices,  
 vertuz, & le peuple les estime  
 saints. Que de la chaleur prouien-  
 nent ces trois mauuaises inclina-  
 tiōs, & de la froideur, les vertuz cō-  
 traires, Aristote le prouue disant, *Et En la 30.  
 quoniam vim eandem obtinet morum sect. prob.  
 instituendorum, mores enim calidum  
 condit & frigidum omnium maximè  
 que in corpore nostro habentur: idcir-  
 co nos morum qualitate afficit & infor-  
 mat.* Comme s'il vouloit dire. De la  
 chaleur & de la froideur procedent  
 toutes



# L' E X A M E N

toutes les coustumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre. Et de là vient que les hommes de grãde imagination sont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volontez, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Aristote demãde, Pourquoi l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. A quoy il respond que cet homme a grand esprit & grãde imagination: à raison de quoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & d'autãt qu'il appete naturellement ses plaisirs, & d'estre plus grãd & plus heureux que les autres, il s'ensuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses là ne se peuuent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu concher ce probleme, ny respondre à iceluy cõme il falloit: il eust mieux fait

*En la 29.  
sect. prob.  
7.*



fait de demãder, Pourquoi les mau-  
 uais ordinairement sont de grand  
 esprit? entre lesquels ceux qui ont  
 meilleur esprit ou habilité plus grã-  
 de, sont de plus grandes meschan-  
 cetez & desordres, veu qu'il est rai-  
 sonnable, que le bon esprit de l'hõ-  
 me s'incline plustost à la vertu &  
 bõté qu'aux vices & maux. A quoy  
 l'on peut respondre que ceux là qui  
 ont beaucoup de chaleur, sont hom-  
 mes de grande imagination, & que  
 la mesme qualité qui les fait inge-  
 nieux les semond à estre mauuais &  
 vicieux. Mais quand l'entendement  
 domine, l'homme ordinairement  
 s'incline à la vertu, pource que ce-  
 ste puissance tend à froideur & sic-  
 cité, desquelles deux qualitez pro-  
 cedent plusieurs vertuz, comme la  
 continence, l'humilité, & la tempe-  
 rance: au lieu que de la chaleur pro-  
 cedent les cõtraires. Si Aristote eust *En la 30.*  
 trouué ceste philosophie, il eust sceu *sect. prob.*  
 respondre à ce probleme, par lequel *2.*  
 il demande, *Cur genus id hominum,*  
*quod*



L'EXAMEN

*quod Dionysiacos technitas id est, ar-  
tifices bacchanales aut histriones ap-  
pellamus, improbis esse moribus, magna  
ex parte consueverunt? Cōme s'il de-  
mandoit, Pourquoi les comediens,  
cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se  
trouuent en tous les banquets & fe-  
stins, pour ordōner les viandes, sont  
ordinairement mauuais & vicieux?  
A quoy il respond, disant, que pour  
estre occupez en ces offices de Bac-  
che, ils n'ont eu le moyen d'estu-  
dier, & qu'ils passent ainsi leur vie  
avec incontinence: à quoy mesme  
fait la pauvreté, laquelle a de cou-  
stume d'amener beaucoup de maux:  
mais de fait, ce n'en est pas la raison:  
ains faut dire que la representation  
des comedies, & la maniere de cō-  
mander aux festes de Bacche, vient  
d'une difference d'imagination, la-  
quelle inuite l'hōme à ceste manie-  
re de viure. Et pour ce q̄ ceste diffe-  
rence d'imagination consiste en cha-  
leur, tous ceux là ont bon estomac,  
& vn grand appetit de boire & de  
manger:*



manger: & combien qu'ils s'addonnassent aux lettres, ils n'y feroient aucun profit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroyent pas d'estre affectionnez à tels offices, quand bien ils seroyent beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacun à l'art, qui luy correspond en proportion. Et pour ceste cause Ari- *En la 18.*  
 stote demande, *Cur in ijs studijs quæ sect. prob.*  
*aliqui sibi delegerint quanquam in- 6.*  
*terdum prauis, libentius tamen quàm*  
*in honestioribus versantur? verbi gra-*  
*tia, præstigiatores aut mimos, aut*  
*ribicines se potius esse, quàm astrono-*  
*mos aut oratores velit, qui hæc sibi*  
*delegerit? C'est à dire, Pourquoi se*  
 trouuēt aucuns qui ayment mieux  
 estre comedians, balleteurs, ou  
 ioueurs d'instrumens, que Orateurs  
 & Astrologues? A quoy il respond  
 fort bien disant, que l'homme sent  
 incontinent à quel art il est natu-  
 rellement disposé: pource qu'il a en  
 soy mesme qui le luy enseigne: &  
 peut



# L'EXAMEN

peut bien tant la nature, par son investigation & poursuite que combien que l'art & office soit mal seant à la dignité de celuy qui l'apprend, il faut neantmoins qu'il s'y addonne, & qu'il laisse tous les autres honorables exercices. Mais puis que nous auons reietté ceste maniere d'esprit, comme mal propre à la charge de la predication: & puis q̄ nous sommes tenuz dōner & departir à chacune differēce d'habilité, les lettres qui luy respondent en particulier, il faut monstrier quelle sorte d'esprit doit auoir celuy, que l'on doit commettre a la charge de la predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayons prouué autre fois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrariété de ioindre & assembler vn grand entendemēt avec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts, qui n'ait quelque  
exce



exception. Nous prouuerōs au chapitre penultième de cest œuure, fort au long, qu'estant nature avec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme subiect, grand entendement, avec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent cōtraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predicatiō, s'ils se trouuoyēt plusieurs subiects qui la peussent obtenir: mais comme nous dirōs au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre differēce d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les medecins & philosophes, il y a grāde dissention pour auerir le temperament & les qualitez du vinaigre,

*Galiē au  
liure 1.  
des Simp.  
chap. 19.  
de*



# L'EXAMEN

de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunes fois effect de chaleur: aucunes fois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuees differentes: mais la verité est que toutes ces choses qui souffrent le brusler, & que le feu a cōsommé, sont de diuers temperamēt. La plus grande partie du suiet est froid & sec: mais se trouue entre-deux, autres parties tant subtiles & delicates & de si grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles soyent en petite quantité: elles sont neantmoins de plus grāde efficace à exercer leur œuvre, que tout le demeurant du suiet. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre & la melācholie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs soit froide. De là peut on inferer, que les melācholiques par adustion, assemblent vn grand entendement avec vne grande



de imagination : mais ils sont tous  
 deprouueuz de memoire, à cause de  
 la grande siccité & durté que l'adu-  
 stion a fait au cerueau. Ceux là sont  
 bons pour prescher, au moins les  
 meilleurs qui se puissent trouuer,  
 hors mis ces parfaits que nous auõs  
 dit cy dessus: car cõbien qu'ils ayent  
 faute de memoire, leur propre inuē-  
 tion est si grãde que la mesme ima-  
 gination leur sert de memoire & de  
 resouuenance, & leur suggere plu-  
 sieurs figures & sentēces, à alleguer,  
 sans auoir faute d'aucune chose. Ce  
 que ne peunēt faire ceux, qui apren-  
 nent leur sermon mot apres mot,  
 lesquels venans à faillir demeurent  
 tout court, sans auoir qui leur four-  
 nisse matiere, pour passer outre.  
 Que la melancholie, par adustion,  
 ait ceste varieté de temperament,  
 froideur & siccité pour l'entende-  
 ment, & la chaleur pour l'imagina-  
 tiõ, Aristote le dit en ceste maniere,  
*Homines melancholici varij inequa-*  
*lēsque sunt: quia vis atra bilis varia*





# L'EXAMEN

*& inequalis est, quippe qua vehementer tum frigida, tum calida reddi eadem possit.* C'est à dire, Les hommes melancholiques, par adustion, sont diuers & de complexion inegale, pource que la colere aduste est fort differente, & inegale: aucunes fois fort chaude: aucunes fois, fort froide.

*Aussi ont ils la vie courte à cause de la grande siccité du cerneau.* Les signes par lesquels se cognoissent les homes qui tiennent ce temperament, sont tres manifestes: ils ont la couleur du visages passe & cendree: les yeux fort enflammez & ardans. A raison dequoy se dit (Il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue: peu de chair, aspre & velue: les veines grosses: ils sont affables & de bonne compagnie: mais ils sont luxurieux, superbes, hauts, renieurs, cauteleux, doubles, iniurieux, vindicatifs & enclins à faire mal. Cela s'entend lors que la melancholie s'enflamme: mais si elle se refroidit, incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & re

*Arist. au liure du Dormir & veiller.*



& reuerence de Dieu, charité, misericorde, & grande recognoissance de leurs pechez, avec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmonte en eux: aucunefois la vertu: mais nonobstât toutes ces imperfections ils sont les plus ingenieux & habiles au miniftre de la predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité; & grande imagination pour la fçauoir persuader. Sinon, voyôs que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de fa mere, à fin qu'il fust habile, de decouurir au monde la venue de son fils, & qu'il eust la charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Meffie promis en la loy: & nous trouuerôs que le faisant de grand entendemēt & imagination, par consequēt (regardant à l'ordre naturel) il l'a tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en considerant le grand

*Quand il  
a pieu à  
Dieu qui  
m'a sepa  
ré du vē  
tre de ma  
mere, &  
m'a ap  
pellé par  
sa grace,  
pour re  
ueler son  
fils en  
moy. S.  
Paul aux  
Gal. c. i.*



L'EXAMEN

feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que receurent les Synagogues, quād elles le virent conuerty, comme s'ils eussent perdu vn homme de grande consequence, qui leur eust peu gagner & vaincre la partie contraire. Cela se voit aussi manifestement par les repliques & desfences de colere raisonnable, qu'il amenoit aux proconsuls & iuges qui le prenoient, defendant sa personne, & le nom de Christ, avec telle dextérité, qu'il les rendoit tous confus. Il estoit aussi imparfait de la langue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne propriété, à laquelle Aristote dit, que les melancholiques par adustion, sont suiets. Les vices desquels il confesse auoir esté entaché, deuant sa conuersion, demonstrent pareillement qu'il auoit

*En la 1. à* ceste temperature. Il estoit blasphemateur, iniurieux, & persecuteur: ice

*T. 1. c. 1.* qui vient entierement de la trop grande chaleur. Mais le signe plus

eui

euident qui le demonstre auoir esté coleric aduste, se prent de ceste bataille continuelle: que luy mesme confesse auoir esté en luy, entre la partie superieure & inferieure, disant, *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis mee & ducentem me in captiuitatem peccati.* Je voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me conduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, suyuant l'opinion d'Aristote, que les melancholiques par adustion, ont ceste mesme guerre & debat: il est vray qu'aucuns expliquēt & fort bien, que ceste bataille procede du desordre que fait le peché originel, entre l'esprit & la chair: & quant à ce qu'elle estoit si grande, ie croy bien aussi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduste, que lon dit bile noire, qu'il auoit en sa naturelle composition. Le prophete Royal Dauid participoit égallēmēt du peché originel, & ne se plaignoit



# L'EXAMEN

pas tant que faisoit saint Paul, ains  
 disoit qu'il trouuoit la partie infe-  
 rieure, accordant avec la raison,  
 quand il se vouloit réiouyr avec  
 Dieu: *Cor meum & caro mea exulta-  
 uerunt in Deum uiuum*: Mon cœur  
 & ma chair se sont éiouys en Dieu  
 viuant. Et comme nous dirons au  
 chapitre penultième, Dauid auoit  
 la meilleure température qu'il estoit  
 possible à la nature de donner, la-  
 quelle nous prouuerons par l'opi-  
 nion de tous les philosophes, incli-  
 ner ordinairement l'homme à l'estat  
 de vertu, sans grande contradiction  
 de la chair. Donques les esprits qui  
 se doyuent élire pour prescher, sont  
 en premier lieu, ceux qui assemblēt  
 vn grand entendement avec vne  
 grande imagination & memoire:  
 dont nous alleguerons les signes au  
 penultième chapitre. A fante de  
 ceux là, succedent en leur place, les  
 melancholiques par adustion, les-  
 quels ioignent vn grand entende-  
 ment, avec vne grande imaginatiō:  
 mais

mais ils sont depourueuz de memoire. Et pourtant ils ne peuvent auoir abondance de parolles : ny prescher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisieme lieu succedent les hommes de grand entendement, lesquels neantmoins sont depourueuz d'imagination & memoire. Ceux là prescherot avec vne grande disgrâce: mais ils enseigneron la verité Les derniers, auxquels ie ne voudroy recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire avec vne grande imagination, & sont depourueuz d'entendement. Ceux là attirer vn peuple à eux, & le tiennent émerueillé & content. Mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en

l'inquisition, pource que par

*douces parolles & bene-*

*dictions ils sedui-*

*sent les cœurs*

*des inno-*

*cens.*

*Aux Ro.*

*cha. 16.*



# L'EXAMEN

Comme la theorique des loix appartient à la memoire : l'aduocacer & iuger ( qui en est la pratique ) à l'entendement : & la maniere de gouverner une Republique , à l'imagination.

## CHAP. XI.



N langue Espagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins, Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant, *Fulano es letrado*, nous entendons d'un commun consentement, que la profession d'un tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La responce à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de scauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligēt ceux qui se mettēt à estu

à estudier en ceste faculté, pour se  
 servir d'icelle estans iuges ou aduo-  
 cats. La loy n'est autre chose, qu'une <sup>que c'est,</sup>  
 ne volonté raisonnable du Leg lla- <sup>la Loy.</sup>  
 teur, par laquelle il explique & de-  
 clare en quelle maniere il veut que  
 se determinent les cas, qui ordinai-  
 rement aduiennent en la Republi-  
 que, pour entretenir les suiets en  
 paix, & leur enseigner comme ils  
 doivent viure, & dequoy ils se doi-  
 uent garder. I'ay dit que la loy estoit  
 volonté raisonnable, pource qu'il  
 ne suffit pas que le Roy & l'Empe-  
 reur (qui sont la cause efficiente de  
 la loy) expliquent & declarent leur  
 volonté en quelque maniere que  
 ce soit, à fin qu'elle soit loy: car si el-  
 le n'est iuste, & conforme à la rai-  
 son, elle ne peut estre appelée loy,  
 pource qu'elle ne l'est pas aussi: cō-  
 me celuy ne seroit pas homme, qui  
 seroit priué d'ame raisonnable. Et  
 pourtant a esté aduisé que les Roys  
 establissent leurs loix par le conseil  
 & aduis des hommes fort sages &



## L'EXAMEN

entendus, à fin qu'elles se fassent avec droicteure & equité, & que les suiets les recoiuent de bon cœur, & soyent dauantage tenus à les garder & accomplir. La cause materielle de la loy est qu'elle se fasse des cas qui ordinairement écheent en la Republique, suyuant l'ordre de nature, & non des choses impossibles & qui n'auient pas souuent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme, & luy enseigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, à fin que la Republique bien ordonnée soit entretenue en paix & tranquillité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par parolles claires, nō equiuoques, ny obscures, ny ayans diuers sens: sans chifres ny abreuiaures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et à fin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, à fin que celui qui les enfreindra puisse estre chastié.

chastie. En apres, veu le soing & diligence que les bōs legislators employent, à ce que leurs loix soyent iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu utatur, sed legum auctoritate ducatur*. Ne faites à part, ce qui vous sēble bō, mais say seulement ce que ie te cōmāde, n'ad- iouste riē au Seigneur, ny ne diminue. Deut. ch. 12.

comme voulans dire, Nous deffendons à tous iuges & aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy dōner autre sens que celuy que declare la composition de la lettre. Dont s'ensuyt que les Legistes doivent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la cōstruction, & non autre. Ceste doctrine donc estant ainsi supposée, c'est vne chose fort claire de sçauoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non pas tous les autres hommes de lettres : c'est pource qu'il est (*à letra dado*) adonné à la lettre, c'est à dire, homme qui n'a libenté d'opiner selon son entendement, mais qui est contraint de



# L'EXAMEN

fuyure la composition de la lettre. Et pour entendre cela, ceux qui sont fort excellens en ceste profession, n'osent nier ny affirmer aucune chose, touchant la decision de quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les determine en propres termes. Et si aucunes fois ils parlent de leur teste, & entremeslét leur iugement & raison, sans s'arrester au droit, ils le font avec vne crainte & honte: & pour ceste cause ils disent en commun proverbe, *Erubescimus dum sine lege loquimur*. C'est à dire, Nous auons honte de iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Les Theologiens ne se peuvent appeller lettrés en ceste signification, pource qu'en la sainte escriture, *Littera occidit: spiritus autem viuificat*. La lettre occit, & l'esprit viuifie. La sainte escriture est pleine de mysteres, de figures, & chiffres: elle est obscure, & non manifeste à tous. Les termes

1. cor. c. 3

mes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que scauent les vulgaires lettiez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la cōstruction grammaticalle, tōbera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'af- fuetissent à la lettre : pource que si Hippocrate & Galien, & les autres graves auteurs de ceste faculté, di- sent & affirment vne chose, & l'ex- perience & raison monstrent le cō- traire, ils ne sont tenus de les suivre, pource qu'en la medecine l'expe- rience a plus de force que la raison: & la raison plus que l'autorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'autorité d'icelles, & ce qu'el- les decernent a plus de force & vi- gueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requerent : car si le Legiste doit auoir l'entende- ment



# L' E X A M E N

ment & l'imagination propre à suivre ce que dit la loy, sans y adiouster ny diminuer, il est certain que ceste faculté appartient à la memoire: & que l'on doit travailler à sçauoir le nōbre des loix & reigles du droict, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & decision d'icelle, à fin que l'occasion se presentât l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente, de telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a, tant différentes les vnes des autres, avec tant d'imperfections, limitations, & amplifications, il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est déterminé au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir avec l'entendement, cōme elle se

se pourra determiner: car l'un est  
necessaire, & l'autre impertinent,  
ioint que ne doit auoir l'aduis d'au-  
truy plus d'efficace que la decision  
de la loy. Parquoy il est certain que  
la Theorique de la iurisprudence  
appartient à la memoire & non à  
l'entendement ny à l'imagination.  
Ainsi donc veu que les loix sont tât  
positiues, & que les Legistes ont  
l'entendement tant adonné à la vo-  
lonté du Legislatteur, ne pouuans  
entremesler leur opinion, sans sça-  
uoir certainement la decision de la  
loy, quand quelque plaidant va au  
conseil à eux, ils ont congé de dire,  
Je regarderay mes liures sur ce fait:  
ce que si le medecin disoit, quand  
on luy demande remede sur quel-  
que maladie, ou le Theologien en  
cas de la conscience, on les tien-  
droit pour gens peu sçauans en leur  
faculté. La raison est que ces deux  
sciéces ont leurs definitiōs & prin-  
cipes vniuersels, au dessouz des-  
quelles choses, sont contenuz les  
cas



# L' E X A M E N

*Au liure  
des loix.*

cas particuliers. Mais en la science de droit, chacune loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit, en depende, combien qu'elles soyent toutes deux souz vn mesme tiltre. Et partant est necessaire scauoir toutes les loix, estudier chacune particulièrement, & les garder distinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grãde consideration: c'est qu'en son temps, il soupçonnoit le lettré, qui scauoit beaucoup de loix par cœur, ( voyant par experience que tels n'estoyent pas tant bõs iuges & aduocats, comme il sembloit à les voir ) duquel effect il ne deuoit toucher la cause, puis qu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoyent deffendre vne cause ou la iuger, n'apliquoyent le droit tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de dõner la raison de cela, supposé que la

la memoire est contraire à l'entendement & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction & composition d'icelles, avec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant, discourant, iugeant & élisant : qui sont œuvres de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auons desia dit vne autrefois, que la memoire n'a en la teste, autre office que de garder fidelement les figures & fantasies des choses : & que l'entendement & l'imagination les mettent en œuvre. Et si le lettré a tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy deffaillent, il n'a non plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenans toutes les regles & loix du droit, ne peuvent neantmoins faire vn escrit. D'auantage, combien que la loy deust estre telle que porte la diffinition d'icelle,



L'EXAMEN

celle, si est-ce qu'à grand peine se trouuent les choses, tant parfaites que l'entendement les faine. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle s'escriue par termes clairs & manifestes, qu'elle n'ait point de doubtes, ny de cōtrarietez, & qu'elle ne reçoïue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin, elle a esté establie par conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir.

*Les pen-  
sees des  
hōmes ti-  
mides, &  
noix pro-  
uidences  
sont incer-  
taines.  
Sap. 6. 9.*

Ce qui se voit tous les iours par experience: car depuis qu'une loy a esté faite, par bon conseil & meure deliberation, en peu de temps elle se défait, pource que par l'usage d'icelle, se sont découuers mille incōueniens, ausquels personne n'auoit pensé, quād elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Rois & les Emperours de n'auoir honte de corriger leurs loix, pource qu'en fin, ils sont hommes, & ne se faut pas estonner s'ils errent: veu mesmement



mement que l'on ne sçauroit trou-  
 uer aucune loy, qui puisse cōpren-  
 dre par sentences ny parolles toutes  
 les circonstances du fait qu'elle de-  
 termine, pource que l'astuce &  
 cautelle des mauuais est plus gran-  
 de pour inuenter faicts, que la pru-  
 dence des bons, pour se prouoir de  
 deffence, & preuoir quel iugement  
 se doit asseoir: & pour ceste cause  
 est dict: *Neque lege, nec senatus con-* L. *Nec le*  
*sulta ita scribi possunt, ut omnes casus,* ges. ff. *de*  
*qui quandoque inciderint, comprehen-* le.  
*dantur: Sed sufficit ea quæ plerunque*  
*accidunt contineri.* C'est à dire, Il n'est  
 possible d'escrire les loix de telle  
 maniere, qu'elles cōprennent tous  
 les cas qui peuuent échoir: c'est as-  
 sez de determiner ceux qui aduien-  
 nent ordinairement: & si autres ad-  
 uenoyent, qui n'eussent loy, qui les  
 decidaist en propres termes le droit  
 n'est pas tant deprouueu de reigles  
 & principes, que si le Iuge ou l'Ad-  
 uocat a bon entendement, pour sça-  
 uoir inferer & conclure, il ne trouue  
 la



## L' E X A M E N

la vraye decifion & defenfe , & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que fi fe trouuent plus d'affaires que de loix , il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement , pour les faire de nouveau : & non en quelque maniere que ce foit, mais conformes & non contredifantes au droit. Les lettréz qui ont grande memoire ne peuvent faire cela: car fi les cas que l'art leur met en la bouche, ne font tous taillez & mafchez , ils ne font habiles à dauantage. L'on a couftume de comparer le lettré qui fçait beaucoup de loix par cœur , au fripier ou coufturier qui a beaucoup de faves en monftre en fa boutique: lequel pour en bailler vn , à la mefure de celuy qui le demande , les fait tous effayer: & s'il ne s'en trouue aucun bien feant , il r'enuoye le marchand: mais le lettré de bon entendement eft comme le bon coufturier, qui a les cifeaux en la main, & la piece de drap en la maifon: lequel

quel prenant la mesure, taille vn  
 saye à la maniere de celuy qui le  
 veut: les ciseaux du bon aduocat, est  
 l'entendement aigu, par lequel il  
 prend la mesure au cas, & luy baille  
 vestement de la loy, qui le determi-  
 ne, & s'il ne la trouue entiere, pour  
 le decider en propres termes, il luy  
 fait vn acoustrement de pieces du  
 droict, pour le defendre. Les Legi-  
 stes qui sont doüez d'un tel esprit,  
 ne se doyuent pas appeller lettrez,  
 pource qu'ils ne construisent la let-  
 tre, & ne s'amusent aux parolles for-  
 melles de la loy: ains ils semblēt Le-  
 gislateurs ou Iuriscōsultes, auxquels  
 les mesmes loix demādēt, Parquoy,  
 s'ils ont pouuoir & autorité de les  
 interpreter, reserrer, amplifier, &  
 d'en tirer exceptiōs, s'ils les peuuent  
 corriger & amēder, ie dy bien qu'ils  
 semblent Legislateurs. On dit d'un  
 tel sçauoir que cestuy, *Scire leges non ff. de leg.*  
*hoc est verba earum tenere, sed vim & sen. cō-*  
*ac potestatem habere.* Comme si l'on *su. l. scire*  
 vouloit dire, *leges.* Personne ne pense que  
 sçauoir



L' E X A M E N

ſçauoir les loix, ſoit la memoire des  
formelles parolles, eſquelles on les  
a eſcrites : mais ſçauoir les loix , eſt  
entendre iuſques où s'eſtēdent leurs  
forces, & que c'eſt qu'elles peuuent  
determiner : pource que la raiſon  
d'icelles eſt ſuiette à pluſieurs di-  
uerſitez à cauſe des circonſtances,  
du temps, de la perſonne, du lieu, du  
moyen, de la matiere, cauſe & de la  
choſe. Tout cela fait changer la de-  
terminaiſon de la loy. Et ſi le iuge  
ou l'aduocat n'a bon entendement,  
pour tirer de la loy, ſouſtraire & ad-  
iouſter ce qu'elle ne peut dire par  
parolles, il fera beaucoup des fautes,  
ſuyuant la lettre. Et pourtant eſt dit,

*Glo. in l.  
dāni. pa.  
ſi u. verb.  
aliquas.  
de damno  
infecto.*

*Verba legis non ſunt capiēda Iudaicè.*  
C'eſt à dire, Les termes de la loy ne  
ſe doyuent prendre à la maniere Iu-  
daïque, qui eſt conſtruire la lettre &  
en prendre ſeulement le ſens. Par ce  
que nous auōs dit, nous concluons  
que l'aduocacerie eſt œuvre de l'en-  
tendement, & que ſi le lettré a grā-  
de memoire, il n'eſt aucunement  
propre



propre à iuger ny aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances : & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoyent pas bien les causes & n'appliquoyēt le droit, comme il falloit. Mais il y a vne difficulté, en ceste doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy, qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant aux argumens de la partie contraire, comment est il possible que l'entendement fasse cela, si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudicijs suo sensu utatur, sed legum autoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suyuāt cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & reigles du droict deuant que venir

nit



# L' E X A M E N

nir à ce qui fait à la cause: car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doyuent estre fondez & appuyez sur les principes de ceste faculté, sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et à fin de pouuoir faire cela, il est besoin d'une grande memoire, laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cest argument prouue estre necessaire au parfait Aduocat d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais, quant à moy ie veux dire, que, là où ne se trouuera vn grand entendement ioinct à vne grãde memoire (à cause de leur repugnance) il vaut mieux que l'aduecat soit prouueu d'un haut entendement, & de peu de memoire, que d'une grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour suppleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, cõme les liures, tables abecedai

cedaires & autres inuentions des hommes : mais s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. Dauantage, Aristote dit que les hommes de grand entendement (bien qu'ils soyent deprouueuz de memoire) ont vne grande reminiscence ou resouuenance, au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy ou leu, surquoy discourant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour représenter tout le droict à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appelloient la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement (iugeant ou cōseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit avec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi, donc aduient maintes

*Au liure  
de la Me  
moire &  
resouue-  
nance.*



# L'EXAMEN

maintes fois qu'un Iuge de bon entendement dōne sentence, sans sçavoir la dēcision de la loy, qu'il va trouver puis apres dedās les liures: ce que mesmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucunes fois ils donnent leur aduis sur le champ. Les loix & reigles de droict sont la fontaine & l'origine, d'oū les aduocats tirent leurs argumens & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulent, ce qui se fait avec l'entendement, de laquelle puissance si l'aduocat est deprouueu, ou qu'il l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamaiz former vn argument, encores qu'il sache tout le droict par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'apprendre: car combien que ils aprennēt par cœur les Topiques de Ciceron, (qui sont les lieux & fontaines d'oū sourdent les argumens, pour prouuer chacun probleme & question, par la partie affirmatiue & negative) ils ne peuvent

uent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure, & sans estudier les Topiques, & lieux des argumens, en forment neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidelement tout le droit par cœur, & ne sçauront tirer d'un si grand nombre de loix qu'il y a, vn argument sur lequel ils se puissent fonder. Au contraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, sont merueilles en l'aduocacerie. Parquoy se peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire ceste election & examen d'esprits pour apprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sçauent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille

*Examen  
Electio  
d'esprits,  
d'importance à  
la Repu-  
blique.*



# L'EXAMEN

absurditez. Si donc la maniere de  
juger & aduocacer se fait en distin-  
guant, inferant, discourant & esli-  
sant, il est raisonnable que celuy  
qui se mettra à l'estude des loix, ait  
bon entendement, puis que telles  
œuvres appartiennent à ceste puis-  
sance & non à la memoire ny à l'i-  
magination. Mais il est bon de sça-  
uoir en quelle maniere se peut en-  
tendre, si le ieune homme est doié  
de ceste difference d'esprit ou non:  
& faut dire & auerir premiere-  
ment les qualitez de l'entendement, &  
toutes les differences d'iceluy, à fin  
que nous sçachions distinctement  
à laquelle d'icelles les loix appartiē-  
nent. Quant au premier, il faut sça-  
uoir que combien que l'entende-  
ment soit la puissance la plus noble  
de l'homme, & de la plus grāde di-  
gnité, il n'y en a pas vne neātmoins  
qui se trompe si aisément entour la  
verité qu'elle fait. Aristote a com-  
mencé à le prouuer, disant que le  
sens est tousiours veritable, mais  
que

*Art 3.  
liure de  
l'ame.*

que l'entendement, pour la plus part, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience: car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissentions entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiens, & Legistes: on verroit sur chacune diuerses opinions & iugemens, attendant qu'il n'y a qu'une verité. Il est aisé à entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompans iamais à l'endroit de leurs obiects, au lieu que l'entendement est tant suiet à se tromper entour le sien: ce que nous entendrons en considerât que les obiects des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se cognoissent, sont fermes & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé: elle est entierement desiointe & dissipée en ses materiaux, comme la maison conuertie



# L' E X A M E N

en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaulx, desquels se pourroyent faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroyent d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait ( composant la verité ) car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres cōmettent mille fautes, avec mesmes principes. De là vient la diuerse opinion des hommes, touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exéps de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur: ny le goust, les faueurs: ny le toucher, les qualitez qui se touchent: le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiect. Et pource que les hommes ne sont aduertis de ceste mauuaise condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, sans cognoistre certainement



nement la maniere & difference de leur esprit, & s'il compose bien ou mal, la verité. Sinon, demandons à aucuns hommes de lettres, lesquels (apres auoir escrit & confirmé leur opinion par plusieurs argumens & raisons) ont changé d'auis, quelque temps apres, cōment ils pouuoient entendre qu'ils se fussent trompez à ceste composition de verité? Premièrement ils confessent eux mesmes qu'ils ont failly, & puis ils se retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la seconde fois ie dy qu'ils se doiuent moins fier à leur entendement, pource que la puissance, qui a vne fois mal composé la verité, se confiant trop en ses raisons & argumens, peut encores faillir vne autre fois ayant la mesme raison, veu mesmement que s'est veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire, & moins probable. Ils ont pour indice suffisant, & croyēt que leur entendement compose bien la



# L'EXAMEN

verité, quand ils le voyent affectiō-  
né à ceste figure, muni d'argumens  
& raisons qui l'incitent à compo-  
ser de telle maniere. Mais de fait  
ils se trompent, car il y a tel regard  
de l'entendement avec ses faulles  
opinions, que des autres puissances  
inferieures, avec les differences de  
leur obiect: pource que si nous de-  
mandons aux Medecins quelle viā-  
de est la meilleure & la plus salubre  
de toutes celles que l'homme man-  
ge, ie pense qu'ils diront ne s'en  
trouver aucune (pour les hommes  
intéperez & de mauuais estomac)  
qui soit absolument bonne ny  
mauuaise, si elle n'est conforme à  
l'estomac qui la reçoit. Car Galien  
parle d'aucūs estomacs, qui se trou-  
uent mieux de manger de la chair  
de bœuf, que des chappons, perdrix  
& truites: autres qui abhorrent les  
œufs & le laiët, & autres qui aymēt  
cela merueilleusement. Et en la ma-  
niere d'apprester les viandes, les  
vns veulent la chair rostie: les au-  
tres,

*Rip. au  
liure des  
alimens.*

*De l. li.  
ure de la  
faculté  
des ali-  
mens.*



tres la demandent bouillie: & en la rostie, aucuns la veulent sanglante: autres la veulent toute bruslee de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent auourd'huy vne viade de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entend lors que l'estomac est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appete des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generative, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trouuent aucuns hommes qui appetent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres aiment mieux vne ignorante, qu'une accorte: autres, la maigre que la grasse: autres hayssent celles qui sont propres & bien parees, & aiment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les membres genitaux sont



# L' E X A M E N

en santé: mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitive, pource que des qualitez qui se peuvent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn liēt dur qu'en vn mol: & autres en vn mol, qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuent es compositions que l'entendement fait: car si nous assemblons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque questiō, chacun en iuge particulièrement, & en parle de diuerse sorte: vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vraysemblable & probable, à vn autre tres-certain: voire mesme voyons nous par experience qu'une mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme

mesme entendement, en vn temps  
 & en vn autre, non. Et pourtant  
 voyōs nous tous les iours les hom-  
 mes changer d'auis: les vns recou-  
 urans avec le temps vn entende-  
 ment plus subtil, cognoissent la fau-  
 te de la raison qui les menoit aupara-  
 uant: les autres (en perdant le bon  
 temperament du cerueau) abhor-  
 rent la verité, & approuuent le mē-  
 fonge. Mais si le cerueau tombe en  
 la maladie susdite, \* nous verrons \* *Quel on*  
 à ceste heure là des iugemens & *appelle*  
 compositions estranges: les faux & *Malacia*  
 débiles argumens ont plus de force  
 que les certains & veritables: telles  
 gens respondēt à vn bon argumēt:  
 & le mauuais les fait rendre. Des  
 choses premieres mises en auant, ils  
 tirent fausse conclusion, & par ar-  
 gumens estranges, & raisons mal  
 fondees, ils prouuent leurs mauuai-  
 ses imaginations. A quoy ayans es-  
 gard les hommes graues & scauās,  
 ils taschent de donner leur aduis,  
 en trouuāt les raisons en quoy ils se



# L'EXAMEN

fondent : car les hommes se persuadent qu'autant vaut l'autorité humaine, que la raison en quoy elle se fonde peut auoir de force : & selon que les argumens sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il a : & ainsi tient-on pour vne plus grande gravité de dire, C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me meuuent à cela, que d'expliquer les argumens auxquels ils se tiennent. Mais estans contraints de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pour ce que celuy qu'ils ne pensent pas, conclud mieux aucunes fois, & est de plus grande force & vertu que le bon. En quoy se monstre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise, argumente & discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable.

Les

Les Theologiens ont ceste incertitude és matieres qui ne sont de la foy : car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infallible, ny succes euident qui decouure qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre avec apparence aux argumés de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauantage. Mais és affaires du medecin & du capitaine general, apres auoir bien discouru, & reprouué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succes: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisement il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance, & si hautes,



# L'EXAMEN

fussent par luy seulement determi-  
 nees : mais s'assemblans deux ou  
 trois en son nom, avec la solennité  
 de l'Eglise, il se met incontinent au  
 milieu, pour president de l'acte, où  
 il approuue ce qu'ils disent de bon :  
 il rejette les erreurs, & reuele ce qui  
 ne se peut trouuer par les forces hu-  
 maines. Ainsi dōc, pour prouuer les  
 raisons qui sont alleguees és matie-  
 res de la foy, il faut regarder seule-  
 ment si elles prouuent & inferent  
 ce que dit & declare l'Eglise Ca-  
 tholique : car si l'on peut recueillir  
 quelque chose du contraire, telles  
 raisons sont certainement mau-  
 uaises. Mais en toutes les autres  
 questions où l'entendement a li-  
 berté d'opiner, n'a esté trouuee au-  
 cune maniere, pour sçauoir quel-  
 les raisons concluent, ny mesmes  
 quand l'entendement compose bien  
 la verité. On se tient seulement en  
 la bonne consonance ou confor-  
 mité d'icelles : ce qui est vn argu-  
 ment qui peut trop per : car on trouue  
 maintes

*Diu re-  
 uele les  
 choses p-  
 fectes &  
 cachées.  
 Dan. c. 2*

maintes faussetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vraies. Les medecins & ceux là qui gouernent en la guerre, tiennent le succes & l'experience, pour la preuue de leurs raisons: car si dix capitaines preuent par plusieurs raisons qu'il est cōuenable de donner la bataille, & autant d'autres defendent le cōtraire, le succes confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debattent sur la mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant, on decouurira lequel auoit raison. Mais neātmoins, le succes n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effect plusieurs causes, le succes peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles: mais les raisons peuuent estre fondees en vne autre contraire. *Aur. liu. des Topiques.* Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suyure la commune opinion: car quand plusieurs sçauans hommes disent & affirmēt vne mesme chose,



L' E X A M E N

se, & quād tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument (bien qu'il soit topique) qu'ils sont concluans & qu'ils composent bien la verité. Mais si l'on regarde bien, c'est pareillement vne preuue qui trompe, pource qu'és forces de l'entendement, l'inuention ou force sert plus que le nombre: car il n'en préd pas comme des forces corporelles, où quand plusieurs s'amassent & se ioignent ensemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuent gueres aussi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne sont tels, & la cause de cela est que les entendemens ne s'aydent pas, & de plusieurs ne se peut faire vn, comme en la vertu du corps. Et pourtāt le Sage a bien dit. *Multi pacifici sint tibi, & consiliarius vnus de mille.* C'est à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te defendent, s'il est question de venir aux mains: mais



mais pour prendre conseil, ely vn  
seul entre mille. Suyuant laquelle  
sentence Heraclite dit pareillemēt,  
*Unus mihi instar est mille.* Vn m'est  
autāt que mille. Au plaider des cau-  
ses, chacun lettré donne son opi-  
nion, selō que mieux il la peut fon-  
der en droict: mais apres auoir fort  
bien discouru, il n'a point d'art pour  
cognoistre avec certitude, si son en-  
tendement a fait la composition  
que la vraye iustice demande. Car si  
vn Aduocat prouue par le droict,  
que le demandeur a raison: & l'au-  
tre deffend par le mesme droict, que  
non, comment sçaura l'on lequel  
des deux Aduocats forme les meil-  
leures raisons? La sentence du Iuge  
ne demonstre la vraye iustice, & ne  
se peut appeller succes: pource que  
sa sentēce est pareillement opinion,  
& qu'il ne fait qu'aprocher & se  
ioindre à la cause de l'vn des deux  
Aduocats: & croist le nombre des  
lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas  
argumēt pour estimer que ce qu'ils  
dilent,



# L' E X A M E N

disent & alleguent soit verité : car nous auons desia dit & prouué que plusieurs mauuais entendemēs, encores qu'ils se ioignent pour decouurir quelque verité fort cachee, iamais ne viendront au poinct de la vertu & forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demōstre certainement, se voit assez, pource que la partie condamnée en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuoquée par vn autre iugement: & ce qui est pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillement preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours des mesmes actes & des mesmes iuges sortir sentences contraires : de maniere qu'il est à presumer que celuy, lequel est tropé vne fois, se confiant trop en ses raisons,



sons, se trompera encores vne autrefois: & ainsi se doit on moins fier en la sentence: car, *Qui semel est malus, ejice.* Les Aduocats voyans la grande diversité des entendemens des Iuges, comme chacun est affectionné à la raison, qui conuient à son esprit, & comme aujourd'huy ils concluent, par vn argument, & vn autre iour, par le contraire, se hazardent & deffendre chacun proces, pour la partie affirmative & negative: voyans mesmement par experience, que de deux manieres ils obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'a dit la Sapience, *Cogitationes mortaliū timide & incerta prouidentia nostra.* Les pēsees des hommes sont timides & noz prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raisons de la cognoissance du droict, n'ont point de preuve ny d'experience) est d'élire personages de grād, entendemēt, pour estre iuges & aduocats: car Aristote

En la sapience,  
chap. 9.

Au 1. li.  
de la Metaphysique.

dit



# L'EXAMEN

dit que les raisons & argumens de ceux là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant ceste election, il semble que la Republique sera asseuree de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, sans faire preuve de leur esprit (comme maintenant est la coustume) tousiours aduient drôt les desordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons desia dit aucunement ailleurs par quels signes on pourra cognoistre si celuy qui veut estudier les lois, à la difference de l'entendement que ceste faculté requiert : mais pour en refreschir la memoire & le monstret plus amplemēt, il faut sçauoir que l'enfant, lequel aprenant à lire, cognoistra bien tost les lettres & nommera facilement chacune en son alphabet, a grande memoire, pource que ceste facilité qu'il a d'apprendre en est l'indice : car il est certain que l'entendement



dement ne fait pas cest œuvre, ny l'imagination aussi, ains est ce l'office de la memoire de garder les figures des choses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin : & s'il a grande memoire, nous auons desia prouué autre fois, que par consequent il a faute d'entendement. Nous auons dit aussi que la facile esécriture & les bōs traits & lettres decourent vne grande imagination : & pourtant quād vn enfant en peu de iours sçait bien affeoir la main, faire ses lignes droites & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, pource que cest œuvre se fait par le moyen de l'imagination : & ces deux puissances sont contraires, comme nous auons dit & noté. Et estant mis à la Grāmaire, s'il l'apriēd aisement, s'il parle Latin en peu de temps, s'il escrit elegamment, & à l'imitation de Cicéron, il ne sera iamais bon Iuge ny Aduocat, pource que c'est vn signe qu'il a vne grāde memoire,



# L'EXAMEN

memoire, de maniere q̄ c'est grand cas d'avanture, s'il n'est deprouveu d'entendement. Mais si cestuy là se met à l'estude des loix, & s'il demeure aux escoles long temps, il sera fameux lecteur, & aura plusieurs auditeurs, pource que la langue Latine est fort gracieuse en la chaire: & pour lire avec grâde apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doyue distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire pour tirer le vray sens de la loy, si est ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resout les doutes & cōtrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn advocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entre eux il y

a vn



a vn iuge pour decider le different:  
c'est vn vray proces, où n'est parlé  
comme si l'on escrimoit sans aduer-  
faire. Et si l'enfant ne profite bien  
en la Grāmaire, il y a soupçon qu'il  
puisse auoir bon entendement: ie dy  
qu'il y a soupçon: car il ne s'ensuit  
pas que celuy qui ne peut aprendre  
Latin, ait bon entendement, ayant  
prouué ailleurs, que les enfans de  
grande imagination, ne profitent  
iamais en la langue Latine. Mais la  
Dialectique peut decouurir cela  
pource que ceste science se rappor-  
te avec l'entendement, comme la  
pierre de touche avec l'or. Et pour-  
tant il est certain, que si en vn mois  
ou deux, celuy qui oyt les arts, ne  
commance à discourir & ne se pre-  
sentent à luy argumens & respon-  
ces en la maniere qui se traicte, il  
n'a aucun entendement: mais s'il  
profite bien en ceste science, c'est  
vn argument infallible, qu'il a vn  
tel entendement que les loix demā-  
dent: & pourtāt peut il aller incon-  
conti



# L'EXAMEN

tinent les estudier, sans y regarder  
 long temps. Tontesfois estimay-ie  
 qu'il vaut mieux ouïr premieremēt  
 tout le cours des arts: car la Diale-  
 ctique n'est non plus à l'entende-  
 ment, que les trauers que l'on met  
 aux pieds d'une mule, pour la faire  
 aller l'amble, & d'une maniere gra-  
 cieuse & posée. L'entendemēt préd  
 en ses disputes ceste mesme manie-  
 re d'aller à l'aise, l'ayant aprins par  
 les reigles & preceptes de la Diale-  
 ctique. Mais si ce ieune homme (que  
 nous examinons) ne profite en La-  
 tin ny en la Dialectique, comme  
 il faut, il est besoin de voir s'il est  
 prouueu de bonne imagination, de-  
 uant que nous l'ostions de l'estude  
 des loix: car en cela se trouue vn  
 fort grand secret, & est bon que la  
 Republique le sçache, c'est que se  
 trouuent des lettrez lesquels mis en  
 chaire, font merueilles en l'interpre-  
 tation du droict, & autres à l'aduo-  
 cacerie, ausquels si l'on met vn ba-  
 ston ou sceptre en la main, ils ont  
 l'esprit



l'esprit de gouverner non plus que si les loix n'auoyent esté faites à ce propos. Et au contraire se trouuent autres avec trois loix mal entédues, apprinses à Salamāque, lesquels cōmis à vn gouvernement, s'en sçauēt acquiter le mieux du monde. Dequoy sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuēt sçauoir la raison: qui est que le gouvernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant, que la republique doit estre gouvernee par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere q̄ tout ioinct face vne bonne figure, & soit correspondant. Ce que nous auons prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imagination. Et ne gaigneroit on non plus de bailler vn gouvernement à vn grād lettré, q̄ de faire vn sourd iuge de la musique: mais cela se doit entédre cōmunemēt & nō pas comme reigle generale. Car  
nous



## L'EXAMEN

nous auons desia prouué qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entendement avec grande imagination. Parquoy n'est ce chose repugnante d'estre grand aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesmes decouurirōs nous cy apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & avec vne matiere bien saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination: lequel estudiant les loix, sera fameux lecteur, grand aduocat, & nō moindre gouuerneur: mais nature forme tant peu de ceux là, que ceste reigle peut passer pour generale.

*Comme se prouue qu'une partie de la Theorique de Medecine appartient à la memoire, l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination.*

CHAP.

**D**V temps que la Medecine des Arabes florissoit, y auoit vn Medecin soit renommé, tant à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclure : duquel le bruit estoit (veu son grand esprit) qu'il deuoit resusciter les morts, & guair toute maladie : ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade, duquel il peust sortir à son honneur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusement irrité, il se rendit moyne, se plaignant de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exēples plus frais font meilleure preuue, & conuainquent mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opinion que Iean Argentier, medecin moderne de nostre temps, a surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de me-

P



# L'EXAMEN

decine en meilleure methode : & neantmoins on dit qu'il estoit tant infortuné en la prattique , que nul malade , le cognoissant , ne s'osoit commettre à luy, craignāt les mauuais succés d'iceluy:dequoy il semble que le vulgaire a bien occasion de s'émerueiller , voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit , mais aussi en plusieurs autres que nous voyons , que estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison , il est inhabile à medeciner : dequoy Aristote a voulu donner la raison , mais il n'y a peu venir. Quant à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pēsoit que cela venoit de ce qu'ils auoyēt vne cōmune cognoissance de l'hōme , & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au contraire des Empiriques , qui mettoient peine de sçauoir les proprietéz indiuidues des hommes , sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'auoit  
raison,

raison, car les vns & les autres s'exercent à guarir les singuliers, & trauaillent tant qu'ils peuent à auer ceste nature particuliere. Ainsi donc la difficulté n'est, qu'à sçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guarir, ne sont iamais bons Practiciens: & autres ignorâs avec trois ou quatre reigles de medecine que ils ont aprins à l'escole, en beaucoup moins de temps, sçauent mieux practiquer & faire la medecine. La vraye responce à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combien qu'il en ait approché aucunement: mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons aucunement. Ainsi donc il faut sçauoir que la perfection du Medecin consiste en deux choses, autât necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plâtes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir par methode les preceptes & regles

*Galiē au  
lin. 9. de  
la meth.  
chap. 9.*



# L'EXAMEN

de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier. L'autre, de s'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre à l'œil le grand nombre des malades: car les hommes ne sont pas tant differens entre eux, qu'ils ne conuiennent en plusieurs choses: ny tant conformes aussi, qu'il n'y ait entr'eux certaines particularitez de telle nature qu'elles ne se peuuent dire ny escrire, ny enseigner, ny recueillir, de maniere qu'on les puisse reduire en art: mais seulement cognoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerant qu'estant le visage de l'homme composé de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux iouës, la bouche, le front, nature fait tant de compositions particulieres, que si l'on voyoit cent mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer avec son visage tant singulier & propre, qu'à peine s'en trouueroient

royent deux qui se ressemblassent  
entierement. Le mesme cas a lieu  
aux quatre elemens, & quatre pre-  
mieres qualitez, la chaleur, froi-  
deur, humidité & siccité, de l'har-  
monie desquelles se compose la vie  
& santé de l'homme. De tant petit  
nombre de parties que celles cy, na-  
ture fait tant de proportions, que si  
cent mille hommes s'engendrent,  
chacun sort avec sa santé tant sin-  
guliere & propre pour soy, que si  
Dieu miraculeusement, & à l'im-  
prouiste leur troquoit la proportion  
de ces premieres qualitez, ils de-  
meureroient tous malades, exce-  
ptez parauanture deux ou trois, les-  
quels se rencontreroient confor-  
mes, & de mesme paste & propor-  
tion. Dequoy s'inferent necessaire-  
ment deux conclusions: La premie-  
re est, que tout homme qui tombe-  
ra en maladie, se doit guarir selon  
sa particuliere proportion, de ma-  
niere que si le Medecin ne le remet  
à la conuenance & accord des hu-



# L' E X A M E N

meurs & qualitez qu'il auoit au  
precedēt, il ne demeure guary: l'autre,  
que pour ce faire, cōme il faut,  
il est necessaire que le Medecin aye  
veu & manié le malade plusieurs  
fois, quand il estoit en santé, en luy  
touchant le pouls, voyant son vrine,  
la couleur de son visage, & re-  
marquant sa temperature: à fin qu'il  
puisse iuger, quand il sera malade,  
de combien il est éloigné de sa san-  
té, & le guarissant, qu'il sçache en  
quel estat il se doit restituer. Pour le  
premier ( qui est d'entendre & sça-  
uoir la theorique & composition de  
l'art ) Galien dit qu'il est necessaire  
d'auoir grand entendement, &  
beaucoup de memoire, pource que  
vne partie de la medecine consiste  
en raison, & l'autre en experience  
& histoire. A quoy, pour le premier,  
est requis l'entendement: & pour  
l'autre, la memoire: & selon qu'il  
est tant difficile d'assembler ces  
deux puissances en degré intensif,  
necessairement le Medecin doit de-  
faillir



faillir en la theorique: & ainsi voyōs nous plusieurs Medecins, grands Latins & Grecs, grands anatomistes & herboristes (desquels les œuvres appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerir la cause de quelque effet (qui appartient à l'entendement) n'y entendēt rien. Autres se voyent au contraire, lesquels en la Dialectique & Philosophie de l'art se monstrent de grand esprit & habilité: mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie ils n'y font pas grand profit, pour ce qu'ils sont despourueuz de memoire: & pour ceste cause Galien a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica, & philosophica exercitatione, studioque versantur, inueniri tam paucos, qui recte in illis profecerint.* C'est à dire, Je ne suis pas émerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'adonnent à la medecine, peu deuiennent bons Medecins: dequoy

*Au liure  
de l'ordre  
de ses li-  
ures.*



# L'EXAMEN

donnant la raison, il dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ny maître qui l'enseigne avec perfection, ny qui l'estudie soigneusement. Mais avec toutes ces raisons, Galien ne vient pas au point, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuiant parfait medecin. Toutesfois quand il a dit, qu'à peine se trouue, entre les hommes vn esprit conuenable à ceste science, il a dit vray, bien qu'il n'ait specificé cela, comme nous ferons maintenant: car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement avec vne grande memoire, personne ne deuiant parfait en la theorique de la medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir avecques certitude) à peine se trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoissance de la medecine,

cine, que lon dit theorique, & qui soit bon practicien : ny au contraire, vn bon practicien, qui sçache bien la theorique. Or est il aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers : & non pas l'entendement, en supposant la doctrine d'Aristote, qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ny faire difference d'vn avec l'autre, ny cognoistre le temps & lieu, ny autres particularitez qui font differer les hommes entre eux, & medeciner chacun de differēte maniere : dequoy la raison est (selon que disent les Philosophes vulgaires) que l'entendement est vne puissance spirituelle, qui ne se peut alterer des singuliers, pour estre remplis de matiere. Et pour ceste cause Aristote a dit, que le sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doiuent faire à l'endroit des singu-



# L'EXAMEN

liers & non des vniversels ( qui ne se peuvent engendrer, & sont incorruptibles ) l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est maintenant de sçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuvent auoir bons sens extérieurs, pour les singuliers, estans puissances tant différentes? La raison en est fort claire, qui est que les sens extérieurs ne peuvent bien ouurer, si la bonne imagination ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Aristote, lequel voulant declarer que c'est de l'imagination, dit estre vn mouuement causé du sens extérieur, de la maniere que la couleur ( qui se multiplie de la chose coloree ) altere l'œil, ce qui est ainsi: car ceste mesme couleur qui est en l'humeur crystallin, passe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se fait

*Au li. 3.  
de l'ame.*

fait la cognoissance du singulier,  
 tous les philosophes disent fort bié  
 que la seconde figure est celle qui  
 altere l'imagination : & des deux  
 est causee la cognoissance, suyuant  
 ce dit tant commun, *Ab obiectis &*  
*potentia paritur notitia.* Des obiects  
 & de la puissance la cognoissance  
 s'engendre. Mais de la premiere, qui  
 est en l'humeur cristalin, & de la  
 puissance de la veüe, n'est causee  
 aucune cognoissance, sans l'esgard  
 de l'imagination : ce que les Medecins  
 preuuent manifestement, di-  
 sant, Que si l'on coupe ou brusle  
 la chair à vn malade, lequel pour-  
 tant ne sente point de douleur, c'est  
 signe que l'imagination est distrai-  
 te en quelque profonde cõtempla-  
 tion. Et ainsi le voyôs nous par ex-  
 perience en ceux qui sont sains : car  
 s'ils sont distraits en quelque ima-  
 gination, ils ne voyët les choses qui  
 sont deuant eux, & ne goustent les  
 bônes viandes, encor qu'ils en mâ-  
 gent : à raison dequoy il est certain

Quicon-  
 que est  
 malade  
 en quel-  
 que par-  
 tie du  
 corps &  
 ne sente  
 douleur,  
 a l'esprit  
 malade.  
 Hip, 2.  
 des Aph.  
 6.



# L' E X A M E N

quel'imagination est celle qui cause le iugement, & la cognoissance des choses particulieres, & non l'entendement, ny les sens extérieurs. Il s'ensuit donc fort bien, que le Medecin qui sçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entendement ou grande memoire, sera indubitablement mauvais Practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination: & au contraire, celuy qui sera grand Practicien, par consequēt sera mauuais Theoricien, c'est à dire, n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne se peut assembler avec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy personne ne peut estre parfait Medecin & pratiquer sans faillir: car pour ne errer en la pratique, il faut sçauoir l'art, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer: & nous auons prouué que ces deux choses là sōt incōpatibles. Le Medecin ne va iamais cognoistre & curer quelque maladie,

maladie, qu'il ne fasse en soy-mesme vn silogisme en *Darij*, combien qu'il soit empirique: par lequel vne partie de sa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination. Et pour ceste cause les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur: & les grands praticiens en la maieur: comme si nous disont ainsi, Toute chaleur qui depend des humeurs froids & humides, se doit curer par medecines chaudes & seiches (prenât l'indice de la cause) la chaleur q̄ souffre cest homme depend des humeurs froids & humides, il se doit donc curer par medecines chaudes & seiches. L'entendement prouuera bien la verité de la maieur, pour estre vniuerselle, disant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité: pource que chacune qualité se diminue de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne sert de rien, pour estre chose



# L' E X A M E N

choſe particuliere & d'autre iuriſ-  
 diction , dont la cognoiſſance ap-  
 partient à l'imagination , en prenant  
 des cinq ſens extérieurs les propres  
 & particuliers ſignes de la maladie.  
 Et ſi l'indice ſe doit prendre de la  
 chaleur , ou de ſa cauſe , l'entende-  
 ment ne le peut ſçauoir. Il enſeigne  
 ſeulement à prendre l'indice de ce  
 qui promet plus de danger : mais  
 la ſeule imagination demonſtre, le-  
 quel des indices eſt le plus grād, cō-  
 ferant le mal q̄ faiçt la chaleur, avec  
 celui du ſymptome, la cauſe, le peu  
 de force, ou grāde vertu. Pour auoir  
 ceſte cognoiſſance, l'imagination a  
 certaines proprietiez infallibles , par  
 leſquelles elle ataint aux choſes qui  
 ne ſe peuuent dire ny entendre , &  
 ne ſe trouuent arts , pour icelles.  
 Et pourtant nous voyons entrer vn  
 medecin vers vn malade , lequel  
 par la veuë, l'ouye , le ſentir, le tou-  
 cher, trouue ce qui ſemble impoſſi-  
 ble, de maniere que ſi nous deman-  
 dions à ce medecin meſme , com-  
 me



me il a peu attaindre à vne si haute  
cognoissance, il n'en pourroit don-  
ner raison: car c'est vne grace qui  
vient d'une fecondité de l'imagi-  
nation, qui s'appelle autrement *Sol-  
ertia*, qui veut dire Industrie, la-  
quelle par signes communs, incer-  
taines coniectures & de peu de fer-  
meté en moins d'un rien, trouue  
mille differences de choses esquel-  
les consiste la force de medeciner &  
pronostiquer certainement. De ce-  
ste maniere d'industrie sont priuez  
les hommes de grand entedement,  
pour estre vne partie d'imaginatiō.  
Et ainsi, ayant les signes deuant les  
yeux, que ceux qui sont aduisez de  
la maladie, ne reçoient en leurs  
sens aucune alteratiō, pource qu'ils  
sont deprouuez de la puissance i-  
maginative, vn medecin me de-  
manda vne fois, secretement, pour-  
quoy ayant estudié curieusement  
toutes les reigles & considerations  
de l'art de pronostiquer & les sachāt  
fort bien, il n'aduenoit iamais que  
son



# L' E X A M E N

son pronostic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apprend l'art de medecine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cestuy là auoit fort bon entendement: mais il estoit deprouueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande difficulté, qui est, de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont deprouueuz d'entendement: & s'il est ainsi qu'ils pratiquēt mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy sert aux hommes d'aller l'apprendre aux escolles. On peut respondre à cela, estre chose de grande importance sçauoir premierement l'art de medecine, pource qu'en deux ou trois ans, l'homme apprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que s'il le deuoit aquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans: en quoy esprouuāt les medecines, il tueroit, deuant

deuant que ſçauoir leurs qualitez,  
vne infinité d'hommes : en quoy il  
ſera excuſé ſ'il lit les liures des me-  
decins raisonnables & experimen-  
tez : leſquels aduiſent les eſtudi-  
ans de ce qu'ils ont trouué durant leur  
vie , à fin que les nouueaux mede-  
cins ſe ſeruent hardir et d'une cho-  
ſe, & ſe gardent d'une autre, pource  
qu'elle eſt veneneuſe. Dauantage il  
faut ſçauoir que les choſes commu-  
nes & vulgaires de tous les arts, ſont  
fort claires & faciles à apriēdre, mais  
elles ſont les plus importantes en  
l'œuure: & au contraire les plus cu-  
rieuſes & hautes ſont les plus ob-  
ſcures & les moins neceſſaires pour  
la pratique. Les hommes de grande  
imagination ne ſont totalement  
priuez d'entendement ny de me-  
moire. Et ainſi par la diminution de  
ces deux puiffances, ils peuuent ap-  
prendre le plus neceſſaire de la me-  
decine , pource qu'il eſt le plus aiſé  
& le plus clair: & par la bonne ima-  
gination, ils peuuent mieux cognoi-  
ſtre



# L' E X A M E N

*Au 6. des  
Epid. pa.  
5. com. 1.*

stre la maladie & sa cause, que les plus raisonnables & entenduz: veu que l'imagination est celle qui trouue l'occasion du remede qui se doit appliquer: en quoy consiste la plus grāde partie de la pratique. Et pourtāt Galien a dict, que le propre nom du medecin est, *Inuenior occasio:* & sçauoir cognoistre le tēps, le lieu & l'occasion, il est certain qu'il appartient à l'imagination, puis qu'elle porte figure & correspondance. La difficulté est maintenāt de sçauoir, à laquelle de tant de differences de l'imagination, appartient la pratique de la medecine: car il est certain qu'elles ne conuiennent toutes en vne mesme raison particuliere: laquelle consideration m'a donné plus de peine & trauail d'esprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, sinon qu'elle vient d'un degté de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle se font les vers & couplets.

Toute



Toutesfois ie ne certifie pas cela du tout, pource que la raison en laquelle ie me fonde est, Que ceux que j'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu adonnez à l'art de versifier, & n'est leur cōtemplation trop haute, ny leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour ceste raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resouldre beaucoup la chaleur naturelle: combien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement avec l'imagination par adustion. Mais ceste imagination n'est pas tant bonne pour guair, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à estre superstitieux, magicien, forcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tant cachees & secretes, qu'ils sont tous-  
iours



# L' E X A M E N

iours deuiner ce qui en est. Ceste  
differéce d'imagination est facheu-  
se à trouuer en Espagne: car nous  
auons prouué ailleurs que ceux là  
qui demeurent en ceste region ont  
faute d'imagination & de memo-  
re, & sont prouuez de bon enten-  
demét. L'imagination aussi de ceux  
qui habitent au dessouz du Septen-  
trion ne vaut rien pour la medeci-  
ne: car elle est fort tardifue & lasche:  
elle est bonne seulement pour faire  
horloges, peintures, eguilles & au-  
tres mesmes besongnes pour le ser-  
uice de l'homme. Il n'y a que l'Æ-  
gypte qui engendre en ses habitans  
ceste maniere d'imagination: &  
pourtant les historiens ne disent ia-

Peuples  
de Gette,  
cité de  
Palestine.

mais du tout, combien les Gitains  
sont magiciës & forciers, & prôpts  
à cognoistre les choses & à trouuer  
les remedes à leurs necessites. Iose-  
phe pour louer & priser la grande  
sagesse de Salomô, dit en ceste ma-  
niere, *Tanta fuit sapientia & pruden-  
tia quam Salomon diuinitus accepe-  
rat,*



rat, *ut omnes priscos superaret atque etiam Ægyptios qui omnium sapientissimi habentur.* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens voire mesme ceux d'Ægypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Ægyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçavoir gagner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Ægypte: comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspective, Iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuaint le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'une longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & court ne luy donnoient remede, toutes



# L'EXAMEN

toutes les fois que la chaleur luy  
croissoit, il disoit n'estre possible  
que les medecins Chrestiens le sceuf-  
sent guarir, de maniere qu'il n'esperoit  
iamais aucun remede d'eux.  
Parquoy estant fasché de se voir  
toufiours en chaleur, il depescha  
vne foir vn courrier en Espagne, par  
deuers l'Empereur Charles Quint,  
pour luy prier de luy enuoyer vn  
medecin Iuif, le meilleur qu'il eust  
en sa Court, duquel il pensoit pou-  
voir trouuer remede à sa maladie, si  
aucun y en auoit en l'art: de laquel-  
le demande on se mit à rire en Es-  
pagne: & tous conclurent que c'e-  
stoit l'appetit d'un hōme qui estoit  
en chaleur. Ce neantmoins l'Empe-  
reur fit chercher vn tel medecin,  
iusques hors le royaume, & ne le  
pouuant trouuer, il enuoya vn me-  
decin nouveau Chrestien, pensant  
que par iceluy la volonté du Roy  
seroit accomplie. Mais quād le me-  
decin fut en France, deuant le Roy,  
se passa entre eux deux vn deuis fort  
gra

gracieux, auquel fut decouvert que le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne se voulut servir de luy. Le Roy ( avec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif ) luy demanda par maniere de deuis, s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy. Sire ( respondit le Medecin ) ie n'atten pas le Messie promis en la loy Iudaïque. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la sainte escripture, pour cognoistre sa venue, sont desia accōpliz long temps y a. Nous autres Chrestiens ( respondit le Medecin ) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accompliz: car il y a aujourd'huy & cōpté l'an mil cinq cens quarāte & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout desquels il mourut crucifié & le troisieme iour resuscita: & puis il monta aux cieux où il est maintenant. Vous estes donc Chrestien, dist le Roy? Ouy, Sire, respondit le Medecin, par la grace de



# L'EXAMEN

de Dieu. Puis qu'ainsi est, dist le Roy, retournez à la bonne heure, en vostre pays: car i'ay en ma Court de grands medecins Chrestiens: i'en voudroy auoir de Iuifs, lesquels à mon aduis, sont ceux qui ont vne naturelle habilité de guarir & pratiquer. Parquoy il le r'enuoya sans luy vouloir bailler le pouls, sans luy faire monstrier son viue, & sans luy toucher aucun mot de sa maladie. Et tout soudain il enuoya en Constantinoble pour faire venir vn Iuif, lequel le guarit avec du lait d'annele seulement. Ceste imagination du Roy François (à ce que ie pense) est fort veritable, & croy qu'il est ainsi: car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme estât en santé, elle ne peut faire. Et à fin qu'il ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & condi

conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens: & pour ceste cause Platon a dit, *Alij ob varios ventos & astius, & moribus, & specie diuersi inter se sunt: alij ob aquas quidem, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hommes different des autres, à cause des vents contraires, ou pource qu'ils boient eaux differentes. ou pource que tous n'v-sent de mesme viande: & ceste difference non seulement se trouue au visage & composition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenant que le peuple d'Israël demeura plusieurs ans en Ægypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à ceste difference d'imagination, nous aurons aueré l'opinion du Roy de France,

*Au dialogue de la nature*



L'EXAMEN

En Gen.  
cha. 15.

& ſçaurons auffi par meſme moyen  
quels eſprits ſe doiuent eſlire en Eſ-  
pagne pour la medecine. Quant au  
premier, il faut ſçauoir que Abra-  
ham demandant les ſignes pour  
entendre que luy ou ſes ſucceſſeurs  
deuoient poſſeder la terre, qui luy  
auoit eſté promiſe, le texte dit, que  
en dormant Dieu luy reſpondit en  
ceſte maniere, *Scito praeſcires quod  
peregrinum futurum ſit ſemen tuum,  
in terra non ſua: & ſubiicient eos ſer-  
uituti, & affligent quadringētis annis:  
et erunt amen gentem cui ſeruituri ſunt  
ego iudicabo: & poſtea egrediētur cum  
magna ſubſtantia*, C'eſt à dire: ſça-  
ches Abraham, que tes ſucceſſeurs  
erreront en pays eſtrange, où ils ſe-  
ront aſſuiettis quatre cens ans: mais  
ſois certain que ie chaſtieray le peu-  
ple qui les opprimerà, & que ie les  
deliureray de ceſte ſeruitude, & leur  
donneray beaucoup de biens. Ceſte  
prophetie ſ'eſt accōplie, cōbien que  
Dieu, pour certain reſpect, y ait ad-  
iouſté trente ans d'auātage: & ainſi  
dit

dit le texte diuin, *Habitatio autem* En Exo-  
*filiorum Israël, qua manserunt in* Æ- de, c. 12.  
*gypto, fuit quadringentorum triginta*  
*annorum, quibus expleis, eadem die*  
*egressus est omnis exercitus domini, de*  
*terra Ægypti.* C'est à dire, Le peu-  
 ple d'Israël a demeuré en Ægypte  
 quatre cens & trente ans: lesquels  
 accomplis, ce mesme iour tout l'e-  
 xercite du Seigneur fut deliuré de  
 seruitude, & sortit de la terre d'Æ-  
 gypte. Mais combien que ce texte  
 dise manifestement que le peuple  
 d'Israël a demeuré quatre cens tren-  
 te ans en Ægypte, vne glose decla-  
 re que par ce nombre d'ans est en-  
 tendu tout le temps que le peuple  
 d'Israël fut vagabond, iusqu'à tant  
 qu'il eust vne terre propre, & qu'il  
 ne fut en Ægypte que deux cens &  
 dix ans: laquelle declaration ne se  
 accorde bien à ce qu'à dit saint  
 Estienne en ce propos qu'il eut avec  
 les Iuifs, il faut sçauoir que le peu-  
 ple d'Israël demeura quatre cens &  
 trente ans en la seruitude d'Ægypte.



# L' E X A M E N

Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fust suffisante au peuple Romain , pour prendre les qualitez d'Ægypte, si est-ce que ne fut perdu pour luy, le temps que il en fut hors, quant à ce qui touche l'esprit : car ceux qui vivent en seruitude, en tristesse & ennuy en vn pays estrange , engendrent beaucoup de colere aduste , pource que ils n'ont pas liberté de parler, ny se vanger du tort qu'on leur fait : & cest humeur estant roty, est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit-on par experience , ne se trouver pires coustumes & conditions que celles de l'esclaue , lequel imagine tousiours comment il endommagera son maistre , & se deliurera de seruitude. Dauantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israël n'estoit pas fort estrange ny esloignee des qualitez d'Ægypte, car eu esgard à sa misere & sterilité, Dieu promet à Abraham , qu'il luy



luy en donneroît vne autre abondante & fertile. Or est-il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'en experience, que les regions sterilles, maigres, & qui n'abondent en fruiçts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil: & au contraire les terres grasses & fertiles engendrent les hommes mébruz, courageux, & de grandes forces corporelles, mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & raconter la propriété de la region de Grece, pour produire des hommes de grand esprit: & particulièrement Galien dit, par merueille, qu'à Athenes nasquit vn homme ignorant, & notez que c'estoit la terre la plus pauvre & sterile de toute la Grece. Parquoy il collige que par les qualitez d'Ægypte, & des autres prouinces où le peuple d'Israël alla, il se fit d'un esprit fort subtil, mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Ægypte cree ceste difference d'i-

*En son  
raison.*



L' E X A M E N

maginatio: ce qui est fort clair, sçachant qu'en ce pays là le soleil est fort ardât, & pour ceste cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout brulé, & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie: à raison de quoy Aristote demande, *Cur blasis pedibus sunt Æthiopes & Ægyptij.* Comme disant, Pourquoi les noirs d'Æthiopie & les naturels d'Ægypte sôt diformes & contrefaits des iambes, & ont le nez camus? A quoy il respõd que la grãde chaleur du pays brusle la substance de ces mēbres, & les fait griller comme le cuyr aupres du feu: & par la mesme raison se crespēt leurs cheueux. Nous auons desia prouué que ceux là qui habitent en pays chaud sont plus aduisez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Aristote, lequel demãde *Cur locis calidis homines sapiētiores sunt quàm frigidis?* D'où vient que les hommes qui demeurent en pays chauds sont plus sages que ceux qui demeurent en

En la 14  
sect. probl. 4.

sect. 14.  
probl. 5.



en pays froids ? mais il ne respond pas bien au probleme, & ne fait distinction de la sagesse: car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudēce en l'homme: vne de laquelle Platon a dit, *Sciētia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quàm sapientia est appellāda*. La science qui est separee de la iustice, se doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie: & ceste là est proprement appelée sagesse, pource qu'elle est tousiours assistee de la iustice & droiture. Ceux qui habitent en pays soit chauds, sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Ægypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israël fut sorty d'Ægypte, & mis au desert, quelles viandes il mangea, quelles eaux il beut, & de quelle température estoit l'eau où il alla: à fin que nous entendions, si pour ceste raison il changea l'esprit qu'il auoit quād il sortit



L'EXAMEN

*En Exo-  
de, c. 17.*

*En Exo-  
de, c. 16.*

de ceste captiuité, ou s'il le retint  
tousiours. L'escriture dit, que Dieu  
nourrit & entretint ce peuple, avec  
la manne, par l'espace de quarante  
ans: qui estoit la viande la plus de-  
licate que iamais homme mangea:  
de maniere que Moyse voyant la  
delicatesse & gracieuse saueur d'i-  
celle, il en chargea à son frere Aarō  
d'emplir vn vaisseau d'icelle pour  
le mettre en l'arche de l'alliance: à  
fin que ceux qui descendroyent de  
ce peuple (estās en la terre promise)  
vissent le pain duquel Dieu auoit  
nourry & sustenté leurs peres, che-  
minans par le desert, & l'ingratitu-  
de d'iceux enuers sa maiesté, pour  
vn tel benefice. Et afin que nous au-  
tres qui n'auons veu ceste nourri-  
ture, cognoissios qu'elle estoit telle,  
il est bon que nous nous représen-  
tions la manne que nous produit la  
nature, & y aioustant vne plus grā-  
de delicatesse, nous pourrons entie-  
rement imaginer la bonté d'icelle.  
La cause materielle, dont la manne  
s'en

s'engendre est vne vapeur fort delicate, que le soleil enleue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenue au haut de la regiõ se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuict elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met-on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum* & *aëreum*: miel de rosee & d'air: pour la semblance qu'elle a avec la rosee, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche, & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: lesquels signes l'escriture sainte donne pareillement à la manne que le peuple d'Israël mangea au desert: au moyen dequoy ie pense que les deux auoyēt vne mesme nature. Et si la manne que Dieu crea estoit d'vne substance plus friade & delicate, nous confirmerons d'autāt mieux nostre opiniõ: mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le



# L'EXAMEN

moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut: supleant au defaut de nature, par sa toute-puissance. Je le dy pour ce que de bailler à ce peuple la manne à manger au desert ( horsmis ce que par icelle Dieu vouloit signifier) il sēble qu'elle pouuoit venir de la dispositiō de la terre, laquelle aujourd'huy produit la meilleure manne qui soit au monde: & pourtant Galien dit, qu'au mont Liban ( qui n'est pas loin de là ) elle se fait en grande quantité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chāter par passe-temps, que Iupiter en ce pays là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu creast à ceste heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre, comme l'estoit l'eau que Moysē tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parolle: qui furent choses naturelles, combien qu'elles fussent miracu

racu

raculeusement tirees. La manne de-  
 peinte en la saincte escriture estoit  
 comme rosee, *Quasi simen coriãdri*, En Exo-  
 album, *gustũsque eius quasi simile cũ de*, c. 16.  
 melle. C'est à dire, ressembloit à la  
 semence de coriandre, estoit blan-  
 che, & douce comme miel: qui sont  
 les conditions propres à la manne  
 que la nature nous produit. Les  
 Medecins disent que le tempera-  
 ment de ceste nourriture est chaud,  
 & de parties subtiles & fort delica-  
 tes: qui est vne composition que  
 deuoit auoir pareillement la man-  
 ne que les Hebreux mangerent. Et  
 pourtant ils s'ennuyèrent de sa de-  
 licatesse, & dirent ainsi, *Anima no-  
 stra iam nauscat super cibo isto lenis-  
 simo*. C'est à dire, Nostre estomac ne  
 peut plus souffrir cest aliment tant  
 léger. La philosophie de cela estoit  
 qu'ils auoyent forts estomacs, en-  
 tretenus d'aulx, oignons, & pour-  
 reaux, de maniere que venãs à mã-  
 ger vn aliment de si peu de résistãce  
 il se conuertissoit du tout en colere.

Mefueau  
 2.liure,  
 chap. 16.



L'EXAMEN

*Auli r.* Et pour ceste cause Galien defend  
*de la ver* à ceux qui ont beaucoup de cha-  
*tu des a-* leur naturelle, de manger du miel,  
*limens,* & autres legers alimens, pource  
*ch. 1.* qu'ils se corromproient, & au lieu  
 de se cuire, se brusleroyent comme  
 fuye. Ce qui aduint aux Hebreux,

*Aux No*  
*bres. c. 11*

*En Exo-*  
*de, c. 15.*

*En Exo-*  
*de, c. 16.*

avec leur manne, qui se conuertif-  
 soit en eux en colere aduste: à rai-  
 son dequoy ils estoient merueil-  
 leusement secs & maigres, pource  
 que cest aliment n'est propre pour  
 engraisser. *Anima nostra arida est,*  
*nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi*  
*manna.* Nostre ame est seiche &  
 consommee, & noz yeux ne voyēt  
 autre chose que manne. L'eau qu'ils  
 beuvoient avec ceste viande, estoit  
 telle qu'ils demandoyent: & s'ils ne  
 la trouuoient telle, Dieu monstroit  
 à Moysē vn baston de tant diuine  
 vertu, que le mettant dedans les  
 eaux grosses & troubles, il les fai-  
 soit deuenir bonnes & delicates: &  
 quand ils n'auoyent aucune eau,  
 Moysē prenoit la verge de laquelle  
 il



il ouurit la mer rouge, de laquelle  
 frappât les pierres, il en faisoit sortir  
 de l'eau fort agreable à leur goust,  
 de maniere que S. Paul a dit, *Petra* En la 1.  
consequente eos. Côme disant, L'eau aux cor.  
chap. 10.  
 de la pierre les suyuoit, ayant vn  
 goust delectable & sauoureux. Et  
 ils auoyēt l'estomac fait à boire des  
 eaux grosses & ameres: car Galien An 6. des  
Epid. p.  
4. cō. 10.  
 raconte qu'en Ægypte elles se cui-  
 sent, pour boire, à cause qu'elles  
 sont mauuaises & corrompues: de  
 maniere que beuuant des eaux tant  
 delicates, elles ne pouuoient faillir  
 de se conuertir en eux en colere,  
 pource qu'elles auoyent peu de re-  
 sistance. Galien dit que l'eau pour se An 5. des  
Aph. 26.  
 biē cuire en l'estomac, & ne se cor-  
 rompre, doit auoir les mesmes qua-  
 litez que l'aliment solide que nous  
 mangeons. Si l'estomac est fort, il  
 luy faut bailler aliment correspon-  
 dant mais s'il est petit & delicat, les  
 alimens doyuent estre semblables.  
 On doit auoir semblable esgard en  
 l'eau: & ainsi voyons nous par ex-  
 perien



# L' E X A M E N

perience que si vn hōme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamaïs n'apaise sa soif, avec les eaux delicates, & ne les sent en l'estomac, ains l'alterét dauantage, pource que la grande chaleur de l'estomac les brule & resoult incōtinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont resistance. Nous pourrons dire aussi qu'ils iouyssoient au desert d'un air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair & sans aucune corruption: pource qu'ils

*En Exo. chap. 13.* n'arrestoyent en nul lieu. Ils l'auoyēt tousiours temperé: car de iour, se mettoit vne nue deuant le Soleil, à fin q̄ ils n'eussent trop grand chaud: & la nuit apparoissoit vne colōne

*En la 14. sect. prob.* de feu, pour temperer l'air. Aristote dit que la iouissance d'un tel air, red l'esprit fort vif. Considerons maintenant combien deuoit estre delicate la semence de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit,

avec



avec la iouissance d'un air tant purifié & net : & combien estoit subtil le sang menstrual des Hebreux, & nous souuenons de ce qu'a dit Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engendrera, sera hōme de bon esprit. Nous prouuerons bien au lōg au dernier chap. de cet œuvre, combien importe aux peres de manger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit. Et pource q̄ tous les Hebreux mangerent vne mesme viande tant spirituelle & delicate & beurēt vne mesme eau, tous leurs enfans furent de grand esprit, és choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israel en la terre de promission, avec vn esprit tant subtil, comme nous auons dict, il eut en apres tant de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soumis à tāt de peines & mauuais traitemēs, que combien qu'il n'eust tiré d'Ægypte & du desert ce temperament chaud, sec & rosty, que nous auons dit, il l'eust rendu

*Au 2. li.  
des parties  
des animaux*



# L' E X A M E N

rendu tel , en ceste mauuaise & triste vie: pource que la cōtinuelle tristesse & facherie assemble les esprits vitaux & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur: & estās là, les vns sur les autres, ils se viennent à bruler & rostir. Parquoy souvent ils font leuer vne chaleur, & ordinairement causent la melancholie par adustion: de laquelle quasi tous participent iusques au iourd'huy, veu ce que dit Hippocrate, *6. des A- Metus & mœstitia dñi durans, me-*  
*phor. 23. lanchoitiam significat.* Nous auōs dit autrefois que ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce, cautelle, & malice: laquelle est accommodée aux coniectures de la medecine: & par le moyen d'icelle congnoit l'on la maladie, la cause & le remede que elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres-Chrestien Roy François rencontra merueilleusement, & eut grande raison en ce qu'il dist: l'on ne pense que par la grande chaleur long temps soufferte,



ferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brula en luy, & s'eleua soudain l'imagination, laquelle (cōme nous auons prouué autrefois) ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'aprint. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou nepueux de ceux qui ont esté en Ægypte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoyent esleuz pour medecins, il semble q̄ l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descenduz d'eux ayēt gardé iusqu'aujourdhuy les dispositions de la mäne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurerent en la captiuité de Babylone, c'est chose qui ne se peut entendre: car si en quatre cens & trēte ans que ce peuple

ple



L'EXAMEN

ple d'Israël fut en Ægypte & quarante ans au desert, la semence d'iceluy peut aquerir ces dispositions d'habilité, elles se pouuoient plus aisement perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorty du desert: & principalement estant venu en Espagne, region tant cōtraire à l'Ægypte, & où il a mangé viandes différentes & beu des eaux qui ne sont pas d'un si bon temperamēt & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que soit, que tout aussi tost il prēd les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a apporté d'autre part: & en quelque chose qu'il s'employe, en peu de iours il en vient à bout, sans contradiction. Hippocrate fait mention d'une maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointue & pour faire, par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les com-  
meres

*Au liure  
de l'air,  
lieux, &  
eaux.*



meres auoyent le soin de luy serrer la teste avec certaines bandes, iusqu'à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se cōuertit en nature, pource qu'avec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoyent, auoyēt desia la teste pointue: au moyen dequoy vint à cesser l'art & diligence des commeres. Mais ayans laissé, vn temps, la nature libre, sans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israël: car posé le cas que le pays d'Ægypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse causassent ces dispositiōs d'esprit en leur semence, si est-il que cessans ces raisons & causes & suruenans autres cōtraires, il est certain que se deuoient perdre peu à peu, les qualitez de la mäne, & succeder autres differentes, cōformes à la region qu'ils habitoient, aux viandes & eaux, dont ils se nourrissoient, & à



## L'EXAMEN

& à l'air qu'ils respiroyent. Ce doute, en philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suieët, sans se pouuoir corrompre: autres se trouuent, qui demourent autant à se perdre, qu'ils ont demouré à s'engendrer: & aucunesfois plus, aucunesfois moins, selon la force de l'argent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'une grande peur & espouuamment qui fut fait, vne fois, à vn homme, il demoura tant défait & decoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut trāsferé en ses enfans, qu'il engēdra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suyuāt ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Ægypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessaires



res plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham acheuast de perdre les dispositiōs de l'esprit causees par la m̃ane: puis que pour corrompre la mauuaise couleur, que ceste frayeur suscita en vn moment, furent requis plus de cent ans. Mais à fin de sçauoir de fonds en cime la verité de ceste doctrine, il faut respondre à deux doutes, qui font à ce propos, que iamais l'on n'acheue de souldre. Le premier est, D'où vient que tant plus les viandes sont delicates & sauoureuses, comme chapons & perdrix, tant plustost l'estomac les vient à hair & abhorrer: & au cōtraire d'où vient, que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toute l'annee, sans en estre aucunemēt ennuyé & degousté. L'autre est, Pourquoi n'estant le pain de froment, & la chair de mouton de si bonne substāce ne si delicate, comme le chapon ou la perdrix, iamais l'estomac ne les refuse ny abhorre, combien que nous en vsions, toute  
nostre



# L'EXAMEN

nostre vie, de maniere que nous de-  
faillant le pain, nous ne pouuons  
māger toutes les autres viandes, &  
ne nous semblent bōnes. Celuy qui  
sçaura respondre à ces deux doutes  
entendra facilemēt pourquoy ceux  
qui sont descēdūz du peuple d'Israël  
n'ont perdu les dispositions & acci-  
dens, que la manne auoit introduit  
en la semence, de maniere que la  
subtilité d'esprit qui leur est venue  
à ceste raison, ne cesse si tost. On  
trouue en la philosophie naturelle,  
deux principes certains & verita-  
bles, desquels depend la responce &  
solution de ces doutes. Le premier  
est, q̄ toutes les puissances qui gou-  
uernent l'homme sont denuées &  
priuees des conditions & qualitez  
de leur obiect à fin qu'elles puissent  
cognoistre & iuger de toutes ses  
differences. Les yeux ont cela, les-  
quels ayans à receuoir toutes les fi-  
gures & couleurs, par consequent  
sont priuez totallemēt d'icelles: car  
s'ils estoient pallez, comme de ceux  
qu

*Tout rece-  
uant doit  
estre de-  
nué de la  
nature de  
la chose  
receuë au  
lin. 2. de  
l'ame,  
Et au 3.*



qui sont lécheriques, tout ce qu'ils regarderoyent, leur sembleroit de la mesme couleur. La langue aussi, qui est l'instrument du goast, doit estre priuee de toutes saveurs: & si elle est douce ou amere, nous sçauons par experiēce que tout ce q̄ nous mangeons & beuuōs tient la mesme saveur. Autāt en est de l'ouye du flerer & toucher. L'autre principe est, que toutes les choses créées appetēt naturellement leur cōseruation & taschent de durer tousiours, de maniere q̄ l'estre receu de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin, combien qu'en apres elles doyuent obtenir vne meilleure nature. A ceste cause, toutes choses naturelles qui ont cognoissance & sens abhorrent ce qui altere & corrompt leur naturelle composition, & le fuyent. L'estomac est denué & priué de la substāce & qualitez de toutes les viandes du monde (comme l'œil l'est des couleurs & figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que  
l'esto



# L'EXAMEN

l'estomac la vainque, si est ce que le  
mesme aliment, oppugne l'estomac  
(pour estre contraire au principe)  
*Arist. au* altere & corrompt sa temperature  
*liv. 2. de* & substāce: car il n'y a agent si fort,  
*l'Ame* lequel faisant & exerçant sa force,  
*Gal. au li* ne patisse à l'encontre. Les alimens  
*ure des* fort delicats & sauoureux alterent  
*causes des* grandement l'estomac: l'un, pource  
*simples.* qu'il les cuit & reçoit d'un grand  
appetit: l'autre, pource qu'ils sont  
tant subtils & sans excremens, ils  
demeurent en la substance de l'esto-  
mac & n'en peuvent sortir. Et puis  
l'estomac sentant bien que cest ali-  
ment luy altere sa nature, & luy oste  
les autres qui luy sont conformes &  
conuenables, il le vient à hair: & si  
d'auanture il le mange, il luy faut  
faire plusieurs fausses, pour le met-  
tre en appetit & le decenir par ce  
moyen. La manne a eu tout cela des  
le commencement: car combien  
qu'elle fust delicate & gracieuse à  
manger, en fin le peuple d'Israël en  
fut ennuyé, & dist, *Anima nostra*  
*iam*

*Aux*  
*Nöbres,*  
*chap. 27.*



*iam nauseat, super cibo isto leuissimo.*

Plainte indigne d'un peuple tant fa-  
uorisé de Dieu, qui l'auoit pourueu  
de ce remede, faisant que la manne  
eust vn goust & saueur agreable.

*Panem de caelo praestitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Vous <sup>ceux qui</sup> sont ac-  
leur auez baillé vn pain du ciel, cō- <sup>cō-</sup>coustu-  
tenant en soy toute delectation & <sup>me</sup> à  
saueur. Et pourtant plusieurs de ce <sup>manger</sup>  
peuple le vindrent à manger de bon <sup>perdre</sup>  
appetit, & auez plaisir, pource que <sup>cha-</sup>  
ils auoyent les oz, les nerfs, & la <sup>mais ne</sup>  
chair tant imbue de la manne & de <sup>les abhor</sup>  
sez qualitez, que pour la semblance <sup>reli:</sup> pour-  
ils n'appetoyent plus autre chose. <sup>ce qu'ils</sup>  
Autant en est du pain de froment <sup>ont desia</sup>  
que nous mangeons à present, & de <sup>l'estomac</sup>  
la chair de mouton. Les grosses viā- <sup>conuertis</sup>  
des, qui ne sont de bonne substan- <sup>en ces viā</sup>  
ce (comme la chair de bœuf & de <sup>des.</sup>  
vache) ont beaucoup d'excremens,  
& l'estomac ne les reçoit d'une tel-  
le conuoitise comme les delicates  
& sauoureuses: & pourtant il de-  
meure d'auantage à s'alterer d'icel-



# L'EXAMEN

les. Dont s'ensuyt que pour corrôpre l'alteration que la manne auoit fait en vn iour, il falloit manger autres viâdes contraires, vn mois entier. Et suyuant cela, pour defaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Ægypte les douze ligneés d'Israël, il ait pareillement tiré douze negres mâles & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region: en combien d'annees pensez-vous que ces negres & leurs successeurs viendront a perdre leur couleur, ne se meslans point avec les blancs? il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & que ils demeureroient long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Ægypte en Espagne, leurs neueux & successeurs n'ôt peu neantmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'industrie



industrie que leurs peres auoyent apporté d'Ægypte, ny mesme la couleur basannee, tant est grande la force de la semence humaine, quand elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communiquent en Espagne à leurs neveux & descendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Æthiopie; ainsi le peuple d'Israël y venant aussi, peut communiquer à ses successeurs la subtilité d'esprit, sans estre en Ægypte, & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accident de l'homme, comme d'estre blanc ou noir. Il est bien vray qu'ils ne sont maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dès qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes cōtraires, & qu'ils sont en pays different de l'Ægypte,



# L' E X A M E N

qu'ils ne boyuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez avec ceux qui sont descēdus des Gentils, lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut cōfesser qu'ils n'ont perdu entieremēt ceste naturelle habilité.

*Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire: & par quels signes se doit cognoistre l'homme pouruen de ceste maniere d'esprit.*

## C H A P. X I I I.

*En la 27  
sect. pro-  
ble. 5.*



R I S T O T E demande pourquoy, n'estāt la vail-  
lance la plus grande ver-  
tu de toutes, mais plustost  
la iustice & prudence: la Republi-  
que neantmoins, & quasi tous les  
hommes, d'un commun consente-  
ment, estimēt plus en leur cœur, vn  
vaillant



vaillant homme, & luy font plus d'honneur qu'aux iustes & prudēs, bien qu'ils soyent cōstituez en grādes charges & dignitez? Il respond à ce probleme, & dit: Qu'il n'y a Roy au monde qui ne fasse guerre à vn autre, ou qui ne la souffre: & cōme ainsi soit que les vaillans hommes maintiennent les Roys en leur empire, & les vangent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu supreme, qui est la iustice, mais à celle qui leur est plus profitable: car s'ils ne traictoyent ainsi les vaillans hommes, commēt leur seroit-il possible de trouuer capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la defense de leurs maiestez & estats? On dit que ceux d'Asie estoyēt estimez fort courageux, ausquels comme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloyent point de Roy, ny de loix: ils respondirent que les loix les faisoient couards, & qu'ils trouuoient que c'estoit vne grande be-

*Hippo au  
liure de  
l'air,  
lieux, &  
eaux.*



# L' E X A M E N

itise de se mettre aux hazards de la  
 guerre, pour agrandir l'Estat d'au-  
 truy, qu'ils aimoyent mieux com-  
 battre pour eux mesmes, & recueil-  
 lir le fruit de la victoire que de le  
 bailier à vn autre: mais ceste respō-  
 se est d'hommes barbares, & non  
 d'un peuple raisonnable, qui est cer-  
 tain que sans Roy, sans Republique  
 & loix il est impossible que les hō-  
 mes se puissent maintenir en paix.  
 Aristote a fort bien respondu, bien  
 qu'il y ait vne autre meilleure res-  
 ponse: qui est, Que quand Rome  
 honoroit ses capitaines de guerre,  
 par triumphes & passetemps, elle  
 ne prenoit ny guerdonnoit seule-  
 ment la vertu & vaillance de celuy  
 qui triumphoit, mais aussi la iustice  
 par laquelle l'armee estoit mainte-  
 nue en paix & concorde: la pruden-  
 ce, laquelle on procedoit aux affai-  
 res: la temperance, dont elle vsa,  
 ostant le vin, les femmes, & la gour-  
 mandise, qui font troubler le iuge-  
 ment, & errer le conseil. Voire  
 mesme

mesme la prudence se doit trou-  
uer plustost en vn Chef de guerre  
& capitaine General, & se doit plu-  
stost premier & honorer, que le  
courage & vaillance. Car comme  
a dit Vegece, il n'aduiant pas sou-  
uent que les Capitaines fort vail-  
lans fassent de grands actes: & la  
cause est, que la prudence est plus  
necessaire en la guerre, qu' la har-  
dieſſe de combattre. Mais Vegece  
n'a oncques dit quelle est ceste pru-  
dence, & n'a ſceu denoter de quel-  
le differēce d'esprit doit estre pour-  
ueu celuy qui doit gouverner vne  
armee: & ne m'en esbahy, pour  
n'auoir encorēſ esté trouuee la ma-  
niere de philosopher, dont elle de-  
pend. Il est vray que d'auerer cela,  
est contre l'intention qui nous mei-  
ne (qui est d'eslire les esprits que les  
lettres requierēt) mais la guerre est  
bien tant perilleuse, & est chose  
tant importante & necessaire au  
Roy de ſçauoir à qui ſa maiesté  
doit commetre ſa puissance & ſon



# L'EXAMEN

Estat, que nous ne ferons moindre service à la Republique, de noter ceste difference & signes d'esprit, que nous avons fait, à depeindre toutes les autres. Et pourtant il faut sçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuiennent quasi de nom, & ont aussi vne meisme definition, pource que comme par eschange, de l'un aisement se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietéz & nature de la malice, quand il dit, *Malicia est verum & fallax nocendi ratio*. La malice n'est autre chose qu'un double, cauteleux, & fallacieux moyen de faire mal: & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure propriété que puisse auoir vn capitaine genetal, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra: ce qui se prouue par cecy,

An liure  
de la milice  
c. 12.

En l'Ec.  
cle. c. 12.

*Non credas inimico tuo in eternum:  
in labiis suis indulcat, & in corde suo  
insidia*

*insidiatur ut subuertat te in foueam:  
in oculis suis lacrymatur, & si venerit  
tempus non satiabitur sanguine. Ne  
croy iamais ton ennemy, car il t'v-  
fera de parolles emmiellees, & il te  
trahyra en son cœur, pour te tuer &  
te faire choir en la fosse: il pleure, &  
s'il trouue l'opportunité, il ne se  
saoulera de ton sang. Nous auons  
de cela vn exemple manifeste en  
la sainte Escriture: Car comme le  
peuple d'Israël fut assiegé en Bethu-  
lie, & trauaillé de soif & de faim,  
la fameuse Iudith sortit, en inten-  
tion de tuer Holoferne: & chemi-  
nant par l'armee des Assiriens, elle  
fut prinse par les sentinelles & gar-  
des, qui luy demanderent où elle  
alloit: & elle respondit finement,  
Ie suis fille des Hebrieux, que vous  
tenez assiegez, & m'enfuy, pource  
que ie scay qu'ils doiuent tomber  
entre voz mains, & que vous auez  
deliberé de les traicter mal, pource  
qu'ils n'ont voulu se rendre à vous.  
Et pour ceste cause ay- ie deliberé*

*Iudith,  
cha. 10.*



# L'EXAMEN

m'en aller à Holoferne, pour luy decourir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer en Bethulie sans perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains, elle commença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du monde, de maniere qu'elle fut volontiers entendue, & Holoferne avec tous ceux de son conseil, adiousta foy à ses parolles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedâs le cœur, trouuant l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition contraire, & pour ceste cause il doit estre tousiours creu: & ainsi mieux eust valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il estoit son amy, lequel luy dist d'vn grād zele, à fin qu'il ne leuast ce siege, à son grand deshōneur. Sire, sçachez premierement si ce peuple a offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous mettiez en



en peine de vainere: mais s'il est  
 en la grace, soyez certain que nous  
 ne le pourons vaincre. Mais Holo-  
 ferne ne print bien cest aduis com-  
 me vn homme credule, addonné  
 aux femmes, & qui beuuoit du vin:  
 lesquelles trois choses peruertissent  
 le conseil, qui est necessaire en l'art  
 militaire. Et pour ceste cause Pla-  
 ton a dit, qu'il trouuoit bonne la loy  
 des Carthaginois, par laquelle ils  
 defendoyent au chef general, estât  
 en l'armee, de boire du vin: pource  
 que ceste liqueur, comme dit Ari-  
 stote, trouble l'esprit des hommes,  
 & leur donne vn merueilleux cou-  
 rage (ainsi que se demonstre en Ho-  
 loferne, par les parolles tant fu-  
 rieuses qu'il dist à Achior) Ciceron  
 a touché l'esprit qui est necessaire,  
 tant pour dresser embusches, que  
 pour les cognoistre, & y trouuer  
 le remede qu'il faut, amenant l'e-  
 tymologie de ce mot (*versutia*,) &  
 a dit qu'il vient de ce verbe, (*ver-  
 sor, ris*) pource que ceux là qui sont

*Au liure  
des loix.*

*En la 14.  
sect. pro-  
ble. 15.*

*Au liure  
de la na-  
ture des  
dieux.*



L'EXAMEN

fins & cauteleux, sentent inconti-  
 nent la tromperie & y touchent fa-  
 cilement: & ainsi l'a monstre Cice-  
 ron par exemple, disant, *Chrysippus*  
*homo sine dubio versutus & callidus:*  
*versutos appello quorum celeriter mēs*  
*ve sumus.* Ceste propriété de toucher  
 incontinent au poinct est industrie,  
 & subtilité, qui appartient à l'ima-  
 gination, pource que les puissances  
 qui consistent en chaleur, font in-  
 continent l'œuvre, & pour ceste  
 cause les hommes de grand enten-  
 dement ne sont pas propres à la  
 guerre: car ceste puissance est fort  
 tardive en son œuvre, & est amie de  
 droicteure, de simplicité, bonté, &  
 misericorde: ce qui est fort contrai-  
 re à la guerre. Davantage les hōmes  
 d'entendement ne sçauent point de  
 ruses & cautelles, & n'entendent  
 les stratagemes de la guerre, à rai-  
 son dequoy ils sont le plus souuent  
 trompez, pource qu'ils se fient en  
 to°. Ceux là sont propres pour auoir  
 affaire avec les amis, entre lesquels  
 n'est



n'est besoin auoir la prudence de l'imagination, mais seulement la droicteure & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune trôperie ny permettre que l'on fasse mal à personne. Mais ceux là ne sont pas propres avec les ennemis, qui ne pensent qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme dexterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redempteur aduise ainsi ses disciples, & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in medio luporum: estote ergo prudentes sicut serpentes: & simplices sicut columbae.* En S. Mathieu ch. 10. Le vous enuoye cōme brebis au milieu des loups, soyez donc aduisez comme serpens, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence avec l'ennemy, & de simplicité avec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuinettesse, ingenieuse, & qu'il sçache con-  
gnoistre



# L'EXAMEN

gnoistre les embusches qui se brafsent souz quelque conuerture : car la mesme puissance qui les inuente & trouue , peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imagination semble estre celle , qui trouue & fait les subtils moyens & machines , pour gaigner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp , qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit quand il faut combattre , & se retirer , & celle qui fait les traitez , accords & appoinctemens avec l'ennemy. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est nō plus propre, q̄ l'ouye, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute , que l'art militaire n'appartienne à l'imagination : car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure, & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulierement, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me sçauroy resouldre  
certai



certainement, pour estre vne co-  
 gnoissance haute: toutesfois ie pen-  
 se que l'art militaire requiert vn de-  
 gré de chaleur plus que la pratique  
 de medecine. Or qu'elle attire la co-  
 lere à se bruler du tout, se voit clai-  
 rement parce que les capitaines fort  
 cauteleux, ne sont beaucoup coura-  
 geux, & n'ayment à rompre ny don-  
 ner bataille, ains procedent au faict  
 de la guerre par embusches, sur-  
 prises & deceptions: laquelle pro-  
 prieté est trouuee meilleure de Ve-  
 gece que nulle autre. *Boni enim du-  
 ces non aperto pralio in quo est com-  
 mune periculum, sed ex occulto semper  
 attendant, ut integris suis, quantum  
 possunt, hostes interimant certè aut ter-  
 reant.* C'est à dire, Les bons capitai-  
 nes ne sont ceux, qui combatēt ou-  
 uertement & donnent vne bataille,  
 en laquelle le dāger est cōmun: mais  
 ceux qui par embusches, sans la  
 perte de leurs gens, tuent les enne-  
 mis, ou les espouuantent. Le Senat  
 de Rome cognoissoit bien le profit  
 qui



# L'EXAMEN

qui vient de ceste maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillâs capitaines qu'il auoit, vainquistent plusieurs batailles, si est ce qu'estans venuz à Rome receuoir le triomphe & gloire de leurs faicts, les pleurs & plaintes qui faisoient les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'esioyffoit point des ieux & passetemps, à railon de la perte de ceux qui estoient demourez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demãdent qu'à combattre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettoit iamais en danger l'armee des Romains, principallemēt quād il estoit loing de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy,

my, & trouuer ruses & embusches, par lesquelles il a faict de grandes choses, & obtenu de grādes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cestuy là estoit receu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun : car s'il en auoit leuē cent mille combatā, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mouroyent de maladie) de maniere que le cry de ioye estoit ce qu'a dit Ennius,

*Vnus homo nobis cunctando restituit rem.*

*cicerō au  
dialogue  
de la vieil  
lesse.*

C'est à dire,

*Un homme en dilayant remit la republique.*

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemy, nous fit seigneurs du monde & nous retourna noz soldats. Depuis, quelques capitaines se sont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'estoyent prouueuz de son esprit & ruse, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combattre : dequoy sont suruenues plus grandes pertes & incōueniens, que



L'EXAMEN

qu'ils eussent promptemēt combattu. Aussi pouués nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces parolles, Quand Hannibal eut aquis ceste grande victoire, il cōmanda que sans rançon, on donnast congé à plusieurs qui auoyent esté prins, du nom Italien, à fin que la renommée de son humanité & pardon se diuulgast entre les peuples: bien que son esprit fust bien loin de ces vertuz. Il estoit naturellement fier & inhumain, tellement instruit dès sa premiere enfance, qu'il n'auoit aprins les loix ny coustumes ciuiles, mais seulemēt guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut il fort cruel capitaine, & malicieux à deceuoir les hommes, pensant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstré legerement en la presente bataille,



taille, & par celle qu'il eut au para-  
 vant contre Sempronius auprès de  
 la riuere Trebia. Les signes par les-  
 quels se doit cognoistre l'homme  
 qui aura ceste differēce d'esprit, sont  
 fort estranges, & dignes de contem-  
 plation: & pour ceste cause Platon *En dia-*  
 dit, que l'homme qui sera fort sage *logue, de*  
 (en ce genre d'habilité q̄ nous trai- *la sciēce.*  
 tons) ne peut estre vaillant ny bien  
 conditionné: car Aristote dit que la *En la sec.*  
 prudence consiste en froideur & le *14. probl.*  
 courage & vaillance en chaleur. Et *8.*  
 pource que ces deux qualitez sont  
 repugnantes & contraires, il est im-  
 possible qu'un hōme soit fort cou-  
 rageux & prudent. Parquoy il est  
 necessaire que la colere se brule &  
 se fasse la bile noire, à fin que l'hom-  
 me soit prudent: mais la crainte &  
 couïardise naist incontinent, là où  
 se trouue ce genre de melancholie,  
 pource qu'elle est froide. De manie-  
 re que l'astuce & fallace demāde la  
 chaleur, pource que c'est œuvre qui  
 appartient à l'imagination, mais  
 non



# L'EXAMEN

*Les en-  
fants qui  
seront no-  
tez crain-  
tifs demõ-  
strer cer-  
tainemẽt  
que ils se-  
ront hom-  
mes fort  
prudẽs,  
pource q̃  
la semẽce  
de laquel-  
le ils ont  
estẽ engẽ-  
drez e-  
stoit fort  
roſtie, &  
de la na-  
ture de la  
bilenoire.*

nõ pas en si haut degre, que la vail-  
lance: & ainsi se cõtrẽdisent en l'in-  
tention & force. Mais en cela y a  
vne chose digne à noter, que des  
quatre vertus morales, Iustice, Pru-  
dence, Force & Temperance, les  
deux premieres ont besoin d'esprit  
& d'un bon temperamẽt, pour estre  
exercẽes: car si vn iuge n'a entende-  
ment pour trouuer le poinct de la  
iustice, il sert de peu d'auoir la vo-  
lontẽ, d'adiuger le bien à qui il ap-  
partient: il peut errer avec sa bonne  
intention, & l'oster à celuy qui y a  
droict. Le mesme s'entẽd de la pru-  
dence: car si la volontẽ suffisoit pour  
faire les choses bien ordonnẽes, les  
hommes ne failliroyẽt iamais quoy  
qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron,  
qui ne pense à faire mal, de maniere  
qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine  
qui ne desire vne prudence pour  
vaincre son ennemy: mais le larron  
qui n'a esprit de dérober finement,  
est incontinent dẽcouuert, & le ca-  
pitaine deprouuẽ d'imagination,  
est



est bien tost vaincu. La Force & Temperance sont deux vertuz que l'homme tient en main (combien que luy defaille la disposition naturelle) car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillât, il le peut faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent, encores qu'il le voulust: de maniere que suyuant cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudence, avec le courage & la vaillance, pource que le prudent & sage tient pour certain, que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour estre tant honorez, sont si vaillans, & n'y a personne qui traueille plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tous plaisirs & delices, de peur qu'on ne les appelle couiards. Parquoy l'ô dit (Dieu nous deliure du noble de iour, & du moyne de nuict), car l'un pour estre  
veu.



# L'EXAMEN

veu & l'autre pource qu'on ne le  
cognoist pas, combatent d'un cœur  
double. Par ceste mesme raison est  
fondée la religion de Malte: car sça-  
chant combien importe la nobles-  
se, pour estre vaillant, elle veut &  
constitue, que tous les cheualiers de  
Malte soyent nobles de race, de pe-  
re & de mere, pensant que pour ce-  
ste cause chacun combattia, pour  
deux genealogies & maisons. Mais  
si l'on en chargeoit à un gentilhom-  
me d'alloir un camp, & desfaire son  
ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour  
donner ordre à telles affaires, il fe-  
roit & diroit mille absurditez: car la  
prudence n'est pas au pouuoir des  
hommes: mais si on luy en chargeoit  
de garder vne tranchee ou rampart,  
on s'en pourroit bien fier en luy,  
combien qu'il fust naturellement  
côüard. La sentence de Platon se  
doit entendre quand l'homme pru-  
dent suit son inclination naturelle,  
& qu'il ne la corrige par la raison.  
Ainsi est il vray que l'homme fort  
sage



sage ne peut estre vaillant par disposition naturelle : pource que la colere aduste qui le fait prudent, le fait craintif & couïard, comme dit Hippocrate. La seconde propriété *6. des Aphor. 23.* (que ne peut auoir l'homme, qui sera prouueu de ceste difference d'esprit) est d'estre doux & de bonne complexion: car sçachant que pour quelque erreur & negligence se viêt à perdre vne armee, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le soucy, negligence & empeschement sans repos: le chastiment, cruauté: la remission, misericorde: le souffrir & dissimuler des choses mal faites, vne bonne nature & complexion. Et de fait, cela vient de ce que les hommes sont ignorans qui ne cognoissent la valeur des choses, ny où elles tendent: mais les prudens & sages n'ont point de patience & ne peuuent souffrir les choses qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent interest: & pour ceste cause ils  
ne



# L'EXAMEN

ne vivent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit, *Dedi quoque cor meum* En l'Eclesiastes, c. 1. *ut scirem prudentiam atque doctrinam, errorisque & stultitiam, & agnovi quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa fit indignatio: & quando ad scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire, l'ay esté ignorant & sage, & j'ay trouvé qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui apréd beaucoup de sagesse, acquiert par conséquent mauvaïse condition & douleurs: par lesquelles parolles, il semble que Salomon donne à entendre, qu'il vivoit plus cõtent en son ignorance, que quand la sagesse luy fut donnée. Et de fait les ignorans vivent en plus grãd repos que les autres, pource qu'ils n'ont aucune peine ny ennuy, & ne pensent qu'en sçavoir personne les surpasse: lesquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rien ne les offense, qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne re-  
pren



prennent les choses mal-faites, &  
 qu'ils passent par tout: Mais s'ils cō-  
 sideroyent la sagesse & condition  
 des Anges, ils verroyent comme  
 ceste parolle conuient mal, & que  
 c'est vn cas d'inquisition. Car dés  
 que nous auons vsage de raison,  
 insques à l'heure de nostre mort, ils  
 ne font autre chose que nous re-  
 prendre de ce que nous faisons de  
 mal, & nous aduiser de ce qu'il no<sup>s</sup>  
 faut faire. Et comme ils parlent à  
 nous en leur lāgage spirituel, mou-  
 uant l'imagination, s'ils nous di-  
 soyent par parolles expressees & ma-  
 terielles, leur aduis, nous les tien-  
 driōs pour importuns & mal com-  
 plexionnez. Regardons que cest  
 Ange, duquel parle S. Matthieu, *S. Ieā Ba*  
 sembla tel à Herodes & à la femme *piste e-*  
 de son frere Philippe, veu que pour *loit An-*  
 n'ouyr sa reprehension, ils luy firent *ge, en son*  
 trancher la teste. Mais le vulgaire *office.*  
 ignorant parleroit plus certaine- *Mat. c. ii*  
 ment, si au lieu d'appeller ces hom-  
 mes Anges du ciel, il les appelloit  
 f



*Au 2.  
 Met. c. 7.  
 Notez  
 combien  
 est cōtrai-  
 re la me-  
 moire de  
 la puis-  
 sance de  
 ce qui d-  
 scourt,  
 voire mes-  
 mes es  
 bestes bru-  
 tes.*

asnes de la terre: car entre les bestes  
 brutes, Galië dit qu'il n'y en a point  
 de plus doux, & de moindre esprit  
 que l'asne, combien qu'il ait meil-  
 leure memoire que toutes les au-  
 tres: il ne refuse aucune charge, il va  
 où l'on le chasse, sans aucune con-  
 tradiction: il ne rue point, ny ne  
 mord: il ne fuyt point, & n'est point  
 malicieux: si on le frappe, il ne s'en  
 fasche point: il est du tout fait au  
 plaisir & contentement de celuy  
 qui en a affaire. Les hommes que le  
 vulgaire appelle Anges du ciel tiē-  
 nent ces mesmes proprietēz, aus-  
 quels ceste complexion tant douce  
 vient de ce qu'ils sont ignorans &  
 dépourueuz d'imagination, &  
 pource qu'ils ont la faculté de l'i-  
 re imbecille: ce qui est vn grand  
 defect en l'homme, demonstrent  
 qu'il est mal composé. Il n'y eut ia-  
 mais au monde Ange, ny homme  
 de meilleure complexion que Iesus  
 Christ nostre Redempteur, lequel  
 neātmoins entrant vn iour au tem-  
 ple,



ple, dōna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le balton & l'espee de la raison: & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, on le fait comme ignorant, ou pource qu'il est depourueu d'ire: de maniere que l'homme sage à peine est doux, ny de la complexion que desireroient les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar sont estōnez de voir comme les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & reuesche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisieme proprieté de ceux qui sont pourueuz de ceste maniere d'esprit, est de ne se soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales, & ords: ils ont les chausses rompues, la cappe mal agēcee, ils sont vestus de vieux accoustremens, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont



# L'EXAMEN

occupez en profondes imaginatiōs,  
qu'ils ne se soucient pas de se coup-  
per les ongles, ny de se lauer les  
mains, tant ils sont sales. Lucius  
Florus raconte, que ce fameux ca-  
pitaine Viriatus, de nation Portu-  
gais, auoit ceste proprieté: & dit,  
louant sa grande humilité, qu'il se  
soucioit tant peu de l'agencement  
de sa personne, qu'il n'y auoit soldat  
en toute son armee qui fust en pire  
equipage qu'il estoit. Et certaine-  
n'estoit-ce vertu, & ne le faisoit par  
art, ny expressement: c'est vn effet  
naturel de ceux qui ont ceste diffe-  
rence d'imaginatiō que nous cher-  
chons. Le mal propre de Iules Ce-  
sar deceut & trompa grandement  
Ciceron: car apres la bataille, com-  
me il luy eut demandé pourquoy il  
auoit suiuy le party de Pōpee, Ma-  
crobe raconte qu'il respondit, *Præ-  
cinctura me fefellit*, comme voulant  
dire, l'ay esté trompé, de voir que  
Iules Cesar estoit vn homme mal  
propre en ses accoustremens, qui ne  
portoit



portoit iamaïs de ceinture, & pour  
 ceste cause les soldats se rioient de  
 luy : mais cela les deuoit inciter à  
 entendre qu'il auoit vn esprit requis  
 pour le conseil de la guerre: comme  
 Silla le touche, ainsi que dit Tran-  
 quille : lequel voyant Iules Cesar  
 enfant, mal propre en ses habits, ad-  
 uisa les Romains de cela, & leur dit,  
*Cauete puerum malè præcinctū.* C'est  
 à dire, Gardez vous, Romains, de  
 cest enfant mal ceinct. Les histo-  
 riens ne cessent de reciter d'Hanni-  
 bal le peu de soucy qu'il auoit de se  
 tenir propre en ses accoustremens.  
 Ceste propriété & netteté appar-  
 tient à vne difference d'imagina-  
 tion, fort basse, qui contredit à l'en-  
 tendement, & à la difference d'i-  
 magination que l'art militaire re-  
 quiert. Le quatriesme signe est, d'a-  
 uoir la teste chauue: dequoy la rai-  
 son est fort claire, car ceste differen-  
 ce d'imagination reside en la partie  
 de deuant de la teste, comme aussi  
 toutes les autres.

Par le  
 ressemblant  
 se cognoit  
 l'homme,  
 & s'il est  
 bien paré  
 d'autant  
 plus le  
 faut fuir.  
 Hipp. au  
 liure de  
 l'accon-  
 trement  
 conuen-  
 able.



## L'EXAMEN

leur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheveux doiuent passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrēt est l'excrement du cerueau, comme disent les Medecins, au temps de sa nourriture: de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont consommez, & defaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust sceu ceste philosophie, il ne se fust pas tant fasché d'auoir la teste chauue, lequel pour la couvrir, faisoit rebrousser sur son frōt vne partie des cheveux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (cōme si le Senat luy eust enchargé) seulemēt pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vouloit couvrir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre, & de grosse composition: qui est signe que l'homme est depourueu d'entendement, d'imagina

ginatiō, & de memoire. Le cinquié-  
me signe par lequel se cognoissent  
ceux qui tiennēt ceste differēce d'i-  
magination est, Que tels parlēt peu  
& sentencieusēmēt, pource qu'estāt  
le cerueau dur, il est force qu'ils  
soyēt depourueuz de memoire, à la-  
quelle appartient l'abondance des  
parolles. Et quāt a ce que l'homme  
parle beaucoup, cela vient de l'as-  
sēblee qui se fait de la memoire avec  
l'imagination au premier degre de  
chaleur. Ceux qui obtiennent ceste  
coniōction des deux puissances sont  
ordinairement menteurs, qui n'ont  
iamais faute de propos, encor qu'o  
les escoute tōusjours. La sixième  
propriété de ceux qui ont ceste dif-  
ference d'imagination, est d'estre hō-  
nestes, & de s'offenser notamment  
des parolles deshonestes & vilai-  
nes. Et pour ceste cause Cicero dit  
que les hommes fort raisonnables, *lib. 2. li-  
ure des*  
imitent l'hōnesteté de la nature, la- *Offici.*  
quelle a caché les parties laides &  
honteuses, qu'elle a fait, pour les



# L'EXAMEN

pouruoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir : car mesmes elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nômer. Cela se peut bien attribuer à l'imaginatiô, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cest effet, & le rapportons à l'entendement & iugeons depourueuz de ceste puissance ceux qui ne sont offensez de la deshonesteté. Et pource que la difference de l'imaginatiô que l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entēdemēt, les bons capitaines sont ttes-honestes: & pourtant en l'histoire de Iulles Cesar se trouuera vn acte d'honesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'ô le poignardoit au Senat (voyant qu'il ne pouoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustremēt Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, avec grande honesteté, ayāt les

les pieds couuerts, & toutes les autres parties, qui pouuoient offenser la veüe. La septième propriété, & la plus importante de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entendrons clairement, qu'il a l'esprit & habilité requise au fait de la guerre: car veritablemēt il n'y a rien qui fasse les hōmes infortunez: & quād les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduient pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens cōuenables aux affaires qu'ils entreprennēt. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'une grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant, Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les philosophes Stoiques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute-puissan-



te, de ſçauoir infiny, cognue par l'ordre & diſpoſition de ſes œuures admirables, il y en a auſſi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures ſont ſans ordre ny raiſon, & depourueuës de ſçauoir: car, par vne affection irraiſonnable, elle donne & oſte aux hommes les richèſſes, dignitez, & honneurs. Ils appellerēt de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle eſtoit amie de ceux qui font leurs affaires ſeruitement, c'eſt à dire, à l'auanture, ſans prudence & raiſon. On la repreſentoit (pour donner à entendre ſes mœurs & manieres) en forme de femme, avec vn ſceptre Royal en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds ſur vne boule ronde, accompagnée d'hommes ignorans, tous ſans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit ſa grande legereté & inſtance: par le ſceptre Royal on la cōſeſſoit dame des Richèſſes & honneurs: & par les yeux bandez on donnoit à entendre

tendre le peu d'égard qu'elle a à départir ses biens & hōneurs: & quāt à ce qu'elle a les pieds sur vne boule ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle a es faveurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilement comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui se trouue en elle, est que elle favorise les mauuais, & persecute les bōs: qu'elle ayme les ignorans, & abhorre les sages: qu'elle abbaisse les nobles, & esleue les vils & innobles: que le laid luy est agreable, & le beau en horreur. En laquelle proprieté se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bōne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien: & autres hommes sages & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent conduire avec grande prudence, sçachant par experiēce que telles choses ont souuent mauuais succes. *En la 29 sect. proble. 8.*

Aristote prouue combien la fortu-



# L'EXAMEN

ne est amie des meschans, quand il demande, Pourquoi les hommes meschans sont volontiers pour la plus part, plustost riches que les gens de bien, qui sont volontiers pauvres? A quoy il respond & dit, Est-ce pource que la Fortune est aveugle, & qu'elle n'a discretion pour eslire le meilleur? Mais ceste response est indigne d'un si grand philosophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richesses aux hommes: & quand il y en auroit, elle n'a point de raison, pource que elle fauorise tousiours les meschans, & chasse les bons. La vraye solution de ceste demande est, Que les meschans sont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils scauent amasser le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquels ont voulu imiter les mauuais, mais en fin ils s'y sont trouuez courts.

Christ

Christ nostre Redempteur nota *Es s. Luc*  
 bien cela, voyant l'habilité de ce *chap. 16.*  
 maistre d'hostel auquel le maistre  
 demanda compte de l'administra-  
 tiō de la maison: ce que fit prudem-  
 ment le dispensateur, combien qu'il  
 eust dissipé beaucoup des biens de  
 son maistre. Et Dieu loüa ceste pru-  
 dence (encores qu'elle fust en mal)  
 & dist, *Quia filij huius saculi prudē-*  
*tiores filijs lucis in generatione sua*  
*sunt.* C'est à dire, Les enfans de ce  
 siecle sont plus aduisez en leurs in-  
 uentions & fineses, que ceux qui  
 sont du costé de Dieu: car ceux cy  
 sont volōtiers de bon entendemēt:  
 par laquelle puissance ils s'affectiō-  
 nent à la loy de Dieu, & sont priuez  
 d'imagination: à laquelle puissance  
 appartient le moyen de viure au  
 monde: & ainsi plusieurs sont bons  
 moralement, pource qu'ils n'ont l'es-  
 prit & habilité d'estre mauuais: ce-  
 ste responce est plus certaine & ve-  
 ritable. Les philosophes naturels ne  
 pouuans toucher à ce poinct, ont  
 con



## L' E X A M E N

controuué vne cause autant sotte & impertinente, comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauuais succez, & non à l'imprudence & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'un les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas tels: autres ne sont sages, ny ne le semblent. On trouue vne maniere d'hommes taciturnes, tardifs à parler, à respondre, & n'ayans aucun ornement de parolles, lesquels ont en eux vne puissance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, & l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Le vulgaire appelle ceux là heureux & bien fortunez, pensant que tout leur vient à souhait, avec peu de sçauoir & prudence. Au contraire, se trouuent autres hommes  
de

de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouverner tout le monde, & pensent comme avec peu d'argent on pourroit gagner à viure, & ceux là, au dire du peuple, sont sçauans : mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux là se plaignent de la fortune & l'appellent aveugle, sottete & brutalle, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees avec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit, Vous estes fots & ignorans: car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez: vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succes. Ceste maniere d'hommes est prouueue d'vne differēce d'imagination qui establit vn ornement & grace aux parolles & raisons: qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie concluds que  
le



## L'EXAMEN

le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premierement ce qu'il veut faire, sera bien heureux & fortuné: autrement est ce folie de penser, qu'il obtienne aucune victoire: si n'est que Dieu combatte pour luy, comme il faisoit és armées d'Israël: & neantmoins, il choisissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ny de se fier trop aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bone diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des échets, fit vn modele de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le iouëur qui vainc & surmonte son aduersaire: aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller



peller sage, & le vaincu ignorant, &  
 non infortuné ny malheureux. La  
 premiere chose qui a esté ordonnee  
 en ce ieu, est qu'en donnant echec  
 & mat au Roy, le contraire demeure  
 victorieux: pour donner à enten-  
 dre que toutes les forces d'une ar-  
 mee, consiste au bõ sens & cerueau  
 de celuy qui la gouuerne & cõduit.  
 Et pour demonstrier cela, l'inuenteur  
 de ce ieu donne autant de pieces à  
 l'un, comme à l'autre, à fin que ce-  
 luy qui perdra sçache, que le sça-  
 uoir luy a defaillly & non pas la for-  
 tune. Ce qui se voit plus euidem-  
 ment en ce que vn bon iouëur, don-  
 ne à vn moindre que luy, la moitié  
 des pieces, & neantmoins il le gai-  
 gne. Et en ceste maniere l'a bien no-  
 té Vegece, disant: *Pauciores numero* Au 3. li.  
*& inferioribus viribus superuentus &*  
*insidias facientes sub bonis ducibus, re-*  
*portarunt saepe victoriam.* C'est à dire,  
 Il aduient souuët que le petit nom-  
 bre de soldats & de peu de forces,  
 surmonte le grand nombre de ceux  
 qui



## L' E X A M E N

qui sont forts & robustes , quand il est gouverné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte, que les pions ne peussent tourner arriere , pour aduiser le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats, & les mettre en œuvre : car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture , il leur conuient demeurer plustost & mourir en la place que tourner le dos : car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de combattre en la guerre , sinon par le moyen & adresse de celuy qui le gouuerne : & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Avec ce, il a fait vne autre loy , que le pion qui paruiendra iusques au septiesme lieu de l'echiquier , reçoyle estre nouveau de piece d'honneur , & puisse aller où il voudra & s'alloit aupres du Roy, comme piece a franchise & noble. En quoy est donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (à fin de rendre les soldats

dats vaillans) de recompenser ceux  
 qui ont fait de grandes prouesses &  
 actes magnanimes. Et si les succes-  
 seurs doyuent iouyr des honneurs  
 & profits, ils employent vn plus  
 grand cœur & vaillance. Et pour  
 ceste cause Aristote dit, que l'hom- *Au 2. li.*  
 me estime plus l'estre vniuersel de *de l'ame*  
 sa race, que sa vie particuliere. Saul  
 entendit bien cela, quand il fit faire  
 vne criée en son exercice, qui por-  
 toit, *Virum, qui percussit eū ditabit* *Au 1. li.*  
*rex diuitijs magnis, & filiam suā da-* *des Rois,*  
*bit ei, & domū patris eius faciet absq;* *chap. 27.*  
*tributo in Israel.* C'est à dire. Le sol-  
 dat qui tuera Goliath aura du Roy  
 beaucoup de richesses, lequel luy  
 dōnera sa fille en mariage, & exem-  
 ptera la maison de son pere de tail-  
 les & subsides. Suyuāt ce cry, y auoit  
 vne Court en Espagne, qui ordon-  
 noit, que le soldat qui pour ses bons  
 seruices auoit vingt-cinq liures de  
 paye & salaire (qui estoit le plus  
 que l'on donnoit à vn soldat en la  
 guerre) demourast & tous ses suc-  
 cesseurs



# L' E X A M E N

cesseurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & impôts. Les Mores (selon qu'ils sont grands ioueurs d'echets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'une paye à deux, & de deux à trois: iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura fait: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy dōne: & pour ceste cause l'on appelle ceux la Septénaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentilshommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouuernent l'homme, qui vueille traualler & œurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuāt soy, qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons, delia dit autrefois que

*En la 4.  
sect. prob.  
16.*



que l'honneur & le profit est l'obiet  
de la faculté de l'ire. Si cest obiet  
defaut, le courage & la vaillance  
cesse incontinent. De tout cela s'en-  
tendra la grāde signification qu'em-  
porte le pion, en ceste maniere qu'il  
a de se faire dame & piece d'hon-  
neur, quand il passe (sans estre prins)  
les sept carreaux du tablier. Car tou-  
te la noblesse qui a esté au monde,  
est & sera à iamais, est venue &  
viendra de pions & hommes parti-  
culiers, lesquels par la vertu de leurs  
personnes ont tant fait qu'ils ont  
merité & meritent pour eux & leur  
posterité, tiltre de gentilshommes,  
cheualiers, nobles, Comtes, Mar-  
quis, Ducs & Roys. Il est vray,  
qu'aucuns se trouuent tant igno-  
rans, & priuez de consideration, de  
dire que leur noblesse n'a receu cō-  
mancement, mais qu'elle est eter-  
nelle & conuertie en sang, non par  
grace speciale & particuliere du  
Roy, mais par la supernaturelle &  
diuine. A propos de cela, encōres  
que



L'EXAMEN

que ie m'ellongne vn peu de nostre  
suiect, ie veux raconter icy vn gen-  
til deuis qui se passa entre le Prince  
don Charles nostre Seigneur, & le  
Docteur Suarez de Toledé, estant  
President de sa Court en Alcala de  
Henares.

LE PRINCE, LE DOCTEUR.

**Q**UE vous semble de ce peuple?  
LE DOCT. Tout bien,  
Monseigneur: car il iouyt du meil-  
leur ciel & pays qui soit en Espa-  
gne.

LE PRIN. Les medecins l'ont  
choisi tel, pour ma santé: auez vous  
veu l'vniuersité?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Voyez la, elle est ce-  
lebre, & en laquelle on me dit qu'il  
y a bon exercice de lettres & scien-  
ces.

LE DOCT. Certainement i'en ay  
ouy faire grand cas: elle est fort re-  
nommee: & par ainsi doit elle bien  
estre

estre telle d'effect, que dit vostre Altesse.

LE PRIN. Où auez vous estudié?

LE DOCT. A Salamanque, Monseigneur.

LE PRIN. Estes vous Docteur passé a Salamanque?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre les degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Altesse doit sçauoir, que la despenſe, és degrez, est excessiue a Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer a meilleur marché, sçachans que l'habilité & les lettres ne s'aquierent pas, du degré, mais par l'estude & le trauail, combien que mon pere ne fust si pauure, que, s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer a Salamanque: mais vostre Altesse sçait bien, que les Docteurs de ceste Vniuersité iouysſent les mesmes franchises, que les nobles



L' E X A M E N

nobles d'Espagne ( qui s'appellent *Hidalgos* ) & à nous qui le sommes de nature ceste exemption nous fait tort , au moins à noz nepveux & à ceux qui viendront apres nous.

LE PRINCE. Quel Roy de mes predecesseurs a fait vostre race noble?

LE DOCT. Nul: car vostre Altesse doit scauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne. Aucuns le sont de sang, les autres, par priuilege: ceux qui sont nobles, de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy: mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Je ne peux bien entendre cela: ie seray bien aise que vous me l'eussiez declaré, en termes manifestes: car si mon sang Royal (contant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedât) si nous con-  
rons

tons ainsi, & regardons à vostre race, viendrons nous pas à acheuer en quelqu'un qui n'estoit noble?

LE DOCT. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commencement.

LE PRIN. le demande donc maintenant d'où le premier qui a donné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne: car il ne se pouuoit exempter ny affranchir de soy mesme des tailles que iusques là, les predecesseurs auoyent payé au Roy: car c'eust esté vn larcin, & crime de s'eleuer ainsi, du patrimoine Royal: & n'est pas raisonnable que les nobles de sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy-là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fit noble: si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

LE DOCT. Vostre Altesse conclud fort bien: car il est certain qu'il n'y a aucune \* vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit fa-

\* A la  
différence  
des au-

t



*tres qui  
s'aquerit  
autrement  
cōme l'on  
fait par  
industrie,  
ruse, &  
par le  
moyē des  
lois moins,  
& d'un  
receueur  
plustost  
que du  
Roy.*

cture Royale. Mais nous appellons  
nobles de sang ceux, du commence-  
ment desquels n'est point de me-  
moire, & ne le sçait par escrit, quād  
leur noblesse commença, & quel  
Roy leur fit ceste grace. La Repu-  
blique tient ceste obscurité beau-  
coup plus honorable, que de sça-  
voir distinctemēt le contraire, &c.  
La Republique fait pareillemēt des  
nobles: car quand vn homme est  
vertueux, & riche, elle ne l'ose assu-  
rer, & luy semble qu'il est digne  
de vivre en liberté, sans l'égaler au  
bas populaire. Telle estime s'esten-  
dant aux enfans & neveux, se con-  
uertit en noblesse, de maniere qu'ils  
ont droit contre le Roy. Ceux là ne  
sont nobles ny affranchis par la sol-  
de, & les armes: mais pource qu'on  
ne le sçauoit prouuer, ils passent  
pour tels. L'Espagnol qui trouua ce  
nom (hijo dalgo) donna bien a en-  
tendre la doctrine que nous auons  
proposee: car suyuant son opinion,  
les hommes ont deux manieres de  
naissan

naissance. L'une est naturelle, par laquelle tous sont égaux: l'autre est spirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroïque, & qu'il démontre quelque vertu excellente, il naît de nouveau, recouvre autres meilleurs parens, & perd son estre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre, & neveu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ses œuvres: & de là procède le proverbe Castillan, qui dit, *Cada uno es hijo de sus obras*: C'est à dire, Chacun est fils de ses œuvres: & pource que l'écriture sainte appelle les bônes & vertueuses (algo) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (nada) qui veut dire rien, il a composé ce nom, *Hijo dalgo*, qui veut dire maintenant. Le descendant, ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyē de laquelle il a esté premié & récompensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs à jamais. La loy de la condition dit que *Hijo dalgo*,

Aux A-  
les, c. 5.

S. Jean,  
ch. 1.

En la loy  
2. p. 2.  
tit. 21.



L'EXAMEN

veut dire fils de biens : mais si elle entend des biens temporels , elle entend mal : car on trouue plusieurs nobles & affranchis en ceste maniere qui sont pauures, & autres infinis riches , qui ne sont nobles , & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellent de ce nom *Hijo dalgos* : Mais si la loy veut dire, Homme de biens , que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la seconde naissance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en

*En 1<sup>re</sup> la sainte escriture, où Iesus Christ*  
*chap. 3.* nostre Redempteur reprend Nicodeme, de ce qu'estant docteur de la loy, il ne scauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque , il s'appelle en ceste signification, *hijo de nada*, c'est à dire,

re,



re, Homme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom a' *Hijo dalgo*. A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estât dōc ce Capitaine en vne cōpagnie de cheualiers, traictans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux luy fit, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauures parens, d'vn petit village, peu habité: & le Capitaine se ressentant de ceste parolle, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espee. Les autres cheualiers voyans



L'EXAMEN

qu'il vſoit de ce mot, Seigneurie, ne ſe peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, diſt en ceſte maniere, Voz mercis ſçachent que la ſeigneurie d'Italie eſt en Eſpagne, mercy: & pource que le ſeigneur Capitaine eſt fait à l'vſage & couſtume de ce pays là, il vſe de ce terme, ſeigneurie, au lieu de mercy, comme il doit dire. Le Capitaine reſpondit à cela, & diſt, Voſtre ſeigneurie ne me tiène pour vn homme tant ignorant que ie ne me ſçache accommoder au langage d'Italie, eſtant en Italie, & à celuy d'Eſpagne, eſtant en Eſpagne. Mais celuy qui m'appellera, ou me dira voſ en Eſpagne, pour le moins doit eſtre Seigneurie d'Eſpagne, encores qu'il m'en faſſe bien mal. Le chaulier à demy piqué de ces parolles, luy repliqua en ceſte maniere, Cōment cela, Seigneur Capitaine? n'eſtes vous pas natif de telle part? & ſils d'un foulon? & avec tout cela, ſçavez vous pas qui ie ſuis, & quels ont

ont esté mes predecesseurs ? Seigneur, dist le Capitaine, ie sçay bien que vostre Seigneurie est fort bon cheualier, & que vos peres l'ôt esté aussi: mais moy & mon bras droict que maintenant ie recognoy pour pere ) sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'une allusion à la seconde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droict, que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles ceuures par son bon entendement, & son espee, qu'il égalloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la plus part contraires: car vous voyez que nature fait vn homme, d'un cœur tres-

*En Cor-  
gias.*



# L'EXAMEN

priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a constitué. Au contraire nous en voyons autres, desquels l'esprit & mœurs ont esté ordonnez pour estre esclaves & serfs: mais pource qu'ils naissent en maisons illustres, ils sont faits Seigneurs par la loy, Mais il y a vne chose notable, à quoy, ce croy-ie, l'on n'a onques pensé, & qui toutesfois est digne de consideration: c'est qu'à grande peine sortent des hommes vertueux, ou de grād esprit pour les sciences & armes qui ne naissent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neantmoins le vulgaire est bien si ignorant, qu'il prend cela, de naistre en lieux vils, comme petits bourgs & villages, pour vn argument au cōtraire. Dequoy nous auons vn exemple manifeste en la saincte escripture, Que le peuple d'Israël estoitonné des grandeurs de Christ nostre Redempteur dit, *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut-il sortir quel

quelque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement avec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint-il en ce colloque, vne grãde doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy cōsiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy défaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degre, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principale est, la valeur de la propre personne: en prudence, en iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres: De ce commencement tiennent leur origine

t s



# L'EXAMEN

toutes les noblesses du monde. Que ainsi soit, allons aux grâdes maisons d'Espagne, & nous trouuerons que elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisieme chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grâde, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defect bien grâd, que seule & à part elle n'est pas de grâd profit, ny pour le noble, ny pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ny pour manger, ny pour boire, ny pour vestir, ny pour chauffer, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant conioincte à la richesse, il n'y a poinct d'honneur qui l'égalle.

l'égalité. Aucuns ont coustume de  
 comparer la Noblesse au zero du  
 chiffre & nombre: car estant joinct  
 avec autre nombre, il sert beau-  
 coup, & le fait monter. La quatri-  
 ème, qui fait estimer l'homme, est d'a-  
 voir quelque dignité ou office ho-  
 norable: & au contraire il n'y a rien  
 qui abbaisse tant l'homme, que de  
 gagner sa vie en charge mecani-  
 que. La cinquième est d'avoir vn bō  
 & gracieux nō, qui sonne bien aux  
 oreilles d'un chacun: sans s'appel-  
 ler ny pillon ny mortier, cōme i'en  
 cognoy. On lit en la generale histoi-  
 re d'Espagne, qu'un iour vindrent  
 deux Ambassadeurs de France vers  
 le Roy Dom Alonse neuvième, luy  
 demander vne de ses filles, pour estre  
 femme du Roy Philippe leur souve-  
 rain Seigneur, desquelles l'une estoit  
 fort belle, & s'appelloit Vrraque:  
 l'autre n'estoit pas tāt belle ny gra-  
 cieuse, mais elle se nommoit Blan-  
 che. Quand elles furēt toutes deux

*l'Espa-  
gnol dit,  
Maja-  
grancias,  
à Maja-  
dero.*



# L'EXAMEN

deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroyét madame Vrraque, pource qu'elle estoit la plus grâde, la plus belle, & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furent offensez du nom d'Vrraque, & esleurent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixième poinct qui honore l'homme, est la propriété de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hijos dalgo*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs actes magnanimes, auoyent en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes escriuains n'ont peu auerir ceste origine: car sans les choses qu'ils trouuēt escrites, ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuention. La difference que met Aristote entre la memoire & la reminiscence,

*Au liure  
de la me-  
moire &  
remini-  
science.*

science, est que si la memoire a perdu quelque chose, de ce qu'elle scauoit au precedēt, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne apprédre : mais la reminiscence a vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perdue tant és liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la Court qui parle en faueur des bons soldats : ce neantmoins ces parolles sont demeurees, (*Hijo dalgo de deuengar quinientos sueldos*) *segun fuero de España y de solar conocido*. Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisement celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe dōnant la signification de ce verbe *vendico as*, dit qu'il signifie, tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de dioict, comme nous disons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler, tirer gages du Roy  
ou



L' E X A M E N

ou folde. Et est la coustume en Castille la vieille tant cōmune de dire, *Fulano bien à denengado su trabajo*: c'est à dire il a bien tiré le salaire de sa peine (quand il est bien payé) qu'il n'y a entre les personnes d'etofe & qualité maniere de parler, qui soit plus à propos. De ceste signification a prins origine ceste maniere de dire *vengar*, c'est à dire venger, quand quelqu'un se paye de l'iniure, qu'un autre luy a faite: car l'iniure, par metaphore, est appelée debte. Suyuant cela ie voudroy dire maintenant, *Fulano es hijo dalgo de deengar quinientos sueldos*: c'est à dire, descendant d'un soldat tant vertueux que pour ses faits d'armes il a mérité de tirer vne telle paye: & cestuy là, par l'ordonnance de la Court d'Espagne, & tous ses successeurs estoient affranchis & exempts de payer tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces mots, *El solar conocido*, est que quand un soldat entroit au nombre de ceux qui tiroient du

Roy



Roy la plus haute paye, l'un cou-  
choit par escrit le nom du soldat, és  
liures du Roy, le lieu de sa naissan-  
ce, & ses parés, pour auoir certitude  
de celuy auquel se faisoit telle gra-  
ce. Côme l'on voit auioird'huy au  
liure du Coustumier qui est en Si-  
manque, où se trouuent escrits les  
cōmancemens quasi de toute la no-  
blesse d'Espagne. Saul vfa de la mes-  
me diligēce quād David tua Goliath: *Au 1. des*  
car il cōmanda incōtinent à son ca- *Rois, cha.*  
pitaine Abner, de sçauoir de quelle *18.*  
race en Israël estoit descēdu ce ieu-  
ne hōme. Anciēnemēt appelloit on  
(solar) la maison tant du païsan que  
du nōble. Mais, apres ceste digres-  
sion, il faut retourner prendre nostre  
suiect, & sçauoir d'oū vient qu'au  
ieu des échets (puis que nous disons  
qu'il est le pourtraict de la militie,  
ou art militaire) l'hōme se fache plus  
de perdre qu'en nul autre ieu, enco-  
res qu'il ne iouē rien & qu'il n'y ait  
point d'interest? & d'oū vient que  
ceux là qui voyent iouer, cognois-  
sent



# L'EXAMEN

sent mieux les ruses du ieu que ceux  
là qui iouënt, combien qu'ils l'en-  
tendent moins? Mais ce qui empor-  
te encores plus grande difficulté est  
que nous voyons des iouëurs, les-  
quels, à ieun, trouuent plus de ruses,  
qu'apres auoir mangé: & les autres  
iouënt mieux apres le repas. Il n'y a  
pas grãde difficulté au premier dou-  
te: car nous auons desia dit qu'il n'y  
a point de fortune, ny en la guerre,  
ny au ieu des echets, si l'on y pense  
bié: pource que l'on perd par igno-  
rance & negligence: & l'on gaigne  
au contraire par prudence & soucy.  
Et combien que l'homme soit vain-  
cu, en choses d'esprit & habilité  
(sans pouuoir donner autre excuse  
que son ignorance) il ne peut laisser  
de se facher: car il est raisonnable &  
amy d'honneur, & ne peut souffrir  
qu'aux œuures de ceste puissance,  
vn autre le surpasse. Et pour ceste  
cause Aristote demande pourquoy  
les anciés ne voulurent qu'il y eust  
prix & loyer notable pour ceux qui  
vain

*En la 30.  
sect. prob.  
10.*



vaincroient ou surpasseroient les autres és sciences : & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur sauteur, coureur, tireur de masse de fer ou autre pesant metal & luteur ? A quoy il respond qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'avoir des iuges, pour iuger de l'excez que l'un fait à l'autre : pource qu'ils pourront, à iuste cause, dōner le prix à celuy qui vaincra : car il est aisé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legerement. Mais en la science, il est bien difficile, de sçavoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre, pour ce que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entendre, pour estre vn iugement tant caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste responce, Aristote en donne vne autre meilleure & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup, d'estre vaincus par les autres, à tirer,



## L' E X A M E N

rer, lutter, courir & sauter, qui font choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'un autre soit iugé plus sage & prudent: & pour ceste cause ont ils les iuges en haine & taschent de se vanger d'eux, pensant qu'ils les ont trompez, en fauorissant malicieusement les autres. Et pour euitier cest inconuenient, ils n'ont permis d'establir iuges ny prix en ce qui concerne la partie raisonnable: d'où s'infere & s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, second & troisieme lieu es licées à ceux qui font le mieux. Car outre ce que tous les iours aduiennent les inconueniens qu'Aristote a dict, la doctrine Euangelique ne permet, de mettre les hommes en debat pour la preeminence ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, par ce que chemians vn iour, de compagnie, les disciples de Christ nostre Redempteur, ils parlerent entr'eux, & traicterent lequel de



de la compagnie deuoit estre le plus grand: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demanda de quoy ils auoyent parlé en chemin: & à ceste heure la, encores qu'ils fussent rudes, ils cogneurent bien que ceste question n'estoit licite ny raisonnable: & le texte dit, qu'ils ne luy oserent pas dire: mais selon que rien n'est caché à Dieu, il leur dist en ceste maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister.* C'est à dire: Celuy qui veut estre le premier, sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre Redempteur auoit en haine les Phariseens, pource qu'ils aymoyent les premieres places és cenes, & les premieres chaires aux Synagogues. La principale raison de ceux qui donnent & establisent degrez en ceste maniere, est de dire, que les Estudians, qui sçauēt que l'on donne prix & honneur, selon la capacité, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils soyent dignes

*En saint  
Marc, c.*

*En saint  
Matth.  
chap. 23.*



## L'EXAMEN

dignes du degré qu'ils prétendent: ce qu'ils ne feroient, s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui traualle, & chastiment pour celuy qui se donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppose vne faulxeté grāde, qui est que la science s'acquiert tousiours pour traualler sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçon: mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rôpt la teste nuit & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entrer en cōcurrence deux differences d'esprit fort estranges & contraires: car l'vn pour estre fort subtil (sans estudier ny voir liure) acquiert la science en vn moment: & l'autre, pource qu'il est rude & pesant, traualle toute sa vie, & iamais ne sçait rien. Et lors les iuges viennent (estans hommes) à donner le premier lieu, à celuy que nature a fait



fait habile, & qui n'a travaillé : & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a oncques cessé d'estudier : comme si l'un auoit aquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'un eust bons pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoyēt aux sciences, sinon ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussent egaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastimēt : car il est certain que celuy qui scauroit le plus auroit travaillé dauantage, & celuy qui scauroit le moins, se seroit donné bon temps. On peut respōdre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & couleurs : ainsi l'imagination a besoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figures & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil, ny la chandele ne donnent pas

pas



# L' E X A M E N

pas ceste clarté, mais seulement les  
esprits vitaux, qui naissent au cœur,  
& se distribuent par tout le corps.  
En outre il faut sçauoir que la crain-  
te amasse tous les esprits vitaux au  
cœur, & laisse le cerueau obscur &  
toutes les autres parties du corps  
froides: & ainsi Aristote demande,  
Pourquoy ceux qui craignent trem-  
blent de la voix, des mains, & de la  
leure? A quoy il respond que par la  
crainte, s'amasse la chaleur natu-  
relle au cœur, & que toutes les par-  
ties du corps demeurent froides.  
Nous auons dit vne autrefois, suy-  
uant l'opinion de Galien, que la froi-  
deur endormit & appesantit toutes  
les facultez & puissances de l'ame,  
de maniere qu'elles ne peuuent œu-  
rer. Par ce moyen est manifeste la  
responce au second doute, qui est  
que ceux qui iouent aux echets ont  
peur de perdre, pource que ce ieu  
n'est pas hazardeux, & que la for-  
tune n'y a point de lieu, comme  
nous auons dit, de maniere que s'a-  
massans

*En la 27.  
sect. prob.  
6.*

*Auliure,  
Que les  
mœurs de  
l'esprit,  
chap. 7.*

massans les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasmes à l'obscur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien œuvrer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, avec moins de sçavoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouënt, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grâde lumiere obscurcit pareillement l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouë est fâché de voir qu'on le gaigne. Cependât, avec l'ennuy, la chaleur naturelle, croist & allume dauantage qu'il ne faut: de quoy est exépt celuy qui regarde. De là aduient vne chose fort en vsage au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile,



## L'EXAMEN

bile, ce iour mesme il fait pis que  
s'il n'y pensoit pas. Autres se trou-  
uent au contraire, lesquels estans en  
*aprieto* font vne grande monstre  
d'eux: mais estans sortis de là, ils ne  
sçauent rien: dequoy la raison est  
fort claire: car à celuy qui a beau-  
coup de chaleur naturelle en la te-  
ste, estât remarqué en vingt & qua-  
tre heures d'une lesion oppolice,  
vne partie de la chaleur naturelle  
qui est extreme fuit au cœur, & par  
ce moyen le cerueau demeure tem-  
peré: & en ceste disposition, nous  
prouuerons au chapitre ensuyuant,  
que se presentent à l'homme beau-  
coup de choses à dire. Mais à celuy  
qui est fort sage & qui a grand en-  
tendement, estant pressé, ne demeure  
la chaleur naturelle en la teste avec  
la crainte: & ainsi par faute de lu-  
miere, il ne trouue que dire en sa  
memoire. Si ceux qui parlent des  
Chefs de guerre, en condamnant  
leurs stratagemes & l'ordre qu'ils  
mettent au cāp, consideroyent cela,  
ils

ils verroyent la difference qu'il y a de regarder la guerre de sa maison, & de rompre vne lance, & iouër des coureaux, avec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'un Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guarir le malade : car nous auons proué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensée par la froideur qu'autre puissance quelconque, pource que son œuvre consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les Medecins guarissent mieux le menu peuple que les Princes & grands seigneurs. Un homme lettré me demanda vn iour (sachant que ie traittoye de ceste inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien payé, s'offroyent à luy plusieurs loix & appointemens en droit : & en celuy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit : au-

*Les riches  
sont plu-  
stost mal  
medeci-  
nez, que  
les pau-  
ures.  
Gal. 11.  
de fame-  
lio. c. 15.*



# L'EXAMEN

quel ie fis responce que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur: si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doyuent voir les figures qui sont en la memoire: mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable a la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grand entendement ont ce defect, qu'ils sont échaus, & pourchassans leur profit: & en ceux là peut-on voir la propriété de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble q̄ ce soit acte de iustice, de vouloir estre payé, quand on travaille en la vigne d'autrui. La mesme raison peut estre pour les medecins, lesquels estans bien payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuyt aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importante, qui est

est que la bonne imagination du Medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire : & s'il y pense long temps, soudain accourent mille inconueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependât se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien regarder ce qu'il a à faire : mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande cōsideration, surpasse d'un poinct la chaleur naturelle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination : mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn vn peu lasche & foible demeure vn peu à contempler : car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerueau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisieme doute, pource que i'ay dit à la responce manifeste : car la difference de l'imagination, de



# L' E X A M E N

laquelle on iouë aux échets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses : & celuy qui iouë bien à ieun a cependant le degré de chaleur qu'il faut : mais par la chaleur du repas, il passe d'vn poinct qu'il ne faut : & par ainsi il ne iouë pas si bien : il aduiët au cōtraire à ceux qui iouënt apres le repas : car montât la chaleur avec les alimens & le vin, ils trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun : & par ainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature a prudemēt éloigné le foye du cerueau, de peur que les alimens, par leurs vapeurs, ne troublassent la cōtemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œures qui appartiennent à l'entendement, il dit bien : mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement par experience aux festins & banquets : car au milieu d'iceux, les banqueteurs commencent à deuiser avec grace, à à dire plu

*Au dialogue de la nature*



plusieurs sonnettes & faceties, mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduient il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montée trop haut d'un degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn peu, à fin d'émouuoir l'imagination, sont les melancholiques par adustion, car ceu-là ont le cerueau comme chaulx viue, laquelle prinse en la main, est froide & seche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois, par laquelle ils *Au 2.  
des loix.* deffendoyent aux Capitaines de boire du vin en la guerre: & aux Gouverneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres iuste, & qu'il en fasse grande estime, il faut neantmoins en cest endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne



# L'EXAMEN

autresfois que l'œuvre de iuger appartient à l'entendement: & que ceste puissance abhorre la chaleur: à quoy le vin fait vn grand dommage. Mais de gouverner vne Republique (qui est autre chose que de prendre vn proces en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination: & ceste là demande chaleur. Mais le gouuerneur n'arriuant au poinct qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, à fin d'y venir. Autant en faut-il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le fasse tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme, tant d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui

qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

*Comme il est icy déclaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura ceste maniere d'esprit.*

## CHAP. XIII.

**Q**UAND Salomon fut esleu Roy d'un peuple si grād qu'estoit celuy d'Israël, le texte portē que pour le pouuoir regir & gouverner, il demanda sagesse du ciel, & non d'auantage. Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus sage Roy du monde: & non content de cela, il luy donna de grandes richesses & gloire, faisant tousiours grand cas

*Au 3. des  
Roi, c. 3.*



# L' E X A M E N

de sa demande. De là voit-on clairement que la plus grande prudence & sagesse que puisse auoir l'homme, est le fondemēt auquel tient & gist l'office de Roy: laquelle cōclusion est tant certaine & veritable, qu'il n'est besoin perdre temps à la prouuer. Il conuient seulement mōstrer à quelle difference d'esprit appartient l'art d'estre Roy, & tel que la Republique requiert: & declarer les signes par lesquels il faut cognoistre l'homme ayāt tel esprit & habilité. Parquoy, il est certain que cōme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché iusques à present quelle est ceste difference, ayās esté occupez à departir à tous les autres arts leurs differences & leurs moyens. Mais puis que nous la tenons maintenant entre les mains, il faut sçauoir que de neuf temperamens qui se trouuent en l'espece humai

humaine, Galien dit qu'un seul rend l'homme tres prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez sont tellemēt mesurees, que la chaleur ne surpasse la froideur, ny l'humidite la siccite, ains se trouuent egaux & conformes, comme si de fait entre eux n'y auoit contrariete & naturelle opposition. Dequoy resulte & prouient vn instrument tant propre aux œuures de l'ame raisonnable, que l'homme vient à auoir parfaite memoire, pour les choses passees: vne grande imagination, pour voir ce qui est à venir & vn grand entendement pour distinguer, inferer, discourir, iuger, & eslire. Nulle de toutes les autres differences d'esprit que nous auons traicté, n'est entierement parfaite: car si l'homme est de grand entendement, à raison de la siccite, il ne peut apprendre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande

*Au 1. li.  
des tēpe-  
ramēs, c.  
9. & au  
liu, Quod  
animi mo-  
res, ch. 4.  
& en Pla-  
ton, de la  
nature.*



# L'EXAMEN

imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grâde memoire (à cause de l'humidité) nous auôs desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule difference d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportionnee à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioin- dre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte on gente de lettres, tant impropre soit il à vn autre, que le scachant bien n'ayde à sa perfection. Mais ayant cherché ceste difference d'esprit, avec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Espagne. Et pour ceste cause Galien a bien dit, que hors mis le pays de Grece, ny par le somme, nature ne fait vn homme

*Au 2. li  
de la cō-  
seruation  
de santé.*



homme temperé, ny avec l'esprit que toutes les sciences requierent. Galien mesme amene la raison de cela, & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde: où la chaleur de l'air ne surpasse la froideur: ny l'humidité la siccité: laquelle temperature fait les hommes tresprudens, & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la cōsideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortis, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste, Demosthene, Homere, Thales Milesien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, desquels les histoires font mention, & qui ont fait des œuvres pleines de toutes les sciences: non comme les Ecrivains des autres provinces, lesquels escriuans en medecine, ou en quelque autre science, à peine ioignent ils la cognoissance des autres lettres pour leur ayder: ils sont tous pauures & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'esprit



# L'EXAMEN

propre à tous les arts. Mais ce qui plus estonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuees tant de Grecques seignalees és sciences, qu'elles ont presque égallé les hommes plus raisonnables & sçauans: comme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison dequoy les hommes se font laids, endormis, negligens, & de mauuaises mœurs. Et pourtant Aristote demande pourquoy ceux qui habitent en pays ou trop chauds ou trop froids, sont de mauuais regard & mœurs: A quoy il respōd fort biē & dit,

*En la 14  
secl. pro-  
ble. 1.*



& dit, que la bõne temperature non  
 seulement rend le corps gracieux,  
 mais aussi sert à l'esprit & habilité.  
 Et comme les excès de chaleur &  
 de froideur empeschent nature de  
 faire l'homme bien formé, par la  
 mesme raison l'harmonie de l'ame  
 se debande, & l'esprit deuient tardif.  
 Les Grecs sçauoyent bien cela, veu  
 qu'ils appelloyent toutes les na-  
 tions du monde, Barbares, voyant  
 leur inhabilité & peu de sçauoir. Et  
 ainsi voyons nous que nul philoso-  
 phe, de tous tât qui naissent & estu-  
 dient hors de Grece, n'arriue à la do-  
 ctrine de Platon n'y d'Aristote : &  
 s'ils sont medecins, à celle d'Hippo-  
 crate & de Galien : s'ils sont ora-  
 teurs, à l'eloquence de Demosthe-  
 ne : s'ils sont Poëtes, au sçauoir  
 d'Homere : & ainsi en toutes autres  
 sciences & arts, les Grecs ont touf-  
 jours eu la preeminence sans aucu-  
 ne contradiction. Au moins le pro-  
 bleme d'Aristote se verifie pareille-  
 ment par les Grecs : car, de fait, ils  
 sont

*Je suis des  
 teur aux  
 Grecs &  
 barba-  
 res, sages  
 & nō sa-  
 ges.  
 Aux Ro.  
 chap. x.*



# L'EXAMEN

sont les plus beaux hommes du monde & de plus grand esprit : n'estoit qu'ils ont esté infortunez, opprimez par armes, assuietiz & mal traittez par la venue du Turc, lequel a banny les lettres & sciences, de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris ville capitale de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdent ces tant bons esprits que nous disons à ceste heure. Es autres regions, hors la Grece, combien quel'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres, personne n'en est toutesfois sorty fort eminent ny excellent. Le medecin pèse auoir assez faict d'entendre par les forces de son esprit ce qu'a dit Hippocrate & Galien: & le philosophe naturel s'estime scauant, pource qu'il luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce neantmoins, ie ne veux dire q̄ ce soit vne reigle generale que tous ceux qui naissent en Grece doyuent estre necessairement temperez & sages & les autres distem

distemperez & ignorās. Car le mes-  
 me Galié dit qu'Anacharsis du païs *En sa ha*  
 de Scithie fut d'esprit admirable *rague so.*  
 entre les Grecs, combien qu'il fust  
 barbare: & comme vn Philosophe  
 natif d'Athenes, l'eust taxé d'estre  
 barbare & Scithe de natiō, il respō-  
 dit, *Patria mihi dedecori est, tu verò,*  
*patria.* C'est à dire, Mō pays me fait  
 deshonneur, & tu fais deshōneur au  
 tien: pource que Scithie estant vne  
 region tant intemperee, & où nais-  
 sent tant d'hommes ignorans, i'en  
 suis sorty sage: & toy qui es né en  
 Athenes (lieu d'esprit & de sagesse)  
 tu es vn asne. De maniere qu'il ne  
 se faut desesperer à raison de ceste  
 temperature, ny penser estre impos-  
 sible la trouuer hors de Grece, prin-  
 cipalement en Espaigne (region  
 nō trop intemperee) car par la mes-  
 me raison que i'en ay trouué vne, il  
 y en aura plusieurs autres, qui ne  
 sont venues à ma cognoissance &  
 que ie n'ay peu examiner. Parquoy  
 il vaudra mieux amener les signes  
 par



L'EXAMEN

par lesquels l'homme temperé se cognoist, à fin qu'il ne se puisse celer où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour decouvrir ceste differēce d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuyuent.

*Au liure  
de l'art  
de med.  
chap. 13.*

Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou iaune, qui d'âge en âge se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'esleue de la concoction, que fait le cerueau au temps de sa nourriture: & sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, le poil sort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs également meslez, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, avec le poil roux, participant des deux extremes. Il est vray que Hippocrate dit que ceste couleur

*Au liure  
de l'air,  
liens &  
eaux.*



couleur aux hommes qui sont au  
 dessous de Septentrion (comme sont  
 les Anglois, Flamans & Alemans )  
 vient de la blancheur qui est haüe  
 & bruslee , pour la grande froideur  
 & non pour la raison que nous auõs  
 dit. Et pourtant faut prendre garde  
 à ce signe : car il peut grandement  
 tromper. Galien dit que l'autre signe  
 est d'estre bien fait, beau, de bonne  
 grace & facetieux , de maniere que  
 la veüe se recree en voyant vn tel  
 homme comme vne figure de gran-  
 de perfection. La raison en est clai-  
 re : car si nature a beaucoup de for-  
 ce, & si la semence est bien assaison-  
 nee , elle fait tousiours des choses  
 possibles, la meilleure & la plus par-  
 faite en son genre : mais se voyant  
 deprouueüe de forces, elle met bien  
 souuent peine en la formation du  
 cerueau , pource qu'il est le siege  
 principal de l'ame raisonnable. Et  
 ainsi voyons nous plusieurs hom-  
 mes grands & difformes , qui ont  
 neantmoins bon esprit. Galien dit,

*Aulure,  
 De la bö-  
 ne consti-  
 tution du  
 corps, ch.  
 4. & 1. l.  
 de la con-  
 seruation  
 de santé.*

au



# L'EXAMEN

au mesme lieu, que la quantité du corps que doit auoir l'homme temperé n'est pas determinée: car il peut estre grād, petit & de moyenne stature, selon la quantité de la semence temperee au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'esprit, la moyenne stature vaut mieux aux hōmes temperez que la grande ny la petite. Et s'il doit incliner à l'un des deux extremes, il vaut mieux estre petit que grād: car nous auōs desia prouué, par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gros oz & la chair, nuisent grandement à l'esprit. Suyuant cela, les philosophes naturels ont coustume de demander, Pourquoi les hommes petits de corps sont volontiers plus sages que les grands? pour la preuue de laquelle chose ils citent Homere qui fait Vlisse tres prudent & petit de stature: & au contraire Ajax fol & temeraire & de grāde stature. Ils respondent fort mal à ceste demāde & disent, q̄ l'ame raisonnable amas-

see

Alexandre  
Aphrod. li.  
1. probl.  
25.



fee en brief, a plus de force pour ou-  
 urer, suyuant ce dict fort celebre,  
*Virtus unita fortior est seipsa dispersa.*  
 C'est à dire, La vertu vnue & assem-  
 blee est plus forte que quand elle  
 est dispersee. Et au contraire estant  
 en vn corps large & spacieux, elle  
 n'a force suffisante pour le mouuoir  
 & animer. Mais ceste n'est la raison,  
 & faut dire qu'elle vient de ce que  
 les hommes grands & larges ont  
 beaucoup d'humidité en leur com-  
 position, laquelle dilate grandemēt  
 la chair, & la fait obeissante à l'aug-  
 mentation que la chaleur naturelle  
 tasche tousiours de faire. Il aduient  
 au contraire aux petis hommes: car  
 pour leur grande siccité, ils ne peu-  
 uent se dilater ny engraisser par la  
 chaleur naturelle: à raison dequoy  
 ils demeurent petis. Et entre les  
 premieres qualitez, nous auōs prou-  
 ué autre part, ne s'en trouuer pas  
 vne qui nuise tāt aux œuures de l'a-  
 me raisonnable, q̄ fait la grande hu-  
 midité, & qui rende l'entendement  
 si vi

*Galiē au  
 liu. de la  
 bonne cō-  
 stitution  
 du corps,  
 chap. 4.*



# L' E X A M E N

si vigoureux que fait la siccité. Ga-  
*Au 1. li.* lien dit que le troisieme signe de la  
*de la con-* temperature de l'homme, est d'estre  
*seruation* vertueux & de bonnes mœurs : car  
*de la san-* Platon dit que quand l'homme est  
*té.*

*Au Dia-* mauvais & vicieux, cela vient de ce  
*logue de* qu'il a quelque qualité intemperee  
*la natu-* qui l'incite à pecher: & s'il luy con-  
*re.* uient ouurer selon la vertu, il luy  
faut premierement renoncer sa na-  
turelle inclination. Mais celuy qui  
sera bien temperé, tant qu'il sera  
ainsi, n'a que faire d'vser de ceste di-  
ligence, pource que les puissances  
inferieures ne feront aucune resi-

*Au 2 li.* stance à la raison. Et pour ceste cau-  
*de la con* se Galien dit qu'il ne faut point ta-  
*seruation* xer ny limiter à vn homme de telle  
*de la san-* temperature, ce qu'il doit boire &  
*té.* manger, pource qu'il n'excede ia-  
mais la quantité & mesure que l'art  
de medecine luy pourroit prescrire  
& limiter. Et Galien ne se contente  
de les appeller tres-tempererez: mais  
dit aussi n'estre besoin de moderer  
les autres passions de l'ame pource  
que



que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont tousiours sains, & nō malades: qui est le quatriesme signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn hōme qui soit parfait en toutes ses puissances (comme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la concupiscence ne surpasse la raison & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quelque téperature qu'il ait, de suyure tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela s'entend facilement, en considerant le téperament que doit auoir le cerueau, à fin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison: celui que doit auoir le cœur, à fin que l'ire appetite gloire, empire, victoire, & soit par sus tous: celui que doit auoir le foye, pour cuire les viandes, & celui que doyuent auoir les couillons pour conseruer



# L'EXAMEN

seruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, aucunefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucunefois humide & autrefois, sec: mais iamaïs de la froideur & humidité, il ne vient à surpasser ny dominer. Le foye, où reside la faculté de concupiscence, a pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamaïs il ne sort, tant que l'homme est vivant: car si nous disons aucunefois que le foye est froid, c'est pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ses œuures. Galien dit que le cœur (instrument de la faculté de l'ire) est si chaud de sa propre nature, que si l'animal estant vif, nous mettions

*Aut li. de  
Vsu puls.*

mettions le doigt dedans ses conca-  
 uitez, il seroit impossible l'y tenir  
 vn seul moment, sans se brusler. Et  
 combien que nous le disions froid  
 aucunes fois, cela ne se doit enten-  
 dre par domination: car il est im-  
 possible: mais il se peut faire qu'il  
 n'ait le poinct de chaleur que re-  
 quierent les operations d'iceluy.  
 Autant en est de couillons, esquels  
 reside l'autre partie de la faculté de  
 concupiscence: car le naturel tem-  
 perament d'iceux est la chaleur &  
 humidité qui dominant: car si nous  
 disons aucunes fois que l'homme a  
 les couillons froids, cela ne se doit  
 pas entendre absolument ny par do-  
 mination ou excez, si n'estoit qu'ils  
 n'eussent le degré de chaleur que  
 requiert la faculté generatiue. De  
 là s'inferre clairement que si l'hom-  
 me est bien composé & organisé, il  
 doit auoir par consequent le cœur  
 excessiuelement chaud: autrement  
 la faculté de l'ire demeureroit fort  
 debile: & si le foye n'est chaud en  
 excez,

*Le cœur  
 enuoye la  
 chaleur  
 au cer-  
 ueau, par  
 les arte-  
 res: le foye  
 par les  
 veines &  
 les couil-  
 lons par les  
 mesmes  
 voyes.*



# L' E X A M E N

*Combien  
que l'hō  
me soit  
irrité par  
sa mau-  
uaise co-  
position, si  
est ce que  
il demeu-  
re libre,  
pour fai-  
re ce qui  
luy plaist.*

excez, il ne pourra cuire les alimēs,  
ny faire le sang pour la nourriture:  
& si les couillons n'estoyent plus  
chauds que froids, l'homme demeu-  
reroit impuissant & sans forces pour  
engendrer. Parquoy, estās ces mem-  
bres tāt forts, comme nous disons,  
necessairement le cerueau se doit  
alterer, par la grāde chaleur qui est  
vne des qualitez qui trouble plus la  
raison: mais le pis est que la volonté  
estant libre s'irrite & veut conde-  
scendre aux appetits de la partie in-  
ferieure. A ce compte il semble que  
nature ne peut faire vn homme qui  
soit parfait en toutes ses puissances,  
le former & produire enclin à ver-  
tu. On peut voir clairement com-  
bien repugne à la nature de l'hom-  
me, de sortir & estre fait enclin à  
vertu, si nous considerons la com-  
position du premier hōme, laquelle  
bien qu'elle ait esté la plus parfaite  
qui se soit onques trouuee en tout le  
gēre humain (depuis celle de Christ  
nostre Redēpteur) pour estre venue  
de



de la main d'un si grand ouvrier, se  
 fust neantmoins inclinee à mal (pour  
 estre impossible autrement) si Dieu  
 ne luy eust infus vne qualité super-  
 naturelle, pour reprimer la partie  
 inferieure. Or que Dieu ait fait A-  
 dam de parfaicte puissance d'ire &  
 concupiscence, est aisé à entendre,  
 car quand il luy dist, *Crescite & multiplicamini, & replete terram*, il  
 est certain qu'il luy donna puissan-  
 ce forte pour engendrer, & qu'il  
 ne le rendit froid, puis qu'il luy en-  
 chargea de remplir la terre d'hom-  
 mes: ce qui ne se peut faire sans  
 beaucoup de chaleur. Il ne donna  
 pas moins de chaleur à la faculté  
 nourriciere, pour reparer, par le  
 moyen d'icelle, la substance per-  
 due, & en refaire vne autre en son  
 lieu, veu qu'il a dit, *Ecce dedi vobis  
 omnem herbam afferentem semen su-  
 per terram, & uniuersa ligna qua ha-  
 bent in semetipsis sementem generis  
 sui, ut sint vobis in escam*. C'est à di-  
 re, Je vous ay donné toute herbe

Il t'a  
 baillé de  
 l'eau &  
 du feu, à  
 ce que tu  
 voudras:  
 tends ta  
 main.  
 Eccle. ch.  
 15.



L'EXAMEN

apportant semence sur la terre, & tout bois qui fructifie, à fin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac froid, & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la viande, ny se conseruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour estre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dist, *Subycite terram, & dominamini piscibus maris, & volatilibus celi, & vniuersis animantibus quæ mouentur super terram.* Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouoir ny autorité, pour auoir empire, commandement, gloire, maiesté & honneur. On ne scauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au Prince: car pour ceste seule cause ses suiets ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeyr. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiscence, (donnât aux membres

bres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & lay fit vn cerneau en tel poinct froid & humide, & d'une substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy, discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons desia dit & prouué ailleurs que Dieu pour donner quelque science supernaturelle aux hommes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donnees de sa main) de la recevoir. Et ainsi le porte la sainte escriture, *Et cordedit illis excogitant. En l'Ecc. di & disciplina intellectus repleuit* chap. 17. *illos.* Estant, en apres, la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grâde chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister, Dieu prouueut l'homme d'une qualité supernaturelle (que les Theologiés appellent Iustice originelle) par laquelle fussent reprimees les forces



# L'EXAMEN

de la partie inferieure: & la partie  
raisonnable demeurast superieure,  
& l'homme enclin à la vertu. Mais  
apres que noz premiers parens eu-  
rent peché, ils perdirent ceste qua-  
lité, & demeura la faculté de l'ire  
& de la concupiscence en son na-  
turel, par dessus la raison, ( pour la  
force des trois membres que nous  
auons dit ) & l'homme *Pronus ab  
adolescencia sua ad malum*, C'est à  
dire, Enclin à mal dès son adole-  
scence. Adam fut créé en l'âge d'a-  
dolescence, laquelle selon les Me-  
decins, est la plus temperee de tou-  
tes: & depuis cest âge il fut enclin  
à mal, sinon ce peu de temps qu'il  
fut en grace, & avec instice origi-  
nelle.

*Galiē au  
6. liu. de  
de la cō-  
seruation  
de sanci.*

De ceste doctrine s'infere en  
bonne philosophie naturelle, que  
si l'homme doit faire quelque acte  
de vertu ( en contradiction de la  
chair ) il est impossible que ce soit  
sans l'ayde exterieure de quelque  
grace speciale, pource que les qua-  
litez



litez desquelles œuvre la puissance inferieure, sont de plus grande efficace : J'ay dit (avec contradiction de la chair) pource que se trouvent plusieurs vertus en l'homme, qui viennent de la lascheté & de bilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme froid : mais cela est plustost vne impuissance que vertu.

P A R Q V O Y, sans que l'Eglise Catholique nous enseigne, que hors mise l'ayde particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est, que la grace conforte nostre volonté. Galien a voulu dire, depuis que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont faute de ceste bonne temperature, pource qu'elle est moins irritée par la partie inferieure. La cinquième propriété que tiennent ceux de ceste temperature est, qu'ils vivent longuement, pource qu'ils sont fort puissants



L' E X A M E N

pour résister aux causes qui font les hommes malades. Et c'est ce que le Prophete Royal. David a voulu dire, *Psal. 88. Dies annorum nostrorum in septuaginta anni: si autem in potentioribus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes vivent insques a soixante & dix ans: & si les plus robustes vivent quatre vingts ans & qu'ils passent cest âge, ils vivent en mourant. Il appelle puissans ceux qui sont de ceste temperature, pource qu'ils résistent mieus que tous, aux causes qui abbregeant la vie. Galien esort le dernier signe & dit, Que les tres-prudens sont de grande memoire pour les choses passees, de grande imagination pour prevoir ce qui est à venir, & de grand entendement pour scauoir la verité en toutes choses. Ils ne sont point malicieux, cauteleux ny trompeurs: ce qui vient du vice du temperament. Il est certain que nature n'a pas fait yn tel esprit, pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philo

*Am 1. li.  
des tēpe-  
ramens,  
chap. 9.*



Philosophie, la Medecine, la Theologie, ni les loix: car posé le cas qu'il peult aisément aprédre toutes sciéces, nulle d'icelles ne peut emplir toute sa capacité. L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulemēt a regir & gouverner. Cela s'entēdra facilement en discourant toutes les proprieté & signes que nous auōs dit, des hommes temperez, cōsiderans comme chacun est cōuenable au sceptre Royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quand le Roy est beau & gracieux c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à le chérir & aymier. Car Platon dit que la beauté & bonne proportion est l'obiet de l'amour: mais si le Roy est laid, & mal proportionné, il est impossible que ses suiets luy portent affection, & sont fachez que vn homme imparfait, & dépourueu des biens de nature les vienne regir & gouverner. Il est aisé à entendre

*Au dialogue du beau.*



L' E X A M E N

combien importe au Prince d'estre vertueux, & de bonnes mœurs: car il faut que celuy qui donne à ses sujets, reigles, & loix de viure selon raison, en fasse tout autant: car les grands, moyens, & & petits se conforment à l'exemple du Roy, & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il autorisera dauantage les commandemens, & pourra, à bon droit. chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfait en toutes les puissances qui gouernent l'homme, generatiue, ou de l'engendrer, de la nourriture, de l'ite & de la raison, est plus conuenable au Roy, que à nul autre ouurier: car comme dit Platon en sa Republique bien ordonnee, il seroit besoin que il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroyent, pour donner à chacun la femme, qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary determiné, Et par ce moyen, seroit

*In Thre-  
teio.*

portance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme est faux, & la response aussi: car non seulement l'homme a hôte de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ny faire, si ce n'est avec peine & honte: & avec ce il va au lieu le plus secret, à fin que personne ne le voye. Nous voyons mesmes des hommes tant honteux, qu'ayans grande enuie de pisser, ils ne le peuuent faire, si quelqu'un les regarde: & si on les laisse seuls ils peuuent pisser incontinent, & à leur aise: ce qui est l'appetit de ietter ce qui est superfluu corps: de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendrait à mourir, & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ny



L'EXAMEN

ne beuvoit. Et si aucun le dit, ou fait  
 en presence d'un autre, Hippocrate  
 dit qu'il n'est pas en son libre iu-  
 gement. Galien dit que la semence  
 a telle proportion & conuenance  
 avec les vases spermatics, que l'vri-  
 ne avec la vessie: car cōme la quan-  
 tité de l'vrine incite la vessie à la  
 chasser de là, la quantité de la se-  
 mence moleste aussi les vases sper-  
 matics. Et quant à ce qu'Aristote  
 pense que l'homme & la femme ne  
 deuiennent malades & ne meurent  
 à cause de la retention de la semen-  
 ce, c'est contre l'opinion de tous les  
 Medecins, principalement de Ga-  
 lien, qui dit & affirme que maintes  
 femmes, demeurans ieunes & veuf-  
 ues, sont venues à perdre le sens &  
 le mouuement, le poulx, & la respi-  
 ration, & sur les entrefaites, la vie.  
 Le mesme Aristote allegue plu-  
 sieurs maladies que les homes con-  
 tinens souffrent, pour la mesme rai-  
 son. La vraye response au probleme  
 ne se peut donner en philosophie  
 natu

*Au 6. des  
 lieux af-  
 fectez,  
 cha. 6.*

*Au 6. li.  
 des lieux  
 affectez,  
 cha. 6.*



naturelle, car elle n'est de sa iurisdiction. Et pourtant est besoin passer à autre science supérieure, que l'on appelle Metaphysique, en laquelle Aristote dit, que l'ame raisonnable est la plus basse de toutes les intelligences: & pource qu'elle est procedee de la nature des Anges, elle est faschee de se voir mise au corps, lequel a communauté avec les bestes brutes. Et ainsi la sainte escripture note, comme chose contenant mystere, que le premier homme estand nud, n'auoit point de honte: mais que se voyant ainsi, il se couurit, cognoissant que par sa faute il auoit perdu l'immortalité, & que son corps estoit suiection à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties à fin que necessairement il mourust, & laissast vn autre en sa place: & que pour conseruer ce peu de temps que il auoit à viure il luy estoit necessaire de boire & de manger, & de ietter hors de si mauuais excremens.

*Au liure  
12. de la  
Metaph.*



# L'EXAMEN

Et s'est augmentee en luy la honte, voyant que les Anges, auxquels il touchoit, sont immortels, n'ont que faire de boire, de manger, ny de dormir, pour la conseruation de la vie, & n'ont instrumens pour s'engendrer les vns les autres, ains qu'ils ont esté creez tous ensemble de nulle matiere, & sans crainte de se corrompre: dequoy sont naturellement instruits les yeux, & l'ouye. Parquoy l'ame raisonnable s'en fâche, & a honte que luy viennent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la conuenable raison, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuersiel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire que son corps ait les proprietiez d'un Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splendeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger ny de boire, comme les bestes brutes. Et estans

au

*Note  
va indice  
de l'im-  
mortalité  
de l'ame.*

au ciel de ceste maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, comme maintenant ne l'ont Christ nostre Redempteur & sa mere: ains vne gloire accidentalle de voir cessé l'usage des parties qu'auoyēt coustume d'offenser l'ouye & la veüe. Ayant l'homme, en apres egard à l'honnesteté naturelle de l'ouye, il tache d'euitier les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes soyent de bon esprit, c'est vne des choses dont la republique a plus de besoin: attendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien faits, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour esclaircir ce qui se doit dire, & à fin que le lecteur ne se confonde. Première

miere



# L' E X A M E N

mièrement il faut monstrier les qua-  
 litez & le naturel temperamēt que  
 l'hōme & la femme doyuent auoir,  
 à fin de pouuoir engendrer: seconde-  
 ment il faut declarer quelle diligēce  
 doyuent employer les peres, à ce q̄  
 les enfans soyent masles & non fe-  
 melles: tiercement, comme ils vien-  
 dront sages & non ignorans: & puis  
 comme on les doit nourrir, apres  
 qu'ils sont nez, pour conseruer leur  
 esprit. Pour venir au premier poinct,  
*In Theol.* nous auons desia dit, de l'opinion  
 de Platon, qu'en la republique bien  
 ordonnee deuroyent estre des for-  
 geurs de mariages, qui sceussent,  
 par art, cognoistre les qualitez des  
 personnes qui se marieroyent, pour  
 bien accorder l'vne & l'autre par-  
 tic. En laquelle matiere Hippocra-  
 te & Galien ont commencé à tra-  
 uailer & ont donné quelques reigles  
 pour cognoistre la femme qui est fe-  
 cōde, & celle qui ne peut enfanter,  
 & que l'homme est inhabile à en-  
 gendrer, & lequel est puissant pour  
 ce



ce faire. Mais de tout cela ils n'ont dit gueres de choses, & n'en ont parlé avec telle distinction qu'il falloit, au moins au propos qui se presente: à raison dequoy sera besoin cōman- cer l'art des les principes, & luy donner en brief l'ordre qu'il faut, pour esclaircir de quels peres sor- tent enfans sages & de quels, igno- rans & paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine Philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art, le vulgaire toutes- fois n'en a point de soucy, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier poinct, depend de sa co- gnoissance: c'est que l'homme (bien qu'il nous semble de la composi- tion que nous voyons.) ne differe *Au liure de la dis- section de la matri- ce, & au 2. li. de la semence, chap. 5.* point de la femme, selō que dit Ga- lien, d'autre chose que de ce qu'il a les mēbres genitaux hors du corps. Car si nous faisons anatomie d'une femme nous trouuerōs qu'elle a au dedans deux couillons, deux vases

sperma



# L'EXAMEN

spermatiques, & le vêtre de la mesme composition que le membre de l'homme, sans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui est tant veritable, que si nature acheuant de forger vn homme parfait, le vouloit conuertir en femme, il n'y auroit autre chose à faire, que de remettre au dedans les instrumens de la generation: & si estant la femme faite, elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les couillons dehors. Cela est auenu plusieurs fois à la nature, estât la creature aussi bien au corps comme dehors: dequoy les histoires sont plaines: mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les Poëtes en ont fait leur profit: & toutes fois il est ainsi. Car nature a souuent fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au ventre de sa mere, & suruenant aux membres genitaux abondance de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors & fera vn male.



temperé, & que à telles gens est deu  
 le sceptre Royal: car leur esprit est le  
 meilleur q̄ nature puisse faire. Mais  
 cōtre ceste doctrine se presente vne  
 difficulté fort grande, qui est, Pour-  
 quoy Dieu cognoissant tous les es-  
 prits & habilitez d'Israel, & sachāt  
 que les hōmes temperez ont la pru-  
 dence & le sçauoir, requis à l'office  
 de Roy, en la premiere election, il  
 ne trouua vn homme tel: car le tex-  
 te dit que Saul estoit si grand, qu'il  
 surpassoit des espaules tout le peu-  
 ple d'Israel. Et ce signe (non seule-  
 ment en philosophie naturelle) est  
 vn mauuais signe pour l'esprit, mais  
 aussi nous voyōs que Dieu mesme,  
 comme nous auons prouué, reprint  
 Samuel, de ce qu'incité par la gran-  
 de stature d'Eliab il le vouloit oin-  
 dre Roy. Mais, ce doute declare e-  
 stre vray ce que dit Galien, que hors  
 de Grece ne se trouue vn homme  
 temperé, puis qu'en vn peuple si  
 grand qu'Israel, Dieu n'en trouua  
 vn pour estre esleu Roy: n'estoit  
 qu'il

*Au 1. des  
 Rois, c. 9.*

*Au 2. li.  
 de la con-  
 seruation  
 de la san-  
 té.*



L' E X A M E N

qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand , cependant lequel temps il esleut Saul. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israel: & de fait, il deuoit auoir plus de bonté que de science: ce qui ne suffit pas pour regir & gouverner. *B. nitatem & disciplinam & scientiam doce me:* disoit le Prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bon & vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cet exemple, il semble que nous ayons suffisamment confirmé nostre opinion : mais en Israel naquit pareillement vn Roy, duquel a esté dit , *Ubi est qui natus est Rex Iudeorum?* Et si nous prouions qu'il fut blond , bien proportionné , moyen de corps, vertueux, sain & de grande prudence & sçauoir , cela ne nuiroit point à nostre doctrine. Les Euangelistes ne se sont point amusez à dire la composition de Christ nostre Redempteur: pour ce que cela ne seruoit pas à la maniere qu'ils vouloyent traiter: mais c'est

*Psal. 118.*

*En saint  
Mat. c. 2.*



c'est vne chose aisee à entēdre, sup-  
posé que d'estre proprement tem-  
peré, est toute la perfectiō que l'hō-  
me sçauoit auoir. Et veu que le  
sainct Esprit le composa & le for-  
ma, il est certain que la cause mate-  
rielle dont il le forma, ny l'intem-  
perature de Nazareth ne peurent  
luy resister ny le faire errer en ses  
œuures, cōme les autres agents na-  
turels : ains il a fait ce qu'il a voulu :  
car il n'a en faute de pouuoir, de sça-  
uoir, & de volōté, pour faire vn hō-  
me tresparfait & sans aucune faute.

Ioinct q̄ sa venue ( cōme luy mēme *En S. Ieā*  
le dit) a esté pour endurer beaucoup *chap. 18.*  
de peines pour l'homme, & pour *S. Matt.*  
luy enseigner la verité. Or auōs nous *chap. 20.*  
proué ailleurs, que ceste tempera-  
ture est le meilleur instrument na-  
turel pour ces deux choses. Et ainsi  
ie tiēs pour vray ce que P. Lentulus *Lettres de*  
procōsul escriuit au Senat Romain, *P. Lentu-*  
de Hierusalem, en ceste maniere. De *lus procō-*  
nostre temps est apparu vn hom- *sul, tou-*  
me qui est viuant à ceste heure, de *chant Ie-*  
*suschrift.*  
grande



# L'EXAMEN

grande vertu, appellé Iesus-Christ, que le peuple appelle vray Prophe-  
te, & duquel les disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il resuscite les  
morts, il guarit les malades: il est hōme de moyenne stature, & droi-  
te: beau de visage, auquel se voit vne telle reuerence imprimee, que ceux  
qui le regardent sont induitz à l'ay-  
mer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine bien meure: iuf-  
ques aux aureilles ils sont vniz & d'vne mesme sorte, mais depuis les  
aureilles iusques aux espaules ils sont de couleur de cire, & pour ce-  
ste cause ils reluisent dauantage. Au milieu du front & en la teste, il est  
ny plus ny moins que les Nazareēs: il a le front vny & fort serain: le vi-  
sage sans aucune ride ny tache, ac-  
compagné d'vne couleur moderee. On ne sçauroit trouuer à redire ny à  
son nez ny en sa bouche: il a la bar-  
be espaisse à la semblance des che-  
ueux, non large, mais fendue par le  
milieu: il a vn regard fort graue: il a  
les



les yeux clairs & esclatās: il estonne  
 quand il reprend: & quand il admo-  
 nestē, il est gracieux il se fait aymer:  
 il est ioyeux avec grauité: iāmais on  
 ne le vid rire, mais bien l'a on veu  
 plourer: il a les mains & les bras  
 gracieux à voir: en cōpagnie il con-  
 tente fort: mais il ne s'y trouue gue-  
 res, & quand il s'y trouue, il est fort  
 modeste: en sa representation, il est  
 le plus bel homme que l'on sçau-  
 roit imaginer. En ce recit sont con-  
 tenus trois ou quatre signes de l'hō-  
 me temperé: le premier est la cheue-  
 lure & la barbe blonde tirant sur la  
 couleur d'aueleine, qui est vn iaune  
 bruslé, de laquelle couleur Dieu  
 vouloit que fust la beste que l'on  
 deuoit sacrifier, pour la figure de  
 Christ. Et quand il entra au ciel, en  
 triomphe & maïesté telle qu'il ap-  
 partenoit à vn tel Prince, aucūs An-  
 ges dirent, qui ne sçauoyent rien de  
 son incarnation, *Quis est iste qui ve-*  
*nit de Edom, tinctus vestibus de B. fra?*  
 Qui est celuy là qui vient de la ter-  
 re

*Aux Nō  
bres, c. 19.*

*En Esa.  
chap. 63.*



L'EXAMEN

re rouge, ayant les accoustremens taints de la mesme couleur; ce que ils disoyent à cause de sa chevelure & barbe qu'il auoit rousse, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'escriture recite aussi qu'il estoit le plus bel hōme que l'on vit onc: qui est le secōd signe que doyuent auoir les hommes temperez: & ainsi estoit pronostiqué en la saincte escriture, pour signal à fin de le cognoistre.

*Psal. 44. Speciosus forma præ filiis hominum.*

Et en vn autre part l'escriture porte,

*En Gen. Pulchriores sunt oculi eius, vino: &*

*chap. 49. dentes eius lacte candidiores.* Il est beau

entre les fils des hommes: ses yeux sont plus beaux q̄ le vin, & ses dēts plus blanches que lait. Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayāt en soy chose qu'on peust abhorrer.

Et ainsi l'escriture dit que chacun l'aymoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen; nō pas pource que

le



le saint Esprit eust faite de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grād tort à l'esprit. L'escri-ture certifie pareillement en luy, le troisieme signe, qui est d'estre vertueux & de bōnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, avec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respondre, quand il les a interrogez. *Quis vestrum arguet me de peccato? Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grāde nature que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Redempteur, pource qu'il fut crucifié rāt ieune: & de fait, si on l'eust laissé viure ( & que luy mesme l'eust permis ) le cours naturel,*

*Au 18. li.  
de l'anti-  
quité, ch.  
9.*



L'EXAMEN

turel, il eust vescu plus de quatre  
*En saint* vingts ans. Car celuy qui a peu de-  
*Mat.c.4.* meurer quarante iours & quarante  
nuiets en vn desert, sans boire &  
manger, se defendroit & preserue-  
roit mieux des autres choses plus le-  
geres qui le pouuoient alterer &  
offenser: combien que ce fait soit re-  
puté pour miracle & chose qui na-  
turellement ne peut aduenir. Ces  
deux exemples de Roys que nous  
auons amenez, suffisoient pour dō-  
ner à entendre que le sceptre Royal  
est deu aux hommes temperez, &  
que ceux là ont l'esprit & prudence  
que cest office là requiert. Mais il y  
a vn autre homme fait par les pro-  
pres mains de Dieu, pour estre Roy  
& seigneur de toutes les choses  
créées. Il la fait pareillement roux  
& blond, bien proportionné, ver-  
tueux, sain, de grande vie & tres-  
prudent: & ne sera pas mal fait, de  
*Au Dia-* le prouuer. Platon tient pour chose  
*logue de* impossible que Dieu ny la nature  
*la natu-* puissent faire vn homme temperé,  
*re.* en

en pays de mauuaise temperature;  
& ainsi il dit, que Dieu pour faire  
le premier homme fort sage & tē-  
peré, trouua vn lieu où la chaleur  
de l'air n'excedast la froideur: ny  
l'humidité la siccité. Et la saincte  
eseriture (où il a trouué ceste sen-  
tence) ne dit pas que Dieu crea A-  
dam dedans le Paradis terrestre (qui  
estoit le lieu fort temperé qu'il dit)  
mais que depuis qu'il fut formé, il  
le mit là. *Tulit ergo dominus Deus* Gen. c. 2.  
*hominem, & posuit eum in paradi-*  
*sum voluptatis, ut operaretur, & cu-*  
*stodiret illum.* Dieu donc enleua  
l'homme, & le mit au paradis de  
volupté, à fin qu'il fist son œuvre &  
qu'il le gardast. Car estant le pou-  
voir de Dieu infiny, & son sçauoir  
sans mesure, & en volonté de luy  
donner toute la perfection naturel-  
le qui peut estre au genre humain,  
il est à croire que le morceau de ter-  
re, duquel il le forma, ny l'intem-  
perature du champ Damascene (où  
il fut créé) ne l'ont peu empescher



# L'EXAMEN

de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote, & de Galien a lieu és œuvres de nature: & bien que l'on habite en pays intemperé, il aduient neantmoins aucunes fois d'engendrer vn homme temperé. Mais il est manifeste que Adā auoit la cheuelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé: car eu égard à ceste marque tant notable, on luy impose ce nom, *Adam*, lequel signifie, comme saint Hierosme l'interprete, *Homo rufus*, Homme rousséau, ou blond. On ne scauroit nier non plus qu'il n'ait esté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut acheué de le creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta que fecerat, & erāt valde bona*. Par consequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de Dieu, ny mal basti: car, *Dei perfecta sunt opera*: Et le texte dit des arbres, qu'ils estoient fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adā, que Dieu auoit fait pour vne principa

Gen. 1.7.

An De-

ut. c. 32.

cipale fin, & pour estre seigneur &  
 President du monde. On peut re-  
 cueillir qu'il fut sage, verueux, & de  
 bonnes mœurs (qui est la troisième  
 & sixième marque) par ces parolles  
*Faciamus hominem ad imaginem & Gen c.3.*  
*similitudinem nostram.* Car, suyuant  
 les anciens philosophes, le fonde- *Galen de*  
 ment en quoy gist la semblâce qu'a *curād a*  
 l'homme avec Dieu, est la vertu & *nim. mor.*  
 science. Et pour ceste cause Platon *Au liure*  
 dit que l'un des plus grands con- *des loix.*  
 tentemēs que Dieu reçoive au ciel,  
 est d'ouyr louer & agrandir en la  
 terre l'homme sage & vertueux: car  
 vn tel homme est le vray pourtraict  
 de luy. Au contraire, il se fasche, si  
 les ignorans & vicieux sont estimez  
 & honorez: Ce qui est pour la grā-  
 de dissimilitude qui se trouue en-  
 tre Dieu & eux. Il n'est pas diffici-  
 le à prouuer qu'il a vescu sain &  
 fort long temps (qui est le quatrié-  
 me & cinquième signe) puis qu'il  
 a vescu neuf cens & trente ans ac-  
 complis. Et ainsi ie peux conclurre



# L' E X A M E N

que l'homme qui sera rousseau, bié  
 fait, de moyenne stature, vertueux,  
 sain, & de longue vie, sera par con-  
 sequent de grande prudence, & au-  
 ra vn esprit propre & conuenable  
 au sceptre Royal. Nous auons par  
 mesme moyen découuert comme  
 se peut ioinre & assembler vn  
 grand entendement, avec vne grā-  
 de imagination & memoire: bien  
 qu'il y ait vn autre moyen, sans que  
 l'homme soit temperé. Mais nature  
 en fait si peu de ceste maniere, qu'il  
 ne s'en est iamais trouué que deux,  
 de tout tant d'esprits que j'ay peu  
 examiner. Il est facile à entendre  
 comme se peut faire qu'un grand  
 entendement s'assemble avec vne  
 grande imagination & memoire,  
 n'estant l'homme temperé, suppo-  
 sant l'opinion d'aucuns Medecins,  
 qui affirment que l'imagination re-  
 side en la partie de deuant du cer-  
 ueau: la memoire en la partie de  
 derriere, & l'entendement en celle  
 du milieu: on peut dire le mesme  
 en

en nostre imagination : mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'un grain de poyure, quand nature le forme, il fasse neantmoins un ventricule & lieu de semence fort chaude, un autre de fort humide, le troisieme du milieu, de fort seiche : mais en fin, ce n'est pas une chose impossible.

*Comme les peres doiuent engendrer enfans sages, & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouvent choses notables.*

## CHAP. XV.



'E s t vne chose digne de grande merueille, que estant la nature telle que nous sçauons tous, prudence, accorte, de grand artifice, sçauoir, & pouuoir, si elle se trompe tant à faire l'homme, de maniere que pour un qu'elle fait sage & prudent, elle en cree une infinité qui



L'EXAMEN

font depourueuz d'esprit : dequoy  
cherchant la raison & causes natu-  
relles, j'ay trouué que les peres ne  
viennent à l'acte de la generation  
par le moyen & ordre que nature a  
estably, & ne sçauent les conditiõs  
qui se doyuët garder, à fin que leurs  
enfans soyent prudens & sages. Car  
par la mesme raison qu'en quelque  
region que ce soit, temperee ou non  
temperee, naistra vn homme fort  
ingenieux, en sortiront autres cent  
mille, si on garde tousiours ce mes-  
me ordre de causes. Si nous pouuiõs  
remedier à celà par art, nous auriõs  
fait à la Republique le plus grand  
bien qu'on sçauoit faire. Mais la  
difficulté de ceste matiere est, que  
elle ne se peut traicter par termes  
tant honnestes que requiert la hõ-  
te naturelle que les hommes ont: &  
par la mesme raison que nous lais-  
sons de dire & noter quelque dili-  
gence ou contemplation necessaire,  
il est certain que tout s'en va per-  
du: de maniere que l'opinion de  
plusieurs



plusieurs graues philosophes est,  
 que les hommes sages engendrent  
 ordinairement des enfans fort igno-  
 rans: pource qu'en l'acte charnel ils  
 se gardent, par honnesteté, d'aucu-  
 nes diligēces qui sont requises, à fin  
 que l'enfant tire la sagesse du pere.  
 Aucuns anciens philosophes ont  
 voulu trouuer la raison naturelle,  
 pourquoy les yeux sont naturelle-  
 ment honteux, quand on leur met  
 deuant les instrumens de la genera-  
 tiō: & pourquoy l'ouye est offensée  
 quand elle en entend parler: estans  
 esmerueillez de voir que nature ait  
 fait ces parties avec vn tel soucy &  
 diligence, & pour vne fin de telle  
 importance, comme de faire le gen-  
 re humain immortel: & neātmoins  
 que l'homme plus est sage & pru-  
 dent, plus est hôteux & émeu quād  
 il les regarde, ou qu'il les entend  
 nommer. Aristote dit que la honte  
 & l'honnesteté est propre passion  
 de l'entendement, de maniere que  
 quicōque ne s'offensera par le nom

*Au 3. li.*

*de l'ame.*

*Et au 4.*

*des topic.*



# L'EXAMEN

& actes de la generation, est certainement depourueu de ceste puissance, comme nous dirions que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se brusleroit. Par ce moyen Caton l'ancien decouvrit que Manilius, homme illustre estoit depourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baisoit sa femme en la presence d'une siene fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le priua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De ceste contemplation Aristote a fait vn probleme, demandant Pourquoi les hommes qui veulent exercer l'acte Venerien, ont honte de le confesser: & quand ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelque autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respond & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sont de si grande importance

*En la 4.  
1.7. pro-  
ble. 28.*

feroit tousiours bonne la principale fin du mariage : car nous voyons par experience, qu'une femme ne peut cōcevoir avec le premier mary, & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer : nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remarians, en ont incontinent, sans differer. Platon dit que cest art seroit principalement conuenable és mariages des Roys : car comme ainsi soit qu'il importe tant à la paix & tranquillité d'un Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture, rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empesché toute sa vie, sans esperance de lignee : lequel mourant sans heritiers, engendre guerres ciuiles entre les Princes pour venir à la courōne. Mais Hipocrate dit, que cest art est necessaire aux hommes intemperez, &

*Au liurè  
de la na-  
ture hu-  
maine,  
tom. II.*



# L'EXAMEN

non à ceux qui sont doüiez du tem-  
perament parfait que nous auons  
dit & depeint. Ceux là n'ont be-  
soin de faire election de femmes, ny  
chercher celle qui leur sera corres-  
pondante en proportion: car Galien  
dit qu'ils auront incontinent li-  
gnee, quelque femme qu'ils pren-  
nennent. Mais cela s'entend pour-  
ueu que la femme soit saine, & de  
l'âge de faire enfans, selon l'ordre  
de nature. Ainsi la fecôdité est meil-  
leure au Roy qu'en aucun<sup>r</sup> autre,  
pour les raisons que nous auôs dit.  
Si la puissance nutritiue, ou de nour-  
riture est goulue, Galien dit que ce-  
la vient de ce que le foye & l'esto-  
mac n'ont la temperature qui con-  
uient à les œuures: au moyen de-  
quoy les hommes se font luxurieux,  
malades, & de courte vie. Mais si  
ces membres sont temperez, côme  
il faut, le mesme Galien dit qu'ils  
n'appetent pas de manger & boire  
plus qu'il est necessaire, pour sustan-  
ter la vie: laquelle proprieté est tant  
impor

*Au c.  
des A-  
phorism.  
com. 62.*

*Au liu.  
de la cō-  
seruation  
de la san-  
té.*



importante au Roy, que Dieu tient pour biē heureuse la terre qui trouue vn tel Princee. *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius Principes videntur in tempore suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfectiō de ses œuures requiert: desquels deux extremes le Roy doit estre priuē, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire avec le grand pouuoir n'est chose cōuenable aux suiets. Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses mal faites, & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ny respecté de ses suiets: dont aduiennent souuētefois grands desordres en la Republique, ausquels il est malaisé de pourvoir. Mais si l'hōme est temperé, il se fasche, avec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: propriété qui est au-

En l'Ec-  
cle. c. 10.

Au liure  
de l'art  
med. c. 9.  
& 36. &  
au 1. liu.  
de la cō-  
seruation  
de la  
santé.



# L'EXAMEN

tant necessaire au Roy , que toutes les autres que nous auons dit.

On peut claiement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable ( l'imagination , la memoire , & l'entendement ) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre : car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuvent practiquer & mettre en œuvre par les forces de l'esprit humain , mais pour gouverner vn Royaume , & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ayt vne prudence naturelle à ce faire , mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste , & luy ayde à gouverner : & ainsi le note la sainte escriture , disant , *Cor Regis in manu Domini*. Le cœur du Roy est en la main de Dieu. De viure aussi plusieurs annees , & estre tousiours sain , est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque : car l'industrie & travail d'iceluy est vniuersel pour tous : & s'il n'est sain, pour

*Aux Pro  
uerbes 11*



pour le pouuoir supporter, la republique demeure perdue. Ceste doctrine que nous auons traitée, se confirmeroit clairement si nous trouuions par histoire veritable, qu'en quelque temps se fust esleu quelque homme fameux pour Roy, auquel se fussent trouuées toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuée. Il est dit en la saincte Escriture q̄ Dieu estant fâché contre Saul (pour auoir sauué la vie à Malec) commāda à Samuel d'aller à Belem, & oindre Roy d'Israël vn fils d'Ysay, de huiet qu'il auoit. Et pensant le sainct personnage que Dieu se conteroit d'Eliab, pource qu'il estoit de grande stature, il luy demanda ainsi, *Num coram domino est Christus eius?* A laquelle demande fut respondu en ceste maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem stature eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt ea que parent,*

*Au 1. des  
Rois, cha.  
16.*



L'EXAMEN

*parent, dominus autem intuetur cor.*  
 C'est à dire, Ne regarde, Samuel, à la stature d'Eliab, qui est grande: ie l'ay deprimee en Saul. Vous iugez les hōmes par les signes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle se doit gouverner mon peuple. Samuel (informé avec crainte de ceste election) passa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant tousiours l'un apres l'autre, lequel il vouloit estre oingt pour Roy, & comme nul ne luy fust agreable, il dist à Ysai, as tu point d'avanture plus d'enfans que ceux qui sont icy presens? Il respondit qu'il en avoit encore vn qui gardoit le bestail aux champs: mais qu'il estoit petit de corps, & qu'il pensoit bien qu'il ne fust propre, pour le sceptre Royal. Mais Samuel estant desia aduerty que la grande stature n'estoit pas bon signe, fit venir cestuy là. Et est chose notable que deuant que l'escriture recite cōme il fut oingt Roy, il



il est dit en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aspectu, decoraq; facie, surge & unge eum, ipse est enim.* C'est à dire, Il estoit blond & beau de visage: leue toy, Samuel & l'oings pour Roy: car il est celuy que ie demande: de maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisieme marque d'un Roy) car Dieu dist de luy, *Inueni virum iuxta cor meum.* J'ay trouué vn homme selon mon cœur. Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtāt le nom & habit de vertueux, nō plus q̄ celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il fasse quelque chose de bon, ne perd pourtāt le nō de mauuais & vicieux. Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car, il n'est fait mention en l'histoire que d'une seule maladie: qui estoit vne dispositiō naturelle de ceux qui

vivent

*Aux  
Act. ch.  
13.*

*Au 3. des  
Rois, cha.  
1.*



L'EXAMEN

viuent long temps : car s'estant en luy resoluë & cōsommee la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'echauffer dedans le liēt: au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiselle, pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tant d'annees, que le texte

*Au 1. des dit, Et mortuus est in senectute bona, Paral. ch. plenus dierum & diuitijs & gloria. 29.*

C'est à dire, Dauid est mort vieil, plain de iours, de richesses & de gloire : apres auoir souffert tant de traualx en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vesçu long temps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saul nota bien la grande prudence & sçauoir d'iceluy, quand il dist. Seigneur ie cognoy vn grand musicien fils d'Ysai natif de Belem, courageux pour combattre, prudent en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites il est certain que Dauid estoit homme  
tempe

*1. des  
Rois, ch.  
16.*



le. On cognoit apres apertemēt qui sont ceux, ausquels est aduenue ceste transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemēs qu'ils ont, qui ne sont propres ny conuenables aux hommes: Ils sont feminins: ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au peché execrable. Au contraire nature a fait souuentefois vn malle, avec ses membres genitaux de hors, & suruenant vne froidueur, elle les a fait retourner au dedans & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'une telle fille a l'air d'une garçon, tant en la parolle, qu'en tous ses mouuemens & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerant ce que plusieurs anciens historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent tournees en hommes, depuis la naissance, le vulgaire ne s'estonne de l'entendre: car outre

tre



# L'EXAMEN

tre ce qu'en racontent pour chose  
vraye plusieurs anciē, c'est vne cho  
se qui est aduenue en Espagne, de  
puis peu d'annees en çà, de maniere  
qu'il n'est besoin debattre ny dispu  
ter ce que l'experience demonstre.  
Dauantage, il est aisé à entēdre quel  
le est la raison & cause que les mē  
bres genitaux s'engendrent dedans  
ou dehors, & que vient à sortir vne  
fille & non vn garçon: sçachāt que  
la chaleur dilate & essargit toutes  
choses & la froideur, les detient &  
reserre. Parquoy tous les philoso  
phes & medecins accordent que si  
la semence est froide & humide, se  
fait vne fille & non pas vn garçon,  
mais si elle est chaude & seiche que  
s'engendrera vn garçon & non pas  
vne fille: d'où s'infere clairement  
qu'il n'y a homme qui se puisse ap  
peller froid, au respect de la fem  
me: ny femme chaude, au respect de  
l'homme.

*Galiē au  
2 li. de la  
semence,  
chap. 5.*

*En la 4.  
sect. prob.  
2.*

Aristote dit, que la femme pour  
estre feconde, ou pour porter en  
fans,



fans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du lait, pour substantier neuf mois, la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consomeroit.

Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, qu'entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyés nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ny germe: & entre les terres, celles là sont les plus seondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité: comme se voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Alemagne, l'abondance desquels en biens de la terre, tend esmerueillez ceux qui n'en scauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit

Gal. 4<sup>me</sup>  
Aphorif.  
com. 62.



# L'EXAMEN

soit sterile & qui ne porte des enfans. à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doyue estre froide & humide, à fin de concevoir, elle pourroit, neâtmoins, l'estre en tel excès, qu'elle gasteroit la semée, comme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuvent meurir, quand le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre que ces deux qualitez doyuent estre moderees, autrement le fecundité se perd. Hippocrate tient pour  
*Lib. 1 des Aph. 62.* feconde la femme de laquelle le ventre est temperé de telle maniere, que la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la siccité : & ainsi dit il que les femmes qui ont leurs ventres froids ne conçoient ny celles qui les ont fort humides, fort chauds & secs. Et comme il est impossible que la femme puisse concevoir, & moins encore estre femme, si elle & ses membres genitaux sont temperez, ( pource que si la semée de  
de



de laquelle au commencement elle est formee, estoit tēperee, les membres genitaux sortiroient dehors & en seroit fait vn garçon avec la barbe, & mesme le plus parfait que nature sçache faire) aussi peu la matrice & la femme peut estre chaude, en excès & domination: pource que si la semence de laquelle elle a esté engendree auoit ceste temperature, elle fust sortie masle & non femelle. Il est donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme seconde: car la nature de l'homme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engendrer & conseruer. Et pour ceste cause voyons nous que de toutes les femelles qui se trouuēt entre les brutz animaux, n'y en a pas vne qui ait menstres comme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peut estre gasté ny consommé: i'ay dit



L'EXAMEN

*In la 5.  
Et. prob.  
2.*

dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du laiët, duquel Galien & Hippocrate disent que la creature se maintient, tout le temps qu'elle demeure au ventre de la mere. Que si elle estoit temperee, elle engêdreroit beaucoup de sang, mal propre à la generation du laiët, qui se resouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainsi ne demeureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impossible qu'aucune femme soit tēperee: elles sont toutes froides & humides, si les medecins & philosophes ne me donnent la raison pourquoy la barbe ne viët à aucune femme, & qu'à toutes, estans en santé, leur viennent les mēstrues, ou pourquoy, si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperee ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'un garçon. Mais combien qu'elles soyent toutes froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur

froider & humidité. Aucunes le  
font au premier: autres, au second:  
& autres, au troisieme: toutes les-  
quelles peuvent deuenir grosses &  
enceintes, si l'homme correspõd en  
la proportion de chaleur, que nous  
dirons cy apres. On ne trouuera pas  
vn philosophe ny medecin, qui ait  
encores dit iusques à present, par  
quels signes on doit cognoistre ces  
trois degrez de froidier & humidité  
en la femme, & sçauoir laquelle est  
froide & humide, au premier: quelle  
au second: & quelle au troisieme.  
Mais considerant les effets que ces  
qualitez produisent aux femmes,  
nous pourrons les departir, par le  
moyẽ de la force & vigueur: & ainsi  
nous pourrõs entẽdre le premier par  
l'esprit & habilité de la femme: l'au-  
tre, par les mœurs & cõplexiõ: le troi-  
sieme, par la grosse voix ou delicee: le  
quatrieme, par la chair, en abõdan-  
ce ou au cõtraire: le cinquieme, par  
la couleur: le sixieme, par le poil:  
le septieme, par la beauté ou lai-  
deur.



deur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray (cōme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperament du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est-il pourtant que la matrice & couillons d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps, que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre tempera-

*Au 5. des  
Aphr. cō.  
62.*

*Hippo. au  
6 des epi.  
p. 1. cō. 2.*

ture, Galien dit que les autres parties en tiennent & sont de mesme. Mais tous les medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayēt raison, sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience

*Au 1. li.  
de la semēce, ch.  
15.*

Galien prouue, que chastrant vne truie, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair tendre & sauoureuse: mais si les couillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, cōme la chair d'vn

d'un chien. Parquoy se peut entendre que la matrice & les couillons sont de grande efficace, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperament: principalement au cerueau, pource que il est froid & humide, comme eux: & où, par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent à la partie raisonnable, & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendent parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monsterra vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré: & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisiéme degré: & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré: car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche, & auoir vn esprit & habilité cōuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur, car si la se-



# L'EXAMEN

mence de laquelle elle a esté for-  
 mée se fust trouuee chaude & sei-  
 che par excez, il en fust prouenu vn  
 garçon, & non pas vne fille : mais  
 pour auoir esté froide & humide,  
 en a esté faite vne fille, & non pas  
 vn garçō. La verité de ceste doctri-  
 ne est claire & manifeste, si l'on  
 cōsidere l'esprit de la premiere fem-  
 me qui fut au monde : car quand  
 Dieu l'eut faite de sa propre main,  
 parfaite en son sexe, il est certain  
 neantmoins qu'elle sçauoit beau-  
 coup moins qu'Adam: & pour ceste  
 cause le diable sçachāt cela, fut vers  
 elle pour la tenter, & n'osa venir à  
 l'homme, cognoissant son grand es-  
 puit & sçauoir : & de dire que Dieu  
 osta tout le sçauoir à Eue, qui luy  
 defailloit pour égaller Adam à cau-  
 se de son peché, personne ne le peut  
 affirmer, pource qu'elle n'auoit en-  
 cor offensé. Il s'ensuyt donc que la  
 premiere femme n'auoit pas l'esprit  
 si grand que Adam, pource que  
 Dieu la fit froide & humide, qui est  
 le

le temperament necessaire, pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçavoir : car s'il l'eust faite temperee, comme Adam, elle se fust trouuee tres-sage : mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ses fleus, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonda en ceste nature, quād il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione: docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, Que la femme apprenne en silence, avec toute subiection : ie ne veux pas que la femme enseigne, ny que elle domine l'homme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeyse à son mary. Mais cela s'entend quād la femme n'a l'esprit, ny autre plus grande grace que sa disposition naturelle : car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous sçauons bien, que comme le peuple d'Israël fut opprimé & assiegé par les Assyriés, Iudith femme tres-sage



# L' E X A M E N

enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy , & les tança , disant : Pourquoi souffie-on à Ozias de dire , que si dedans cinq iours ne luy vient secours , le peuple d'Israël tombera à la misericorde des Assyriens ? Voyez-vous pas que ces parolles prouoquent Dieu à ire , & non pas à misericorde ? pourquoi est ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu ? pourquoi limitent-ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer ? Et acheuant de les reprendre en ceste maniere , elle monstra comme ils deuoyent appaiser son ire , & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore aussi ( femme non moins sage ) enseigna au peuple d'Israël le moyen de rendre graces à Dieu , pour la grande victoire qu'il auoit eue de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en sa disposition naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise

Catho

Catholique, à iuste cause defend à toute femme de prescher, confesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On deconure aussi par les mœurs & complexion de la femme en quel degré de froideur & humidité gist son téperament: car si avec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & fascheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise complexion tient tousiours à la bonne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnēt de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque sornette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle rid à toute occasion, qu'elle passe par tout, qu'elle



# L'EXAMEN

*Au liure  
de l'art  
med.  
Hipp. au  
6. des E-  
pid.*

dort fort bien, elle decouvre le troisieme degre de froideur & humidite: car la grande moleſſe du cerueau & esprit est ordinairement accompagnee de peu de ſçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au ſecond degre. Galien dit, que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & ſiccite: nous le prouuons auſſi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par ou nous entendrons, que ſi la femme alla voix comme d'un homme, elle est froide & humide au premier degre: & ſi elle l'a fort deliee & delicate, elle l'est au troisieme. Et ſi elle participe des deux extremes, elle a vne naturelle voix de femme, & meſmes est froide & chaude au ſecod degre. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des ſignes de l'homme, combien depend la parolle du temperament des couillons. La femme fort charnue demonstre auſſi vne grande froideur & humidite: car les

Mede

Medecins disent que l'embonpoint & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est seiche & maigre, elle demontre avoir en soy peu de froideur & humidité: Et si elle n'est ny trop grasse ny trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la molesse & aspreté de la chair monstrent aussi les degrez de ces deux qualitez: la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait aspre & dure: & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps decouvrent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche, Galien dit que c'est signe de grande froideur & humidité: & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré: & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup

*Au 7. li.  
ure de  
san. mis.*



# L' E X A M E N

de poil , & qu'elle a vn peu de barbe , c'est vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur & humidité : car scachant la generation du poil & de la barbe , tous les Medecins disent que le poil viét de chaleur & siccité: & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur & de siccité: Si la femme n'a gueres de poil , ny chevelure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froide & humide au second degré, a vn peu de poil, mais il est blôd & doré. La laideur & beauté aydent beaucoup à cognoistre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme sort au premier degré des susdites qualitez: car la semence seiche dont elle a esté formee a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable , à fin que le potier la puisse former , & en faire ce qu'il vouldra: mais si elle est dure & seiche, les vases en seront laids & mal formez. Aristote dit aussi que la  
grande

grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car si la semence est froide, & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource qu'elle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource qu'elle a esté faite de matiere bien assaisonnée & obeyssante à nature: qui est vn signe de soymesme fort euident, pour cognoistre que la femme est feconde, & qu'elle peut enfanter: pource qu'elle est d'un temperament propre & conuenable à cela: & pour ceste cause elle correspõd quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne deconure la bonté ou malice de son obiect. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & par la veüe: & pourtant la sainte escriture dit que Eue aïlist les yeux sur l'arbre defendu, & qu'il luy



# L'EXAMEN

sembra que le fruit d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fécondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

*Comme l'on cognoist en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité.* §. I.



HOMME n'a son temperament tant limité que la femme: car il peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & temperé: mais il ne peut estre froid & humide, ny froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lésion. Car, come il n'y a point de femme chaude & seiche, ny chaude & humide,

mide, ny tēperce, aussi n'y a il point  
 d'homme froid & humide, ny froid  
 & sec, au regard des femmes, sinon  
 de la maniere que ie diray bien tost.  
 L'hōme chaud & sec, chaud & hu-  
 mide, & tēperé a les trois mesmes  
 degrez en son temperament, que la  
 femme en la froideur & humidité:  
 & pourtant faut auoir indices pour  
 cognoistre en quel degré est l'hom-  
 me, pour luy bailler vne femme qui  
 luy soit conuenable. Et pour ceste  
 cause il faut sçauoir que des mesmes  
 principes que nous recueillons le  
 temperamēt de la femme, & le de-  
 gré qu'elle a de froideur & humidi-  
 té, nous deuōs nous ayder & seruir  
 pour entendre quel hōme est chaud  
 & sec, & en quel degré. Et pource  
 que nous auōs dit, que de l'esprit &  
 mœurs de l'homme se collige le tē-  
 perament des couillons, il faut re-  
 garder à vne chose notable que dit  
 Galien, qui est, que pour donner à  
 entendre la grande vertu des couil-  
 lons de l'homme, à donner fermeté

*Au 1. li.  
 de la se-  
 mence, c.  
 15.*



# L'EXAMEN

& temperament à toutes les parties du corps , il affirme qu'ils sont de plus grāde importāce que le cœur: & en donne la raison , disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les couillons sont le commencement de bien viure , & sans causes. Il ne sera besoin alleguer plusieurs raisons , à fin de prouuer combiē est nuisible à l'homme d'estre priné de ces parties, encor que elles soyent petites , attendu que nous voyons par experience , que incontinent il en perd le poil & la barbe : il change sa voix grosse en vne deliēe : & avec cela il perd les forces , & la chaleur naturelle , de maniere que sa condition est pire, & plus miserable , que s'il estoit femme. Mais ce que l'on doit noter dauantage , est que si l'homme, deuāt qu'en estre priné, auoit bō esprit & habilité, apres qu'ils luy sont retranchez, il vient à perdre cest esprit, ny plus ny moins que s'il auoit receu au mesme cerueau quelque notable

notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit que les couillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille eunuques qui s'apliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant: mais en la musique, qui est leur professiō ordinaire, voit on plus claiement, comme ils y sont rudes: ce qui se fait pource que la musique est œuvre de l'imaginatiō, & q̄ ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont froids & humides. Il est donc certain, q̄ par l'esprit & habilité, nous tirerons & cognoistrans le temperament des couillons. Et pourtant l'homme qui se monstera aigu és œuvres de l'imaginatiō, sera chaud & sec au troisieme degré. Si l'homme ne sçait beaucoup, c'est signe qu'avec la chaleur s'est assemblee l'humidité, laquelle nuit tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait dauantage confirmer, s'il a grande

*Galiē an  
li. 1. de la  
semence,  
chap. 16.*



# L' E X A M E N

grande memoire. Les mœurs ordinaires des hommes chauds & secs au troisiéme degré sont telles qu'ils se voyent prouuez de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leur façons de faire : & au faict des femmes ils n'ont egard ny moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, riâs volōtiers, amoureux de passetemps, simples, de bonne complexion, fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parolle decouure aussi beaucoup le temperament des couillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grāde humidité, comme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel avec la chaleur assemble l'humidité, a la voix forte, mais douce & sonante. L'homme qui est chaud & sec au troisie

troisieme degré a bien peu de chair, dure, & aspre, composée de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire, quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regrillée, basanée & cendrée demonstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degré: & s'il a la chair blanche & colorée, il demōstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherentes au temperament des couillons. Et si le poil est épais, noir & gros, spécialement des la cuisse iusques au nombril, cest vn signe infallible d'une grande chaleur & siccité des couillōs: si l'homme a du poil aux épaules, cela confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chasteigne, mol, delicat & non épais,



# L' E X A M E N

*En la 14.  
sect. prob.  
4.*

épais, il ne demōstre pas vne si grā-  
de chaleur & siccité aux couillons.  
A peine voit on aduenir que les hō-  
mes fort chauds & secs soyent fort  
beaux, ains ils sont laids & mal fa-  
çonnez, pource que la chaleur & la  
siccité (comme dit Aristote de ceux  
d'Æthiopie) fait regriller & retirer  
les traits du visage, & ainsi ils sor-  
tent de mauuaise figure: au contrai-  
re l'homme bien fait & gracieux,  
demonstre vne humidité & chaleur  
moderee: & pour ceste raison, la  
matiere est obeissante à ce que la  
nature veut faire: ainsi donc il est  
certain que la grāde beauté en l'hō-  
me, ne demonstre pas beaucoup de  
chaleur. Nous auons parlé bien au  
long au chapitre precedent, des si-  
gnes de l'homme temperé: & pour-  
tant n'est besoin les redire en cest  
endroit: il faut noter seulement que  
cōme les medecins mettent en cha-  
cun degré de chaleur, trois échelons  
d'intension ou force, ainsi en l'hom-  
me temperé se doit constituer gran-  
deur

deur & largeur d'autres trois. Celuy qui sera au troisieme, vers la froideur & l'humidité, se reputera desia froid & humide: car aucune fois vn degré ressemble à vn autre: ce qui appert, par ce que les signes que donne Galien pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les memes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage, de bonne sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair, & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer.

*Au liure  
de l'art  
de med.*

*Avec quel homme la femme se doit  
marier, à fin de concevoir.*

## §. II.

**H**IPPOCRATE en charge *En la 5.  
de faire deux choses en la sect. A-  
femme qui n'enfante pas, phor. 59.  
quand*



# L' E X A M E N

quand elle est mariee, pour cognoi-  
stre s'il tient à elle, ou si la semence  
de son mary est inhabile à engen-  
drer. La premiere est de s'enfumer  
avec de l'encens, par bas, de manie-  
re q̃ la robbe traine de tous costez  
en terre, pour empescher la vapeur  
de sortir: & si de là à vn peu de tēps,  
elle sent le goust & odeur de l'en-  
cens en la bouche, c'est vn certain  
signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle  
ne porte des enfans, puis que la fa-  
mee trouue les chemins de la ma-  
trice ouuerts, par où elle penetre ius-  
ques au nez & à la bouche. L'autre  
est de prendre vne teste d'ail plumé  
iufques au vif & la mettre dedans la  
matrice, quand la femme veut dor-  
mir, & si le lendemain elle sent en  
la bouche, le goust & faueur de l'ail,  
elle peut certainement faire des en-  
fans. Mais posé le cas que ces deux  
preuues demonstraflent l'effect que  
dit Hippocrate, ( qui est quand la  
vapeur penetre, par dedans, iufques  
à la bouche ) cela ne demonstre pas  
absolu

*Hippocr.  
au liure,  
des steri-  
les.*

absolument la sterité du mary ny l'entiere fecōdité de la femme, mais aucune fois vne mauuaise souuenāce ou conformité de l'un à l'autre: & ainsi elle est autant sterile, pour luy, que luy, pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel homme se marie avec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus estonne ceux qui ne sçauent pas ceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, avec le renō & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre femme, & elle à vn autre mary, ils sont venuz tous deux à engendrer. La cause de cela est qu'il y a des hōmes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomac: car il reçoit vne viande d'un grād appetit, & l'autre, non, encores que parauanture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la cōformité & cōuenance de l'homme

me



L'EXAMEN

me & de la femme, pour auoir li-  
*Au 1. li.* gnee. Hippocrate le dit en ceste ma-  
*de natur.* niere, Si le chaud, par moyen & es-  
*hu. cō. 11.* galité ne respond au froid: & le sec,  
à l'humide, rien ne s'engendrera:  
comme voulant dire, si les deux se-  
mences ne s'assemblent en la ma-  
trice de la femme: l'une chaude, &  
l'autre froide: ou l'une humide &  
l'autre seiche, en egal degré & for-  
ce, rien ne s'engendrera: car vne cho-  
se tant merueilleuse, comme la fa-  
cture de l'homme a besoin d'une  
temperature, en laquelle la chaleur  
ne surpasse la froideur: ny l'humidi-  
té, le sec. Et pourtant si la semen-  
ce de l'homme est chaude, & celle  
de la femme aussi, l'on ne pourra  
auoir liguee. Ceste doctrine ainsi  
supposée, venons maintenant, par  
maniere d'exemple à la femme froi-  
de & humide au premier degré (de  
laquelle les signes nous auons dit  
estre l'aduís & la mauuaise cōple-  
xion: avec la voix forte, de peu de  
charnure, noire, velue & laide) ceste  
là



là deuiendra facilement enceinte,  
 d'un homme ignorant, bien com-  
 plexionné, qui aura la voix douce,  
 douce, qui sera gras, qui aura la  
 chair blanche & molle, avec vn peu  
 de poil & qui sera blond & beau de  
 visage. Ceste là se peut bien marier  
 aussi à vn homme temperé, duquel  
 nous auons dit, de l'opinion de Ga- *Au 5. des*  
 lien, que la semence est fort propre *Apho. 60.*  
 à la generation & correspondante à *62.*  
 toute femme, pourueu qu'elle soit  
 saine & d'âge conuenable: mais ce  
 nonobstant, elle ne deuiant facile-  
 ment enceinte: & si elle conçoit,  
 Hippocrate dit que dedans deux *Au 1. des*  
 mois, elle vient à auorter, pource *Aph. 44.*  
 qu'elle n'a point de sang pour se  
 maintenir ny la creature aussi, neuf  
 mois durans. Mais on peut reme-  
 dier facilement à cela, si la femme  
 se baigne beaucoup de fois deuant  
 qu'elle vienne à l'acte de la genera-  
 tion: & le baing doit estre d'eau  
 douce & chaude: laquelle, de l'opi- *Au 5. des*  
 nion d'Hippocrate, fait la vraye tem- *Aph. 16.*  
 peratu



# L'EXAMEN

perature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la temperature que doit auoir la terre, à fin que le grain de bled y prenne racine) elle produit aussi vne autre plus grand effect, qui est d'acroistre l'en- uie de manger, empesche & defend la resolution, & fait que la chaleur naturelle est en plus grande quanti- té: au moyen dequoy s'aquierit grā- de abondance de sang flegmatic, pour maintenir, neuf mois, la crea- ture. La femme froide & humide au troisieme degre, est bonne, bien complexionnee: elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Ceste là se doit marier à vn hom- me chaud & sec au troisieme de- gre, pource que la semence d'ice- luy est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, à fin de prendre racine. Ceste là tient la qualité du creffon, qui ne peut venir, s'il n'est dedans

dedans l'eau: si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semence qui tōberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit nō plus que si l'on semoit le bled dedans l'eau.

Hippocrate cōseille à vne telle femme, de deuenir maigre, & se cōsomer la chair & la graisse, deuant qu'elle se marie: mais ce faisant, il ne la faut pas mettre avec vn hōme si chaud & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au second degré, est moderee és signes q̄ nous auons dit, hors mis la beauté, qui est pour extreme: Et ainsi est ce vn signe euident de sa fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspōd quasi à tous les hommes: premierement au chaud & sec au second degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent sortir sages enfans: mais  
de

*s. des Aphor. 46.*



# L'EXAMEN

de la premiere, ils viennent plus ordinairement. Car combien que la semence de l'homme tende à froidur & humidité, la cōtinuelle siccité de la mere, avec le peu d'aliment, corrige & amēde la faute du pere. Pource que ceste maniere de philosopher n'auoit encores esté cognue, tous les philosophes naturels n'ont peu respondre à ce probleme,

*Alexandre A-  
phro. li. i.*

*Cur plerique stulti liberos prudentissimos procreant? Pourquoy la plus part des hommes ignorans engendrent enfans tres sages? à quoy ils respondent que les homes ignorans s'apliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre detournez par aucune autre contemplation: & que les hommes fort sages font au cōtraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autres choses que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debilitent la semence, & font des enfans qui defaillent tant és puissances raisonnables comme és naturelles. Mais ceste responce est d'hommes,*

mes, qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres conionctions il faut regarder que la femme se desseiche par la perfection de l'âge, sans la matiere trop ieune: car il en viendroit des enfans ignorans, & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est tres humide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils n'acquirent: & se faisant & formant l'homme de matiere qui soit trop humide, il sera, par force, de lourd esprit.

*Quelles diligences il faut employer à  
fin d'engendrer des garçons, &  
non des filles.* § III.

**E**s peres qui veulent auoir enfans sages, & qui soyent habiles pour apprendre les lettres, doyuent tascher qu'ils naissent males: pource que les filles, à raison de la froideur & humidité de leur sexe, ne peuvent auoir vn esprit profond. Nous voyons seule-

A



# L'EXAMEN

ment qu'elles parlent avec vne certaine apparence d'habilité en choses faciles & legeres, & par termes communs, & fort vſitez: mais ſi on les met au Latin, elles n'en peuuent gueres apprendre, & encôres ce qu'elles en apprennent eſt par le moyen de la memoire. Et quant à ce qu'elles ſont ainſi rudes aux ſciences, ce n'eſt pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: leſquelles qualitez contredifent à l'eſprit & habilité, comme nous auôs prouué ailleurs. Salomon conſiderant la grâde faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naiſſe avec eſprit & ſçauoir, a dit

*Eccl. 7. en ceste maniere, Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes. Et pourtant faut fuyr ce ſexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux ſe trouue l'eſprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut conſiderer premiere-*

*ment*



ment quels instrumens nature a ordonné, à ce propos, au corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremēs & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, *Au l. li. de la semence, c. 16.* que nature ne se sert que d'un pour faire que la race des hommes ne se acheue. Cet humeur est vn certain excrement, qui s'appelle (serum) ou sang clair, qui se fait au foye & veines lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancolie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuent auoir. *Hippocrate se appelle cest excrement, l'attireur des aliments, au liure des aliments.* Nature se sert de telle liqueur, pour subtiliser l'alimēt, & le faire passer par les veines & chemins estroits, à fin de sustanter toutes les parties du corps: & cet œuvre estant paracheué, la mesme nature l'a pourueu des rognons: desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasser par sa voye, en la vessie: & de là, hors du corps.

A 2

|



# L'EXAMEN

Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generation, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons, & vases de la semence, avec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respondre au couillon droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence: L'autre veine sort du rongnon gauche, & respond au couillon gauche: de laquelle mesme se fait le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cest excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la semence, qui sont vne certaine acrimonie & corrosion, qui vient d'estre salé, par lesquelles qualitez, il induit les vases spermatiques, & incite l'ame à generation, sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue latine, *Salaces*, c'est à dire,

*Elle ne  
l'a mise  
qu'en la  
veine ca-  
ue, ioin-  
gnant le  
rongnon  
droict, à  
fin que le  
sang se-  
reux s'ist  
pl<sup>us</sup> chaud  
& accom-  
modé à  
la genera-  
tion de  
l'homme.*



dire, Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. D'auantage, nature a fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grande chaleur & siccité au rongnon & couillon droict: & vne grande froideur & humidité au rongnon & couillon senestre: & pour ceste cause la semence qui s'elaboure au couillon droict, sort chaude & seiche: & celle du couillon gauche sort froide & humide. Or que nature pretende tousiours, par ceste diuersité de temperament, tant aux rongnons, comme aux couillons & vases de la semence est chose claire, sçachant par les hystoires veritables, que au commencement du monde, & plusieurs annees apres, les femmes enfantoient tousiours deux enfans d'une ventree, desquels l'un estoit garçon, & l'autre fille: à fin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mary, pour croistre incontinent le genre des hommes. Et pourtant



L' E X A M E N

nature a fait que le rongnon droit  
donnast au coullon droit matiere  
chaude & seiche, pour la genera-  
tion du masse. Elle a ordonné le cō-  
traire pour former la femme, faisant  
que le rongnon gauche enuoyast  
cette matiere sereuse, comme me-  
gue, fioide & humide, au couillon  
gauche, pour faire avec sa froideur  
& humidité, la semence froide &  
humide: de laquelle necessairement  
se doit engendrer la fille, & non le  
masle. Mais depuis que la terre s'est  
remplie d'hommes, il semble que  
nature ait changé d'ordre, moyen,  
& conseil, en ne doublant ainsi la  
generation: & ce qui pis est on voit  
que pour vn garçon qui s'engēdre,  
naissent ordinairement six ou sept  
filles: à raison dequoy on peut en-  
tendre, ou que nature est desia las-  
se, ou qu'il y a quelque erreur entre  
deux qui l'empesche de faire son  
œuure comme elle voudroit. Nous  
dirons cy apres quel il est, en ame-  
nant les conditions qui se doivent  
garder

garder à ce que sans erreur l'enfant naisse maistre. Ainsi donc, ie dy qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin: l'une desquelles est, de manger aliments chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercemēt, il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatrième chose, il ne faut venir à l'acte Venerien, jusqu'à ce que la semence soit cuite, & bien saisonnee: pour la cinquième, il faut auoir affaire à la femme, cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixième, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quant à la premiere condition, il faut scauoir, que combien que le bon estomac cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si no<sup>r</sup> mägeōs



# L'EXAMEN

des laitues, qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le seureux froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouindra sera chaud & sec, & la matiere seureuse, chaude, & seiche aussi, & la semence tiendra les mesmes qualitez: Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de la viande, deuant qu'on la mange, Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seiche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seiches, pour engendrer enfans males. Il est vray qu'il y a vn grand danger en ceste maniere de generation, qui est, que estant la semence fort chaude & seiche, nous auons dit beaucoup de fois autrepant, estre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & rusé, tendât à beaucoup de maux & vices.

*Au liure  
de la seiche.  
grec.*



vices. Et tels hommes que ceux-là, s'ils ne se corrigent, sont fort pernicious à la Republique: à raison dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez, que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouueront aucuns peres, qui diront, Je ne me soucie pas que mô enfant soit, mais qu'il soit masle, pource que *Melior Eccle. ch. 42.*  
*est iniquitas viri, quàm mulier bene faciens*: C'est à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens temperez, & tendās vn peu à chaleur & siccité, ou par l'apareil, ou y aioustāt quelques espices. *Au liure des vians des de bñ & mauuais suc, cha. 3.*  
 Galien dit que ces alimēs là sont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils: *Au liure du viure salubre. com. 1.*  
 tous lesquels, suyuāt le cōseil d'Hippocrate, se doyuent manger rostis, pour eschauffer & desseicher la semence. Le pain qu'on doit manger doit estre blanc, fait de la fleur de farine, avec sel & anis: car le noir est



# L' E X A M E N

froid & humide (cōme nous prou-  
 nerons cy apres) & fort preiudicia-  
 ble à l'esprit. Il faut boire vin blanc,  
 temperé avec de l'eau, selon que  
 l'estomac le requerra: & faut que  
 l'eau soit douce, & fort delicate.  
 La seconde diligence que nous a-  
 uons dit qu'il faut employer en ce-  
 cy, est de manger ces viandes en  
 quantité tant moderee que l'esto-  
 mac les puisse vaincre: car combien  
 que les alimens soyent chauds &  
 secs de leur propre nature, ils se  
 font froids & humides, si la cha-  
 leur naturelle ne les peut cuire. Et  
 pourtant, combien que les peres  
 mangent du miel, & boient vin  
 blanc, ils feront de ces viandes, la  
 semence froide, de laquelle s'en-  
 gendrera vne fille, & non pas vn  
 garçon. Pour ceste cause, la plus  
 grande partie des nobles & riches  
 ont ceste incommodité d'engen-  
 drer beaucoup plus de filles que de  
 garçons: pource qu'ils mangent &  
 boient plus que leur estomac ne  
 peut

peut porter : & combien que leurs viandes soyent chaudes & seiches & espicées , si est-ce que pour estre prinſes en grande quantité, leur eſtomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui ſe fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre , pource que ceſte liqueur ſubtile , & rendât tant de vapeurs, fait que & le vin & les autres aliments s'en vont cruds aux vaſes ſpermatiques , & que la ſemēce induit fauſſement l'homme à l'acte de la generation, ſans eſtre cuite & aſſaiſonnée. Et pourtant Platon loie *au 2. des Loix.* une loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois , par laquelle ils deſendoyēt à l'homme marié & à ſa femme, de boire vin le iour que ils penſoyent venir à l'acte charnel, cognoiſſans que ceſte liqueur fait beaucoup de tort à la ſanté du corps de l'enfant, & qu'elle eſt cauſe ſuffiſante pour le faire deuenir vicieux & de mauuiſes mœurs. Mais ſi le vin ſe boit moderémēt il n'y a viāde qui



# L'EXAMEN

fasse meilleure semence, pour engendrer, selon nostre intention, que fait le vin blanc, spécialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisieme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice, plus que moderé, pource qu'il consomme l'humidité superflue de la semence, & qu'il l'eschauffe & la desseiche. Pour ceste cause se fait l'homme tres-fecond & puissant à engendrer: comme au contraire, celui qui ne prend aucun exercice, se fait grand tort, & refroidit & humecte la semence: à raison dequoy les riches qui vivent à leur aise, engendrent plus de filles que ne font pas les pauvres qui travaillent. Et ainsi Hippocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie estoient fort effeminez, mols, & enclins aux œuures des femmes, qui sont coudre, balier, pétrir, tistre & filer: & avec ce ils estoient impuissans pour engédrer: & s'ils

*Au liure  
de l'air,  
lieux, &  
eaux.*

& s'ils engendroyent quelque enfant masle, ou il naissoit Eunuque ou Hermaphodit:dequoy estans fachez & courroucez,ils delibererent faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dōs, pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se mocquoit d'eux disant, n'aduenir aueun effect, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le considerons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agents œurent au monde:mais il y a des effects, lesquels absolument se doyuent rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature:il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont entredeux, ordonnées à ceste fin. Hippocrate dit que le pays des Scithes, au dessouz du Septentrion,est froid & humide outre mesure:au moyen dequoy, à raison

*Au liure  
de l'air,  
lieux &  
eaux.*



L' E X A M E N

son des épailles nues & brouillats,  
à peine le Soleil s'y découure ia-  
mais. Les hommes riches y vont  
toufiours à cheual, ne font exercice  
aucun, mangent & boyuent plus  
que leur chaleur naturelle ne peut  
porter: ce que fait la seméce du tout  
froide & humide. Et pour ceste cau-  
se ils engendrent beaucoup de fil-  
les, & s'il leur vient quelque gar-  
çon, il est de la complexion que  
nous auons dit. Scachez, leur dist  
Hippocrate, que le remede à cela  
n'est pas de faire sacrifices à Dieu:  
car avec cela, il faut aller à pied,  
manger peu, boire moins, & n'a-  
uoir pas toufiours ses aises, ou se dō-  
ner du bon temps. Et à fin que vous  
entendiez cela clairement, prenez  
garde vn peu au menu peuple de ce-  
ste regiō, & à voz propres esclaués,  
lesquels ne font, tant s'en faut, sacri-  
fices à Dieu, & ne luy offiēt presens,  
(pource qu'ils n'ont de quoy) q̄ mes-  
mes ils blasphemēt son nom, &  
l'iniurient, pource qu'il les a faits de  
si basse

si basse condition. Et nonobstant, ils sont tres-puissans pour engendrer: & la plus part de leurs enfans sont massés, robustes & bien composez: non pas des Eunuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vôtres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyen dequoy, leur semence est chaude & seiche: de laquelle naist & procede vn masse & non vne Pille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie, ny ceux de son conseil, ayât dit ainsi, *Vente sapiēter, En Exo. chap. x.*  
*opprimamus eū, ne forte multiplicetur,*  
*& si ingruerit contra nos, bellū addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder q̄ le peuple d'Israel ne multipliast, ou à tout le mois q̄ ne luy naquissent beaucoup d'hōmes (qui estoit ce q̄ plus il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs travaux corporels, en luy baillant à manger pourreaux, ails & onguons:  
 mais



# L' E X A M E N

En Exo.  
chap. 1.

Les legu-  
mes &  
toutes viā  
des debi-  
les, abre-  
gent la  
vie. Hipp.  
au 6. des  
Epi. p. 5.  
com. 21.

mais ce remede succedoit tant mal,  
que le texte diuin dit, *Quantoque op-  
primebant eos, tanto magis multipli-  
cabantur & crescebant.* Et retournāt  
à penser, que cestuy estoit le meil-  
leur moyen qui se pouuoit trouuer,  
il leur vint à doubler le trauail cor-  
porel: mais il ne gaignoit non plus,  
que si pour amortir vn grand feu, il  
y eust ietté de l'huyle. Mais s'il eust  
sceu ceste philosophie naturelle, ou  
aucun de ceux de son conseil, il leur  
eust baillé à manger du pain de sei-  
gle ou d'auoyne, des laitues, melōs,  
courles, & concombres: & les eust  
tenuz en oisifueté, paisibles & aises,  
sans les faire trauailler. Car, par ce  
moyen, ils eussent rendu leur semē-  
ce froide & humide, de laquelle se  
fussent engendrez plus de filles que  
de garçons, & en peu de temps, leur  
vie se fust abregee. Mais en leur bail-  
lant à manger beaucoup de chair  
cuite, avec plusieurs ails, porreaux  
& ongnons, & les faisant trauailler  
en ceste maniere, leur semence de-  
uenoit



uenoit chaude & seiche, & par ces  
 deux qualitez, ils estoient dauanta-  
 ge incitez à l'œuure de la genera-  
 tion, & tousiours engendroyent des  
 masses. En cōfirmation de cela, Ari- *En la 5.  
sect. prob.*  
 stote fait vne demande, Pourquoi *30.*  
 la semence a coustume de sortir de  
 nuict, en dormant, à ceux qui sont  
 las de trauail, ou qui sont etiques &  
 en langueur? auquel probleme il ne  
 donne pas vne certaine responce.  
 La raison de cela est, que le trauail  
 corporel & la chaleur etique es-  
 chauffent & desseichent la semen-  
 ce, & que ces deux qualitez la font  
 aigre & mordante. Et cōme en dor-  
 mant se fortifient toutes les œuures  
 naturelles, aduient ce que dit le pro-  
 bleme. Galien note bien combien  
 est seconde & mordante la semence  
 chaude & seiche, disant: *Et fecun-*  
*dissima est ac celeriter ab initio protu-* *Au li. de  
l'art de  
med. cha.*  
*nus ad coitum excitat animal: petulca*  
*est & ad libidinem prona.* La quatries- *rr.*  
 me condition est de ne venir à l'a-  
 ct de la generation, iusqu'à tāt que  
 la



# L'EXAMEN

la semēce soit repositée, cuite & bien assaisonnée: car cōbien que les trois diligences passées ayent précédé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venue à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huiēt iours, des viandes que nous auōs dit, à fin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture, la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, à fin que celle que nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doyēt employer en la semēce humaine, à fin qu'elle soit feconde, & fertile, telles q̄ l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder: car ils attendent qu'elles soyent meures, & desseichées, pource que s'ils les recueilloient, de la plante deuant la saison & le tēps cōuenable, s'ils les mettoient l'autre année dedans la terre, elles ne pourroyent pas fructifier. Pour ceste raison j'ay noté qu'aux

qu'aux lieux esquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation, que là où les hommes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamaïs enceintes, pource qu'elles n'ont esgard a ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semence se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnee: car par ce moyen elle gaigne la chaleur, siccité & bonne substâce plustost qu'elle ne la perd. Mais comment scaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement, quand il y a l'og temps que l'homme n'a co-

*Pour-  
quoy  
ceux qui  
n'abon-  
dēt en hu-  
meur ge-  
nerative  
cōme les  
eunuques  
ont la  
voix clai-  
re.*

gneu la femme: on le scait, par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: ce qui vient de la fécondité & maturité de la semence. La cinquieme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la femme ait ses fleurs: car le mâle a besoin de beaucoup

coup



# L' E X A M E N

5. sect. A-  
phor. 42.

coup d'aliment, pour se nourrir. La raison de cela est que la chaleur & siccité de son temperament gaste & consomme non seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conceu vn garçon, a bonne couleur & est belle, pource que l'enfant, par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremens, qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprise de sang, dōt il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairement par experience qu'à peine s'engendre vn garçon, qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au cōtraire, quand la femme est enceinte d'vne fille: car, à cause de la grāde froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conceu vne fille est laide, crasseuse & a enuie de mille vilenies: & à son enfantement elle doit  
mettre



mettre & employer double temps,  
à se mondifier, & purger plus que si  
elle enfantoit vn garçon. En laquel-  
le nature Dieu se fonda, quād il dist  
à Moïse, que la femme qui enfante- *Leu. c. 12.*  
roit vn garçon fust souillée de sang,  
vne semaine, & attendist trête trois  
iours pour entrer au temple: & en-  
fantant vne fille, qu'elle fust immō-  
de, deux semaines & n'entrast au  
temple, iusques au bout de soixante  
six iours: de maniere qu'il doubla le  
temps de la purgation, en l'enfante-  
ment de la fille. Et la raison de cela  
est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au  
ventre de la mere (à cause de la froi-  
deur & humidité de son tempera-  
ment) elle fait doubles excremens,  
au regard du garçon, & de fort ma-  
ligne substance & qualitez. Et ainsi  
Hippocrate note pour vne chose  
fort dangereuse, quād la purgation *Au li. de*  
est detenue à la femme laquelle a *la nature*  
enfanté vne fille. I'ay dit cela à pro- *du fruct*  
pos: car il faut bien regarder aux *enfanté,*  
derniers iours du mois, à fin que la *au 3. des*  
semen *epi. pa. 3.*  
*com. 75.*



# L'EXAMEN

semence trouue beaucoup d'alimēt  
à manger. Car si l'acte de la genera-  
tion se fait, incōtinent apres la pur-  
gation, par faulte de sang, la semen-  
ce ne prendra point. Mais les peres  
doyuēt estre aduertiz que si les deux  
semences ne se ioignent (celle de  
*Au 1. li.*  
*de la se-*  
*mēce. c. 6.* l'homme & de la femme) tout en vn  
mesme temps, Galien dit que ne se  
fera aucune generation: combien  
que celle du mary soit fort propre à  
engendrer. Nous en amenerons cy  
apres, la raison, à autre propos. Ainsi  
donc il est certain que toutes les di-  
ligences que nous auōs conté, doy-  
uent pareillement estre employees  
par la femme: autrement sa semēce  
mal élaborée empescheroit la ge-  
neration. Et pourtāt faut il que l'vn  
regarde à l'autre, à fin qu'en vn mes-  
me instant les deux semences s'as-  
semblent. Cela importe beaucoup:  
*Au 2. li.*  
*de la se-*  
*mence.* la premiere fois: car Galien dit que  
le couillon droit, & son vase sper-  
matic est induit premierement &  
donne la semence, ains que le sene-  
stre:

stre : & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danher en la seconde, que la fille ne s'engendie plustost que le garçon. Ces deux semences se cognoissent : premiere-ment en la chaleur & froideur : se-condement en la quantité, de beau-coup ou peu : tiercement, en sortie prompte ou tardive. La semence du couillon droit sort tât chaude qu'elle brusle la matrice de la femme: quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & descend promptemēt. Au contraire, la semēce du couillon gauche sort plus temperee, en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardive à sortir. La derniere condition estoit de re-garder q̄ les deux semences (du ma-ry & de la femme) tombent au co-sté droit de la matrice: car Hippo-crate dit qu'en ce lieu se font les garçons: & au costé fenestre des filles. Galie en ameine la raisō. & dit, Que le costé droit du vêtre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon

*En la 5.  
sect. | A-  
phor. 48.*



# L' E X A M E N

rongnon droict & du vase droict de la semence, qui sont tous membres fort chauds, cōme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masse consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en cel lieu. Ce que la femme fera aisement, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenāt la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au liēt, pource que le ventre ou la matrice ne reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou nō, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tombe incontinent, Galien dit estre chose asseuree, qu'elle n'a pas conceu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semence n'est pas feconde, ny propre à engendrer: car vne partie d'icelle

*Au li. de  
la forma  
tion du  
fruct &  
Hippo. au  
liu. de la  
geniture.*

d'icelle est fort aqueuse, qui attenue la principale semence, à fin que elle puisse passer par les destroits, & nature reiette ceste semēce, laquelle demeure avec la partie seconde apres que la femme a conceu. On cognoist que ceste partie est comme de l'eau, & en petite quantité. Or est-il dangereux à la femme, de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle fasse premierement euacuation des excremens, & de l'vrine, à fin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grosse de la femme, est que le lendemain elle sent le ventre vuide spécialement entour le nombril. & cela vient de ce que la matrice desirant conceuoir est fort large, & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'homme. Estant donc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hipocrate dit, qu'elle se resserre

*au s.  
des apho.  
sr.*

B



# L'EXAMEN

& s'amasse en forme d'une boule, pour recueillir la semence, & ne la laisser saillir: au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ny bouyaux dedās le ventre. Dauātage la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pour ce que le vētre a desia ce qu'il vouloit: mais le plus certain signe que Hippocrate en amaine est, quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & qu'elle est enuieuse de manger certaines viandes.

En s.  
des ap. 10.  
64.

*Quelles diligences se doivent employer  
a ce que les enfans soyent inge-  
nieux & sages. §. II II.*

**S** Il'on ne scait premieremēt la raison & cause d'oū viēt qu'un homme s'engendie de grand esprit & habilité, il est impossible d'en pouuoir trouuer l'art:

Part : car par l'assemblée & conion-  
ction des principes & causes, on  
peut venir à ceste fin, & non pas au-  
trement. Les Astrologues tiennent  
pour certain, que selon que l'en-  
fant naist soubz l'influence d'une,  
ou autre estoille, il est discret, inge-  
nieux, de bonnes ou mauvaises  
mœurs, heureux, ou avec autres  
conditions & proprieté que nous  
voyons & considérons tous les iours  
aux hommes. Mais si cela estoit  
vray, il ne seroit possible establir au-  
cun art, pour autant que ce seroit  
vn cas fortuit, & non mis en l'ele-  
ction des hommes. Les philosophes  
naturels (comme Hippocrate, Pla-  
ton, Aristote, & Galien) tiennent  
pour certain, que quand l'homme  
se forme il reçoit les mœurs de l'a-  
me, & non pas au poinct qu'il vient  
à naistre, pource que lors les astres  
les alterent, donnant superficielle-  
ment à l'enfant chaleur, froideur,  
humidité, & siccité : mais non pas  
substance, en laquelle il demeure



# L'EXAMEN

toute la vie, comme font les quatre  
elemens ( le feu , la terre , l'air , &  
l'eau ) lesquels non seulement don-  
nent au composé chaleur, froidur,  
humidité & siccité: mais aussi su-  
stance , qui luy garde & conserue  
ces mesmes qualitez tout le temps  
de la vie. Parquoy ce qui est le plus  
important en la generation des en-  
fans , est de tascher que les elemens  
desquels ils se composent ayent les  
qualitez requises pour l'esprit. Car  
en tel poids & mesure qu'ils entre-  
ront en la composition, ils dureront  
toufiours au miste & composé , &  
non les alterations du ciel. Mais  
quels sont ces elemens, & de quel-  
le maniere entrent-ils au ventre de  
la femme pour former la creature?  
Galien dit qu'ils sont ceux la mes-  
mes qui cōposent toutes les autres  
choses naturelles: mais que la terre  
est changée és viandes solides que  
nous mangeons, comme le pain, la  
chair, les poissons & les fruits: l'eau  
és liqueurs que nous beuons: & dit  
que

*Au 2. li.  
de la con-  
seruation  
de santé.*

que l'air & le feu demeurent meslez par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps, par le poulx & la respiration. De ces quatre elemens, meslez & cuits par nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generation de l'enfant, qui sont la semence & le sang menstrual. Mais ce qu'on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous pretendons) aux viâdes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens, desquels la semence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous buvons, & du feu & de l'air que nous respirons : & pourtant Galien a dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrit, des facultez des alimens, & qu'ils y trouveroient les viandes, propres à ce faire. Il n'a point fait mention des eaux, ny des autres elemens, comme maternels de peu de consequence : en

*Au liure  
Que les  
mœurs de  
l'esprit.  
ch. 10.*



# L'EXAMEN

quoy toutesfois il n'a pas bien fait, car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: Et quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance que tous les autres elements ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galien, que les couillons attirent des veines pour leur nourriture la partie sereuse & plus claire du sang, & que les veines recoivent de l'eau que nous beuons, la plus grande partie de ce sang clair comme megie. Or que l'eau cause plus grande alteration & changement au corps que ne fait l'air.

*En la 1. sect. probable. 13.* Aristote le prouue, en demandant, Pourquoi le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, & si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant? A quoy il respond, que l'eau donne nourriture au corps: & l'air, non. Mais il n'a point de raison de respondre

pondre en ceste maniere : car l'air  
 selon l'opinion d'Hippocrate) don-  
 ne aussi bien nourriture & substan-  
 ce que l'eau. Et ainsi Aristote a trou-  
 ué vne autre meilleure response di-  
 sant, Qu'il n'y a pas vn lieu ny re-  
 gion, ayant son air propre: car celuy  
 qui est auioird'huy en Flādrēs, cou-  
 rant à l'entour, en deux ou trois  
 iours passé en Afrique: & celuy qui  
 est en Affrique par le vent de midy,  
 s'en va au septentrion: & celuy qui  
 est auioird'huy en Hierusalem, est  
 chassé par le Leuant, aux Indes du  
 du Ponāt. Ce qui ne peut aduenir es  
 eaux, pource qu'elles ne sortent pas  
 d'vn mesme territoire: au moyē de-  
 quoy chacun peuple a son eau par-  
 ticuliere, conforme aux veines de la  
 terre, d'où elle vient, & par où elle  
 passe. Et estāt l'homme accoustumé  
 à vne maniere d'eau, quād il en boit  
 vne autre, il s'altere plus que par  
 nouvelles viādes & airs: de maniere  
 que les peres qui vouldrōt engēdrer  
 enfās sages doyūēt boire eaux deli-

*Au liure  
 des ali-  
 mens: le  
 principe  
 d'alimēt,  
 la bou-  
 che, le  
 nez, la  
 gorge, &  
 toute la  
 chair.*



# L' E X A M E N

*En la 14  
sect. pro  
ble. 5.*

*En la 16  
sect. pro  
ble. 33.*

cates, & de bon temperament : autrement ils erreront en la generation. Aristote dit que nous nous gardions du vent de midy, pluvieux au temps de la generation, pource que il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon: mais il loue fort le Ponant, & luy donne epithetes honorables : Il l'appelle temperé, engroisseur de la terre, qui vient des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est-ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang la semence: & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats, & de bon temperament, le sang le fait tel : de tel sang, telle semence : & de telle semence, tel cerueau. Et estant ce membre temperé, & composé de substance

stance subtile & delicate, Galien dit que l'esprit sera tel: car nostre ame raisonnable, combien qu'elle soit incorruptible, est tousiours adherante aux dispositions du cerveau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viandes, en apres, que les peres doyuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui est l'esprit le plus ordinaire en Espagne) sont celles cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de la farine, & pestry avec sel: ce pain est froid & sec, & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun, & non passé, lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles, mais pource qu'il est humide, & de parties fort grosses, il fait perdre l'entendement. I'ay dit, pestry avec du sel, pource que de tous les ali-



L'EXAMEN

mens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable a l'entendement, que le sel. Il est froid, & pourueu de la plus grande siccité qui soit és choses. Et si nous auons souuenâce de la sentence d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splēdēt siccus animus sapientissimus*: par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sol a vne telle siccité, & tant appropriée à l'esprit, la sainte escripture à iuste cause luy dōne le nom de prudence & sagesse. Les perdrix frâcolins sont de la mēme substance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muscat: desquelles viandes si les peres vsent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulēt auoir vn enfant qui soit de grande memoire, qu'ils mangēt, huit iours deuant que venir à l'acte de la generation, truittes, saumons, lâproyes, & anguilles: lequel

Quoy que  
tu offes  
en l'ac-  
tion de  
l'assisen-  
ment de  
sel: reçois  
le sel de  
sapience:  
vous estes  
le sel de  
la terre.



desquelles viandes ils feront la semence humide, & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir, & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, ciboules & oignons, porreaux, raues, poire, vinaigre, vin blâc, miel, & toute sorte d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens sera de grande imagination, mais depourue d'entendement (à cause de la grande chaleur) & de memoire, à cause de la grande siccité. Ceux-là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la Republique: pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux, & leur donne esprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de seruice de l'imagination d'iceux, que de l'entendement & de la memoire. Les

*Notez que l'homme est libre & seigneur de ses actions.*

*Dieu au commencement a establi l'homme,*

*& l'a laissé en la main de son conseil*

*Eccl. chap. 15.*

*Ce neantmoins il est irrité par sa mauuaise temperature.*



# L'EXAMEN

*Au 3. li.  
de la fa-  
culté des  
alimens,  
cha. 2.*

*Aristote  
a dit de  
ceux là,  
l'esprit est  
bon qui  
obey au  
bien di-  
sant.*

poules, chapôs, le veau & le mou-  
ton chastré d'Espaigne sont de sub-  
stance moderee : car ces choses ne  
sont viandes delicates ny grosses:  
l'ay dit mouton chastré d'Espaigne,  
pource que Galien, sans faire distin-  
ction, dit qu'il est de mauuaise &  
grosse substance : en quoy il n'a  
point de raison, car combien qu'en  
Italie où il a escrit) est la plus mau-  
uaise chair de toutes, si est-ce qu'en  
cette nostre region, pour la bôté des  
pasturages, on le doit mettre au nō-  
bre des viandes de substance mode-  
ree. Les enfans qui s'engendreront  
de ces alimens auront vn raisonna-  
ble entēdemēt, raisonnable memoire,  
& raisonnable imaginatiō. Mais  
ils ne serōt pas beaucoup profonds  
aux sciēces, & n'inuenterōt aucune  
chose nouuelle. Nous auōs dit ail-  
leurs, que ceux-là sont mols, &  
qu'il est aisé d'imprimer en eux  
toutes les reigles & considerations  
de l'art, claires, obscures, faciles &  
difficiles : mais la doctrine, l'argu-  
ment



ment, la responce, le doute, & la distinction leur doit donner à faire. Or se fera vne semence grosse & de mauuais temperament, de chair de vache, de brehaigne, de iambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'ëfant qui sera engendré de ceste semence, sera aussi fort qu'un toreau: mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là vient qu'entre les hōmes rustiques, à peine sortent enfans aiguz, ny habiles pour apprendre les lettres. Ils naissent tous rudes & lourds, pour auoir esté faits d'alimens de grosse & mauuaise substance: ce qui aduient au cōtraire entre les citadins, desquels nous voyons les enfans prouueuz de plus grād esprit & habilité. Mais si les peres veulent, à bon escient, engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de lait de chieure, pource que cest alimēt, de l'opinion de tous les medecins, est



# L' E X A M E N

*Au liure  
des vian-  
des de bœ  
& mau-  
uais suc.*

est le meilleur & le plus delicat , de  
tous ceux que les hommes vsent (ce  
que i'entens,quād les hommes sont  
en santé : & que cest aliment leur  
correspond) mais Galien dit qu'il le  
faut manger cui avec miel, sans le-  
quel,il est dangereux,& facile à cor-  
rompre. La raison est , que le laiët  
n'a pas plus de trois elemens, en sa  
composition, le fromage, le megue  
& le beurre: le fromage respond à  
la terre:le megue à l'eau,& le beur-  
re à l'air.Le feu qui se mesloit és au-  
tres elemens , & qui les conseruoit  
en la mixtion,en sortant de la terre,  
s'exale, pource qu'il est fort delicat:  
mais y adioustant vn peu de miel  
(qui est chaud & sec comme le feu)  
le laiët demeure avec quatre ele-  
mens: lesquels meslez & cuits par  
le moyen de nostre chaleur naturel-  
le,font vne semence fort delicate &  
de bon temperament. Le fils qui en  
sera engendré,sera pour le moins de  
grand entendement, & nō deprou-  
ueu de memoire ny d'imagination.

Pour



Pource qu'Aristote n'a cogneu ceste doctrine, il n'a pas respondu à vn *En la 10. sect. prob. 12.* probleme qu'il fait, demādāt, Pourquoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirent les proprieté & cōditions de leurs peres: & les enfans de l'homme, nō pas? Ce que nous voyōs estre ainsi par experience: car de peres sages sortent enfans fort ignorans: & de peres ignorans, enfans fort aduisez: de peres vertueux, enfans mauuais & vicieux: de peres vicieux, enfans vertueux: de peres laids, enfans beaux: de peres beaux, enfans laids: de peres blancs, enfans noirs: & de peres noirs, enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'un mesme pere & d'une mesme mere, l'un soit ignorant & l'autre aduisé: l'un laid, & l'autre beau: l'un de bonne complexion & l'autre de mauuaise: l'un vertueux & l'autre vicieux. Si l'on baille à vne bōne iument, vntel cheual, le poulain qui en sort ressemble à ceux qui l'ōt engēdré, tāt en la figure & couleur, qu'en ses façons de faire. Aristote a



# L'EXAMEN

fort mal respondu à ce probleme disant, Que l'hōme a diuerses imaginations en l'acte charnel, & que de là vient que les enfans sont tant differés des peres: mais, pource que les bestes brutes, en leur generatiō, ne sont distraites & n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortēt tousiours d'une mesme maniere & semblables à elles. Ceste responce a tousiours contenté les philosophes vulgaires, pour la confirmation de laquelle, ils alleguent l'histoire de Iacob, laquelle recite que mettāt certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux champestres, les moutons sont naiz & sortiz tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que ceste histoire racōte vn fait miraculeux, q̄ Dieu a fait, pour comprendre en iceluy quelque Sacrement. Et mesmes la respōce d'Aristote est vne grande absurdité: & si l'on ne me veut croire, q̄ les bergers fassent maintenant cest essay, &

*Gen. c. 30.*

& ils verront que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'une dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn visage noir, qui estoit au ciel de son liēt: ce que ie tiēs pour vne grande moquerie: & si d'auanture elle le fit tel, ie dy que le pere qui l'engendra auoit la mesme couleur de la figure de ce ciel paint. Et à fin de voir plus claiement, combien en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote & ceux qui le suyuent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire, que l'œure de l'engendrier appartient à l'ame vegetatiue & non pas à la sensitive ny à la raisonnable: car le che- *Aristot.*  
 ual engendre, sans la raisonnable, & *mesme le*  
 la plante, sans la sensitive: & si nous *cōfesse au*  
 regardōs vn arbre chargé de fruits, *liure de*  
 nous trouuerōs en iceluy, plus gran- *l'ame.*  
 de diuēité qu'es enfans des hommes: nous voyons vne pomme verde & l'autre coloree, vne petite & l'autre grande: vne ronde, & l'autre  
 mal



# L'EXAMEN

*Au li. de  
factis for  
matione.*

mal faite, vne saine & l'autre pour-  
rie: vne douce & l'autre amere: & si  
nous comparons les fruits de ceste  
annee avec ceux du passé, on les  
trouuera fort differens & cōtraires.  
Ce qui ne se peut attribuer à la di-  
uersité de l'imagination, puis q̄ les  
plātes sont priues de ceste puissan-  
ce. L'erreur d'Aristote est fort mani-  
feste en sa propre doctrine: car il dit  
que la semēce de l'homme est celle  
qui fait la generation & nō pas cel-  
le de la femme, mais en l'acte vene-  
rien il n'y a autre œuure de l'hōme  
que d'espandre la semence, sans for-  
me ny figure, comme le laboureur  
qui espād & seme le bled en la ter-  
re. Comme donc le bled ne préd pas  
racine aussi tost qu'il est espandu &  
semé, & ne se forme son epic &  
tuyau q̄ quelques iours apres, ainsi  
Galien dit que la creature n'est pas  
formee aussi tost que la semence de  
l'hōme est en la matrice de la fem-  
me: ains qu'il faut trente ou quarāte  
iours deuāt qu'elle soit formee. Par-  
quoy

quoy, que sert à l'hōme d'imaginer *Hippocr.*  
 diuerses choses en l'acte venerien, *au liu. de*  
 puis que l'enfant ne se commence *nat. for-*  
 à former qu'apres quelques iours? *me.*  
 ioint q̄ l'ame du pere ny de la mere,  
 ne font ny donnent la forme, mais  
 vne autre troisieme, qui est en la  
 mesme semence. Et ceste là, pour  
 estre seulemēt vegetative, n'est pas  
 capable de l'imagination, & suit  
 seulement les naturels mouuemens  
 du temperament, sans faire autre  
 chose. Or de dire q̄ les enfans nais-  
 sent, de telle & telle forme & figu-  
 re, à cause de la diuerse imagination  
 des peres, c'est comme si l'on pen-  
 soit que des bleds & grains, les vns  
 sont grāds & les autres petits, pour-  
 ce que le laboureur, en les semant,  
 est diuert y en diuerses imaginatiōs.  
 De ceste mauuaise opiniō d'Aristo-  
 te, aucuns curieux inferent que les  
 enfans de l'adultere ressemblent au  
 mary de la femme adultere, bien  
 qu'ils ne soyent siens. Et leur raison  
 est manifeste: car en l'acte charnel  
 les



# L' E X A M E N

les adulteres imaginēt le mary, avec crainte qu'il ne vienne & qu'il ne les trouue sur le fait. Par le mesme argumēt ils inferent que les enfans du mary, ressemblent à l'adultere, encores qu'ils ne soyent siens: pource que la femme adultere estant en l'acte charnel avec son mary, contēple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de liēt, auquel elle cōtemploit, doyuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quant à moy ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien, de l'opinion d'Aristo-

*De liure, de l'air, lieux, & eaux.* te. Hippocrate a mieux respōdu au probleme, disant: Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, ils dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boient mesmes eaux, sont vestuz d'vne



ne mesme maniere : & gardent vne  
 mesme façon de viure. Les bestes  
 brutes , pour ceste mesme raison,  
 engendrent leurs petits à leur sem-  
 blance & figure particuliere , pour-  
 ce qu'ils vsent tousiours d'une mes-  
 me viande , & font la semence d'une  
 mesme forme. Au cōtraire pour-  
 ce que l'homme mäge diuerses viā-  
 des chacun iour , il fait la semence  
 differente , tant en substance qu'en  
 temperament. Ce que les Philoso-  
 phes naturels approuuent , respon-  
 dans à vn probleme qui demande,  
 Pourquoi les excremens des bestes  
 brutes n'ont pas tāt mauuaise odeur *Alexan-*  
 que ceux de l'hōme? & disent, Que *dre A.*  
 les bestes brutes vsent tousiours de *phrod. au*  
 mesmes alimens , & font beaucoup *1. li prob.*  
 d'exercice : mais l'homme mange *26.*  
 tant de viandes & de tant diuerse  
 substance , qu'il ne les peut digerer  
 ny vaincre , à raison dequoy elles se  
 viennent à corrompre. La semence  
 humaine & de la beste , sont toutes  
 deux de mesme sorte, pource qu'el-  
 les



## L'EXAMEN

les sont faites toutes deux des ex-  
cremés de la troisieme concoction.  
La diuersité des viandes desquelles  
vse l'hôme, fait tous les iours la se-  
mence differente & particuliere. Et  
pourtant il est certain que le iour  
que l'homme mäge de la vache, ou  
du salé, il fait la semence grosse, &  
de mauuais temperament, & pour-  
tant l'enfant qui s'en engendrera,  
sera laid, ignorant, noir & de mau-  
uaise complexion: mais s'il mange  
de la chair de chapon ou de poule,  
il fera la semence blanche, delicate  
& de bon temperament: & pour-  
tant l'enfant qui s'en engendrera se-  
ra bien fait, beau, sage, & de com-  
plexion fort affable. Dont ie collige  
& cognoy que nul enfant ne naist  
qui ne tire les qualitez & le tempe-  
rument de la viande que les parens  
ont mangé, vn iour deuant qu'ils  
l'ayēt engédré. Et si quelqu'un veut  
sçauoir de quelle viande il a esté for-  
mé, il ne faut faire autre chose que  
considerer quelle viande est la plus  
fami



familier à son estomac : car certainemēt c'est de ceste là. Les philosophes naturels demādent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortēt ignorā & deprouuez d'esprit ? A quoy ils respōdent fort bien disans, que les hōmes sages sont fort hōnestes & honteux : à raison dequoy, ils se gardent en l'acte chancel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce q̄ l'enfant sorte avec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages : mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premieremēt : l'une desquelles est q̄ la faculté raisonnable est contraincte à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort

*Alexād.**Aphrod.**probl. 28.*



L' E X A M E N

fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grād mangeur, ny puissant pour engendrer pource que les dispositions naturelles necessaires à ce que la faculté raisonnable puisse œuvrer, sôt totalement contraires à celles que requiert celle de l'ire & de la concupiscence. Aristote dit ( & il est *En la 14. sect. prob. viay* ) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur : & la prudence & sçavoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont deprouuez de raison, parlent peu, n'endurent moqueries, & se courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'espee, pource qu'ils ne peuuent dōner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, fournissent de plusieurs raisons & responces aiguës : ils vsent de propos ioyeux, desquels ils s'entretiennent de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit. Saluste nota Ciceron, disant

fant qu'il auoit beaucoup de lan-  
 gue, & les pieds fort legers: en quoy  
 il auoit raison, pource que tant de  
 ſçauoir ne pouuoit ſe tourner qu'en  
 couardise pour le fait des armes. Et  
 de là dit-on par maniere de gaudif-  
 ſerie, Il eſt vaillant comme vn Ci-  
 ceron, & ſage comme vn Hector,  
 pour noter vn homme d'ignorance  
 & couardise. La faculté animale ne  
 contredit pas moins à l'entende-  
 ment: car eſtant vn homme de grā-  
 des forces corporelles, il ne peut  
 auoir l'eſprit delicat: & la raiſon eſt  
 que la force des bras & des pieds  
 vient de ce que le cerueau eſt dur &  
 terreſtre. Et combien que pour la  
 froideur & ſiccité de la terre, il  
 puiſſe auoir vn bon entendement,  
 ſi eſt ce que pource qu'il eſt de  
 groſſe ſubſtance, il ne le peut auoir:  
 ce qui fait, par meſme moyē vn au-  
 tre mal, qui eſt, que pour la froideur  
 ſe perd le cœur & la vaillance: &  
 ainſi auons nous veu aucuns hom-  
 mes de grandes forces, eſtre fort

C



L'EXAMEN

couards. La cōtrariété d'être l'ame  
vegetative & la raisonnable, est pl<sup>r</sup>  
manifeste que toutes: pource que les  
œuvres de la vegetative (qui sont  
nourrir & engendrer) se font mieux  
avec chaleur & humidité, qu'avec  
les qualitez contraires: ce que l'ex-  
perience montre clairement, con-  
siderant combien ces qualitez sont  
puissantes en l'âge des enfans, &  
lasches en la vieillesse: en l'enfance,  
l'ame raisonnable ne peut œuvrer,  
& en l'âge derniete (en laquelle n'y  
a ny chaleur ny humidité) elle œu-  
vre incroieusement, & a grande  
vigueur: de maniere que tāt plus vn  
homme sera puissant pour engēdrer  
& cuire beaucoup de viande, tant  
plus il perd de la faculté raisonna-  
ble. Platon fait à cecy vne allusion,  
quand il dit, qu'il n'y a humeur en  
l'homme qui trouble tant la faculté  
raisonnable, que la semence fecōde.  
Il dit seulement qu'elle ayde à l'att  
de faire des vers: ce que nous voyōs  
tous les iours par experience: car  
quand

*du dia-  
logue, de  
la nature*

*Ar. so  
philos.*

quand vn homme commence à estre amoureux, il se met incontinent a la poësie: & s'il estoit auparauant sale & mal propre, il deuiant tout aussi tost propre & gentil, & n'édure pas vne petite ordure sur sa cappe. Cela vient pource que telles œures appartiennent à l'imagination: laquelle croist & monte d'un degré, avec la grande chaleur que la passion amoureuse a causé. Or que l'amour soit vne alteration chaude, il se voit clairement, par le courage & vaillance qu'il cause en l'amoureux, parce qu'il luy oste le desir de manger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la Republique auoit égard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillans, qui ayment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux là n'ont ny esprit, ny habilité à aucun gēte de lettres. Aristote excepte *En la 4. sect. probable. 31.* de ceste reigle les melancholiques par aduersion, desquels la semence



## L' E X A M E N

( bien qu'elle soit feconde ) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouvernent l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si un homme est soit sage, il est incô-tinent couard, de peu de forces corporelles, petit mangeur, & nō puissant pour engēdrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hōmes vieux, lesquels n'ōt force ny valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposee, l'opinion de Galien est, que deux semences sont nécessaires, à fin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'une qui soit agente, & qui forme: & l'autre qui serue d'alimēt, car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incô-tinent vaincre vne viande tant grosse, cōme est le sang, insqu'à tāt que l'effet soit plus grād. Et que la semence soit le vray aliment

ment des membres contenant la semence, Hippocrate, Platon, & Galien l'attestent : car selon leur opinion, si le sang ne se convertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arteres se puissent maintenir. Et ainsi Galien dit, *Au 1. li. de la semence, c. 15.* que la difference qui est entre les veines & les couillons, est que les couillons font bien tost beaucoup de semence : & les veines peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouisiõ d'un aliment tã semblable, que par vne legere alteratiõ, & sans faire excremens, elle peut maintenir l'autre semence : ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galien dit, que *Au 2. li. de la semence, c. 16.* nature a fait la mesme prouisiõ, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet, & les autres oyseaux qui sortent des œufs : esquels nous voyons qu'il y a deux substances : la glaire, & le ianne : l'une, de laquelle se fait le poulet, & l'autre, dont il se maintient tout le



# L'EXAMEN

temps que se fait la forme. Par la  
mesme raison sont necessaires deux  
semences en la generation de l'hō-  
me: l'une, de laquelle se fait la crea-  
ture, & l'autre dōt elle se maintiēt,  
durant le temps qu'elle se forme.  
Mais Hippocrate allegue vne chose  
digne de grande consideration: c'est  
que nature n'a pas determiné quel-  
le des deux semences doit estre a-  
gente à former, ny quelle doit servir  
d'aliment. Car la semēce de la fem-  
me est souuentefois de plus grande  
efficace que celle de l'homme: &  
quand il aduient ainsi, elle fait la  
generation, & celle du mary sert  
d'aliment: autrefois celle du mary  
est plus puissante à engendrer, &  
celle de la femme ne fait que nour-  
rir. Aristote n'a peu entēdre de quoy  
seruoit la semence de la femme, &  
ainsi a-il dit mille absurditez, qu'el-  
le estoit comme vn peu d'eau, sans  
vertus ny forces pour engendrer: s'il  
estoit ainsi, la femme ne vouldroit  
iamais auoir affaire avec l'hōme, &  
iamais



mais n'appeteroit sa compagnie,  
ains fueroit l'acte charnel, pour estre  
vn œuure tant sale & deshoneste, à  
l'endroit d'elle, qui se monstre tant  
honneste. Au moyen dequoy en peu  
de temps le genre humain prèdroit  
fin, & le monde demeureroit priué  
de l'animal le plus beau que nature  
ait iamais créé. Ainsi Aristote de- *En la 4.  
mède, pourquoy l'acte venerien est sect. pro-  
la chose plus agreable que nature ble 16.*  
ait ordonné, pour la recreation des  
animaux? A quoy il respond que  
comme ainsi soit que nature procu-  
rast tant la perpetuité des hommes,  
elle a mis en ces œuures là vn grād  
plaisir & delectation, à fin qu'ils se  
addonnassent volontiers, par tels  
plaisans aiguillons, à l'acte de la  
generation: car s'ils n'auoyent ces  
aiguillons là, il n'y auroit homme  
ny femme qui se voulust marier,  
veu que la femme porte en son ven-  
tre l'enfant neuf mois, avec grande  
peine & douleur, & en danger de  
perdre la vie quand elle l'enfante. Et



L'EXAMEN

pourtant faudroit-il que la Republique contraignist les femmes à se marier, craignāt que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses avec douceur, elle a donné à la femme tous les instrumens qui estoient necessaires pour faire la semence laquelle incitast & fust propre à engendrer: au moyen dequoy elle desirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aymer.

*Lea 1. li.  
de la se-  
mence, c.  
45* Galien prouue cela par l'exemple des bestes brutes: car il dit, que si vne truie est chastree, elle n'appete jamais le pourceau, & ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut: car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'elle hayse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde.

Dauan

Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment; car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblance à ce qui se doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir ceste perfection & semblance, pource que la semence de l'homme n'a point d'instrumens ny lieux (comme sont l'estomac, le foye, & les couillôs) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generation de l'animal, desquelles meslees la plus puissante formast, & l'autre seruiſt d'entretienement & nourriture. Ce qui appert estre veritable, car si vn homme noir engroisse vne femme blanche, & vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par ceste doctrine on voit estre vray ce que plu-

C 5



# L'EXAMEN

fleurs histoires anciennes affirment,  
 qu'un chien ayant eu affaire avec  
 vne femme l'engroissa: & autant en  
 fit vn Ours, avec vne damoiselle  
 qu'il trouua seule aux champs: vn  
 singe, qui fit deux enfãs à vne autre  
 femme: Et mesme est fait mention  
 d'une autre, laquelle en passant le  
 lōg de la mer, fut engroissie par vn  
 poisson qui saillit de l'eau. Le vul-  
 gaire trouue cela difficile, & demā-  
 dēt comme se pouuoit faire que ces  
 femmes enfantassent hommes par-  
 faits, & avec vsage de raison, veu  
 que les peres qui les engendrèrent  
 estoient animaux tant laids? On peut  
 respondre à cela, que la semence de  
 toutes ces femmes là estoit agēte &  
 formoit la creature, pource qu'elle  
 estoit la plus puissante: & ainsi que  
 elle la formoit par les accidēs de l'e-  
 spece humaine. La semence du laid  
 animal ( pource qu'elle n'auoit tant  
 de force ) ne seruoit d'autre chose q̃  
 de nourriture. Car il est aisē à entē-  
 dre que la semēce de ces belles ir-  
 raison

raisonnables peust donner nourriture à la semence humaine : pource que si chacune de ces femmes eust mangé vn morceau d'Ours , ou de chien cuit ou roty, elle s'en fust substantee , encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mangé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la semence humaine, de laquelle la vraye nourriture , durant que la creature se forme , est l'autre semence humaine: Et si elle vient à defaillir, la semence de la beste brute y peut bien suppleer. Mais ces histoires là notent que les enfans qui naquirent de telles coniōctions demonstroyēt bien en leurs mœurs & complexions , que leur generation n'auoit esté naturelle. Or, encores que nous ayons vn peu tardé , nous pourrons bien, de tout ce que nous auons dit , tirer responce au principal probleme , qui est que les enfans des hommes sages se font quasi tousiours de la semence de leurs meres , pource que celle des peres



# L'EXAMEN

(pour la raison que nous avons dit)  
 n'est propre pour engendrer, & ne  
 fert que d'aliment en la generatiō.  
 Ainsi donc l'homme qui se fait de  
 la semence de la femme ne peut  
 estre ingenieux, ny habile, à cause  
 de la grande froideur & humidité  
 de ce sexe. Parquoy est-il certain,  
 que si l'enfant est discret & aduisé,  
 indubitablement il a esté fait de la  
 semence de son perē & s'il est las-  
 che & ignorant, on cognoist, par  
 ce moyen, qu'il a esté formé de la  
 semence de sa mere. Et suyuant ce-  
 la le Sage a dit, *Filius sapiens lati-  
 ficat patrem: filius vero stultus, mēsti-  
 tia est matris sua.* Il peut aduenir  
 aussi, par quelque occasion, que la  
 semence de l'homme sage soit l'a-  
 gent & celle qui forme, & que cel-  
 le de sa femme serue de nourriture.  
 Mais le fils qui s'en engēdrera, sera  
 de peu de sçavoir: car combien que  
 la froideur & siccité soyent deux  
 qualitez necessaires à l'entendēmēt,  
 si est-il qu'elles doyuent auoir cer-  
 taine

comme la  
 semence est  
 la femme  
 plus hu-  
 mide elle  
 est aussi  
 plus froi-  
 de. Galie  
 6. des  
 lieux 6. 5

Prou. 5.  
 chap. 10.

tainne mesure & quantité, surpassant laquelle, il est certain qu'elles font plus de mal que de bien : cōme l'on voit és hommes fort vieux, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux, disent mille absurditez. D'avantage posons le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à vivre de convenable froideur & siccité, pour raisonner & discourir de telle maniere, que passant de là en avant, il vint à changer, si de la semence de cestuy là s'engendroit vn fils, il seroit iusques à dix ans, de grand esprit, (pource qu'il iouyroit de la froideur & siccité convenable de son pere : ) mais quand il auroit onze ans, il viendroit à changer, pour avoir outrepasé le poinct que ces deux qualitez doyent avoir. Ce que nous voyons tous les iours par experience és enfans que lon a eu en vieillesse : lesquels en enfance, sont fort aduisez : mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne vivent gueres. La raison de cela est, qu'ils



# L'EXAMEN

qu'ils ont esté faits de semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és œures de l'imagination, & s'il est marié (pour sa chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisieme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu d'un sang intemperé. Il aduient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superflue humidité du pere: laquelle se perd avec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperée & a moins d'humour. Mieux vaut aussi pour son esprit, quand il a esté porté neuf mois en vn ventre, de si peu de froideur & hu

& humidité cōme celuy de la fem-  
 me froide & humide au premier  
 degré, où il a souffert tant de faim, *car la*  
 & eu faute de nourriture. Tout cela *faim des-*  
 aduient ordinairement pour les rai- *seiche les*  
 sons que nous auons dit : mais il se *corps.*  
 trouue certaine race d'hōmes, des *Galiē au*  
 quels les membres genitaux, sont *2. des A-*  
 de si grande force & vigueur, qu'ils *phorif. cō.*  
 denuent totalement les alimens de  
 leurs bonnes qualitez, & les con-  
 uertissent en leur mauuaise & gros-  
 se substance. Et pour ceste cause,  
 tous les enfans qu'ils engendrent  
 (combien qu'ils ayent mangé vian-  
 des delicates) sont rudes & igno-  
 rans. Autres se trouuent au contrai-  
 re, lesquels vsans de grosses vian-  
 des, & de mauuais temperament,  
 sont tāt puissans à les vaincre & di-  
 gerer, qu'ils ne laissent pas de faire  
 leurs enfans de bon esprit. A nsi dōc  
 est il certain qu'il y a vne maniere  
 d'hōmes ignorans: autre, d'hommes  
 sages, & que l'on en voit d'autres  
 qui sont ordinairement fols & de-  
 prou



# L' E X A M E N

prouueus de iugemēt. Aucuns doutes se presentent à ceux qui veulent parfaitement entendre ceste matiere: la responce ausquels est fort aisee, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où viēt que les enfans bastards ressemblent ordinairement à leurs peres: & que de cent legitimes, les nonante tirēt la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairement gentils de leurs personnes, courageux & aduisez: tiercement, d'où vient que si la meschante femme deuiant enceinte, encores qu'elle boyue la medecine pour supprimer son fruiēt, & qu'elle se fasse saigner plusieurs fois, elle ne peut neantmoins perdre la creature qu'elle porte: & si la femme mariee est enceinte de son mary, elle vient à auorter pour peu de chose. Platon

*Au dialo-  
gue de la  
nature.* respond au premier doute, & dit, que nul n'est mauuais de sa propre volonte, sans estre premierement

irri

irrité, par le vice de son temperamēt. Il ameine l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de semence feconde, souffrent grandes illusions & beaucoup de douleurs: au moyen dequoy estans molestez de ceste passion, ils cherchent femmes, pour s'en exempter. Galie dit que ceux là ont les instruments de la generation fort chauds & secs: & pour ceste cause ils font la semence fort acre, mordante & puissante pour engendrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, va remply de ceste feconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnee, de laquelle necessairemēt se doit faire la generation, pource qu'en l'egalité la semence de l'homme est tousiours de plus grande efficace: & si l'enfant se fait de la semence du pere, necessairement il luy ressemblera. Il aduient au contraire és enfans legitimes: car pource que les maris ont tousiours leurs femmes à costé, ils n'attendēt  
iamais



# L' E X A M E N

iamais que la semence soit meure,  
ny qu'elle se fasse propre à engen-  
drer, ains la iettent estans prompte-  
ment induits à l'acte de generation,  
& vsent de grâde violence & force:  
& pource que les femmes sont en  
repos en l'acte veneriē, iamais leurs  
vaisseaux de la semence, ne la don-  
nent que premierement elle ne soit  
cuite & bien meure, & qu'il n'y en  
ait beaucoup. Et pour ceste cause,  
les femmes mariees sont tousiours  
la generation, & la semēce de leurs  
maris sert de nourriture. Mais aucu-  
nesfois les deux semēces ont vne es-  
galle perfection, & combattent de  
telle maniere, que ny l'une ny l'au-  
tre gaigne le dessus pour dōner for-  
me, ains se fait l'ēfant qui n'est sem-  
blable ny au pere ny à la mere. Au-  
tresfois elles semblent s'accorder &  
diuiser la figure & forme: la semen-  
ce du pere fait le nez & les yeux: &  
celle de la mere, la bouche & le  
front. Et ce qui est plus admirable,  
souuentesfois est aduenū, q̄ l'enfant  
soit

soit fort au monde, avec vne aureille semblable à celles du pere: & vne autre, semblable à celles de la mere: & ceste diuision mesme ou differēce s'est veüe pareillemēt aux yeux. Mais si la semēce du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs: & quand la semence de la mere est la plus puissante, autant en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra q̄ l'enfant se fasse de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'elle aura le dessus & la force, & que celle de sa femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de semēce chaude & seiche: de laquelle temperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la  
bonne



L' E X A M E N

bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siècle. Et pource que la semence est cuite & parfaitement meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'un pinceau. Quant au troisieme doute, on peut dire que la groisse des meschantes femmes se fait quasi tousiours de la semence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hip-

Au 4. pocrate, *Plena mncoris.*  
des aph.

45.

Quelles diligences doyuent estre employees, pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nez & formez.

§. V. *Nonne d'homme*

LA

**L**A matiere de laquelle l'homme est composé est tant aisee à s'alterer, & tant subiette à corruption, qu'au mesme instant que elle commence à se former, elle se vient à alterer, sans y pouuoir resister. Et pourtant est dit, *Nos nati continuo desinimus esse.* Et pour ceste cause nature a prouueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors: lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mangeons, reparent la substance perdue, par la succession d'une autre. De là peut on entendre, qu'il ne sert de gueres que l'enfant ait esté fait de semence delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant est parfait & formé, il ne luy demeure aucune chose de la substance premiere de la semence, de laquelle il a esté composé. Il est vray que si la premiere semence, a esté bien

*En la sapien. c. 5.*



# L'EXAMEN

bien cuite & assaisonnée, elle est de si grande force & vigueur, que cuisant & alterant les viandes, encores qu'elles soyent de mauuais suc, elle les reduit à son temperament & bonne substance: mais on pourroit bien tant vser d'alimens contraires, que la creature viét à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour ceste cause Platon dit que la mauuaise nourriture du boire & manger, fait perdre, plus que toute autre chose, l'esprit de l'homme & ses bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans, qui soit de bon temperament, à fin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais alimēt & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commencement de semence delicate, & puis que ce membre se consume iournellement, & se refait & repare par les vian

*Un dialo  
gue de la  
nature.*

viandes que nous mangeons, il est certain que si elles sont grosses & de mauuaise temperature, vsant d'icelles plusieurs iours, le cerueau prendra ceste mesme nature. Ainsi donc il ne suffit pas que l'enfant soit fait de bonne semence, si les alimens qu'il mangera ( apres sa naissance ) ne tiennent les mesmes qualitez. Nous scaurons aisément quelles sont ces qualitez, veu que les Grecs ont esté les hommes les plus discrets qui ayent esté au monde, & que cherchans les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce q le cerueau soit composé de parties subtiles, & de bonne température, l'alimēt qui aura ces deux qualitez, sur toutes, sera celuy duquel il faut vser, pour obtenir la fin que nous voulons. Galien dit que suyuāt l'opinion de tous les medecins Grecs, le lait de chieure cuit



# L'EXAMEN

cuit avec miel, est le meilleur alimēt  
que l'on puisse trouuer : car outre  
ce qu'il est de substance fort mode-  
ree, la chaleur, qu'il a, n'excede pas  
la froideur, ny l'humidité, la siccité.  
Parquoy auons nous dit nagueres,  
que les peres, qui à la venue vou-  
dront engédier vn enfant sage, gen-  
til & de bonnes mœurs, doyent  
manger six ou sept iours, deuant la  
generation, beaucoup de lait & de  
chieures, cuit avecques miel. Mais  
combien que cest aliment soit tant  
bon, comme dit Galien, il est meil-  
leur, pour l'esprit, que la viande soit  
des parties subtiles, que de substan-  
ce moderee: car tant plus s'employe  
la matiere à la nourriture du cer-  
ueau, & plus l'esprit deuiet subtil  
& bō. Et pour ceste cause les Grecs  
tiroient du lait, le fromage & le  
megue ( qui sont les deux elemens  
de la composition) & laissoyēt l'au-  
tre partie du beurre, qui est de la na-  
ture de l'air. Ils la donoient à man-  
ger à leurs enfans, estāt meslee avec  
miel,

miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ce que raconte Homere. Dauantage les enfans mangerent soupes faites de pain blanc, d'eau fort delicate, avec miel & vn peu de sel: mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre de laiët de cheure, duquel le temperament & substance est propre pour l'esprit. Mais en cecy il y a vn inconuenient fort grand, qui est que les enfans qui vsent de viandes tant delicatës, n'ont iamais grande force, pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuent garder des autres inconueniens qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auoir sages, ils seront maladifs, & ne viuront gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans se pourront nourrir ingenieux & sages, sans que cest art contredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent practiquer

*Au 10.  
de son Il-  
liade.*

D



# L'EXAMEN

aucunes reigles & pieceptes que ie  
diray icy. Et pource que les riches  
& gens aisez sont trompez en la  
nouriture de leurs enfans, qu'ils  
traictent tousiours de la susdite viā-  
de, ie leur veux donner premiere-  
ment la raison pourquoy leurs en-  
fans n'apprennent rien aux sciēces,  
combien qu'ils ayent des maistres  
qui les enseignent soingneusemēt:  
& comme l'on pourra remedier à  
cela, sans que leur vie en soit abbre-  
gee, ny leur santé empiree. Hippo-  
crate dit & nōbre huit choses, les-  
quelles humectent la chair de l'hō-  
me, & qui l'engraissent. La premie-  
re est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'au-  
tre, le dormir beaucoup: la troisiēme  
trouuer vn bon liēt: la quatriēme, la  
bonne viande, & le bon vin: la cin-  
quiēme, les bons vestemens: la sixiē-  
me, l'aller tousiours à cheval: la se-  
ptiēme, faire sa volonté: la huitiē-  
me, s'occuper en ieux, passer temps,  
& choses qui luy donnent conten-  
tement. Ce qui est tant manifeste &

verita

*Au liure  
de l'air.  
liure de  
sol. die-  
ta, com  
14 au 6.  
de Epi-  
de. par.  
5 aph. 9.*



veritable, que encor qu'Hippocrate  
ne l'eust dit, personne ne le pourroit  
nier. On pourroit seulement douter  
si le peuple qui a son plaisir, oblige  
toujours ceste maniere de vivre;  
car s'il est ainsi qu'il le fasse, nous  
pouvons bien inferer que la semen-  
ce est tres humide, & que les en-  
fans qui s'en engendreront doivent  
sortir necessairement, avec vne su-  
perflue humidite, laquelle se doit  
consommer, pource que ceste qua-  
lite supprime les ceuvres de l'ame  
raisonnable, & pource qu'elle rend  
les hommes malades, & leur ab-  
brege leurs iours, selon que disent  
les Medecins. Suiuant cela, le bon  
esprit, & la ferme sante corporelle,  
demandent vne mesme qualite (qui  
est le sec) & pourtant les reigles  
que nous auons amené, pour faire  
les enfans sages seruent aussi à les  
faire sains, & de longue vie. En apres,  
aussi tost que l'enfant des peres riches  
& aisez est nay (veu que sa chair tiét  
plus de froideur & humidite, qu'il

*Hippocra-  
te au li-  
ure des  
ulceres.*



# L'EXAMEN

n'est conuenable à l'enfance) il faut le lauer avec eau salee , qui soit chaude:laquelle, suyuant l'opinion de tous les Medecins , desseiche & essuye la chair, rend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pour ce que la superflue humidité du cerueau se perd & consomme, il deuiant ingenieux & exempt de grandes maladies. Au contraire, si on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hippocrate dit dit, qu'elle fait cinq maux. Elle effemine la chair, elle debilité les nerfs, elle endort l'esprit, elle cause le flux de sang, & l'euanoüissement ou deffaut de cœur. Mais si l'enfant sort du ventre de sa mere, avec vne grande siccité, il le faut bien lauer, avec eau chaude douce. Et ainsi Hippocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauandi: quò minus tentent cõnulsiones: ipsiq; crescant & melioris coloris fiãt.* Par laquelle sentéce il encharge de lauer les enfans avec eau chaude beaucoup de fois, à fin que ils

*Hippo. au  
2. liure  
de diata.*

*Au 1. li.  
à Glauco*

*6. des A-  
pho. 16.*

*Au liure  
de sal.  
diata.*



ils croissent plus aisement, & qu'ils se fassent de bonne couleur. Cela se entend des enfans qui sortent secs du ventre de leur mere, desquels il faut amander la mauuaise tempera-  
ture, en leur appliquant les qualitez contraires. Galien dit, que les Ale-  
mans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiera aussi tost qu'ils sont naiz, leur semblant aduis que  
comme le fer qui sort ardent de la fournaise, se renforce & endurecit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quand on le laue avec eau froide. Galien blasme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison, car combien que par ce moyen le cuyr luy deuienne dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedās le corps, n'ayās voye ouuerte pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est

*An 2. li.  
de la cõ-  
seruation  
de la sãtẽ*



# L' E X A M E N

de lauer les enfans , qui ont beaucoup d'humidité, avec eau chaude & salee : car en leur consommant l'humidité superflue , on les rend acheminez à la santé , & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasion , & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public , elle en cherche vn autre propre : & si dauanture tous les passages luy sont bouchez , elle en sçait bien faire de nouueaux , pour ietter ce qui l'épesche , & qui luy est nuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut mieux pour la santé , auoir le cœur vn peu dur & serré , que mol & ouuert. Secondement quand l'enfant viét de naistre, il faut que nous le fassions amy des vents & des alterations de l'air , sans le tenir tousiours à l'abry ou à couuert; car il se rendra lasche, feminin, ignorant, de peu de forces , & mourra en trois  
jours.

iours. Hippocrate dit qu'il n'y a chose qui debilite tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & de chaleur: & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides, & secs. Et pour ceste cause Aristote demande, pourquoy ceux qui vivent aux galeres sont plus sains, & ont meilleure couleur que ceux qui vivent en terroir marescageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considere le mauvais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tout vestus, au serain, au soleil, au froid, & à l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du monde, pource qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'étonne rien. Au contraire nous voyons appertement que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du

*Au liure  
de l'air,  
lieux. &  
eaux.*

*En la 14  
señ pro-  
ble. 12.*



# L'EXAMEN

vent est depesché en trois iours : & pour ceste cause on peut bien dire, *Qui diligit animam suam in hoc mūdo perdet eam* : car personne ne se peut garder des alterations de l'air. Ainsi donc il vaut mieux s'accoutumer à tout, à fin que l'homme ne se soucie des iniures de l'air, & ne viue tousiours en peine.

Le vulgaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que sortant du ventre de la mere, il ne peut endurer l'air froid sans receuoir vn grand dommage : mais il s'abuse grandement, car combien que l'Allemagne soit vn pays tant froid, ils mettent neantmoins les enfans sortans du ventre de la mere, dedans l'eau : en quoy encor qu'ils faillent lourdement, si est-ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurent pas. La troisieme chose qu'il faut faire est de trouuer vne ieune nourrice, de temperament chaude & seche, ou suiuant nostre doctrine froide & humide au premier degré,

nour

nourrie à la peine, accoustumée à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit faite à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laiçt bien ferme & accoustumé aux alterations de l'air, duquel si l'enfant est long temps nourry & maintenu, les membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrete & aduisee, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laiçt d'une telle nourrice est chaud & sec, qui sont deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'enfant apporte du ventrie de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de tetter le laiçt d'une nourrice qui s'exerce, se prouue clairement és cheuaux, lesquels sortans de iumens qui travaillent & labourent, sont bons courriers, & durent long temps au travail. Mais si les iumens sont toujours à leur aise, paissans au pré, les



# L'EXAMEN

cheuaux qui en sortent ne se peu-  
uent tenir, de la premiere carriere  
qu'on leur dōne. Il faut aduiser aussi  
de mettre en sa maison vne nourri-  
ce, quatre ou cinq mois deuant l'en-  
fantement, & luy bailler à manger  
les mesmes viandes que mange la  
femme enceinte, à fin qu'elle ait  
loisir & temps de cōsommer le sang  
& les autres mauuaises humeurs  
prouenues des mauuais alimēs que  
elle auoit mangé au cōmencement,  
& à fin que l'enfant incontinct qu'il  
sera nay, tette le mesme lait, du-  
quel il s'est maintenu au ventre de  
sa mere, au moins fait des mesmes  
viandes. Le quatriesme poinct qu'il  
faut obseruer & garder est, de n'ac-  
coustumer l'enfant à dormir en vn  
liēt mol, à estre trop vestu, & à  
manger beaucoup: Car Hippocrate  
dit que ces trois choses là essuyent  
& desseichent la chair, & les con-  
traies les engraisent. Ce faisant,  
l'enfant sera de grand esprit, fort  
sain, & viura long temps, à raison  
de

*Manger  
vne fois,  
coucher:  
durement,  
& che-  
miner  
ind. Hip  
po. au li-  
ure de sa-  
lubrité die  
ta.*

de la siccité. Et au conteaire, il se remplira de sang, & se fera d'une constitution mauuaise, que Hippocrate appelle *Athletique*: & la tient 2. liure. fort dangereuse. Par ceste maniere de viure se nourrit l'homme le plus sage qui fut iamais au monde (Christ nostre Redempteur entât qu'homme) excepté que pource qu'il naquît hors de Nazareth, sa mere d'auanture, ne trouua de l'eau salee à propos, à fin de le lauer. Mais cela estoit vne coustume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns sages medecins, pour la santé des enfans. Et ainsi le Prophete dit, *Et EnEzech. quando nata es in die ortus tui, non est chap. 16. praecisus umbilicus tuus & aqua non es lota in salutem, nec sale salita, nec innoluta pannis.* Mais au demeurant, incontinent qu'il fut né, il commença à s'accoustumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier liêt fut contre la terre, estant mal vestu, cōme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate: & bien



# L' E X A M E N

bien tost apres il fut porté en Egypte ( pays fort chaud ) où il fut tout le tēps qu'Herodes vesquit:& pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy dōnoit le laiēt bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour dōner esprit & sçauoit à leurs enfans:& ceste viande estoit la partie grasse du laiēt, mágé avecques miel, & pourtant Esaye a dit,

chap.7.

*Butyrum & mel comedet, ut sciat reprobare malum & eligere bonum.* Par lesquelles parolles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que cōbien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & que pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Toutesfois cela semble difficile à entendre, & estrange de penser que Christ nostre Redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir



uoir reprouuer le mal & eslire le  
 bien, quand il seroit grand, veu qu'il  
 estoit, comme il est, Dieu de sçauoir  
 infiny, & ayant entant qu'homme,  
 toute la sciéce infuse, qu'il pouuoit  
 receuoir selon sa naturelle capacité.  
 Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit  
 autant au ventre de sa mere, com-  
 me quād il auoit trente & trois ans,  
 sans manger beurre ny miel, ny se  
 seruir d'autres moyens naturels que  
 la sagesse humaine requiert. Ce  
 neantmoins est ce beaucoup que le  
 Prophete ait remarqué la viāde que  
 les Troyens & Grecs auoyent cou-  
 stume de dōner à leurs enfans, pour  
 les faire ingenieux & sages: & qu'il  
 ait dit, *Ut sciat reprobare malum &  
 eligere bonum*: pour entēdre qu'à rai-  
 son de ces alimēs, Christ nostre Re-  
 dempteur (entāt qu'homme) auroit  
 plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust  
 pas obtenu s'il eust vsé d'autres viā-  
 des contraires: ou bien il faut expli-  
 quer ceste particule ( *ut* ) pour sça-  
 uoir qu'il a voulu dire, en parlant  
 par



# L'EXAMEN

par tels termes. Ainsi donc nous devons supposer, que en Christ nostre Redempteur y auoit deux natures (comme il est vray, & ainsi la foy nous le demonstre) l'une diuine, en tant qu'il estoit & est vray Dieu : & l'autre humaine, composee de l'ame raisonnable & du corps elementel, disposé & organisé comme l'ont les autres enfans des hommes. Quant à la premiere nature, nous ne scauons que dire de la sagesse de Christ nostre Redempteur, pource qu'elle est infinie, sans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre chose : car, pource qu'il est Dieu, il estoit aussi sage au ventre de la mere, comme il l'estoit à trente & trois ans : pource qu'il l'est de tous temps. Mais en ce qui concerne la seconde nature, il faut scauoir que l'ame de Christ, dès que Dieu la crea, fut bien heureuse & glorieuse, cōme elle l'est auourd'huy : & puis qu'il iouyssoit de l'essence diuine & de son haut scauoir, il est certain

certain qu'il n'ignoroit aucune chose, & qu'il auoit autant de science infuse, que pouuoit tenir sa naturelle capacité: mais avec tout cela, il est certain que comme la gloire ne se communiquoit aux instrumens du corps, (à raison de la redemption du genre humain) aussi ne faisoit pas la science infuse, pour n'estre le cerueau disposé ny organisé des qualitez & substances necessaires, à ce que l'ame par tel instrumēt peust discourir & philosopher. Car si nous auons souuenance de ce que nous auons dit, au commencement de ceste œuvre, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doyuent exercer & le subiect qui les doit receuoir, tiennent les qualitez naturelles, que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable est acte du corps, & qu'elle n'œuvre, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ  
nostre



# L' E X A M E N

nostre Redempteur, estant nouveau  
né, estoit fort humide, pource qu'en  
tel âge, cest vne chose naturelle &  
conuenable : mais l'ame d'iceluy,  
pour estre si grande en quantité, ne  
pouuoit naturellemēt discourir, ny  
philosopher, avec tel instrument. Et  
ainsi la science infuse ne passoit à la  
memoire corporelle, ny à l'imagi-  
nation, ny à l'entendement, pource  
que ces trois puissances sont orga-  
niques (comme nous l'auons prou-  
ué) & qu'elles n'ont la perfection  
qu'elles doyuent auoir. Mais le cer-  
ueau se desseichant avec le temps,  
l'ame raisonnable manifestoit tous  
les iours dauantage la science infu-  
se qu'il auoit, & la communiquoit  
à ses puissances corporelles. Et ou-  
tre ceste science supernaturelle, il en  
auoit vne autre qui se préd des cho-  
ses que les enfans oyent, de ce qu'ils  
voyent, de ce qu'ils sentent, goustēt  
& touchēt. Il est certain que Christ  
nostre Redempteur auoit ceste là,  
cōme les autres enfans des hōmes.

Et

*S. Thom.  
met vne  
troisieme  
science en  
christ. &  
l'appelle  
acquise a-  
vec l'en-  
tendement  
agent.  
3 p. q. 10.  
art 4. &  
q. 12. art.  
2.*



Et ainsi que pour bien voir les choses, il auoit besoin de bons yeux, & pour ouyr le son, de bonnes ouyes, aussi auoit il besoin de bõ cerueau, pour iuger du bien & du mal. Parquoy il est certain que de ce qu'il mangeoit ces viandes tant delicat-es, son cerueau s'organisoit tous les iours de mieux en mieux, & acqueroit plus grand sçauoir. De maniere q̃ si Dieu luy eust osté la science infuse, trois fois durant sa vie, (pour voir ce qu'il auoit acquis) nous eussions trouué, qu'il sçauoit plus à dix ans, qu'à cinq: à vingt, plus qu'à dix: & à trente trois, plus qu'à vingt. Que ceste doctrine soit veritable & Catholique, le texte de l'Euangile le prouue, disant: *Et Iesus En sancta proficiebat sapientia, & atate & gratia apud Deum & homines.* De plusieurs sens Catholiques que l'écriture sainte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur, que celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signi

*En sancta  
Luc, c. 2.*



# L' E X A M E N

*Au liure  
de l'art  
de med.  
chap. 12.*

signification. Quant aux qualitez & substance que doit auoir le cerueau, nous auons desia dit, suyuant l'opinion d'Heraclite, que la siccité fait l'ame tressage: & suyuant l'opinion de Galien, nous auons prouué, qu'estant le cerueau composé de substance fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre Redempteur acquerroit siccité, avec l'âge: car des que nous naissons iusqu'à l'heure que nous mourons, nostre chair se desseiche & s'essuye, & mesmes nous deuenons plus sçauans. Les parties delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoyent, en mangeant les viandes, qu'a dit le prophete Isaye. Car puis qu'à toute heure il luy estoit besoin prendre nourriture, & reparer la substance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande seulement, & non avec aucune autre matiere, il est certain que s'il eust tousiours mangé de grosse chair, son cerueau se fust rendu gros en peu de temps, & eust aquis vn mauuais temperamēt, avec

avec lequel son ame raisonnable,  
n'eust peu reprouuer le mal, ny esli-  
re le bien, sinõ par miracle, & vsant  
de sa diuinité. Mais Dieu voulant  
qu'il fust nourry par les moyens na-  
turels, commanda qu'il vst des  
viandes tant delicates, desquelles  
le cerueau d'iceluy fust tellement  
composé & organisé, que sans se  
seruir de la science diuine ny infuse  
qui estoit en luy, il pouuoit na-  
turellement reietter le mal,  
& eslire le bien, comme  
les autres enfans  
des hom-  
mes.

*Fin de l'Examen & differences  
des Esprits humains.*







